This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

[redacted]
a39015 01807488 3b

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

NOUVELLE

REVUE RÉTROSPECTIVE

N° 90.

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET CIE

PARIS

57, RUE DE SEINE, 57

DIRECTEUR : PAUL COTTIN

Nouvelle Revue RÉTROSPECTIVE

Deuxième Série

Quatrième semestre (Juillet-Décembre 1901)

PARIS

AUX BUREAUX DE LA *NOUVELLE REVUE RÉTROSPECTIVE*

55, RUE DE RIVOLI, 55

1901

DC
1
.N93
v.15

MATIÈRES DU TOME XV

P. 1. Cléry, son journal et son fils (1798-1810). — P. 13. Le caporal Rose. Saliceti à Lodi (1796). — P. 22. Une lettre de Sophie Croizette. — PP. 25, 97. Lettres des Leczinski à la comtesse d'Andlau et au maréchal du Bourg (1725-1738), *suite*. PP. 49, 121, 193, 313, 409. Douze ans de campagnes (1794-1806), lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron, *suite*. — PP. 73, 169, 241. Souvenirs et pensées de Théophile Thoré (1807-1869). — P. 116. Rapport de police sur Rivarol (1801). — P. 120. Le triumvirat Maupeou, d'Aiguillon, Terray. — PP. 145, 217, 337, 385. Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Madame Adelaïde (6 août 1830 — 20 avril 1831). — PP. 261, 289, 301, 361. Documents relatifs à Mirabeau : I. Mémoire à consulter.... (Accusation de rapt, vol et escroquerie) (1789). II. Lettres du perruquier Bourrier à Pierre Manuel (1793). III. Souvenirs de Legrain, valet de chambre de Mirabeau (1752-1791). — P. 285. Quelques lettres d'Aimée Desclée à Eugène Meynadier. — P. 427. Les officiers de marine royalistes jugés par un républicain (1793). — P. 429. Une lettre de Louvet (1796). — P. 431. Vers inédits du R. P. Didon (1898).

Rom. Lang
Hachette
12.1.54
89368

INDEX

Abauzis, 429.
Abbatucci, 172.
Adélaïde (Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Madame) 145 à 168, 217 à 240, 337 à 360, 385 à 408.
Aiguillon (D') 120.
Alary (Mme) 333.
Altaroche, 177.
Altfort (Sir Henri) 399.
Alvin, 84.
Andlau (La comtesse d'). V. Leczinski.
Andlau (Le chevalier d') 97 et s., 100, 102.
Angoulême (La duchesse d') 341.
Anjou (Le duc d') 29, 39, 41.
Artois (Le comte d') 120.
Arundel (Lord) 147.
Auban (L.) 429.
Aubron, 49, 55, 66, 121 et s., 141, 313, 409, 422.
Auckland (Lord) 226.
Augereau (Le général) 14, 58.
Aumale (Le duc d') 188.
Avaray (Le comte d') 120.
Bacciocchi, 414.
Bacourt (De) 396, 398.
Baden (Le margrave de) 25.
Balzac (De) 192.
Barbès, 75 et s., 260.
Barras, 429.
Barrion (Le docteur Firmin) 88.
Bassano (Le duc de) 355.
Bastide, 260.
Battancourt (De) 36.
Baudouin de Guémadeuc, 264.
Baudry, 189.
Baune, 91 et s.
Baussy (Émile) 285, 431.
Bavière (Le prince de) 359.
Bayard, 60, 332, 416 et s.
Beauffremont (De) 159.
Beaurain, 59.
Beckel (De) 36.
Bégis (Alfred) 289.
Belgique en 1831 (*La*) 344.
Belliard (Le général) 404.
Berjeau, 76 et s.
Berry (La duchesse de) 157 et s., 227, 230, 341, 343, 395, 408.
Bertha, 95.
Berthier (Le général) 19.
Bertin d'Antilly, 119.
Bertin de Vaux, 223.
Bertrand, porte-clefs de Vincennes, 261, 285.
Bescherelle, 83.
Beyer, 77 et s.
Bezonvalle (De) 34.
Bignon, 163.
Birons (Des) 375.
Bisconty, 429.
Blacas (Le duc de) 342, 394.
Blains (Mme de) 408.
Blanc (Charles) 76.
Blanc (Louis) 75 et s., 260.
Blanc (Louis), helvétien, 78.
Blanchard, commissaire, 60.
Blanqui, 256, 260.
Bleschamp, 429.
Bodus, 118.

Boichot, 77.
Boitelle, 188.
Bonaparte (Le général) 19 et s., 50, 53, 70, 140, 205, 209, 315, 413.
Bonaparte (Le prince Joseph) 423.
Bondois, 287.
Bordeaux (Le duc de) 349. V. Henri V.
Bordet, 261.
Boucher, peintre, 188 et s.
Boucher, premier commis du Secret, 272.
Boucher-Dugua (Le docteur) 252.
Bouillé (M. et Mme de) 157, 159, 395.
Bourbon (Louis-Henri duc de), dit M. le Duc, 103.
Bourg (Le maréchal du). V. Leczinski.
Bourg (Le chevalier du) 103.
Bourmont (De) 48 342.
Bourrier, perruquier Ses lettres à P. Manuel, 289.
Boutilly (Mlle). V. Chouchou.
Bovy (Antony) 83.
Bresson, 168, 356, 358 et s , 391 et s., 396, 398.
Brissac (De) 159.
Brou (De) 84.
Brougham (Lord) 153, 168, 217, 220, 225, 227.
Brun, 78.
Buchez, 260.
Bulow (De) 351.
Bylandt, 236.
Cabanel, 189.
Cambridge (La duchesse de) 403.
Canning, 153.
Canobio, 78.
Capelle (De) 349.
Carrière, 78.
Cartwright, 168.
Cassagne (Le général) 315, 317 et s.
Caussidière, 260.
Cavaignac, 77, 260.
Celles (De) 338.
Celliez, 177.
Champrion, 59.
Charles (L'archiduc) 155, 234.
Charles (Le prince) 123 et s.
Charles X, 147, 149, 156, 158 et s., 161 et s., 164, 166, 341 et s., 391, 394 et s., 400.
Charton, 75.
Châtellerault (M. et Mme de) 30, 33.
Chavet, peintre, 172.
Chien-Caillou, 178.
Chomborne (De) 25.
Chouchou (Mlle Boutilly, dite) 270.
Chuffart, 318.
Clavière, 291, 296.
Clémentine d'Orléans (La princesse) 240, 340, 360, 387.
Cléry (J.-B.) 1.
Cléry, fils (Charles) 1, 11 et s.
Clootz (Anacharsis) 257.
Cobett, 162 et s.
Colard (Mme) 143, 211.
Colle (Mme) 332.
Collé, 211.
Collet (Mme) 76.
Colt (Le colonel) 94.
Coquardeau, 71, 125, 129, 133.
Corrège (Le) 190.
Cossé (De) 394
Cothenet, 212, 320, 322.
Courtois (Albert) 75.
Coustou, 188.
Croizette (Sophie) 22.
Cumberland (La duchesse de) 399, 403.
Dallemagne (Le général) 19 et s.
Damas (Alfred de) 157.
Daumier, 170.
Dauphin (Le). V. Louis, dauphin de France.
Dauphin-Meunier, 261.
David, 67.
David, 386.
Debruguières, 273, 284.

Decaen (Le général) 332.
Delacroix, peintre, 187 et s., 192, 246.
Delaroche, peintre, 187.
Delhasse (Félix) 84, 90.
Delmas, lieutenant général, 315, 317.
Demidoff, 188.
Deschênes, 91.
Desclée (Aimée). Ses lettres à E. Meynadier, 285.
Devonshire (Le duc de) 159.
Didon (Le R. P.) 431.
Dino (La duchesse de). Ses lettres à Mme Adélaïde, 145, 166, 224, 237, 239, 337, 343, 349, 387, 396, 400, 404, 408.
Dolomieu (Mme) 159.
Doré (Gustave) 192.
Dorval (Mme) 176.
Dubled, 414.
Dubray, 422.
Dufraisne, 79.
Dufresne de Saint-Léon, 117.
Dumas (Alexandre) 191.
Dupeyrou, 296 et s., 300.
Dupont (Pierre-Samuel), dit Dupont de Nemours, 278.
Dupuis (Le colonel) 14.
Duran (Mme Carolus) 22.
Duras, 75.
Durham (Lord) 226.
Duseigneur (Maurice) 187.
Dutheil, 120.
Duval, 261.
Duznet, 117.
Elisabeth (Madame) 5, 8.
Elisabeth (La princesse) 385, 395.
Eloi, 210.
Espartero, 258.
Esterhazy (Le prince et la princesse) 158 et s.
Fauche, libraire, 118 et s.
Fazy, 78 et s.
Feltre (Le duc de) 12.
Feuillet de Conches, 179.
Féval (Paul) 73.
Flahaut (De) 339, 352.
Flocon, 77.
Fontane, 117.
Fonteliau (Le docteur) 261, 267, 274 et s., 277.
Fragonard, 188.
Franchet, 160.
Funck-Brentano (Frantz) 120.
Gallois, 429.
Ganteaume, 326, 329.
Garnier-Pagès, 260.
Gautier (Théophile) 192.
Geoffroy, 429.
Gérard, 223.
Gerfroit, 431.
Germain, 103.
Gérôme, 189.
Gobert, 224.
Godefroy (Jean-Maur) 1.
Godinot, chef de brigade, 124, 334, 416.
Godwick (Lord) 226.
Gontaut (Mme de) 159, 394, 400.
Goujon, 67, 70 et s.
Gout, 3.
Grant, 226.
Grasilier (Léonce) 1, 13.
Greppo, 75.
Grey (Lord) 225, 232, 343, 348, 356, 359, 392, 398, 407.
Guérin, peintre, 246.
Guiche (Le duc de) 342.
Guillotte, 326.
Gusmann, 78.
Habault (De) 229.
Hamilton (La duchesse d') 342.
Haro, 188.
Haussez (D') 156, 342.
Havré (Le duc d') 305.
Havrincourt (Le commandeur d') 303.
Hémon (Le capitaine) 323.
Henri V, 407. V. Bordeaux (Le duc de).
Hill, 226.
Hirzen, 82.
Hoche (Le général) 50, 51.
Hogwoorst (D') 155.
Holland (Lord) 225.
Hotze (Le général) 135.

Houssaye (Arsène) 172.
Howe (L'amiral) 402.
Howe (Lord) 402.
Hugo (Victor) 175, 177, 192.
Huguenin, 262.
Ingres, 187 et s.
Jacob (Le bibliophile) 179.
Jamain, 419.
Joost (Mme) 179.
Jottrand (Félix) 73.
Jottrand (Lucien) 73.
Jourdan (Le général) 123.
Kellermann (Le maréchal) 423.
Kent (La duchesse de) 225, 342.
Kersausie, 75, 77 et s.
Kilmaine (Le général) 13, 18 et s.
Kray (Le baron) 51.
Laage (Mme de) 160.
Labiszewski (L'abbé) 107.
Lablache, 386.
Laborde (De) 398.
Laborde (Le comte de) 94.
Lacroix (Jules) 179.
Laleu (De) 263.
La Maisonfort (De) 118.
Lamarche (Le commandant) 61.
Lamarque (Le général) 338.
Lamartine, 77, 259.
Lamb (Frédéric) 226.
Lamballe (La princesse de) 5.
La Motte (Le général de) 34.
Lansdowne (Lord) 225, 356.
La Révellière-Lepaux, 429.
Larochefoucauld (De) 157.
Lascy (Le général) 47.
Lassailly, 175.
Latil, 161.
La Tour-Maubourg (De) 397.
Lavisé, 262.
Lavisé, fils, 266 et s.
Lawestine (De) 338.
Le Bègue de Germiny (Le comte Marc) 116.
Leclercq, 84.
Lecomte (Jules) 179.
Lecourbe (Le général) 136.
Leczinski (Stanislas). Ses lettres à la comtesse d'Andlau et au maréchal du Bourg, 100 à 116.
Leczinska (Catherine). V. Opalinska.
Leczinska (Marie). Ses lettres à la comtesse d'Andlau et au maréchal du Bourg, 97 à 100.
Ledieu, 148.
Ledru-Rollin, 260.
Lefebvre (Le général) 50, 54, 59, 61 et s., 70, 121, 131, 332, 334, 415 et s., 420.
Legrain. Ses souvenirs sur Mirabeau, 301 à 312, 361 à 384.
Lehon (Mme) 252.
Leloir (Georges) 261.
Lemaître (Amable) 170.
Le Noir, lieutenant général de police, 289.
Léopold de Saxe-Cobourg (Le prince) 145, 232 à 235, 238, 401, 404 et s., 407.
Léotard, 251.
Le Pautre, 272.
Leproust, 211 et s.
Leroux (Pierre) 76.
Le Tellier, 397, 400.
Leuchtemberg (Le duc de) 155, 168, 234, 340, 355.
Leval (Le général) 69.
Lieven (Le prince et la princesse de) 153, 232, 236, 359, 407.
Linguet, 119.
Loffet, lieutenant, 216, 313.
Loménie (Ch. de) 261.
Longepied, 76.
Louis, Dauphin de France, 28, 37 et s., 43.
Louis XVI, 2 et s.
Louis XVIII, 120, 152.
Louis de Villiers (Le vicomte). Ses lettres à M. Aubron, 49 à 72, 121 à 144, 193 à 216, 313 à 336, 409 à 426.

Decaen (Le général) 332.
Delacroix, peintre, 187 et s., 192, 246.
Delaroche, peintre. 187.
Delhasse (Félix) 84, 90.
Delmas, lieutenant général, 315, 317.
Demidoff, 188.
Deschênes, 91.
Desclée (Aimée). Ses lettres à E. Meynadier, 285.
Devonshire (Le duc de) 159.
Didon (Le R. P.) 431.
Dino (La duchesse de). Ses lettres à Mme Adélaïde, 145, 166, 224, 237, 239, 337, 343, 349, 387 396, 400, 404, 408.
Dolomieu Mme) 159.
Doré (Gustave) 192.
Dorval (Mme) 176.
Dubled, 414.
Dubray, 422.
Dufraisne, 79.
Dufresne de Saint-Léon, 117.
Duma (Alexandre) 191.
Dupeyrou, 296 et s., 300.
Dupont (Pierre-Samuel), dit Dupont de Nemours, 278.
Dupuis (Le colonel) 14.
Duran (Mme Carolus) 22.
Duras, 75.
Durham (Lord) 226.
Duseigneur (Maurice) 187.
Dutheil, 120.
Duval, 261.
Duznet, 117.
Elisabeth (Madame) 5, 8.
Elisabeth (La princesse) 385, 395.
Eloi, 210.
Espartero, 258.
Esterhazy (Le prince et la princesse) 158 et s.
Fauche, libraire, 118 et s.
Fazy, 78 et s.
Feltre (Le duc de) 12.
Feuillet de Conches, 179.
Féval (Paul) 73.
Flahaut (De) 339, 352.
Flocon, 77.
Fontane, 117.
Fontelliau (Le docteur) 261, 267, 274 et s., 277.
Fragonard, 188.
Franchet, 160.
Funck-Brentano (Frantz) 120.
Gallois, 429.
Ganteaume, 326, 329.
Garnier-Pagès, 260.
Gautier (Théophile) 192.
Geoffroy, 429.
Gérard, 223.
Gerfroit, 431.
Germain, 103.
Gérôme, 189.
Gobert, 224.
Godefroy (Jean-Maur) 1.
Godinot, chef de brigade, 124, 334, 416.
Godwick (Lord) 226.
Gontaut (Mme de) 159, 394, 400.
Goujon, 67, 70 et s.
Gout, 3.
Grant, 226.
Grasilier (Léonce) 1, 13.
Greppo, 75.
Grey (Lord) 225, 232, 343, 348, 356, 359, 392, 398, 407.
Guérin, peintre, 246.
Guiche (Le duc de) 342.
Guillotte, 326.
Gusmann, 78.
Habault (De) 229.
Hamilton (La duchesse d') 342.
Haro, 188.
Haussez (D') 156, 342.
Havré (Le duc d') 305.
Havrincourt (Le commandeur d') 303.
Hémon (Le capitaine) 323.
Henri V, 407. V. Bordeaux (Le duc de).
Hill, 226.
Hirzen, 82.
Hoche (Le général) 50, 51.
Hogwoorst (D') 155.
Holland (Lord) 225.
Hotze (Le général) 135.

Newton, 93.
Numa, 76.
Officiers royalistes, 427.
Opalinska (Catherine Leczinska, née) 25 à 48.
Orange (Le prince d') 155 et s., 168, 219, 223, 226, 229 et s., 343 et s., 359, 386.
Orléans (Louis, duc d') 43, 99.
Orléans (Le duc Louis-Philippe et la duchesse d') 146 et s.
Orléans (Ferdinand, duc d') 222, 360.
Orléans (La princesse Louise d') 235.
Orléans (La princesse Clémentine d'). V. Clémentine.
Otrante (Le duc d') 12.
Otto (Le comte de) 11.
Outremont (D') 155.
Ouvrard, 148.
Palmerston (Lord) 225, 231 et s., 234 et s., 348.
Parcieux (L'abbé de) 117.
Péan, 172.
Pedro (Don) 405.
Peel (Robert) 218, 228.
Perdrigau, 103.
Perier, 403.
Perrat, 429.
Persigny (De) 172.
Pétion, 4, 7, 9.
Petit, 102.
Pflieger, 77.
Philipps (Françoise) 69.
Pietri, 172.
Poënsin (Fr.) 429.
Poirée (François) 281.
Pomme, 429.
Ponsomby (Lord) 231, 359, 391, 404.
Poussin, peintre, 191.
Préault, 77.
Préaulx (Mme de) 25, 38.
Proudhon, 244, 260.
Provence (Le comte de) 1.
Pujol, 77.
Pyat (M. et Mme Félix) 75, 81 et s., 177.
Quénivet, 51, 70, 198, 207, 211 et s., 325, 327, 331, 334, 410 et s., 413.
Raphaël, 190.
Raspail, 75 et s.
Rayneval (De) 163 et s.
Rembrandt, 188, 191, 241.
Remy, 430.
Renard, 78.
Reubell, 429.
Rey, 429.
Riberol. V. Rivarol.
Richmond (Le duc de) 225.
Riou, préfet, 425.
Rivarol (Riberol, dit le comte de) 116.
Rivarol (Le chevalier de) 117.
Robespierre, 260.
Rochambeau (Le général de) 210.
Rœsinger, 78.
Roise, 14.
Rolland, 81.
Romain, valet, 311.
Rose (Le caporal) 13.
Rose (La comtesse de) 30.
Rosny (La marquise de) 158.
Rothschild (De) 153, 390.
Roubaud, 427, 429.
Rougé (Le comte de) 302.
Rougemont (M. et Mme de) 262, 267.
Rousseau (J.-J.) 126, 131, 257, 296 et s.
Royer (Alphonse) 179.
Rubens, 191.
Sacken (Le général) 209.
Saillant (Le marquis du) 308, 367, 371, 374.
Saint-Huberty (Mme de) 270.
Saint-Pierre (L'abbé de) 257.
Saint-Pons, 59, 329.
Sainte-Beuve, 179.
Sainte-Sophie (Mme de Voillemain, en religion sœur) 267, 280, 284 et s.
Saliceti, 20.
Samary, actrice, 287.
Sand (George) 76, 176.

Sandeau (Jules) 176.
Sandos de Chégaray (Le général) 17 et s.
Sardou, 429.
Saxe-Cobourg (Le prince Léopold de). V. Léopold.
Saxe-Weimar (La duchesse de) 403.
Sébastiani (Le général) 221 et s., 231, 351, 358, 391, 403.
Sefton (Lord) 399.
Sobrier, 76.
Solar, 172.
Sophie (La princesse) 342.
Sotoin, 133.
Soult (Le général) 314, 417, 423.
Souwarow, 135.
Stanislas, roi de Pologne. V. Leczinski.
Stassart (De) 355.
Stern (Alfred) 261.
Strada (De) 385.
Stuart (Lord) 153, 229.
Sultzbach (Le prince de) 26.
Sylvestre, 261, 270.
Talleyrand (Le prince de). Ses lettres à Mme Adélaïde, 145 à 168, 217 à 240, 337 à 360, 385 à 408.
Tanneux, 78.
Tarlo (Le comte de) 103.
Terray (L'abbé) 120.
Thiers (Adolphe) 83.
Thivend, 429.
Thoré (Théophile). Souvenirs et pensées, 73 à 96, 169 à 192, 241 à 260.
Thoumin, 59, 72, 121 et s., 129.
Tingry (La princesse de) 306.
Tourzel (Le marquis et la marquise de) 302, 304 et s., 309 à 311.
Traubé, 76.
Trélat, 260.
Van der Helst, 188.
Vanaud, 83.
Van Brumel, 91.
Van Haarlem, 188.
Van de Velde (Willem) 244.
Vauclair (L'abbé de) 302, 312.
Veillaz, 77.
Vellienne (Mme de) 33.
Véron (Pierre) 249.
Vetour, 429.
Viardot (Mme) 178.
Victor-Amédée II, 39.
Viennet, 179.
Villars (Le maréchal de) 48.
Villiers (Louis de). V. Louis de Villiers.
Vincent, 77.
Vinci (Léonard de) 190.
Vittoria (La princesse) 342.
Voillemain (Mme de). V. Sainte-Sophie.
Voltaire, 192, 423.
Walewski, 172.
Warens (Mme de) 126.
Watteau, 188, 241.
Wellesley (Le marquis de) 220.
Wellington (Le duc de) 147, 150, 152, 157, 159, 164, 168, 217 et s., 226, 228.
Wessemberg (De) 236.
Wurtemberg (Le prince Paul de) 233.
Zanziacomi, 186.

Houssaye (Arsène) 172.
Howe (L'amiral) 402.
Howe (Lord) 402.
Hugo (Victor) 175, 177, 192.
Huguenin, 262.
Ingres, 187 et s.
Jacob (Le bibliophile) 179.
Jamain, 419.
Joost (Mme) 179.
Jottrand (Félix) 73.
Jottrand (Lucien) 73.
Jourdan (Le général) 123.
Kellermann (Le maréchal) 423.
Kent (La duchesse de) 225, 342.
Kersausie, 75, 77 et s.
Kilmaine (Le général) 13, 18 et s.
Kray (Le baron) 51.
Laage (Mme de) 160.
Labiszewski (L'abbé) 107.
Lablache, 386.
Laborde (De) 398.
Laborde (Le comte de) 94.
Lacroix (Jules) 179.
Laleu (De) 263.
La Maisonfort (De) 118.
Lamarche (Le commandant) 61.
Lamarque (Le général) 338.
Lamartine, 77, 259.
Lamb (Frédéric) 226.
Lamballe (La princesse de) 5.
La Motte (Le général de) 34.
Lansdowne (Lord) 225, 356.
La Révellière-Lepaux, 429.
Larochefoucauld (De) 157.
Lascy (Le général) 47.
Lassailly, 175.
Latil, 161.
La Tour-Maubourg (De) 397.
Lavisé, 262.
Lavisé, fils, 266 et s.
Lawestine (De) 338.
Le Bègue de Germiny (Le comte Marc) 116.
Leclercq, 84.
Lecomte (Jules) 179.
Lecourbe (Le général) 136.
Leczinski (Stanislas). Ses lettres à la comtesse d'Andlau et au maréchal du Bourg, 100 à 116.
Leczinska (Catherine). V. Opalinska.
Leczinska (Marie). Ses lettres à la comtesse d'Andlau et au maréchal du Bourg, 97 à 100.
Ledieu, 148.
Ledru-Rollin, 260.
Lefebvre (Le général) 50, 54, 59, 61 et s., 70, 121, 131, 332, 334, 415 et s., 420.
Legrain. Ses souvenirs sur Mirabeau, 301 à 312, 361 à 384.
Lehon (Mme) 252.
Leloir (Georges) 261.
Lemaître (Amable) 170.
Le Noir, lieutenant général de police, 289.
Léopold de Saxe-Cobourg (Le prince) 145, 232 à 235, 238, 401, 404 et s., 407.
Léotard, 251.
Le Pautre, 272.
Leproust, 211 et s.
Leroux (Pierre) 76.
Le Tellier, 397, 400.
Leuchtemberg (Le duc de) 155, 168, 234, 340, 355.
Leval (Le général) 69.
Lieven (Le prince et la princesse de) 153, 232, 236, 359, 407.
Linguet, 119.
Loffet, lieutenant, 216, 313.
Loménie (Ch. de) 261.
Longepied, 76.
Louis, Dauphin de France, 28, 37 et s., 43.
Louis XVI, 2 et s.
Louis XVIII, 120, 152.
Louis de Villiers (Le vicomte). Ses lettres à M. Aubron, 49 à 72, 121 à 144, 193 à 216, 313 à 336, 409 à 426.

Louis-Philippe, 166, 177, 191, 390.
Louise-Marie, fille de Louis XV, 40, 113.
Louise d'Orléans (La princesse). V. Orléans.
Louvet, 429.
Louzières (Mme de) 56.
Lucas de Montigny, 261.
Lucas de Montigny (Gabriel) 301.
Ludolf (Le comte de) 157 et s., 230.
Maison (Le maréchal) 221.
Maistre (De) 246.
Mallet du Pan, 120.
Maloigne, 281.
Mansart, 29, 36.
Manuel (Pierre) 289.
Maquet (Auguste) 177.
Marat, 250.
Maréchaux, 429.
Marie-Antoinette, 6.
Marmontel, 130, 197.
Masséna (Le général) 144, 204 et s.
Masson (Frédéric) 145.
Matussiewiz, 153.
Maubreuil (De) 224.
Mauguin, 148, 222, 338.
Maupeou (De) 120.
Méjan, 355.
Mélas (Le général) 200, 203.
Melbourn (Lord) 226.
Mérode (De) 155, 234.
Merruau, 75.
Mesdames de France, 312, 362.
Mesnard (De) 157, 159 et s., 391, 408.
Meszek, 103.
Meynadier (M. et Mme Eugène) 285 et s.
Mézière (Mme de) 48.
Michaud (J.-B.), procureur du Roi à Pontarlier, 300 (1).
Milady, 76, 89 et s., 175, 186 et s.
Mirabeau (Le marquis de) 293, 308, 367, 374.
Mirabeau (Le bailly de) 264.
Mirabeau (Documents relatifs au comte de) 261 à 285, 289 à 312, 361 à 384.
Mirabeau (La comtesse de) 145.
Mirès, 172.
Molé (Louis-Matthieu, comte) 150 et s., 157, 159, 162 et s., 223.
Mongin, 429.
Monnier, brigadier de chasses, 281.
Monnier (Sophie de Ruffey, marquise de) 261, 266, 276, 280, 284, 289 et s.
Montjoie (Mme de) 159.
Montmorency (La princesse de) 305.
Montpéron (De) 103.
Montrond (De) 221 et s.
Moque (De) 28, 34.
Moreau (Hégésippe) 83.
Mormont (De) 29, 99.
Morny (De) 172.
Morrow Fling (Fred.) 261.
Mortier (Le général) 138.
Murillo, 92.
Musset (Alfred de) 192.
Nangis (Le marquis de) 38, 98, 100.
Naples (Le prince de) 359.
Napoléon Ier, 162.
Nassau (La comtesse de) 31.
Nemours (Le duc de) 145, 234, 338 et s., 355 et s.
Neukom, 165, 237, 239.

(1) Jean-Baptiste Michaud, procureur du Roi, et Jean-Baptiste Michaud, conventionnel, étaient cousins, et, par conséquent, des personnages différents. Rectifier en ce sens la note de la page 300.

Newton, 93.
Numa, 76.
Officiers royalistes, 427.
Opalinska (Catherine Leczinska, née) 25 à 48.
Orange (Le prince d') 155 et s., 168, 219, 223, 226, 229 et s., 343 et s., 359, 386.
Orléans (Louis, duc d') 43, 99.
Orléans (Le duc Louis-Philippe et la duchesse d') 146 et s.
Orléans (Ferdinand, duc d') 222, 360.
Orléans (La princesse Louise d') 235.
Orléans (La princesse Clémentine d'). V. Clémentine.
Otrante (Le duc d') 12.
Otto (Le comte de) 11.
Outremont (D') 155.
Ouvrard, 148.
Palmerston (Lord) 225, 231 et s., 234 et s., 348.
Parcieux (L'abbé de) 117.
Péan, 172.
Pedro (Don) 405.
Peel (Robert) 218, 228.
Perdrigau, 103.
Perier, 403.
Perrat, 429.
Persigny (De) 172.
Pétion, 4, 7, 9.
Petit, 102.
Pflieger, 77.
Philipps (Françoise) 69.
Pietri, 172.
Poënsin (Fr.) 429.
Poirée (François) 281.
Pomme, 429.
Ponsomby (Lord) 231, 359, 391, 404.
Poussin, peintre, 191.
Préault, 77.
Préaulx (Mme de) 25, 38.
Proudhon, 244, 260.
Provence (Le comte de) 1.
Pujol, 77.
Pyat (M. et Mme Félix) 75, 81 et s., 177.
Quénivet, 51, 70, 198, 207, 211 et s., 325, 327, 331, 334, 410 et s., 413.
Raphaël, 190.
Raspail, 75 et s.
Rayneval (De) 163 et s.
Rembrandt, 188, 191, 241.
Remy, 430.
Renard, 78.
Reubell, 429.
Rey, 429.
Riberol. V. Rivarol.
Richmond (Le duc de) 225.
Riou, préfet, 425.
Rivarol (Riberol, dit le comte de) 116.
Rivarol (Le chevalier de) 117.
Robespierre, 260.
Rochambeau (Le général de) 210.
Rœsinger, 78.
Roise, 14.
Rolland, 81.
Romain, valet, 311.
Rose (Le caporal) 13.
Rose (La comtesse de) 30.
Rosny (La marquise de) 158.
Rothschild (De) 153, 390.
Roubaud, 427, 429.
Rougé (Le comte de) 302.
Rougemont (M. et Mme de) 262, 267.
Rousseau (J.-J.) 126, 131, 257, 296 et s.
Royer (Alphonse) 179.
Rubens, 191.
Sacken (Le général) 209.
Saillant (Le marquis du) 308, 367, 371, 374.
Saint-Huberty (Mme de) 270.
Saint-Pierre (L'abbé de) 257.
Saint-Pons, 59, 329.
Sainte-Beuve, 179.
Sainte-Sophie (Mme de Voillemain, en religion sœur) 267, 280, 284 et s.
Saliceti, 20.
Samary, actrice, 287.
Sand (George) 76, 176.

Sandeau (Jules) 176.
Sandos de Chégaray (Le général) 17 et s.
Sardou, 429.
Saxe-Cobourg (Le prince Léopold de). V. Léopold.
Saxe-Weimar (La duchesse de) 403.
Sébastiani (Le général) 221 et s., 231, 351, 358, 391, 403.
Sefton (Lord) 399.
Sobrier, 76.
Solar, 172.
Sophie (La princesse) 342.
Sotoin, 133.
Soult (Le général) 314, 417, 423.
Souwarow, 135.
Stanislas, roi de Pologne. V. Leczinski.
Stassart (De) 355.
Stern (Alfred) 261.
Strada (De) 385.
Stuart (Lord) 153, 229.
Sultzbach (Le prince de) 26.
Sylvestre, 261, 270.
Talleyrand (Le prince de). Ses lettres à Mme Adélaïde, 145 à 168, 217 à 240, 337 à 360, 385 à 408.
Tanneux, 78.
Tarlo (Le comte de) 103.
Terray (L'abbé) 120.
Thiers (Adolphe) 83.
Thivend, 429.
Thoré (Théophile). Souvenirs et pensées, 73 à 96, 169 à 192, 241 à 260.
Thoumin, 59, 72, 121 et s., 129.
Tingry (La princesse de) 306.
Tourzel (Le marquis et la marquise de) 302, 304 et s., 309 à 311.
Traubé, 76.
Trélat, 260.
Van der Helst, 188.
Vanaud, 83.
Van Brumel, 91.
Van Haarlem, 188.
Van de Velde (Willem) 244.
Vauclair (L'abbé de) 302, 312.
Veillaz, 77.
Vellienne (Mme de) 33.
Véron (Pierre) 249.
Vetour, 429.
Viardot (Mme) 178.
Victor-Amédée II, 39.
Viennet, 179.
Villars (Le maréchal de) 48.
Villiers (Louis de). V. Louis de Villiers.
Vincent, 77.
Vinci (Léonard de) 190.
Vittoria (La princesse) 342.
Voillemain (Mme de). V. Sainte-Sophie.
Voltaire, 192, 423.
Walewski, 172.
Warens (Mme de) 126.
Watteau, 188, 241.
Wellesley (Le marquis de) 220.
Wellington (Le duc de) 147, 150, 152, 157, 159, 164, 168, 217 et s., 226, 228.
Wessemberg (De) 236.
Wurtemberg (Le prince Paul de) 233.
Zanziacomi, 186.

Cléry, son journal et son fils (1798-1810).

Lettres du comte de Provence, du citoyen Gout, membre de la Commune du Dix août, chargé de la surveillance au Temple, et de Charles Cléry, fils.

I

LE COMTE DE PROVENCE A CLÉRY (1)

Mittau, ce 11 juillet 1798.

Si quelque chose, mon cher Cléry, pouvait augmenter en moi le sentiment que les malheurs de ma famille y excitent, vôtre ouvrage (2), que je viens de recevoir, eût produit cet effet. Il y a longtemps que je cherche, non le moyen de vous récompenser — des services, comme les vôtres

---

(1) Communication de M. Léonce Grasilier. Arch. Nationales. Dossier Godefroy.

La lettre du comte de Provence fut copiée, par ordre du Grand Juge Régnier, sur l'original qui se trouvait entre les mains d'un nommé Jean Maur Godefroy, ingénieur-géographe, originaire de Paris, arrêté en fructidor an XI, comme conspirateur royaliste. Il était inventeur, économiste et poète.

A propos de la première inscription de Saint-Napoléon dans l'*Almanach national*, le 14 août, il composa ce quatrain :

Hélas! pauvre Saint Roch, c'est ainsi qu'on te chasse!
Par Saint-Napoléon te voilà remplacé!
Il fut le mitrailleur, tu fus le mitraillé :
C'est le sort du vaincu, le vainqueur prend sa place!

(2) Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple, pendant la captivité de Louis XVI, roi de France. Londres, 1798, in-8°.

trouvent leur récompense en eux-mêmes, — mais celui de me satisfaire, en vous donnant une marque d'honneur qui puisse attester à la fois votre courageuse fidélité et ma reconnaissance.

Je crois l'avoir trouvé : la devise de l'ordre de Saint-Louis fait assez connaître que Louis XIV l'institua pour être le prix de la valeur. S'il ne le destina qu'aux services militaires, c'est que les preuves les plus éclatantes de la vertu qu'il voulait récompenser semblaient réservées à la profession des armes. Mais pouvait-il prévoir le sort qui attendait ses descendants?...

Vous avez montré non moins de courage, dans la prison du Temple, que le guerrier qui brave la mort au champ de l'honneur, et, en vous accordant la décoration qui lui sert de récompense, je ne blesse point l'esprit de cette noble institution.

Je regretterais de ne pouvoir vous armer chevalier de ma propre main, si je ne croyais augmenter le prix d'un don qui vous sera transmis par Monsieur; et Louis XVI, du séjour où ses vertus l'ont placé, applaudira aux sentiments de ses deux frères, réunis pour honorer, de concert, celui de ses sujets qui lui a donné, jusqu'aux derniers moments, des marques d'un dévouement à toute épreuve.

Soyez bien sûr, mon cher Cléry, de tous mes sentimens pour vous.

Louis.

II

LE CITOYEN GOUT AU MINISTRE DE LA POLICE GÉNÉRALE.

Paris, 18 germinal,
an VI de la République (7 avril 1798).

Citoyen Ministre,

Voilà plusieurs fois que je lis, dans un journal, l'annonce qui peut être répétée dans d'autres, que Cléry, valet de chambre du dernier Roy, doit faire imprimer la vie de son maître, pendant sa détention. La même chose a été annoncée dans un journal du 17 de ce mois, avec l'observation que Cléry, n'ayant pu faire imprimer à Vienne, en Autriche, allait se rendre à Londres pour parvenir à son but.

C'est à vous à juger, Citoyen Ministre, du mérite de cette annonce dans nos journaux. Je ne me permettrai aucune réflexion à ce sujet, seulement j'observerai que cette licence des journalistes ne me paraît pas sans inconvénient, ni exempte de toute censure.

Peut être ne me saurez-vous pas mauvais gré de vous tracer le plus succinctement qu'il me sera possible, ce que Cléry aurait à dire de la vie de son maître, pendant sa détention, objet peu digne de la curiosité des Français ; mais un Ministre de la Police générale doit tout savoir pour tout prévoir.

J'ai été membre de la Commune du 10 août;

en cette qualité, très souvent j'ai été de garde auprès du dernier Roy, pendant sa détention au Temple.

Cléry avait été placé près du détenu et de sa famille par Pétion, lors maire de Paris.

Cet être, dont le rôle actuel se devine, est bien connu pour n'avoir absolument, au moral et au physique, que les qualités qui conviennent à l'état qu'il a rempli, à l'époque en question. Il avait été précédemment attaché, aussi en qualité de valet, au fils de Louis Capet, lorsque ce dernier était à Versailles; c'est pourquoi il fut demandé à Pétion, qui ne trouva point d'inconvénient à le replacer auprès de ses premiers maîtres.

J'en viens à ce que le prétendu historien peut dire de la vie de Louis Capet, pendant sa détention.

La détention de ce dernier roy eut lieu d'abord dans ce qu'on appelle la petite tour du Temple (1). Ce local qu'il occupa avec sa famille, était tout disposé à les recevoir, ayant servi, presque jusque-là, de logement à l'archiviste du Temple; ils y avaient chacun leur chambre, de grandeur

(1) Je ne puis citer l'époque juste de l'entrée de la famille dans cette petite tour; ç'a été peu de temps après le 10 Août; je ne puis pas plus rapporter, au juste, celle de leur sortie de la petite tour pour entrer dans la grosse. Les notes que j'avais, à ce sujet, et autres dont plusieurs provenaient de mes conversations avec Cléry, ont été par moi jettées au feu, dans le temps de la Terreur, mais j'ai la mémoire des détails remarquables qu'elles contenaient. (*Note de* Gout.)

ordinaire et au même étage; les enfants couchaient l'un auprès de sa mère, et l'autre auprès de leur tante. Ce corps d'appartement était simplement, mais proprement meublé, et réunissait tout ce qui pouvait être commode; les fenêtres n'en étaient ni grillées, ni condamnées.

Louis Capet porta toujours, là, ses décorations. Sa conduite, celle de son épouse et de leur sœur Élisabeth, annonçaient qu'ils voulaient soutenir, dans cette prison, une sorte de représentation de Majesté, quoique, de temps en temps, ils laissassent appercevoir à leurs gardiens une conduite commune aux détenus.

Leur table était somptueuse, et elle fut telle jusqu'après la mort de Louis Capet; les mêmes officiers de bouche qu'il avait eus à Versailles, ordonnaient. En un mot, la dépense de la table montait de douze à quatorze mille francs par mois, dans ce temps où les assignats perdaient peu encore. On leur avait fourni, en hardes et bijoux, tout ce qui leur était nécessaire, et au delà.

On voit que le premier chapitre de la détention de cette famille n'a, jusques-là, rien de bien intéressant. Elle était dans le local que je viens de décrire, lors des massacres de Septembre; on sait que des assassins ayant forcé la porte d'entrée du Temple, se présentèrent sous les fenêtres de la petite tour et exigèrent que les détenus se montrassent pour voir la tête de la ci-devant princesse de Lamballe : spectacle effra-

yant, qu'on remarqua n'avoir pas fait, sur ces derniers, l'impression qu'il aurait pu produire, et qu'ils virent comme le tigre et la panthère auraient pu le voir.

Je n'étais pas de garde près d'eux, ce jour-là, mais ceux de mes collègues qui y furent, m'en firent le rapport exact. Capet avait son fanatisme, sa femme et sa sœur avaient le leur.

Le maintien de cette famille était, comme je l'ai dit plus haut, un composé de ce qu'elle avait été précédemment et de ce qu'elle était alors. En voici quelques exemples :

Leur demandait-on : *Monsieur ou Madame* (c'était ainsi que les commissaires les qualifiaient) ; *voulez-vous telle chose*, comme d'aller à la promenade? La réponse était quelquefois brève, par négative ou affirmative ; d'autres fois ils venaient demander, avec un air affable, ce qu'ils désiraient. Louis Capet paraissait, d'ordinaire, insouciant. Son épouse et sa sœur, au contraire, paraissaient toujours animées. La colère et l'affabilité se peignaient, tour à tour, sur leurs visages. Marie Antoinette et Élisabeth affectaient, avec une sorte de dépit, en jouant aux échecs, de répéter la qualification de *Monsieur*, en y ajoutant *Roy*.

Dans d'autres moments, c'était autre chose. Par exemple encore, un jour que je m'amusais à lire, éloigné de la fenêtre à laquelle était la famille, l'épouse de Capet m'invita, d'un air obligeant, à approcher de la fenêtre pour y

mieux voir; je la remerciai honnêtement. Un autre jour, la tante se trouvant seule avec moi, dans une des pièces, vint s'appuyer sur le dos de ma chaise, en chantant, et me demanda, avec un ton affable, si Pétion était continué maire. C'était lorsqu'il fut question de sa réélection. Je répondis que je n'en savais rien, étant de garde depuis plus de vingt-quatre heures.

Un instant après, l'épouse de Capet entra tenant en main plusieurs papillottes qu'elle vint me dépaqueter en s'accroupissant devant moi. C'était des cheveux de ses enfants, tant morts que vivants, qu'elle me faisait remarquer, en distinguant les couleurs. A tout cela je n'avais rien à répondre. Bientôt la famille se rassayait, jouait aux échecs, ou les femmes s'amusaient soit à lire, à tenir une aiguille, et Capet à faire aller, dans ses doigts, un jouet d'enfant dit *solitaire*. Chaque commissaire de garde voyait la la même chose; les rapports s'accordaient.

Quelquefois on allait promener, avant l'heure du dîner, sous le couvert de la cour ou jardin. Dans ce cas, le guichetier ou porte-clefs, était averti d'ouvrir la porte du bas; c'était un homme à grosses manières; il portait des moustaches, un bonnet rouge et était vêtu d'une carmagnole et ceinture. Il affectait de faire beaucoup de bruit en ouvrant la porte très épaisse, et en secouant son trousseau de clefs, ce que je n'approuvais pas. Plusieurs de mes collègues lui en firent, comme moi, la défense. Au surplus, il n'avait rien de

plus ridicule qu'un Cent Suisse. C'était en présence de beaucoup de gardes nationales. On parlait peu; Cléry faisait jouer l'enfant. Cette promenade durait une heure ou deux; on remontait ensuite à la tour; des commissaires en écharpe ouvraient et fermaient la marche. Élisabeth, qui la connaissait, s'amusait plaisamment à la montrer à ceux des commissaires qui lui paraissaient neufs dans leurs fonctions. Ensuite venait le dîner; un commissaire y assistait et voyait la famille manger de bon appétit. Elle soupait de même; pour mieux dire, elle faisait trois repas, y compris le déjeuné.

Leurs santés parurent toujours bonnes et se soutenir. Ils parlaient peu à table, peu et à voix basse, lorsqu'ils étaient réunis, dans le jour. Ils paraissaient ne s'occuper que de choses indifférentes ou étrangères à leur situation.

L'heure du coucher arrivée, Louis Capet se rendait dans sa chambre; il y était accompagné d'un commissaire et de Cléry. Il se retirait dans la tourelle dont l'entrée donne dans cette chambre; il y passait une heure et plus à lire, ordinairement dans le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Je m'étais, une fois, retiré dans cette tourelle très étroite : il m'observa que je le distrairais, à moins que je ne voulusse lire aussi. Il m'offrit un livre. Je préférai de le laisser libre, en me retirant dans sa chambre, sans le perdre de vue, sachant que les fenêtres n'étaient ni grillés, ni

condamnées, et qu'elles n'étaient pas très élevées de terre. La précaution était nécessaire, d'après la loi qui rendait les membres de la Commune responsables de la garde de cette famille.

Sa lecture faite, il rentrait dans sa chambre, se couchait, et Cléry à côté de lui, sur un lit de camp. Alors le commissaire se retirait dans le petit passage de cette chambre, et veillait sur une chaise longue, de manière qu'il aurait entendu le moindre mouvement. Il avait la liberté d'entrer dans la chambre; des gardes étaient près de lui à sa disposition et, quoique Cléry m'eût dit que son maître aurait pu s'évader, étant dans ce local, j'ai peine à le croire. Il parlait peu à ses maîtres.

La famille détenue tenait, à l'égard de Cléry, la conduite qu'on tient ordinairement à l'égard d'un valet, et celui-ci tenait, de son côté, absolument la conduite d'un valet envers son maître. Une trop grande familiarité n'aurait pas été permise, de part ni d'autre.

Le valet cherchait à conserver sa place, qu'il tenait de Pétion, et qui ne lui fut conservée que parce qu'il ne parut aucunement suspect de trahir les devoirs qu'on lui avait imposés. Cet homme réunit toutes les qualités communes aux valets, et notamment celle de soigner son intérêt personnel, qui ne pouvait être autre, alors, que de complaire à ceux de qui dépendait son état.

Enfin on eut, pour cette famille, tant qu'elle

resta réunie dans cette première prison, tous les soins et les égards qu'on devait avoir pour des détenus. Rarement ils se plaignirent. Si quelques commissaires montraient un air de dureté, le plus grand nombre les désapprouvait ouvertement, et souvent les détenus témoignaient leur satisfaction des égards qu'on avait pour eux, mais sans le moindre détail sur leur situation.

Tel est le récit exact que tout homme impartial, et qui a été témoin oculaire et auriculaire de la première époque de la détention de Capet et de sa famille, peut donner. Je donnerai la suite à compter de l'entrée de cette famille dans ce qu'on appelle la Grosse tour, où elle fut séparée; Capet ayant été renfermé seul dans un local, et son épouse, sa sœur et ses enfants, détenus ensemble dans un autre local.

Je n'aurai à parler que de Capet, auprès duquel resta Cléry jusqu'à l'exécution. Ce dernier fut retenu, ensuite, comme en otage, dans la petite tour, pendant un certain temps, après la mort de son maître.

J'ai eu, dans cet intervalle, de fréquentes conversations avec lui, surtout couchant près de lui, lorsque j'étais de garde auprès des femmes. J'étais, en quelque sorte, dans son intimité. Je commence par dire qu'il ne m'a rien déclaré de bien plus intéressant que ce qui est contenu au chapitre que je viens d'écrire, et je n'ai moi-même, étant de garde, rien observé de plus remarquable.

Cependant j'adresserai le second chapitre au Ministre (1).

GOUT,
rue du Temple, n° 146.

III

LETTRE DE CHARLES CLÉRY, FILS

A Son Excellence Monsieur le comte de Otto, ambassadeur de France, grand'croix de l'ordre de Bavière.

Vienne, le 3 février 1810.

Monsieur le Comte,

Permettez-moi de solliciter de vos bontés un passeport pour aller en France, terminer la liquidation de la succession de mon père, que j'ai eu le malheur de perdre il y a huit mois. Son attachement au dernier Roy de France l'avait forcé de s'expatrier. Je l'ai suivi dans sa retraite; sa mort nécessite ma présence à Paris, où des intérêts majeurs m'appellent.

Veuillés, Monsieur le Comte, m'accorder votre protection pour obtenir la grâce que je demande; rien ne pourra égaler ma reconnaissance, que le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

CHARLES CLÉRY,
premier lieutenant au service d'Autriche.

---

(1) Ce second chapitre n'a pas été retrouvé.

Le duc de Feltre au duc d'Otrante, ministre de la Police générale.

Paris, 22 mars 1810.

Monsieur le Duc, M. le comte de Otto, ambassadeur de Sa Majesté à Vienne, vient de me transmettre une demande formée par M. Charles Cléry, fils de l'ancien valet de chambre de Louis XVI, tendante à obtenir un emploi militaire dans l'armée française.

Ce jeune homme m'informe qu'il a quitté la France à l'âge de quinze ans, pour aller soigner son père malade à Vienne; qu'attaché par la reconnaissance à l'Autriche qui lui avait donné un asile, et par respect filial, il prit du service dans les armées de cette puissance, où il est, aujourd'hui, premier lieutenant, mais que, dégagé par la mort de son père, survenue depuis peu, de toutes les obligations envers cette patrie adoptive, il souhaite vivement qu'il lui soit permis de rentrer en France, pour y suivre la carrière des armes.

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien me faire connaître s'il existe quelque motif d'empêchement à ce que la demande de M. Cléry soit accueillie pour ce qui a rapport à sa rentrée dans l'Empire français, me réservant ensuite d'examiner si des qualités personnelles permettent qu'il soit admis comme officier dans les troupes de S. M.

Agréez, etc. Le Ministre de la Guerre,

Duc de Feltre.

Le jeune Cléry se trouvait dans le cas de tous les Français restés au service d'une puissance ennemie. Or, d'après les dispositions des ordonnances de l'Empereur, il leur était interdit de rentrer en France. Mais s'ils n'avaient subi aucune condamnation, ils pouvaient adresser une demande, en spécifiant les motifs qui les avaient obligés à servir à l'étranger, et se faire excuser. S'ils avaient subi une condamnation criminelle, ils devaient, au préalable, obtenir des lettres de grâce.

C'est à la suite de cette demande que fut rendu le décret spécial du 24 avril 1810, modifiant celui du 9 avril 1809, relatif aux officiers français au service d'une puissance étrangère.

Le caporal Rose. — Saliceti à Lodi (1796) (1).

I

LE CAPORAL ROSE (1796).

Voici l'histoire tragi-comique de la prise de 1800 cavaliers autrichiens, qui ne purent rentrer dans Mantoue, lorsque le général Kilmaine s'empara de Serraglio. Elle ne servira pas peu à faire connaître les têtes françaises. On jugera avec raison qu'il n'y a rien d'extravagant qui ne puisse s'y loger. Ce n'est pas pour rien que les Espagnols qualifient nos soldats de *demonios!*

Quelques jours avant la déroute de Vérone, du 12 thermidor an IV, j'étais allé à Bozzolo, voir, entre autres objets relatifs au service, ce que signifiait une grosse femme grecque, se disant

---

(1) Communication de M. Léonce Grasilier.

Extraits des papiers de l'adjudant général Landrieux, dont M. Grasilier a publié, en 1893, les intéressants *Mémoires*.

protégée par Augereau, et qui prétendait qu'on lui devait fournir des rations pour elle, une femme de chambre, un domestique et deux chevaux. Elle s'était logée d'autorité, avec le nom d'Augereau, chez le préteur Marchezi, et j'étais à la fenêtre m'amusant beaucoup de cette folle, lorsque le son aigu d'une cornemuse et d'un tambourin me fit tourner la tête vers une danse d'ours, où j'aperçus un caporal français, qui, avec son fusil, faisait faire place et recevait lui-même les pièces de monnaie des curieux, auxquels il commandait de payer, puisqu'ils avaient vu.

Aux éclats de rire du jeune Roise (1), qui m'accompagnait, le caporal nous aperçut et, se tirant de la foule, il disparut. Je descendis, et, n'ayant personne pour courir après ce plaisant trésorier à moustaches rousses, je parlai au maître de l'ours, qui me dit que, depuis Tortone, « cet officier » s'était déclaré son « protecteur », en sortant de l'hôpital; qu'il l'avait forcé à prendre cette route, parce qu'elle le rapprochait de l'armée, où il espérait retrouver sa demi brigade (la 32e, colonel Dupuis).

Cette protection lui avait coûté cher; il faisait toute la recette qui allait, un jour dans l'autre, à un demi sequin par jour. Il mangeait et buvait tout, et ne lui donnait que du pain, à lui et à sa femme qui faisait aller la cornemuse et le tam-

(1) Officier de chasseurs attaché au bureau de Landrieux.

bourin, ayant chassé son camarade, et il nourrissait très peu l'animal qui, comme on le voyait, était maigre à faire peur, et eux en chemise et pieds nus. Mon flegme ne put tenir à cette ridicule histoire. J'eus l'air d'en douter, à cause du peuple attroupé, et je donnai un sequin à ces gens là.

Le caporal s'était sauvé vers Borgoforte, avait passé le Pô, et, marchant toujours devant lui, était allé à Reggio (Modenois), où nous n'avions pas encore pénétré, et dont les habitants n'avaient pas encore vu aucun soldat français. Les Reggiens étaient déjà à moitié en révolution. Ils entourèrent Rose (c'était son nom), ils l'emmenèrent au cabaret, où il leur en conta de toutes les façons. Ils le prièrent de leur montrer l'exercice, et le voilà devenu, tout d'un coup, commandant de Reggio! Il se fit habiller, s'empara du logement du gouverneur qui était absent, se fit servir comme un prince, et leur fit manier les armes toute la journée. L'armée française, disait-il, allait arriver au premier moment, et il avait marché en reconnaissance, et déguisé en soldat. Je n'ai pas besoin de dire de quel pays était ce gaillard-là!

Le lendemain, deux autres soldats rôdeurs arrivèrent. Il leur conta son histoire et s'en fit des aides de camp. Il se trouva encore, par hasard, que tous les trois avaient été fort bien élevés, qu'ils parlaient latin et qu'à l'aide de cette langue et du patois gascon, ils se faisaient très bien entendre.

Ils organisèrent une garde nationale d'environ 600 hommes, et ce qui les contint le mieux fut la nouvelle que Bologne et Ferrare s'étaient soulevées, et que leurs députés étaient déjà à Modène pour la pousser à en faire autant.

Un soir qu'on ne s'attendait à rien, on vit paraître 1800 cavaliers autrichiens. Apercevant des militaires français, ils traversèrent promptement la ville. Rose arrêta un traînard qui ne pouvait plus suivre. Le hasard voulut encore que cet allemand parlât un peu français. Il raconta au cabaret l'aventure du détachement. Aussitôt, Rose fit battre la générale, tout Reggio fut en l'air. Il rassemble ses 600 hommes. On cherche de la poudre et des balles, et l'on court après les Autrichiens. Il était déjà nuit. Les Allemands, fatigués, furent atteints à quelques milles de là, et, se croyant poursuivis par une partie de l'armée française, ils quittèrent la grande route Emilienne, se mirent en bataille comme ils purent au bord de la Secchia, tout près de Mezzaglio, qui est sur l'autre rive, et s'emparèrent du bateau.

Rose, après les avoir reconnus lui-même, étendit sa ligne le long d'un fossé connu de sa troupe, et commença la fusillade. Un parlementaire se présenta, offrant de mettre bas les armes. Acculés comme ils l'étaient sur cette rivière, et ne connaissant nullement le pays, et n'ayant qu'un mauvais bateau ou bac pour se tirer de là, et ne sachant pas ce que c'était que la Secchia,

ces cavaliers ne pouvaient rien faire de mieux que de se rendre.

Rose, de son côté, sentait que, s'il laissait arriver le jour avant d'en finir, il serait écrasé, avec ses 600 soldats de paille. Il s'empressa, avec ses deux aides de camp, ou ministres, si l'on veut, de dresser une capitulation honorable, autant que possible, pour l'ennemi, et qu'on signa en double. Le détachement rendit ses armes et livra ses chevaux.

Rose fit défiler ses cavaliers devant lui, organisa une avant-garde de cent Reggiens, dont il donna le commandement à un de ses camarades. Les Autrichiens suivaient les prisonniers, et on ferma la marche avec le reste de la troupe reggienne, dont une partie conduisait les chevaux comme un troupeau de moutons. On ne pouvait marcher autrement, puisqu'il y avait plus de quatre chevaux par homme.

Le jour les trouva auprès de Trezina (1), au bord du vieux canal où quelques chasseurs français, venant du côté de Reggio, à l'avant-garde, [les invitèrent] à parler au général qui les commandait.

Le soldat aide de camp fit venir Rose, après avoir fait faire halte. Rose conta sa prouesse et, quelques moments après, le général Sandoz apparut. Il avait beaucoup moins d'instruction que le caporal. Il se fit remettre la capitulation

(1) Trezzano (?).

et, étant venu à bout de la lire, il la déchira, fit fouiller tous les prisonniers, et leur prit tout ce qu'ils avaient de quelque valeur, choisit pour lui les douze meilleurs chevaux, désarma les Reggiens, qu'il envoya chez eux, et fit conduire les Autrichiens au dépôt de Crémone, où Rose fut mis en prison, avec ses deux amis.

Il alla ensuite rendre compte au général Kilmaine, à Rodigo, de la prise du détachement qu'il avait atteint, disait-il, et combattu vers Reggio, et de trois déserteurs qu'il avait trouvés avec eux, et qu'il avait envoyés en prison à Crémone.

J'avais un observateur à moi, dans un des corps que Sandoz avait commandés dans cette course, et il m'avait fait un tout autre rapport. J'en parlai à Kilmaine, et Sandoz fut mandé. Ayant mal répondu et avec hauteur, il fut mis aux arrêts forcés. Les officiers autrichiens furent amenés, le lendemain, ainsi que Rose et ses compagnons.

J'étais présent, et je reconnus à l'instant l'homme aux moustaches rousses. Il conta naïvement toute son affaire, et les officiers autrichiens présentèrent le double de leur capitulation. Ils se plaignirent avec décence, mais avec fermeté, de sa violation, et de l'outrage qu'ils avaient essuyé.

Kilmaine, dans l'excès de son indignation, allait et venait à grands pas, dans la salle, sans proférer une parole. Il était dans une telle

colère, qu'il ne vit pas le général en chef qui lui parlait; il ne l'entendait pas. Bonaparte et Berthier me demandèrent ce que cela signifiait. Ils étaient tout étonnés. Je leur racontai l'affaire. Kilmaine, revenu à lui, montra la capitulation, en jurant comme un forcené. Je présentai le rapport de mon agent. Berthier tint la plume et Bonaparte dicta l'ordre suivant :

« Le général de brigade Sandoz sera « conduit à la forteresse de Tortone, où son « procès lui sera fait. Le caporal Rose est « nommé commissaire des Guerres, et en fera « les fonctions à Reggio. Le commissaire ordon- « nateur en chef lui donnera un adjoint. La divi- « sion Dallemagne fournira 300 hommes, dont « le chef commandant Reggio. Il sera pris, sur « tout ce qui sera trouvé appartenir à Sandoz, « ce qu'il faut pour indemniser le détachement « autrichien envers lequel la capitulation a été « indignement violée.

« Le général Kilmaine remerciera les officiers « de la confiance qu'ils ont eue dans les pro- « messes d'un soldat français, prendra leur « serment de ne pas servir que dans un an, et « les renverra dans leur patrie, avec leurs sabres, « et copie du présent ordre.

« Le général Kilmaine est chargé d'exécuter « le tout, dans les vingt-quatre heures. »

Sandoz, enfermé, fit agir quelques amis. On

lui permit de servir comme soldat : à la première affaire, il eut la cuisse cassée, et il en mourut (1).

II

SALICETI A LODI (1796).

..... Bonaparte ordonna aux grenadiers d'emporter la redoute qui défendait le pont de Lodi. Dallemagne se mit à leur tête et, en un instant,

---

(1) Thomas François Sandos de Chégaray, était né à Bayonne le 24 mars 1756.

Voici ses états de services :

Garde de la Porte du roi le 12 octobre 1772. Réformé, le 1er octobre 1789. Lieutenant en premier dans le 101e régiment, le 10 mars 1788. Adjudant major dans le 1er bataillon des volontaires du Haut Rhin, le 27 novembre 1791. Capitaine dans le 101e régiment, le 3 mai 1792. 1er lieutenant colonel des hussards de la cavalerie de la Légion des Alpes. Commandant ladite Légion en remplacement de L. C. d'Hilliers, passé aide de camp du général Custine. Adjudant général-lieutenant-colonel, le 8 mars 1793. Nommé provisoirement adjudant général-chef de brigade par les Représentants du peuple près l'armée des Alpes et d'Italie, le 10 août 1793. Confirmé dans ce grade le 15 frimaire an III. Nommé général de brigade, employé à l'armée d'Italie, le 25 prairial an III. — Mort à Milan des suites de ses blessures honorablement reçues à Rivoli. Ce brave militaire, ajoutent ses états de services, emporte les regrets de l'armée.

Campagnes : Adjoint à l'état major de l'armée de la Moselle, 2 mois. Les trois campagnes des Alpes et le siège de Lyon. Armée d'Italie.

Noté comme bon républicain, probe, vertueux, d'une conduite exemplaire. Estimé des généraux Kellermann et Petit-Guillaume.

il y en eut six cents sur le carreau ; leurs intrépides camarades passent sur leurs corps palpitants; leur course rapide ne donne pas le temps à l'ennemi de recharger les pièces; les dix-sept canons sont pris, et les canonniers hachés; on fut alors maître de la ville.

Le soir, Saliceti arrive; il se rend à la municipalité, et ordonne qu'on lui apporte vingt mille francs dans l'espace de deux heures.

Un moment après, monte un officier de grenadiers excédé de fatigue; il demandait un logement. Voyant les députés très occupés à compter de l'or qu'on apportait de toutes parts, il prit un moment patience. Une heure s'était écoulée, et on n'avait pas encore songé à lui.

Il se lève et fait sa demande; on lui répond qu'on ne peut, pour le moment, et qu'il n'a qu'à attendre : « Et pourquoi f.....? dit le vainqueur du Pont. — Parce que nous sommes obligés de payer, dans un moment, vingt mille livres à un commissaire, et que nous n'avons pas encore tous ces fonds rassemblés. — Quel est donc ce coquin de commissaire qui ose vous demander de l'argent? Par la mort! si je tenais ce voleur et tous ses semblables, je les ferais mourir sous les coups de plat de sabre! Ils n'en font jamais d'autres! Pendant que nous versons notre sang pour écarter l'ennemi, ces brigands enlèvent tout, ils ne nous laissent pas même ce qu'il faut pour nous nourrir! Remportez votre argent, bonnes gens, dit-il aux Municipaux; du pain et

de la gloire, voilà ce qu'il faut aux Français ! »

Les Lodésiens écoutaient cet homme avec étonnement, et, à demi convaincus, ils déroulaient les sequins avec plus de lenteur, ils les refermaient même, lorsque l'impatient Saliceti arriva avec deux porteurs d'argent : « Les fonds sont-ils prêts? dit-il en italien. — *Signor, no :* ce Monsieur ne veut pas que nous vous en donnions. — Et quel est ce J... F... là? dit Saliceti. — Ce J... F... là, c'est moi ! dit le grenadier en prenant Saliceti au collet, et je vais t'apprendre, sale voleur !... »

En disant ces mots, il tirait son sabre : « Citoyen, citoyen ! s'écria l'exécutif en élevant la voix... je suis Saliceti ! »

Et le grenadier de se sauver !

Une lettre de Sophie Croizette (1).

A Madame ***.

Vendredi.

Madame,

Ma sœur madame Carolus Duran, qui passe l'été chez moi à la campagne, m'a fort conseillé de m'adresser à vous pour trouver une *personne*

(1) Communication de M. Casimir Stryienski. — Cette lettre montre que la charmante artiste, morte récemment, était une tendre mère.

de confiance qui s'attache au service de mon enfant.

Ce que je désire, Madame, c'est quelqu'un qui sache ce que c'est qu'un enfant excessivement délicat qui réclame des soins intelligents, des attentions maternelles.

Je joins à ma lettre le prospectus du travail qu'elle aurait à faire. Ce travail manuel est peu de chose, mais, ce qu'il m'est important de rencontrer, c'est une personne propre, honnête, agréable physiquement, qui soit *douce* et qui puisse avoir, pour mon fils, des soins extrêmes.

Je n'ai plus que cet enfant; il a sept ans; son enfance a été affreusement maladive. Aujourd'hui, il a besoin d'être surveillé, simplement.

Je le couche dans ma chambre; donc les nuits sont assurées tranquilles pour sa bonne.

Je le lave, je l'habille moi-même, mais il est des moments où, néanmoins, je suis obligée de le laisser avec une gouvernante.

Donc, Madame, prenez votre temps, et ne m'adressez que quelqu'un personnellement connu de vous. Si vous avez quelques communications à me faire, veuillez m'écrire chez moi : *Château de Fitz-James, par Clermont (Oise).* Ou je me rendrai à Paris, ou je ferai venir la personne ici.

Agréez, je vous prie, Madame, mes salutations empressées.

SOPHIE STERN.

Service de la gouvernante d'un petit garçon de 7 ans.

Quand Madame sonne, vers 7 heures du matin, descendre de sa chambre, ranger la veilleuse et le verre d'eau que l'on prépare tous les soirs sur la table de nuit de Madame.

Mettre la robe de chambre de l'enfant. Préparer les vêtements et les eaux, éponges, serviettes pour la toilette de l'enfant.

Quand Madame a laver (*sic*) elle-même son fils, il faut ranger les objets de la toilette, accompagner l'enfant dehors dans le parc, ne jamais le quitter, jouer avec lui, ranger et mettre en ordre les jouets.

Madame désire que, chaque jour, le soir, les jouets soient remis en place. On a à brosser les vêtements et à nettoyer les chaussures. Quant au linge, à part quelques boutons ou rubans à recoudre, le reste regarde la lingère.

Le soir, quand Madame a couché et endormi son fils, il faut rester près de l'enfant, jusqu'au moment où Madame revient se coucher près de son enfant.

Lettres des Leczinski à la comtesse d'Andlau et au maréchal du Bourg (1725-1738) (*Suite*).

Je compatie de tout mon cœur à se qu'a souffert Mme de Préaulx. Si elle s'en souvient, je luÿ aÿe fait remarquer, quand elle estez à Chambord, que je craigniez que le mauvais chemin qu'elle m'a dit d'estre, ne luÿ fasse du mal dans l'estast où elle estez. Je m'aurez volontiez privez du retardement de sa connoissance à se prix-là, et la voir aprez en pleine santez.

Au reste, il n'y a rien de plus juste que l'assemblage que vous avez fait de vos enfants, pour réunire un peut avec eux, et donner cette satisfaction à leurs père, et le chevaliez serast toujours le très bien veneut de nous, à son retour icÿ.

Pour mesieurs de Chomborne, il faut qu'il aÿe fait quelques belles actions devant Dieu, qu'il leurs donne tant de fortune. Informez moÿ, je vous prie, de se que fait la margrave de Baden. On la dit, icÿ, tout à fait retirez du monde, avec un vieux jésuitte, à ne voir personne.

La reÿne advance heureusement dans sa grossesse. Dieu veuille exaucez nos vœux pour un dauphin. Je suis très constament ma chère petite d'Andlette, etc. CATHERINE.

A Chambord, le 21me de Novembre, l'an 1729.

Ma chère petite d'Andlette, quoÿqu'il ÿ a un siècle que je ne vous aÿe escrit, je vous prie

d'estre persuadez que je ne vous aÿme pas moin. Si mes mains se portez si bien que mon cœur, vous en auriez souvent des marque.

Je vous suis obligez de la part que vous prenez à mon heureux séjours à Verssalles, que je peut dire telle, parse que tout me riez; j'en fait un petit dettalle à nostre cher maréchal, de la santez duquel je suis charmez qu'il se porte bien. Donnez m'en souvent des nouvelles, et me croyez toujours très constament, etc.

CATHERINE.

Mandez moÿ quelque nouvelle de nos Allemand du voisinage, si le prince de Sultzbach se marie.

A Chambord, le 6me de janviez, l'an 1730.

Madame, je compatie du fond de mon cœur à l'aflixion quÿ vous acable de perdre un espoux que vous avez aÿmée; cependant son âge devez estre une préparation continuelle, pour vous, au malheur quy vous arrive, pour ne pas prendre la raÿson au secour qu'on ne sçaurez vivre éternellement. Je comprend que votre bon cœur vous fait sentir violament une séparation pour toujours, mais vos enfants onts besoin de vostre santez; vous la leur devez; je prie le Seigneur de vous faire surmontez se chagrin, et vous suis très obligez de vos souhaits pour la nouvelle année. Je vous la désire parfaite, estant, Madame, etc.

CATHERINE.

A Chambord, le 13me de mars, l'an 1730.

Ma très chère petite d'Andlette, je ne vous aÿe pas escrit depuis la perte que vous àvez fait, parse que je ne vous aurez pust dire que se que je vous aÿe dit avant; je n'aÿ pas moin pris part, je vous assure, à vos peines, auxquelles je vous prie de ne songez qu'à les oublier, parse qu'elles sonts sans remède.

Je demande toujours de vos nouvelles au cher chevalliez, quÿ m'en dit de bonne sur vostre santez. Il est content comme un roÿ d'avoir une compagnie dans nostre régiment, et se fait aÿmez de ses camarades. C'est un plaisir de le voir alerte, et la façon comme il s'aplique à tout. Je vous fellicitte de tout mon cœur à son sujet, parseque vous pouvez vous atendre de faire l'agrément de vostre vie.

La reÿne avance heureusement dans sa grossesse et se porte mieu que touts les autres, se qu'ÿ a fait résoudre la facultez de luÿ permettre d'aller à Fontainebleau, de quoÿ elle est charmez, ayant lieu d'estre plus contente, d'alleur, que par le passez.

Je vous suis très obligez de la lettre que vous m'avez escrit; je ne doute de rien en se que j'ÿ trouve de vostre amitiez pour moÿ, de laquelle je suis archiepersuadez. Soÿez de même de la réallitez de la mienne, quÿ ne peut changez, estant sans fin, Madame, etc.

CATHERINE.

Je fait mes compliments à mon cher papa ; je prie le bon Dieu qu'il le conserve ; nous sommes en peine de la guerre quÿ se prépare ; cependant j'entervois qu'on tâche de la détournez. M. le Dauphin se porte à merveille ; il fait ses dents en rÿant. Mesdames se fortifie, surtout les aÿnée, car, pour la troisième, elle est au dessus de son âge ; charmantes à mangez.

Le 28me de maÿ, l'an 1730.

Ma chère petite d'Andlette, il est sûre que vostre sillence m'inquiettez, mais, comme le chevalliez m'a assurez que vous vous portiez bien, je commencé de l'estre de votre oublie dans le temp que vostre lettre m'estez rendeut où je suis, bien mortiffiez d'aprendre vostre incomoditez. Les remèdes de M. de Moque me fonts espérer une prompt changement favorable, se quÿ me tranquillise. Vous n'avez pust mieu faire que de le cacher à vostre fils, sachant sa senssibillitez sur cela. Il n'a pas eut raison de se louez de moÿ, n'ayant pas eut d'occasion de luÿ rien témoigner que des souhaits à se quÿ peut contribuer à sa satisfaction.

Il est partie plus content qu'un roÿ de se voir à la teste d'une compagnie. Il n'ÿ a que quelque adieu quÿ lui a fait de la peine. Je luÿ aÿe dit que je vous le manderez, pour tâcher de le distraire, à son arrivez chés vous. Il est aÿmable en tout poinc, et nous l'aÿmons touts.

J'atend avec impatience de voir sa sœur, qu'on me fait espérer de venir icÿ.

La reÿne, Dieu soit louez, se porte bien. Comblez des bontez d'un roÿ, quÿ la fonts engraisser plus que la nouritture, elle croit d'avoir deux enfants, par la grossesse dont elle est, et n'en est pas inquiette du tout, se fiants à ses heureuse délivrance.

Pour moÿ, je vous advou que je ne suis pas si tranquille : il n'ÿ a que l'espérence en Dieu quÿ me calme dans mes pensez. Je suis bien aÿse que le cher maréchalle prand la cure de vipers, parse qu'il n'ÿ a rien de plus souverain pour le sang, pourvu que cela ne luÿ afadie l'estomaque. Je vous prie l'assurer de la même amittiez que toujours, de laquelle il ne doit pas avoir un hombre de doute, nÿ vous sur celle avec laquelle je suis, etc.

CATHERINE.

J'ai ordonnez a Mormont de vous escrire deux fois la semaine, pour vous informer de tout. Vous me ferez plaisir de faire souvenir vostre frère de Mansart.

A Ménars, le 9 de septembre, l'an 1730.

Madame, je suis trop persuadez de vous pour douter que vous n'aÿez ressentie vivement le bonheur qu'il plust à la Providence divine de me combler par la naÿssance de M. le duc d'Anjou, et je distingue avec justice le compli-

ment que vous m'en faite d'entre les autres à mon égard.

Que ne donneraÿ-je, ma chère d'Andlette, de me trouver dans vostre societez et de goûter, à long trait, de la douceur de la vie de laquelle je ne jouis qu'imparfaitement sans mes vraÿ amis?

Du moin, je vous prie d'estre assurez de ses sentiments, dont la réalitez ne se démentirast jamais, estant très constament, Madame, etc.

CATHERINE.

Je vous suis très obligez du tabac que vous m'avez envoÿez, j'en aurez pour bien longtemp; et du petit chasse-mouche quÿ m'onts fait bien du plaisir.

A Chambord, le 16 de Novembre, l'an 1730.

Ma chère petite d'Andlette, vous avez raison de dire que j'aÿ ressentie une grande joÿe du marÿage de nostre cousine avec M. de Châtellerault, auquel j'aÿ travallez comme un forçast à le faire réussie, ou plustôt malgrez bien des débast qu'il falloit surmonter, ne voÿant que se seulle partie pour elle en France, et elle dans un âge à ne pas avoir du temp de reste de s'atendre à un autre; se quÿ ma tant ocupez, que je n'avez pas un moment de loisir pour vous remercier de la part que vous avez prise à cette importante afaire.

Mme la comtesse de Rose, quÿ vast bientost

en Allsasse, vous dirast bien des choses sur cela; je me borne à vous assurer ma vive reconnoissence sur se que vous me témoignez à chaque ocasion, avec laquelle je serez, toute ma vie, Madame,

CATHERINE.

A Chambord, le 10me de février, l'an 1731.

Ma chère petite d'Andlette, j'aÿ reçeut vostre lettre avec le même plaisir que toujours; je suis charmez d'aprendre vous vous portez bien. Le retardement de ce que vous me souhaitez pour la nouvelle année ne m'a pas fait doutez de se que vous me désirez, estant convainqueut, comme je suis, de la sincéritez de vos sentiments à mon égard. Soÿez le de ma reconnoissence, quÿ est des plus parfaitte.

J'aÿ sçeut que M. le maréchalle avez eut la gouste, mais non d'une force comme ons me le mandez, et je croist que le roÿ, toujours atentive à me cacher se quÿ me fait de la peine, ne me l'a fait voir que pour simple. Dieu soit louez qu'il en est tirez si heureusement. Je vous prie de luÿ faire mes compliment et me croire constament, Madame, etc.

CATHERINE.

L'histhoire de Rastadt me paroist très singullière. La comtesse de Nassau me l'a mandez de même; il n'est pas possible que la margrave ne radotte, pour faire un esclat d'une chose

qu'elle devrez cachez comme ses péchez. J'admire la Providence divine quÿ nous a tirez de ses pattes, et il semble que c'est une punition de Dieu sur elle, qu'elle ne peut vivre en tranquillitez, car je vous assure que, de la façon que je la connoist, que la princesse peut estre inocente, et qu'il n'ÿ a que ses humeurs qu'ÿ fournisse comédie à tout le monde sur tout sujet.

A Ménars, le 12me de juillet, l'an 1731.

Madame, vous ne vous trompez pas de croire que vous me faite un senssible plaisir de m'informez de l'estast de la santez de M. le maréchalle du Bourg, ayant le cœur trop bien placez pour avoir oubliez se que je luÿ doit, et luÿ conservez une amittiez quÿ ne finirast qu'avec moÿ. Dieu soit louez qu'il se porte mieu!

Je vous suis obligez d'estre attentive à la mienne quÿ, quoÿque melleur que par le passez, m'a estropiez les mains, que je ne puis agir sans peine, se quÿ me fait négligez bien souvent dans mes réponce, comptant que se serez peut de chose pour vous rebutez de ne pas estre de mes amie, prétendent de vous une confiance intègre à ne pas douter que je ne sois, toute ma vie, Madame, etc.

CATHERINE.

Je vous prie de renouvellez les sentiments que je vous marque à mon cher papa, de le prier d'en estre bien persuadez. Vous direz au che-

valliez que madame de Vellienne trouve son absence très lomgue. J'oubliez de dire que la reÿne se porte comme un charme; elle engraisse que je craint qu'elle ne devienne comme son cher papa. Madame la seconde a eut la rougeolle; elle se porte fort bien. Madame de Châtellerault est grosse de cinq mois, et très mal avec son beau père.

A Ménars, le 7 d'aoust, l'an 1731.

Ma chère petite d'Andlette, je vous suis très sensiblement obligez de se que vous me faite sçavoir le triste changement de nostre cher maréchalle du Bourg, en la perte qu'il fait de son petit fils, pour partagez sa doulleurs que je ressent, en veritez, trop vivement, par crainte que se ne soit un acablement pour sa foible santez. Je meure de peure d'aprendre qu'elle n'en soit altérez, et ne me tranquilise qu'en faisant des vœux au Seigneur de luÿ donner des forces à la suporter et vos soin à le dissiper.

Si j'estez à portez, je courerez au plus vite pour luy estre de quelque consolation. Je vous prie de vous aquiter de ma part et de me croire constament, Madame, etc. CATHERINE.

A Chambord, le 6 de mars, l'an 1732.

Madame, j'aÿ reçeut vostre lettre d'avant quelques jours, quÿ m'aurez fort allarmer pour la santez de nostre cher maréchalle, si vous ne m'assuriez que tout est calmez.

Les gouttes du généralle de la Motte fonts tant de bruits icÿ, depuis longtemp, avec succez, que j'ause les conseillez à M. le maréchalle, pourvu que M. de Moque les voulust aprouvez. Elle fortifie, adoucie le sang, excellente pour la poitrine, et calme les douleurs. Je ne finirez pas, si je vous marque se que l'on en dit, et M. de Bezonvalle, quÿ vient de partir d'icÿ, a fait grand expérience sur luÿ d'un goutteux à linez (*sic*) qu'il estez, à ne pouvoir marcher, se porte le mieu du mond, mangeant de tout, et marche assez bien pour un estropiez à n'avoir pust faire un past. Il les prend si tost qu'il se sent en disposition de l'avoir, et il se soutient uniquement que par ce remède, quÿ convient à touts les tempérament.

Ma santez estez très altérez, dans toute l'autonne, par des rhume de fonte (*sic*), d'humeurs et douleurs d'épaulles et des mains. L'hiver m'estez beaucoup plus favorable, mais, depuis que le mois de mars a commencez, je me ressent dans tout le corps.

Je vous suis bien obligez de l'inquiétude que vous me témoignez sur cela, et vous n'avez rien à craindre que vos lettres me puisse estre à charge, par se que je les lit toujours avec beaucoup de plaisir, et suis charmez d'estre informez de la santez de nostre cher papa, auquel je vous prie de l'assurez de mes amittiez quÿ ne sçaurez changez.

J'aÿ escrit, avant un mois, à M. le préteur

roÿalle, sur ce que vous trouverez dans le billet si joint, sans qu'il m'aÿe daignez de répondre. Je ne puis pénétrez cette façon envers moÿ, aÿant toujours estez amie de se quÿ vous appartient. Je la serez des vostre toute ma vie, n'en doutez jamais, Madame, etc.

CATHERINE.

A Chambord, le 29 de Mars, l'an 1732.

Madame, je reconnoist, par l'inquiettude que vous me témoignez d'avoir pour ma santez, dans vostre lettre, l'étendeut de vostre amittiez pour moÿ, de laquelle je vous suis fort obligez, aussÿ bien qu'à nostre cher papa. Je me porte bien et mal, selon le temp, le changement de la saison quÿ m'est toujours très pénible, mais surtout la couche prématurez de la reÿne m'avez abateut tellement, que se n'est que depuis hier que je recommence à vivre avec bien des certificast qu'elle se porte autant qu'on peut le souhaitez, et l'enfant quÿ marque la méprise du terme.

Dieu soit louez à jamais que cela s'est passez comme cela, malgrez tout les aparense du dangez. Je suis persuadez que vous estez très peut moin en peine que moÿ, par l'atachement que je vous connoist pour elle. Dieu vous préserve, dans l'avenir, de pareille! Je vast la voir au commencement du mois de maÿ, pour une quinzaine de jour, pour éviter les chaleur du mois de juin, quÿ sont contraire à mon estast.

Je vous prie de faire mes compliment au cher

maréchalle, de le bien assurez de mes sentiments pour luÿ, quÿ sonts telle comme elles on estez toujours.

Comme je suis priez par M. de Battancourt, quÿ est auprez de moÿ, de m'intéresser pour son neveu, dans la charge quÿ doit estre présentement vacant en Alsace, selon le billet si jointe, vous me ferez plaisir, ma chère amie, de m'aider, en insinuant à M. le maréchalle de faire, s'il est possible à le faire élire, se quÿ serast un surcroist de reconnoissance avec laquelle je suis, toute ma vie, Madame, etc.

CATHERINE.

C'est vice assesseur au directoire de Strasbourg pour M. de Beckel, lieutenant dans le régiment de Rose, cavallerie, et fils du défunt Auguste de Beckel, et donc l'élection doit ce faire par messieurs de la noblesse du directoire du Bas-Rhin, le mois prochain.

Je confirme qu'il est sûre que j'aÿ escrit à M. le préteur roÿalle, sans avoir reçeut de réponce, et je ne sçait où j'en suis pour Mansart, depuis sept ans que je l'en importune. Feux Mme la princesse estez plus heureuse pour luÿ que moÿ, parse qu'il a placez ceux qu'elle a voulust, au lieu qu'il n'ÿ a aucun des mien quÿ aÿe sentie cette douceur.

A Ménars, le 10 de juin, l'an 1732.

Madame, je suis fort touchez de la reconnoissance que vous me témoignez sur ce que j'aÿ

escrit à M. le maréchalle à vostre sujet; vous n'en deviez pas doutez, et je serez bien fâchez si, depuis le temps que vous me connaissez, vous n'en soyez persuadez.

Vous avez raison de dire que le plaisir de voir la reÿne et ses enfants m'onts fait une satisfaction bien grande. Elle est même telle qu'il n'ÿ a pas de l'or potable quÿ aÿe pust éveillez mes forces que se spectacle a fait, par se que, sans prévention, M. le Dauphin est d'un charmant que, s'il estez enfant d'un paysant, on ne pourez s'empêcher de l'aÿmer. Son frère est encore plus enfant, et sa sœur très aÿmable.

Il n'ÿ a que le villain parlement et la trop grande indulgence du roÿ quÿ nous a un peut fait de la peine. Au reste, comme le roÿ paroît résoleut qu'aprez toute la douceur qu'il use, on ne se remet comme l'on doit, il se ferast connoistre en maistre, se quÿ nous tranquillise fort, et ne songe qu'à faire des vœux pour eux, et suis de tout mon cœur, Madame, etc.

CATHERINE.

A Ménars, le 13 de Septembre, l'an 1732.

Madame, je suis toujours très senssible à vostre souvenir, et vous n'abuserez jamais de me donner de vos nouvelles quÿ me sonts très à cœur, et ma satisfaction est bien remplie, quand je sçait que vous este contente et que nostre toujours cher papa se porte bien.

Je ne suis pas surprise de la joÿe qu'a fait

éclater M. le maréchalle, au jour de la naissance de nostre cher Dauphin, quÿ est le plus aÿmable du monde, sans faire tort aux autres. Il a manifestez, par là, le zelle d'un sujet quÿ estez acoutumez d'aÿmer son ancien maistre, son fils et ses enfants, se quÿ est très rare, à présent où la mode se passe, et que chacun voudrez l'estre, dans le nombre desquelle n'est sûrement pas M. le marquis de Nangis (1), que vous avez vu et que je crois avoir eut le plaisir de vous parler de bien des choses.

Que ne suis-je aussÿ heureuse que luÿ, ayant, depuis mon arrivez icÿ, la maladie, non celle de Pologne, mais d'Alsace, comme les Suisses de leurs paÿs; jugez, par là, si je suis changez, et que je ne sois, Madame,

Vostre sincère amie

CATHERINE.

A Chambord, le 19 de novembre, l'an 1732.

Madame, vous ne me devez aucune reconnoissance à la réception que j'aÿ fait à Mme de Préaulx, par se qu'outre qu'elle est vostre fille, quÿ sufierez, mais encore je la trouve si aÿmable que, si elle estez plus prest d'icÿ, je la rendrez inséparable de moÿ. Elle est non seulement jolie, mais d'une modestie et d'un esprit à se conduire qu'ÿ m'estasiez, se quÿ se trouve, si j'ose dire, bien rare, dans ce paÿs icÿ.

(1) Chevalier d'honneur de la reine, maréchal de France en 1741.

Je vous suis bien obligez de la part que vous prenez à mes inquiettudes au sujet de la maladie du roÿ, quÿ aurez estez plus vive, si la reÿne ne m'avez préveneüt que se n'estez que peut de chose. Si se n'avez estez sa vivasitez pour la chasse et la seignez du pied mal à propos qu'on luÿ a fait, il en aurez estez quitte en deux fois 24 heures.

Elle avance heureusement dans sa grossesse, quÿ me paraît pareille à celle qu'elle avez avec ses deux fils, ce qu'ÿ me fait espérez un troisième que je souhaite, parse que M. le duc d'Anjoux est plus délicat que les autres.

Nostre aÿmable Dauphin est inexprimable en tout; je l'ayme de la dernière folie. Il promet non seulement de vivre, mais d'estre avec gloire. Il s'informe de tout, veut savoir tout, rien ne luÿ échape. Il n'ÿ a qu'une chose quÿ me déplait en luÿ, quÿ est que, quand il voit un jolie visage, qu'il n'a plus de repos. Il aÿme la parure : l'on m'a mandez, hier, qu'il se plaignez à tout le monde qu'il aller ressemblez à un charbonniez, à cause du deulle du roÿ Victor. Il aÿme, avec cela, tout se quÿ est militaire, à vouloir faire les armes à tout propos. Quand il voit, par la fenestre, aller le roÿ son père à la chasse, il se démaine d'avoir un cheval pour l'accompagnier. Il a une grande amittiez pour sa mère, et a toujours des secrets à luÿ dire à l'oreille.

Tout cela me fait rajeunir et me bien porter, et je sent ma santez très différente en bien que

par le passez. Vous ne me dite rien de celle de nostre cher maréchalle. Je vous prie de l'assurer de mon amittiez inviolable, avec laquelle je serez, toute ma vie, aussÿ bien qu'à vous, Madame, etc.

CATHERINE.

Je vous prie de faire mes compliments à M. le maréchalle du Bourg. Je suis charmez de sa convalescence. Au nom de Dieu, qu'il se ménage, car sthannée icÿ est très dangereuse pour les gouteux. Je luÿ aÿe escrit avant quelque jours, et je luÿ escrirez encore bientost.

J'aÿ oubliez de vous dire que la grossesse de la reÿne s'est encore évanouie. J'en aÿe fait mes lamentation à M. le maréchalle; nostre médecin me donne toujours de bonne espérence que cela viendrast bientost, auquel je suis obligez de rendre justice qu'il s'est comportez, dans la maladie de Mme la princesse, à merveille.

A Chambord, le 5 de mars, l'an 1733.

Madame, je vous suis bien obligez de la compation que vous me témoignez à la vive douleur que j'aÿe ressentie de la perte d'une princesse la plus aÿmable qu'on aÿe pust voir dans se siècle, que j'aÿmez d'une tendresse infinie, et ne la pourast oublier de si tost (1).

La fermetez avec laquelle la reÿne souteneut

(1) Louise-Marie, troisième fille de Louis XV, née en 1728, morte en février 1733.

ce désastre en vraÿ héroÿne, m'estez nécessaire pour ne pas sucomber. Grâce au Seigneur que les autres se porte mieu, et tout s'éleverez à merveille, si, à force de soin, on ne les acablez en tout, se quÿ me désespère et me fait frémir à chaque incomoditez dont les enfants ne peuvent estre exempt, et dont les remèdes douces serez les plus convenable. Il n'ÿ a que la Providence divine, dans laquelle je mest toute ma confiance, quÿ me fait espérer leur conservation. Au reste, je suis, avec toute la reconnoissance imaginable, Madame, etc.

CATHERINE.

Je suis charmez que le roÿ a fait plaisir au cher chevalliez. Pour se quÿ est des événements de Pologne, il en serast comme il plairast au Seigneur. Je vous remercie de la part que vous ÿ prenez.

A Chambord, le 23 d'avrille, l'an 1733.

Madame, j'estez trop troublez, le jour que j'escrivie à M. le maréchalle, pour avoir pust vous remerciez de la part que m'avez témoignez de prendre à la perte de M. le duc d'Anjou. Comme, depuis, j'aÿ eut des nouvelle confirmez que les douleurs que la reÿne a ressentie n'onts aucune suite, et qu'elle se porte à souhait, je m'aquitte à vous assurer de ma sincère reconnoissance de touts les vœux que vous formez pour elle à Marÿendalle, et de la continuation de vostre amittiez pour moÿ, que je tâcherez de

conserver par celle avec laquelle je serez toute ma vie, Madame, etc.

CATHERINE.

A Chambord, le 25 de maÿ, l'an 1733.

Madame, l'on ne sçaurez estre plus senssible que je la suis de la part que vous me témoignez sur l'heureux acouchement de la reÿne, quÿ me coussolle du retardement de la naÿssance d'un prince quy nous aurez comblez de joÿe. Il faut espérer que le Seigneur se laÿsserast fléchir aux vœux de toute la France, pour nous en donner un dans l'année prochaine. Je vous suis obligez de celle que vous faite, et je suis, de tout mon cœur, Madame, etc.

CATHERINE.

A Chambord, le 18 de septembre, l'an 1733.

Madame, je suis senssiblement reconnoissante des vœux que vous faite pour moÿ et de tout se que vous me dite dans vostre lettre, quÿ me sert de consolation, de laquelle j'aÿ grand besoin dans les vives inquiettudes quÿ me tourmente. J'escrit à nostre papa plus en dettaille se quÿ peut calmer les vostre au sujet du chevalliez, quÿ ne luÿ peut ariver d'autre mal que d'estre habillez à la polonoise. Comme nous somme à la veille d'estre plus informer de tout, je ne puis, à présent, que vous assurer que je suis la même que toujours, Madame, etc.

CATHERINE.

A Saint-Cÿr, le 22 de novembre 1733.

Madame, je vous suis bien obligez de l'inquiettude que vous me témoignez d'avoir au sujet de mon voyage de Chambord icÿ, quÿ a réussie si bien qu'estant partie malade, je suis arrivée en très bonne santez, dans l'espérence de voir bientost la reÿne, et dans la satisfaction d'estre avec nos chers enfants, quÿ se porte le mieu du monde; surtout M. le Dauphin est charmant, en cullotte et en justhaucort, à mangez.

Je vast passez, en ce moment, quelques heures avec eux, se qu'ÿ est un bon panacez dans les cruelles inquiettudes où je vie, de nos affaires quy, toutes bonnes qu'on me les dépeint, ne me laise de me faire soufrir vivement. Au reste, je ne manquerez pas de m'emploÿer de mon mieu auprès de M. le duc d'Orléans, en se que vous souhaitez, si tost que la Cour serast de retour. Il ne dépendrast pas de mes soins à la faire réussir, estant charmez de l'occasion de vous prouver combien je suis, Madame, etc.

CATHERINE.

A Saint-Cÿr, le 30me de mars, l'an 1734.

Madame, désabusez vous pour toujours, je vous prie, que vos lettre puisse m'importuner, estant très charmez de les recevoir, surtout la dernière quÿ me tire d'une grande inquiettude au sujet de la santez de nostre cher maréchal, que la *Gazette d'Holande* avez mise au pire. Je

remercie le Seigneur qu'elle s'est trompez, parse qu'en véritez, je n'aÿ que trop de chagrin dans les conjonctures présente pour m'assomer, sans avoir encore celuÿ là. Je compatie de tout mon cœur aux vives allarmes que vous en avez eut. Dieu vous préserve de pareille ! Je ne sçait que trop se quÿ en coûte par celle que je soufre journellement, et d'une nature qu'il n'ÿ a que ma mort quÿ les puisse exprimer.

Au reste, pour peut que cela dure, je ne puis qu'en estre le sacrifice : j'aÿ, du moin, la consolation de recevoir deux fois la semaine des lettres du roÿ quÿ me réveille, mais, un moment après, je ne suis pas la maittresse de ne pas ressentir les mêmes turment. L'on me flatte de luÿ envoÿer un prompt secour qu'il demande instament, mais hélas ! je ne sçait que souhaiter, l'ennemis estant toujours plus fort que luÿ (1) !

Que ne suis-je encore dans la tranquillitez dans laquelle j'ai vécust huit ans ! Je ne demandez pas d'autres bonheur. Il semble même que je ne l'aÿ eut que pour soufrir davantage.

Comme je craint que mes plainte ne vous ennuie, je me fait un efort de les finir pour vous assurer que rien n'égalle l'amittiez avec laquelle je suis, Madame, etc.

CATHERINE.

---

(1) Stanislas, élu roi de Pologne après la mort d'Auguste II, avait été obligé de quitter Varsovie devant les Russes. Assiégé dans la ville de Dantzick, il attendait en vain les secours promis par la France.

Je vous prie d'assurez M. le maréchal des même sentiment de ma part. Le roÿ ne peut assez se louez de l'atachement du cher chevalliez, qu'il noublirast jamais.

A Saint-Cÿr, le 18 de maÿ 1734.

Madame, j'aÿ reçeut vostre lettre du 10 de ce mois, avant hier, très à propos, parse que nous avons eut des nouvelle de Danzic du roÿ, quÿ me mande que le maneuvre allez avec avantage et qu'il espérez que, si le secours serast sufisant, que tout irast à merveille.

Le premier ÿ est arrivez sans peine. L'on m'a promis que les autres s'en suivrez. Je ne puis vous dire le nombre de combien, parse qu'on tient un secret exacte sur cela, pour raison. N'adjoutez aucune fois aux gazette; nous sommes avertie que l'envoÿez des Mosquovite, quÿ est à La Haÿe, a gagnez les gazetiez pour les rendre telle. Je ne suis cependant pas sans de vive inquiettude. Dieu veulle nous en tirez au plustost par une bonne fin! Je voudrez les suporter seulle, que vous n'aÿez point de sujet de l'estre par raport au chevalliez, estant toujours, Madame, etc.

CATHERINE.

Je fais mes compliments à nostre cher maréchalle. Je suis persuadez qu'il soufre très peut moin que moÿ, par raport à l'amittiez que je luÿ connoist d'avoir pour le roÿ.

Si le roÿ de Prusse voulez, tout serez bien

tost finie, mais l'on ne sçait au juste à quoÿ il vise, puisque il paroît un jour pour nous, et l'autre pour nos ennemis. Les estats de Suède vonts se tenir le 25 de ce mois. Nous avons lieu d'espérer quelque heureuse résolution en nostre faveur.

A Saint-Cÿr, le 7 de juin 1734.

Madame, j'aÿ reçeut vostre lettre hier, qu'ÿ m'aflige en se que vous este malade. Comme stincomoditez ressemble à la mienne !

Quand je n'aÿ pas des nouvelles du roÿ, j'espère qu'à la réception de celle du chevaliez, vous la ferast passer, comme celle du roÿ que j'aÿ eut avant hier, du 19, l'a faite à moÿ, où il me mande qu'ils se porte touts à merveille, et plein de courage, de ce que les ennemis diminuent à peut de frait des nostre; que la première action entre Wehselmunde et Danzic a coutez aux Russes 800 hommes, et aux nautres 40, et celle du 9 au 10 leurs a enlevez 1000, et, de nostre costez, au environ 100, avec 5 oficier.

Le transport a débarquez à Minda, sans oposition, fort de 3 000 hommes, avec 5 vaisseaux de guere, outre les frégatte. Les Polonnois s'atroupe de tout costez en Prusse, et l'on conte qu'on les aurast à bon marchez. Cela n'empêche pas que je ne tremble, malgrez qu'on m'assure que, par famine, maladie, harcelage et les deux action, ils se sonts tellement affoiblie qu'il n'en reste tout au plus qu'à 8 ou 9000 hommes.

Le bon Dieu veulle seconder le roÿ, et que le chevaliez nous aporte la nouvelle de leurs défaite. En attendant, je me ferez toujours un plaisir de vous mander se qu'il ÿ aurast de sûre. Je vous prie d'assurer monsieur le maréchal de mes amittiez, et d'estre persuadez de la mienne, avec laquelle je suis, Madame, etc.

CATHERINE.

A Saint-Cÿr le 23 de juin, l'an 1734.

Madame, j'aÿ reçeut vostre lettre du 12 de ce mois, et pour vous prouver que j'aÿ autant de plaisir de vous escrire, que vous de les receuvoir, quand j'aÿ quelque bonne nouvelle à vous mander, je suis bien aÿse de vous dire que toutes les lettres particullière confirme qu'à la seconde sortie qu'on a fait de la forteresse de Dantzic, qu'on a tuez 900 hommes des Mosquovittes, outre les blessez, que les Polonnois n'en sonts éloigné que de 6 lieux pour les envelopez touts.

Il vient même de se répandre, aujourdhuÿ, un bruit que M. le palatin a batteut le général Lascy à plat. Je suis bien impatiente jusqu'à samedi prochain, pour en sçavoir la confirmation, ou de recevoir des lettres du roÿ, desquelles je suis privez depuis sa datte du 19 du mois passez.

En atendent, je vous envoÿe la copie d'une lettre de Smirne, quÿ est très intéressante pour les afaires de France, et les nostres, d'autant plus que j'aÿ des raisons à n'en pas douter. Je

joigne, avec, un mémoire de mon valet de chambre. Je vous prie de prier le cher papa de le protéger en luÿ faisant rendre justice, et de l'assurer de mes amittiez sans bornes, avec laquelle je suis, autant qu'à vous, Madame, etc.

CATHERINE.

M. le maréchal de Villars est mort; nous le regretons tous infiniment.

Le 9 d'octobre 1738.

Monsieur, j'advou que je n'aÿ rien vu au monde de plus exact à faire plaisir, n'ÿ de plus atentive à faire réussir les chause que vous, quÿ me marque un atachement de vostre part pour moÿ, auquel je ne serez jamais ingratte. La nomination faite de madame de Mézière, religieuse de Conflans, à l'abaÿs de Saint-Rhemy d'Estande, dans le dÿocèse de Chartre, m'enchante. J'escrit' une lettre de remerciement à M. l'esvèque, sur cela, que je vous prie de luÿ rendre, et d'estre persuadez que je ne manquerez aucune ocasion, en se quÿ dépendrast de moÿ, pour vous prouver combien je suis, Monsieur, vostre très affectionnée

CATHERINE, reyne de Pologne.

Je vous prie de dire à madame d'Andlau que je n'oublierez jamais l'attachement qu'elle m'a fait voir d'avoir pour moÿ, en le remplaçant par une ammittiez des plus sincère, que j'aurez pour elle toute ma vie, cherchant des occasion de la luÿ prouvez, autant que j'en pourez estre capable.

(*A suivre*).

Douze ans de campagnes (1794-1806).

Lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron
(*suite*).

Quelques jours avant, un de nos officiers de ronde se perd dans la nuit et va se jeter dans un poste ennemi. On le reçoit bien, on lui fait prendre de l'eau de vie, et, au jour, on le renvoie avec beaucoup de compliments.

La ville de Neuwied est neutre et à une portée de carabine des ouvrages de notre tête de pont. Les officiers français et autrichiens y mangent et boivent ensemble. J'y bus, il y a quelques jours, du punch avec le colonel du corps franc et avec le major des hussards de Barco. Le premier est un prince Hongrois, espèce de braque, bon diable. Le second paraît plus réservé et bon militaire. Nos généraux ont eu une conférence avec ceux des ennemis, il y a près de quinze jours. Ceux-ci invitèrent les nôtres à un grand dîner et eurent la galanterie d'amener la musique d'un de leurs régiments, qui joua pêle-mêle nos airs républicains et les leurs. On but assez bien, et on convint d'attendre pacifiquement l'armistice. On croit que, sous peu, nous allons descendre; je le souhaite. Le Rhin a déjà été gelé en quelques endroits; il est dégelé. Le froid a pris avec force, mais, en ce moment, le dégel commence.

7 *ventôse*. — Andernach. — J'ai reçu votre lettre de nivôse qui m'a affecté bien diverse-

ment, je n'y ai pas répondu sur le champ, afin que le temps, ce destructeur de tout, ôte à cette réponse le ton trop triste que n'auraient pas manqué de lui donner les détails dans lesquels vous entrez au sujet de mon malheureux père. D'ailleurs, l'attente d'une trève et d'un mouvement m'a encore retenu. J'espérais aussi pouvoir obtenir un congé et une gratification de campagne de cinquante écus. Rien de tout cela n'a eu lieu. On ne parle plus de trève.

Quant à mes cinquante écus, il faut que j'aie mon brevet, qu'il y ait, au trésor, assez d'argent, ce qui ne paraît pas prochain, car nous avons deux mois de nos appointemens en arrière. Ayez la bonté d'obtenir mon brevet au bureau de la guerre. Le Directoire m'a confirmé dans mon grade de chef de bataillon de la 25e demi brigade d'infanterie légère, vers la fin de fructidor dernier.

Nous sommes fort tranquilles ici. On ne parle que de Bonaparte. Le général Lefebvre, qui est à Paris, va revenir, ainsi que le général Hoche qui nous amène du renfort. L'ennemi est près de faire marcher en Italie un gros détachement pris sur l'armée qui nous est opposée. Mes amitiés à maman.

15 germinal. — Andernach. — Les pièces nécessaires à l'expédition des brevets sont parties pour le bureau de la Guerre; ainsi, j'imagine que rien ne peut arrêter l'expédition du mien. Tâchez de l'obtenir. Le général Lefebvre

est de retour, je l'ai vu; il m'a témoigné encore plus d'amitié qu'auparavant. Notre rang de bataille est changé. Nous serons, maintenant, à la droite de l'armée, sous la dénomination d'avant-garde. Nous avons l'ordre d'être prêts à marcher. On vient de remplacer tous nos emplois d'officiers vacants. Si Quenivet avait eu le bon esprit de rester au corps, j'aurais pu le faire nommer sous-lieutenant; il nous en manquait vingt-trois.

1er floréal. — Limbourg. — J'ai peu de tems, mon cher ami; je l'emploie à vous dire que je suis en très bonne santé. Vous apprendrez sans doute, avant de recevoir cette lettre, notre victoire sur les Autrichiens. Le résultat est 14600 prisonniers, 20 pièces de canon, dont j'ai vu 8, 5 drapeaux et tous les équipages.

Le 29, à 3 heures, nous sortîmes des ouvrages de la tête du pont de Neuwied : on avait, trois jours avant, prévenu les Autrichiens que la trève expirerait le 28 à minuit. La veille, le 27, le baron Kray envoya un parlementaire nous prévenir qu'il avait reçu l'ordre de suspendre les hostilités et que les préliminaires de la paix étaient signés. Le général Hoche lui répondit que, jusqu'à ce qu'il ait reçu un ordre pareil du gouvernement français, il devait poursuivre ses opérations militaires. Il y eut différents pourparlers jusqu'au 29 à 6 heures du matin, que le baron de Kray offrit son fils en ôtage, pour garant de sa parole. Le général Hoche fit, dit-on,

la proposition de faire évacuer tout le pays en deça de la Lahn; on hésita; enfin, le canon termina l'affaire.

Ce ne fut qu'une promenade militaire. En un instant, les redoutes ennemies furent emportées, et, par un bonheur que nous avons souvent éprouvé, nous n'eûmes pas un homme d'égratigné dans la demi-brigade, quoique à droite de la première ligne. Toute la ligne fut forcée; nous bivouaquâmes en avant de Montabaur. Le lendemain, nous partîmes pour occuper la rive droite de la Lahn. Nous nous attendions à trouver l'ennemi en force sur la rive gauche : point du tout, la terreur s'était emparée des Autrichiens, notre cavalerie entra ventre à terre dans cette ville, et ne rencontra l'ennemi qu'à une lieue en avant, sur la route de Francfort. C'était un gros détachement qui accourait de Mayence, s'emparer de la belle position de Limbourg, mais nous les avions prévenus et, sans la fatigue de nos chevaux, nous aurions sans doute culbuté ce corps. On remit l'attaque au lendemain, mais tout était parti ce matin.

Nous marchons dans une heure; nous serons bientôt à Francfort, si la paix ne nous arrête pas, comme tout le monde le croit. Adieu.

5 *floréal*. — Au bivouac, près Francfort. — Vous avez dû recevoir une lettre de moi datée de Limbourg, où je vous instruisais de nos avantages rapides : en voici la suite. Nous partîmes de Limbourg le 1er floréal, et vînmes coucher à

deux lieues en avant; nous nous mîmes en marche le 2. Notre cavalerie rencontra les hussards de Vitchey von Camberg, les chargea et en prit quarante-cinq. Nous bivouaquâmes près Kœnigstein. En passant près Camberg, je revis, non sans émotion, l'endroit où je manquai d'être tué ou pris par MM. les Barco, il y a deux ans.

Nous nous remîmes en marche, le 3, de Kœnigstein, et marchâmes droit sur Francfort; notre cavalerie rencontra les cuirassiers de Nassau et en prit quatre-vingts. Nous marchions en ordre de bataille; l'ennemi paraissait en force sur les hauteurs de Berghem; il avait réuni à la hâte quarante escadrons et du canon. En culbutant ce corps de troupes, nous coupions tout ce qui se trouvait entre le Mein et la Lahn.

Déjà le canon ronflait; nous allions joindre l'ennemi. Un de ses trompettes sonna un appel : « Arrêtez ! dit-il, je suis français; Bonaparte m'envoie, les préliminaires de la paix sont signés, et un armistice général est proclamé. » L'étonnement amena un moment de silence, mais bientôt des cris d'allégresse se firent entendre de toutes parts. Nous prîmes chacun position où nous nous trouvions, et nous attendons de ce nouvel ordre de choses notre nouvelle destination. J'ai bu, ce matin, avec les officiers du régiment de Cobourg chevau légers, de grand'-garde aux portes de Francfort. Bientôt enfin, j'irai vous embrasser. Mes amitiés à maman.

3 prairial. Hofheim. — J'ai reçu, il y a cinq jours, votre lettre du 21 du mois dernier. Les divisions à la solde de la Hollande sont déjà parties pour ce pays. Quant à nous, personne ne sait où ni quand nous reverrons la France. Nous sommes cantonnés (mon bataillon) entre ce village et la ville de Hochst sur le Mein. Nous buvons et mangeons bien, aux dépens des paysans; nécessité, puisqu'on ne nous paye pas!

Pour moi, je suis très bien et j'attendrai avec patience la ratification de la paix. Je suis fâché que ma lettre datée de Limbourg ne vous soit pas parvenue (1). Je vous donnais des détails de l'affaire de Neuwied. Je joins ici une lettre que vous pourrez montrer au bureau de la Guerre ; pressez ces messieurs, et songez qu'il y va de cinquante écus, objet rare.

Je passe le temps à m'ennuyer et à me promener. J'ai, heureusement, trois bons et beaux chevaux, qui me procurent l'agrément de courir à droite et à gauche. Je vais souvent manger la soupe du maréchal Lefebvre; il me témoigne toujours plus d'amitié. La dernière fois que je le vis, il me dit, en me serrant les mains, qu'il se souviendrait toujours avec peine qu'il avait entravé mon avancement, lorsque je fus nommé adjudant major dans les champs de Fleurus. « On m'avait trompé alors sur votre compte, me

(1) Je l'ai reçue le 4 prairial. (*Note d'Aubron.*)

dit-il, *ne m'en voulez pas!* » Je le suppliai de ne point parler de cela, ajoutant que ce qu'il avait fait pour moi, depuis, l'emportait de beaucoup sur ce qui s'était passé alors, et qu'il pouvait être sûr que je ne me rappellerais que de ses bienfaits.

Mes amitiés à maman.

(*Sous même enveloppe*). Je vous prie, mon cher ami, de vouloir bien passer au bureau de la Guerre et d'y solliciter l'expédition de mon brevet de chef de bataillon. J'en ai le plus grand besoin. Vous me l'adresserez, au citoyen Devilliers, chef du 1er bataillon de la 25e demi brigade d'infanterie légère, division du général Lefebvre, armée de Sambre et Meuse, près Francfort, aile droite (1).

25 *prairial*. Hofheim. — Vos deux lettres et mon brevet me sont parvenus hier. Je vous remercie bien. Nous sommes toujours tranquilles, ici; tous les matins, moyennant une note, le bourgmestre m'envoie pain, vin, viande. Si le tarif des appointemens dernièrement décrété nous est payé, ça ira bien, mais ce que vous me dites des rentiers et pensionnaires n'annonce pas que le gouvernement soit riche. Embrassez pour moi maman.

---

(1) Ce brevet m'a été délivré au bureau de la Guerre, le 15 prairial, après avoir été enregistré comme remis à moi, Aubron, rue Claude, n° 371, division de Bonne Nouvelle. Je l'ai envoyé, chargé à la poste, le 16; il est parti le même jour. J'ai aussi écrit la lettre d'avis, mais après le départ du courrier de ce jour. (*Note du manuscrit.*)

15 thermidor. Hattersheim. — J'ai toujours remis à vous écrire, croyant avoir à vous annoncer quelqu'événement. Tout dort, ici. Il n'en est pas de même chez vous. On parle de troubles, de clubs, de tout l'attirail d'une nouvelle révolution. Il s'est fait un petit changement dans la position de mon bataillon. Je suis moi-même dans ce nouveau village, où je me trouve bien. Je suis devenu meunier, et le tic tac du moulin, adouci par son éloignement, me berce la nuit. On ne nous paye toujours point. Heureusement que le bourgmestre est là. Il m'a, cependant, fallu vendre un de mes chevaux, pour m'acheter des chemises et des bottes. Mes amitiés à maman.

3 fructidor. Hattersheim. — Je reçois votre lettre par Mme de Louzières; vous en avez, sans doute, reçu une de moi, qui répond d'avance à l'accusation de négligence que vous me faites. J'aurais, cependant, pu, et peut être dû vous écrire plus souvent, mais la paresse, ne sachant trop que vous dire de neuf, et, je dois l'avouer, quelques petites distractions m'en ont empêché. Je suis toujours dans mon village, chez mon meunier, je mène une vie retirée et, cependant, assez douce.

Françoise, la plus jolie personne que j'aie jamais vue, la plus caressante, la plus douce, la plus aimable enfin, chasse loin de moi l'ennui, les dégoûts et les noirs dont mon caractère, qui se rembrunit sans cesse, m'environne, lorsque je

suis livré à moi-même. Remarquez la ressemblance de ce nom avec celui de ma bonne tante. Ma belle Françoise, brune comme elle, possède aussi toutes les qualités de cœur que j'ai si souvent remarquées dans ma bonne tante. Lorsque je reviens de l'exercice, fatigué par la chaleur, c'est elle qui essuie la sueur dont est sillonné mon front, c'est elle qui prépare mon chocolat. Elle le partage pour le rendre meilleur, et un baiser, suivi de bien d'autres, sont la récompense de tant de complaisance!

Pardon! j'aurais dû taire ce tableau qui contraste, sans doute, avec celui de votre existence actuelle, mais quand sera-t-on sincère, si ce n'est en parlant à son ami?

Un bruit terrible vient m'effrayer dans ma retraite : on parle de recommencer la guerre, les négociations de paix sont sur le point d'être rompues!

Adieu, mon bon ami, nous avons l'ordre d'être prêts à marcher, nous attendons les événemens. Pour ma personne, je recommencerai la guerre sans beaucoup de déplaisir. Je suis soldat, je ne veux jamais être que cela, et il faut que vous sachiez que, dans ce malheureux métier, il faut faire la guerre ou s'ennuyer. Or, rien de pis que l'ennui!

Mes amitiés à maman.

Le 10 août, nous avons eu une belle fête à Wetzlar. On y a fait la petite guerre; il y a eu courses à cheval, à pied, sauts et différents prix

distribués aux vainqueurs. Le tout s'est terminé par un beau bal, après quoi, chacun est rentré chez soi. On a beaucoup bu à la santé de la Constitution de l'an III. On a fini le dîner par chanter. Ce qui prouve que Beaumarchais a raison : *Tout finit par des chansons.*

An VI. 4 brumaire. — Hattersheim. Nos deux dernières lettres s'étant croisées, il paraît, mon cher ami, que nous en attendions tous deux une autre pour écrire. J'allais, cependant, vous prévenir, lorsque j'ai été prévenu moi-même, hier, par la vôtre du 25 dernier. Le peu que vous me dites de votre position physique m'alarme. Si vous étiez plus clair, je ne serais sans doute pas rassuré, mais je saurais, au moins, à quoi m'en tenir. D'après le compte que vous me faites sur la dernière résolution à l'égard des rentes, il me semble qu'il se termine, en dernière analyse, à zéro. Dites-moi donc comment vous avez pu et comment vous pouvez exister, vous, ma bonne tante et maman.

Je vous envoie cinq louis en écus de six francs, argent de France, que ma bonne tante emploiera comme elle voudra. J'exige, cependant, que vous buviez une bouteille de Malaga à ma santé et à celle de ma Françoise d'ici, que vous ne devez pas oublier. C'est elle qui chasse mes ennuis, qui fait naître le peu de gaieté et de bonheur dont je suis encore susceptible. Lorsque le général Augereau sera arrivé et qu'il aura fait la répartition de l'argent qu'il doit avoir

avec lui, je vous ferai boire une seconde bouteille de Malaga. Je puis peu. On nous paye trop inexactement, je suis forcé à une certaine tenue, et j'étais dans un état de délabrement dont j'ai de la peine à me tirer. Si ma gratification venait... !

Nous sommes toujours dans la même position. Depuis un mois, nous nous attendons toujours à reprendre les hostilités. Je passe mon tems assez passablement, j'ai des livres de Mayence qui m'occupent une partie de la journée. Je monte à cheval, lorsqu'il fait beau. Le reste du tems, Françoise l'occupe agréablement. Si le reste des personnes qui m'appartiennent pouvait être heureux, je le serais aussi. Embrassez pour moi ma bonne tante, maman. Des nouvelles de Saint-Pons, Beaurain, Thoumin, Champrion.

7 *frimaire*. Walan. — Je reçois votre lettre du 17 du mois dernier. La paix est faite avec le roi de Hongrie et, comme vous l'aviez prévu, elle a causé quelques changemens dans notre position. Beaucoup de troupes ont repassé le Rhin, mais il paraît que le général Lefebvre est destiné à commander outre Rhin, jusqu'à la conclusion de la paix avec le corps germanique et, par conséquent, sa demi brigade bien aimée sera l'une de celles qui évacueront les dernières ce pays. Ainsi, je présume que nous passerons ici l'hiver.

Avec quelques prières, j'ai obtenu que mon bataillon s'éloignât le moins possible de son ancienne position. Je suis toujours ici, à deux

lieues d'Hattersheim, où, comme vous pensez, je vais assez souvent. La pluie et la neige ne me retiennent pas, je suis moins sédentaire, et ma santé s'en trouve bien. C'est ainsi que je passe mon tems. Ici, lorsque le travail me laisse oisif, je m'ennuie, je pars et je n'ai pas plus tot aperçu le clocher d'Hattersheim que le chagrin est déjà loin de moi.

Je ne sais si la paix restaurera les finances; on nous parle ici d'un prochain payement; il nous est dû trois mois; peut être, enfin, serons-nous au pair. Croyez que vous aurez promptement de mes nouvelles, si cela arrive. Si vous avez le tems, passez, je vous prie, au bureau de la Guerre, pour y presser, s'il est possible, l'ordonnance de payement, par le ministre, de ma gratification de campagne, que je n'ai pas encore reçue. Les pièces requises sont envoyées au ministre, qui, d'après, donne l'ordre au commissaire des guerres de faire payer.

Passez chez le citoyen Bayard, rue du Roule, pour qu'il m'envoie, sous le cachet du ministre, s'il se peut, des boutons de chasseurs n° 25. Embrassez ma bonne tante pour moi, ainsi que maman.

Ma nouvelle adresse : *Le commandant Devilliers, chef du 1er bataillon de la 25e demi brigade légère, armée d'Allemagne, aile gauche, 1re division* (1).

---

(1) Vu, le 19 frimaire, chez le commissaire Blanchard, rue

16 nivôse. Hattersheim. — Je voulais vous répondre de Mayence, mon cher ami; j'y ai passé deux jours, c'est à dire pas tout à fait, mais à Cassel, dont j'ai été commandant, lorsque l'armée française prit possession de cette importante place. Le général Lefebvre nous en fit sortir pour reprendre nos anciens cantonnemens, et je suis retourné à Hattersheim.

Vous savez mieux que moi pourquoi et comment nous sommes possesseurs de Mayence. Ce que je sais, c'est qu'aussitôt que les Autrichiens eurent commencé à l'évacuer, nous l'avons bloqué étroitement, et qu'aussitôt qu'ils eurent emporté l'artillerie et les munitions, après quelques pourparlers avec l'Electeur, nous en avons pris possession sans coup férir.

Je suis fort content d'en être dehors. Sans argent, on fait triste figure dans une grande ville. J'ai reçu vos deux lettres. Je n'ai pas voulu répondre sur le champ à la première, mais attendre l'événement de Mayence, qui ne me paraissait pas d'abord fort clair.

Je vous remercie de vos démarches pour ma gratification et pour les boutons et hausse-cols. Le ministre a écrit au conseil d'administration du régiment qu'il allait autoriser le payeur à me solder. Lorsqu'on nous payera, je vous écrirai

---

de Varenne, n° 461. Il n'est pas dans la liste. Le 24, au bureau du commandant Lamarche, hôtel du ministre, les pièces y sont; y retourner le 26. (*Note d'Aubron.*)

pour les boutons, mais sans le cachet du ministre, il faudra y renoncer. Dites-moi, avec toute la liberté qu'autorise l'amitié la plus vive, où vous en êtes physiquement, par rapport à votre existence, c'est à dire à celle de ma bonne tante. D'ici à ce que je reçoive votre réponse, j'espère être dans le cas d'y apporter quelqu'aisance. J'embrasse ma bonne tante et maman.

27 *pluviôse*. Hattersheim. — Je vous envoie, mon cher ami, quatre louis en argent de France. Je suis toujours à Hattersheim, bien, très bien. On parle de notre départ pour l'armée d'Angleterre. Déjà le général Lefebvre est à Paris; il est plutôt probable qu'il nous appellera où il sera employé. Si nous marchions à Brest, j'irais vous embrasser en passant. Si...

J'attends votre réponse à ma dernière. Elle tarde beaucoup; si elle fût arrivée, vous auriez déjà celle-ci.

20 *Ventôse*. Hattersheim. — J'ai reçu votre lettre du 1er de ce mois. Nous sommes toujours dans l'attente de notre départ; il tarde beaucoup; si vous savez quelque chose de la nouvelle destination du général Lefebvre, qui est à Paris, mandez-le moi.

Je suis toujours à Hattersheim, c'est vous dire que je ne puis guère être mieux. Je ne reçois toujours pas ma maudite gratification. Dites moi, je vous en prie, où vous en êtes par rapport à votre existence physique. Ici, le bon tems commence à fuir. Des fripons et des gens sans

délicatesse ont profité de la facilité d'avoir, de manière qu'on a été obligé de mettre des bornes aux réquisitions et aux frais de tables. Il est clair que les honnêtes gens souffrent toujours des crimes des coquins. J'embrasse ma bonne tante et maman.

1er Prairial. — Il faut, mon cher ami, que ma dernière lettre se soit perdue. Je vous ai écrit selon ma coutume. Au reste, je ne vous disais autre chose sinon que j'étais en bonne santé et dans la même position. Il y a dix jours que nous sommes ici en garnison, dont bien me fâche. Il fait très cher vivre et nous avons de la besogne par dessus les yeux. J'espère que nous n'y resterons pas longtems. Je viens de recevoir une lettre du général Lefebvre qui me marque qu'il vient sur le haut Rhin, avec deux divisions, et qu'il espère nous faire comprendre dans cette petite armée. Dieu le veuille! Il me tarde beaucoup d'avoir rejoint ce brave général.

Cette ville est très désagréable, à cause de sa grandeur et de la mauvaise humeur des habitants, qui détestent les militaires. Il y a pourtant bals, comédie française et allemande, mais le tout très mauvais et très cher. Je me dédommage en allant, de tems en temps, à Hattersheim, mais pas aussi souvent que je le voudrais.

Embrassez bien ma bonne tante; si elle a de l'amitié pour moi, qu'elle songe à sa santé, et que la variété ou la négligence des courriers

n'influent pas essentiellement sur son physique !

Mes amitiés à maman.

Mon adresse, idem : *Armée de Mayence.*

24 Messidor. Mayence. — Je ne sais plus à quoi attribuer votre silence. Je vous ai cependant écrit et vous ne répondez point, mon cher ami. Plusieurs officiers sont dans le même cas que moi, ce qui me fait croire qu'il y a plus de la faute de la poste que de la vôtre. Ceci ne me rassure pas autant du côté de vos santés, dont je suis inquiet.

Cette lettre va vous étonner : je vous ai souvent parlé de Françoise. Je suis décidé à l'épouser. Voici mes raisons : je l'aime, elle m'a prouvé qu'elle m'aimait aussi. Elle est, pour ainsi dire, sans fortune, mais j'ai calculé qu'avec elle je ne dépenserai pas plus que maintenant, que je suis seul, et que je cours après les plaisirs et la dissipation, sans pouvoir rencontrer un moment de bonheur, et surtout sans pouvoir chasser l'ennui qui me poursuit. Avec mon état, je ne puis plus espérer vivre près de vous, près de ma tante, près de ma mère. Je suis donc condamné à un exil perpétuel, et vous ne savez pas ce que c'est que de ne tenir à rien. Il y a peu de différence à vivre dans un désert, et vivre dans la société où l'on n'a d'autres prétentions à avoir que les égards et la politesse qu'a introduits l'usage.

Voici ce dont je suis convenu avec le père : il me donnera sa fille habillée et équipée conve-

nablement, au rang que les préjugés veulent que je tienne dans le monde, une voiture et deux chevaux. Il me payera les intérêts de 5000 francs qu'il ne veut pas me donner, parce que, dit-il, il peut m'arriver un malheur, et que sa fille pourra, dans ce cas, retourner chez lui, sans avoir de désagremens à essuyer de ses frères et sœurs. Il me payera cette somme lorsque la paix sera faite. A sa mort, les espérances de sa fille peuvent aller de 6 à 7000 l. Je dois aussi vous dire que j'ai été logé, dans cette maison, comme un fils, pendant huit mois.

J'ai besoin de mon extrait de baptême, du consentement de ma mère, et d'une attestation qui prouve que je ne suis point déjà marié. Joignez à ces pièces vos réflexions, auxquelles je tiens beaucoup, et qu'elles soient libres! Faites-les sur un papier à part, afin que je puisse montrer la lettre que vous m'écrirez. Envoyez moi le tout sous enveloppe chargée, et le plus tôt possible.

On nous fait espérer de nous renvoyer sur la rive droite, le premier du mois prochain. C'est heureux; ici, l'on est mal, et l'on dépense beaucoup d'argent. Adieu, mon cher ami, embrassez bien ma bonne tante et maman; dites leur qu'au premier moment, au lieu d'un fils et d'un neveu, je leur amènerai un fils, un neveu, une fille, une nièce, peut être accompagnée de plusieurs autres. J'espère que vous voudrez bien être

toujours mon ami, je serai toujours le vôtre. Adieu (1).

M. Aubron à Louis de Villiers.

8 thermidor an VI.

Nous supportions avec peine ton silence, mon cher ami, lorsqu'enfin ta lettre est venue dissiper nos inquiétudes. C'est te dire que nous n'avions pas reçu de tes nouvelles depuis deux mortels mois, et, quoique ta précédente lettre ait été attendue autant de tems, la tendresse et l'amitié ne peuvent s'accoutumer à de si dures privations. Aussi ta maman et ta tante en ont entendu la lecture avec ce plaisir que le passage subit d'un sentiment pénible rend encore plus vif. Elles y ont vu clairement le mot de l'énigme de ton silence dont, au milieu de toutes leurs tristes conjectures, elles étaient bien loin de deviner la cause. Il est bien naturel, et malheureux qui ne l'a jamais éprouvé! On oublie tout auprès de l'objet qu'on aime, et, vraisemblablement, tu t'imagines nous avoir écrit !

Après les plus sérieuses réflexions, elles approuvent fort le parti que tu prends, puisque c'est un amour et une amitié réciproques, et,

---

(1) *En marge :* Répondu le 8 thermidor, en envoyant l'acte de naissance, attestation qu'il n'est pas marié, l'acte mortuaire de son père, et note de mes réflexions. Chargé à la poste le 9 au matin, pour 2 livres.

par dessus tout, l'estime et pour la personne et pour sa famille qui le déterminent. Elles font des vœux ardents et sincères pour que vous jouissiez d'un bonheur pur et durable, autant que le peuvent les choses de ce monde.

Le 1er de ce mois, aussitôt ta lettre reçue, je suis allé à Neuilly, et ton extrait de baptême m'a été délivré, mais ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai pu l'avoir légalisé. Cependant, nous nous sommes occupés de l'attestation prouvant que tu n'es pas déjà marié. Elle ne porte que sur le temps que tu as resté à Paris.

Tes deux amis Goujon et David se sont empressés de se joindre à moi pour cela. Si je ne croyais le témoignage de trois suffisant, il m'eût été facile de l'obtenir d'un plus grand nombre de personnes de ta connaissance qui me demandent souvent de tes nouvelles. On ne pouvait scrupuleusement exiger au delà de 1792; quant à moi, je suis si bien convaincu de ta probité, mon cher ami, que j'attesterais devant l'univers entier que tu n'as point contracté de mariage jusqu'à ce moment. Ta tante et ta mère sont prêtes à faire le même serment, parce que, dans le cas contraire, tu n'aurais pas hésité à nous en faire part, connaissant toute notre tendre amitié pour toi.

J'avais inséré, dans la note qui a servi au secrétaire de la municipalité qui a reçu nos témoignages, les noms de ta mère comme présente, requérante et consentante, en tant que

de besoin, à ton mariage, mais le secrétaire des officiers municipaux a observé qu'étant majeur, tout consentement t'est inutile. Un notaire chez lequel j'ai accompagné ta tante nous en a dit autant, en observant que tu peux faire observer, dans ton contrat de mariage, le consentement de ta mère et que la demande que tu en as faite est dictée par la tendresse. Je t'envoie ces deux pièces, acte de baptême et attestation. Toute autre est inutile.

Ta tante et ta mère te recommandent d'embrasser pour elles ta chère future, et de deux. Ajoute, et ne l'oublie pas, un embrassement pour moi. Assure-la bien que leurs tendresses, sans perdre de force, se partagent entre elle et toi. Ta tante, ta Françoise de Paris, qui a guidé tes premiers pas dans la carrière de la vie, désire bien connaître l'aimable Françoise qui va te la semer de fleurs et t'aider à la parcourir. Et, pour la satisfaire, elle te demande son portrait pour le joindre au tien. Elle et ta maman t'embrassent avec une sensibilité plus qu'ordinaire. Quant à moi, je suis pour la vie, ton ami.

Louis de Villiers à M. Aubron.

17 Thermidor. Rœdelheim. — J'ai reçu, mon cher ami, votre lettre du 9 de ce mois, et ce qu'elle contenait. Je vous envoie 96 livres en deux doubles louis d'or. Par le prochain courrier, vous recevrez une lettre de moi plus ample.

Nous sommes sortis de Mayence et retournés au cantonnement sur la Nidda.

26 fructidor. — J'ai enfin fait le saut périlleux, mon cher ami. Le 23 (dimanche 9 septembre 1798), en présence du général Leval, de mes trois camarades et de la famille de ma Françoise, a eu lieu la cérémonie religieuse de mon mariage, dans la maison de mon beau père. Le tout s'est passé gaiement, et, au champagne, on a bu à votre santé, à celle de maman et de ma bonne tante. J'ai attendu jusqu'ici pour vous écrire, voulant que tout soit terminé.

Françoise a vingt-trois ou vingt-quatre ans, parle peu français, l'écrit encore moins. Je suis obligé de me servir de la langue allemande, lorsque je lui écris et lorsque je suis obligé de lui parler vite. Elle a pourtant appris par principes les élémens de français, mais, la guerre l'ayant forcée de sortir de Mayence où elle a été élevée, elle n'a pas eu le tems, ni l'occasion de continuer. Elle est d'un caractère doux, entend très bien les détails du ménage, à la tête duquel elle était chez son père. Elle est économe, je crains même qu'elle ne devienne avare!

Sa famille est la première de sa ville, son père cultive ses terres, qui sont considérables. Son oncle maternel est bourgmestre. Elle se nomme Catherine-Françoise Philipps. Je la laisse chez son père, tant que son sort sera incertain. On dit que nous allons marcher, camper, etc. Françoise a deux sœurs, dont l'une est son aînée, et

deux frères encore jeunes, le tout non marié. J'ai reçu une lettre de Goujon, qui s'informe d'un cavalier au 25e régiment. Je n'ai pu qu'écrire au conseil d'administration, et je n'en ai pas encore de nouvelles. J'ai aussi reçu de vous une lettre du 3 Germinal. Elle a couru la Suisse, l'Italie, etc.

Quand j'y réfléchis, je suis tout étonné de me trouver marié. Mais je le suis encore plus, lorsque je me trouve tranquille et sans la moindre inquiétude. Le jour de la cérémonie et les suivants, je me suis interrogé, et je me suis trouvé le plus grand calme. Nous sommes, ici, prêts à marcher en avant; nous avons des vivres pour huit jours. La guerre recommencerait-elle? Nous attendons. J'embrasse bien maman et ma bonne tante. Quénivet est-il avec Bonaparte? Où? Que fait-il?

21 Vendémiaire an VII. Rœdelheim. — J'ai reçu vos deux lettres, mon cher ami; la maladie perpétuelle de ma bonne tante me chagrine on ne peut pas davantage. Je suis aussi très fâché que le pauvre Azor soit mort. Si j'étais à votre proximité, je le remplacerais par un joli levrier qui se nomme Fanfan. Je le tiens de Françoise.

Le général Lefebvre vient d'arriver pour commander notre armée. Je n'ai pas encore eu occasion de le voir; beaucoup de nos troupes partent pour la Suisse. L'amitié qu'ont pour nous les généraux nous évite cette corvée.

On parle de guerre avec la Russie, le grand Turc, l'Empereur, etc. Nous avons campé près Friedberg, huit jours, au nombre d'à peu près huit mille hommes; nous avons exécuté de grandes manœuvres et la petite guerre, à l'occasion de la fondation de la République. J'ai toujours été Autrichien avec mon bataillon, et, par conséquent, battu. Cependant, je me suis retiré en couvrant la retraite de notre armée, avec les honneurs de la guerre.

Cependant cette plaisanterie a failli m'être funeste : en passant sur un mauvais pont du Wetter, mon cheval s'est abattu, m'a jetté à terre et a manqué se casser une jambe, qui était engagée entre deux planches de ce pont. Selon mon usage, je n'ai pas eu une égratignure, mais mon pauvre Coco a eu la jambe très éraflée, et a boîté huit jours. J'ai été plus heureux qu'un dragon qui s'est cassé une jambe, et que deux canonniers qui ont eu les bras emportés. A cela près, le camp a été très beau, les manœuvres assez bien exécutées, et nous avons reçu des compliments des généraux. J'ai vu avec plaisir que je pouvais encore très bien dormir sur la paille. Je donne, par le même courrier, au citoyen Goujon les nouvelles qu'il m'a demandées. Propositions faites pour Coquardeau l'aîné.

J'embrasse ma bonne tante, maman, vous; ma femme vous rend, en allemand, ce que vous lui envoyez en français.

1er Nivôse. — Si j'ai tant tardé, mon cher ami, à vous écrire, c'est que j'ai été dans l'incertitude sur mon sort jusqu'à présent. Le 3e bataillon, comme vous savez, a été nommé bataillon de garnison, et a été complété par des conscrits. En conséquence, la demi brigade a été refondue. Le général chargé de ce travail m'a choisi comme le plus jeune et le moins ancien des chefs pour commander le bataillon de garnison, composé des officiers et sous-officiers instructeurs, des vieux et malades, et de de tous les conscrits et recrues.

En conséquence de son ordre, me voilà chargé de l'instruction de mille paysans nus et non armés, de toute la comptabilité de la demi brigade, de son habillement, etc. En vain j'ai réclamé, prié, juré! Il a fallu en passer par là. C'est une corvée énorme, et je ne sais pas comment je m'en tirerai. On est, ici, fort mal, et depuis deux jours que j'y suis, j'ignore encore comment j'y vivrai. Provisoirement, il m'en coûte six livres par jour. J'ai laissé ma femme chez elle, jusqu'à ce que je sois à peu près débrouillé du cahos où je suis.

Je n'ai pas pu répondre au citoyen Thoumin, n'ayant pas de nouvelles de son fils (pour le faire passer dans son corps.) Je doute qu'il l'obtienne.

J'ignorais avoir une rente de 50 livres. Vous voulez sans doute parler de celle qu'a maman. Je ferai, à cet égard, tout ce que votre amitié voudra bien me dicter. (*A suivre*).

Souvenirs et pensées de Théophile Thoré (1807-1869).

Cette troisième et dernière série d'extraits des papiers de Thoré, dont nous devons la communication à MM. Lucien et Félix Jottrand, comprend des notes par lui prises rapidement, tantôt à l'encre, tantôt au crayon, sur des feuillets soigneusement découpés avec des ciseaux, et qu'il jetait ensuite dans ses tiroirs.

Les unes sont relatives aux Beaux Arts et à la Littérature, d'autres sont des pensées philosophiques, politiques et sociales (1).

Un dossier a été intitulé, de sa main, *Notes de personnalité*. Nous avons aussi retrouvé des fragments de *Journal* et de *Souvenirs* qui, avec les *Notes* publiées dans notre tome IX, étaient destinés à former un volume, sous le titre : *Un homme du XIXe siècle*.

C'est par ces *Souvenirs* que nous commençons, persuadé que leur décousu n'offrira au lecteur qu'un attrait de plus.

I. Souvenirs.

Le soir du 24 février 1848 (2), comme je traversais vivement le jardin du Palais-Royal, je rencontrai Paul Féval, qui me dit avec un air consterné et en levant les bras au ciel :

— « La belle révolution que vous venez de faire là ! Quel malheur ! Quel malheur ! Où allons-nous, mon Dieu !

(1) Thoré avait aussi pris, sur les Belges et la Belgique, des notes qui ont paru en 1893, à Bruxelles, dans le journal *Le Soir*.

(2) Ce premier fragment est le début d'un ouvrage resté manuscrit et que Thoré avait intitulé *Compte rendu d'un exilé, recueil de travaux politiques, philosophiques et littéraires*, avec cet épigraphe : « Tout citoyen est un homme public qui doit compte... A plus forte raison l'exilé, dont la condition résulte d'un acte public. »

— « Nous allons à la République et à la Liberté! lui répondis-je en riant de ses jérémiades. »

Et je passai mon chemin.

Un moment, j'entrai chez la femme que j'aime et qui, le matin, m'avait souhaité bon courage en me voyant partir avec mon fusil de chasse.

Je revenais plein d'enthousiasme et d'espérance. Je la trouvai triste et pensive. Sa joie de la Révolution était troublée par des réflexions fatidiques :

— « C'est votre malheur qui commence! me dit-elle.

— Qu'importe! De nous, de moi, il arrivera ce qu'il pourra. Mais ce qui est fait est fait, comme ce qui est écrit est écrit. On n'efface pas plus une révolution qu'une pensée. Quand même on tuerait cette révolution, elle aura vécu, pourtant. Si elle doit être stérile et de courte vie, si elle doit périr d'inanité ou de mort violente, si elle doit nous entraîner dans sa ruine, si nous devons disparaître avec elle, elle n'en marquera pas moins un moment sublime d'inspiration, et nous-mêmes qui l'avons faite, nous aurons eu aussi notre minute de contentement suprême, dans notre conscience d'homme et de citoyen! »

Quelques jours après, il était facile de voir que la révolution était perdue. L'attitude générale du gouvernement provisoire, la trahison de

quelques-uns de ses membres, et l'aveugle placidité des autres, l'indécision et l'inaction du peuple ou ses vaines agitations, l'inintelligence universelle des tendances de l'esprit moderne, tout présageait une réaction aussi prompte que la révolution avait été inattendue.

De ce qu'il fallait faire, on ne faisait rien, et même tout ce qu'on faisait était contraire aux commandemens de la Révolution.

Il n'y avait pas huit jours que la Révolution était née, que déjà elle publiait son testament dans le Manifeste à l'Europe, signée à l'unanimité par les dictateurs de l'Hôtel-de-Ville !

Deux mois après, elle était livrée aux fossoyeurs chargés de l'enterrer.

Les funérailles de la révolution commencent le 5 mai, à la réunion des orfraies qui accoururent de tous les coins du pays autour de celle qui allait mourir.

Le 5 mai, cependant, l'honnête multitude des républicains prit pour des cris de réjouissance tous les cris de ces oiseaux de proie.

---

15 mai 1848.

Kersausie. Raspail. La veille, dimanche, réunion Louis Blanc, Barbès (?), Greppo. La tribune journaliste Merruau, Duras, F. Pyat, Mme Pyat, Charton.

Barbès, Albert Courtois, listes de gouvernement.

George Sand. Mme Collet. Raspail en cabriolet.

Louis Blanc à *la Vraie République* avec Charles Blanc.

Visite de Milady. Chemise verte à sécher. Blouze (1).

Berjeau écrit à Leroux de venir.

Article de journal. Duseigneur de Montmartre. Longepied fils, hommes armés.

A 9 heures, souper.

Le lendemain, à 4 heures du matin, perquisition au journal.

Le 15, à minuit, Traubé et Berjeau; Traubé, en garde national, venait de saccager *la Commune de Paris*, de Sobrier. On va en faire autant à *la Vraie République*. — Oter le nom de Barbès. Le journal se vendait 3 francs, le lendemain.

Lettre à Barbès.

---

23 juin 1848.

A l'imprimerie de *la Patrie*. Numa. Visite, le matin, à Louis Blanc, rue Richelieu. Ma carte. Je reviendrai à 5 heures.

A midi, porte Saint-Denis.

---

(1) « *Cravate du 15 mai.* J'avais, ce jour là, une magnifique cravate de satin vert Véronèse, uni, d'une robe à Milady. Un gilet blanc. Il fit si chaud, que le gilet, la chemise, la peau, tout se trouva teint en vert. » (*Note de Thoré.*)

Rendez-vous, le soir, arcades Rivoli, personne. Kersausie (?).

La veille au soir, Pujol des Ateliers nationaux.

Le 24, Berjeau, Alfred, pendant l'orage. Canon. Barricade Rochechouart, clos Saint-Lazare, Poissonnière.

Dimanche matin 25, descente chez Émilie.

Le 24, perquisition au journal.

Suspension. Cavaignac. Saisie des lettres.

Perquisition rue Laval le 25.

Un peu après la Révolution de 48, au Gouvernement provisoire. Lamartine à ses collègues :

— « Citoyens, nous n'avons pas encore songé à accorder des décorations...

— Louis Blanc : « C'est qu'il n'y en a plus...!

— Flocon : « Il y en a encore... et nous avons à effacer ça !... »

(Raconté par Lamartine à Préault, qui me l'a raconté, novembre 1861).

Assemblée des réfugiés dans la salle du Gruttli, à Genève, mercredi 3 décembre : Beyer, Pflieger, Kersausie, Boichot et Thoré sont nommés au bureau par acclamation.

Kersausie, président. Thoré, secrétaire.

Vincent. — Proposition de s'organiser et d'être prêt à marcher.

Veillaz. — Partir de suite.

Tanneux (?). — Réflexions.

Gusmann. — Invite le président à exposer les événemens et la situation.

Kersausie, président. — « Le peuple, qu'a-t-il décidé? Est-il en insurrection? »

Renard. — Annonce qu'on est à chercher des nouvelles à Fernex.

Carrière. — S'assurer que les pièces publiées sont réelles. Attendre les nouvelles. Il ne faut pas attendre l'insurrection, mais la provoquer.

Louis Blanc, helvétien. — Attendre les nouvelles de l'Ain. Ne pas précipiter.

Canobio. — La France nous réclame.

Brun. — Avant de savoir les nouvelles, il faut nous organiser.

Beyer. — Allait parler. Fazy entre. On lui donne la parole :

« Les réfugiés peuvent prendre isolément « toutes les résolutions qu'il leur plaira, mais, « pour délibérer en commun, ils ont besoin de « l'assentiment des autorités du pays qui leur a « donné l'hospitalité. Je les engage à se retirer « chacun chez soi. Ils pourraient se compromettre « et compromettre notre pays. Il faut, dans ces « circonstances, agir avec maturité. Nous voulons « conserver notre *neutralité*, l'indépendance de « notre pays. Nous attendons de leur reconnais- « sance que l'assemblée se disperse. »

Rœsinger siffle.

Beyer. — Constate que celui qui a sifffé n'est pas réfugié français. Chacun est livré à sa con-

science. Rend hommage à Fazy : « Puisque nous « devons nous séparer, le bureau restera chargé « de veiller et de représenter l'émigration. »

Le Président du Gruttli. — « Citoyens « réfugiés français, nous vous avons invités à vous « concerter ici. Le Gruttli vous recevra, quoi qu'il « en soit. Rien ne peut être fait contre vous, ici. « Je déclare, d'ailleurs, que rien ne sortira d'ici « qui puisse compromettre la position de Genève. « Les réfugiés ont trop de bon sens, etc. »

Fazy. — Ne peut entrer dans ces considérations; la conscience de chacun *isolément* doit l'éclairer : « Les membres du Gruttli assistent « à la séance. Cela à l'air d'un concert entre les « Suisses et les Français. C'est une maladresse de « se réunir ici. Je les adjure, *au nom de leur* « *sûreté*, de ne pas continuer la délibération ! »

Le Président du Gruttli. — « La chose est « à tel point qu'elle ne peut être ignorée. Dans « l'intérêt de la Société et de vous, il ne doit « plus y avoir de discussion ! »

Fazy. — « Tout est préparé, sur la frontière, « pour vous prendre un à un ! »

Le Président. — « La séance est levée; le « bureau reste en permanence. »

Dufraisne à Bruxelles (février 1853) : « Je vais « te faire ma confession; j'ai l'esprit à l'envers. « Tu sais que j'ai toujours été communiste; je « vois bien, maintenant, que ce n'est pas là le

« sens du socialisme. Je suis donc renversé,
« troublé ! »

Ce trouble-là est partout, chez les anciens.

Un jour, vers la fin de mai 55, que je me promenais, solitaire et triste, sur le bord du canal d'Anvers, devant le parc du château de Lacken, j'aperçus, de loin, deux hommes venant à moi, et dont la tournure ne me paraissait pas absolument belge : l'un avait une moustache noire, et un chapeau de paille ; l'autre, plus grand, portait une casquette de cuir noir.

Lorsqu'ils m'aperçurent, ils se jettèrent subitement, comme pour se dissimuler, derrière de hautes rangées de briques bordant le chemin. Je devais forcément passer près d'eux, la chaussée, assez large d'ailleurs, étant serrée, comme un défilé, entre le canal et le parc royal, et n'offrant, en cet endroit, aucune issue latérale. Je continuai donc, en détournant la tête le plus possible du côté de l'eau, et faisant semblant de jouer avec les herbes et les roseaux de la rive.

Une fois que j'eus dépassé le rempart de briques derrière lequel mes deux hommes étaient demeurés cachés, ils reprirent la chaussée et s'éloignèrent, mais en s'arrêtant plusieurs fois, comme prêts à me faire des signes et à revenir vers moi. Cela m'inquiéta bien un peu, mais, comme je n'étais connu de presque personne à Bruxelles, je n'y pensai plus.

Le 1er juin 55, dans la rue Royale, un homme vient derrière moi et me frappe sur l'épaule. C'était Rolland.

— Ah, ah! Bonjour. J'ai promis à Pyat de vous rassurer la première fois que je vous rencontrerais.

Et il riait de bon cœur.

— Rassurer, sur quoi? Mais bonjour! Vous êtes donc toujours ici?

— C'est nous que vous avez rencontré, l'autre jour, sur le bord du canal. Ah! C'est de la haute comédie! Pyat était ici, en cachette, comme moi, comme vous. Quand nous vous avons aperçu de loin : « Tiens, dit Félix, une barbe!... C'est dangereux! Mettons-nous à l'écart, et laissons passer! » Et quand, après nous avoir croisé, vous avez un peu tourné la tête en profil perdu : « Mais c'est le citoyen...! c'est sa barbe, et sa canne qu'il tient, les mains croisées derrière le dos! Oui, c'est lui! Faut-il le rappeler? Il aura eu peur aussi, il est capable de changer de logement. Enfin, nous étions loin, et... voilà ce que c'est que l'exil! Des amis qui s'effrayent mutuellement, et qui, dans un lieu désert, à une lieue de la ville, n'osent pas se serrer la main, quand il y a deux ans qu'ils ne se sont point vus. C'est de la haute comédie!

— Bien triste! Ma foi je ne vous ai pas reconnus. Et Pyat est-il encore ici?

— Non, nous revenions d'un petit tour en Allemagne, où nous sommes restés un mois. Il a partagé, quelques jours, ma retraite, puis il est

retourné en Angleterre. Je crois bien que vous n'avez pas reconnu Félix : il était entièrement rasé, et peu confortablement équipé. Et moi j'ai eu bien des tracas! J'ai échappé trois ou quatre fois à la police belge, qui me cherche toujours, et qui ne me prendra pas. Bah! je vais même en France, quand je veux. L'autre fois, à Paris, n'ai-je pas été découvert? J'ai filé bien vite... Où? pas si bête de repasser la frontière, où j'étais guetté! J'ai été tranquillement à Mâcon dans mon pays, chez mes tantes. C'est bien plus sûr et moins trompeur. Comment me soupçonner par là? Ma foi, j'y ai eu de l'agrément! Et puis j'ai retraversé Paris, et, quand on ne pensait plus à moi, je suis revenu jouir de l'hospitalité belge — en fraude.

Depuis sept ans d'exil, en contact avec des peuples nouveaux, je n'ai guère trouvé à apprendre. Il n'y a qu'une seule nation qui m'ait véritablement appris des choses nouvelles, et fait réfléchir beaucoup, sur les anciennes.

— C'est la Russie ! ! !

Parmi les proscrits de toute nation, le plus intelligent de la *Révolution universelle* me paraît être Hirzen, et, dans la guerre d'Orient, il n'y a qu'une puissance qui ait un peu raison dans le sens de l'avenir (justice, providence, progrès, civilisation) c'est la Russie contre les Occidentaux. — (14 mai 1855).

Le capitaine Lutens (1) a commencé son métier de correcteur le 8 novembre 55, par une feuille en première de l'*Histoire de l'Empire*, de M. Thiers.

Avec cette profession nouvelle, qui fut celle d'Hégésippe Moreau, de Vanaud, et de bien d'autres artistes littéraires, et qui sera peut-être celle du vieux capitaine jusqu'à sa mort, il lui est arrivé justement deux intrumens indispensables qu'il désirait depuis bien longtems : un dictionnaire français, Bescherelle, 50 francs ! et une montre génevoise, Antony Bovy, 47 francs ! Quelle chance !

— Quelle est votre profession ?

— Je suis nettoyeur de style, raboteur de mots, raccommodeur de phrases, ajusteur de paragraphes, raccordeur d'aliénas, badigeonneur et vernisseur de périodes, rhabilleur de livres en général et correcteur d'épreuves, décrocheur de lettres, dénicheur de *blunders*, restitueur de *bourdons*, redresseur de lignes, dispensateur d'interlignes, fournisseur de *deleatur*, et, en général, massacreur de l'écriture écrite ou imprimée.

Après avoir été moi-même barbouilleur de livres, je suis aujourd'hui blanchisseur de livres barbouillés par d'autres.

---

(1) Un des pseudonymes de Thoré, en Belgique.

Ma situation est très drôle, en Belgique : j'ai *des* individualités acquises, constatées, sous une foule de noms. A Ostende je suis parfaitement connu et fêté sous le nom de M. de Hauregard ; dans le pays Wallon, à Namur, à Spa, sous le nom de M. Termont ; ailleurs....

A Bruxelles, Franz existe depuis des années dans sa maison, chez son marchand de vin, ses fournisseurs, etc. ; à telle imprimerie, c'est le capitaine Lutens qui a trois ans de relations et de travail ; près de certaines personnes, M. Alvin de la Bibliothèque royale, M. de Brou, de l'hôtel d'Arenberg, c'est W. Bürger.

J'ai eu bien d'autres noms encore, dans divers domiciles.

Demain, par exemple, vient Leclercq, le jeune peintre, chez qui j'ai été comme *Lutens*. Félix (1) l'amène, chez *Bürger* pour une affaire d'art, mais il le prévient que c'est à M. *Franz* qu'il va parler ; et on ne lui dira pas que Franz, Bürger, Lutens, c'est... Thomas, le bohémien.

Vendredi saint, 21 mars 1856, premier jour du printemps !

Je suis, depuis quelques jours, dans une situation très dramatique. Une crise. Si j'avais écrit tout ce que j'ai senti et pensé, j'aurais fait un beau livre, plus beau que *Werther*.

Peut-être aurais-je refait à peu près, mais

(1) M. Félix Delhasse.

avec d'autres conditions, ma *Recherche de la Liberté* (1).

Comme Georges Derval, je me suis beaucoup miré dans la petite ombre ronde d'un pistolet regardé par le bout qui devient si lumineux à l'œil, quand la main, éloignée de 6 pouces, presse un ressort.

J'ai toujours eu l'ambition de vivre en homme, tout simplement. Est-ce trop ambitieux?

Pour cela, selon ma nature, il y aurait trois systèmes, chacun des trois bien incomplet isolément, mais réalisant, du moins, une certaine satisfaction à ma nature humaine.

Les autres hommes peuvent rêver d'autres conditions, qui sont aussi légitimes, si elles ne sortent pas de la nature humaine et concordent avec le reste du monde.

Premièrement, j'ai un amour de la vérité et de la justice, qui me commande de dire ce que je crois juste et vrai. Si je pouvais prêcher mes idées, l'accomplissement de ce devoir, qui est celui de toutes les créatures intelligentes, donnerait un écoulement à ma vie. C'est ma faculté dominante de journaliste.

Secondement, j'ai un amour de la Beauté, de l'Art et de la Nature, ou, si l'on veut, une passion de scruter et d'exprimer les qualités de l'âme et de la forme humaines, de l'âme et de la forme

---

(1) *La Recherche de la Liberté*, par T. Thoré. Bruxelles, Wouters, 1845, in-8.

du monde extérieur, qui est ma faculté de critique et d'homme de Lettres.

Mais voilà qu'outre ces deux impulsions, peut-être exceptionnelles et originales, j'ai aussi la passion vulgaire — universelle — de vivre avec des êtres que j'aime, la femme que j'ai choisie entre toutes (à elle seule, elle me suffirait), des amis qui partageraient mes idées, mes sentimens, mes actions...

Il se trouve que ces trois conditions me sont désormais impossibles.

La première est rayée depuis des années. Le politique est étouffé. A peine a-t-il pu jeter quelques cris anonymes.

Le littérateur, pareillement étouffé depuis huit ans, avait fait de vains efforts pour reprendre sa voix. Pure affaire de fantaisies, d'images ou d'imaginations quelconques. Mais... impossible!

Cela importerait peu, si l'homme vivait.

L'homme, eh bien?

Le commun des hommes vit ainsi :

Il y en a qui ont un amour, une femme, et qui vivent avec elle;

Il y en a qui ont une famille, femme, enfans, parens, alliés, et qui vivent avec eux;

Il y en a qui vivent à la campagne, avec des fenêtres qui s'ouvrent au soleil devant le ciel, devant des arbres, des fleurs, des gazons, des fontaines; et ceux-là vont se promener parmi les parfums, à la lumière ou à l'ombre, sur

l'herbe ou le sable; vont chasser, pêcher, s'asseoir au bord des ruisseaux, regarder les arbustes qui poussent, les animaux qui jouent, les oiseaux qui volent, le soleil qui se couche;

Il y en a qui vivent parmi la civilisation, dans de belles maisons avec des fleurs dedans, des tapis, des meubles commodes, du chaud ou du frais, à volonté, selon le temps, et qui se mettent à table avec les leurs pour prendre le café, dîner, converser, et qui s'asseyent dans des fauteuils, tête renversée, mains jointes, yeux mi-fermés, près des femmes qui brodent ou lisent; et ils mettent de beau linge à senteur, comme il convient, pour être assis parmi ces gens de famille et d'amitié; et puis, ils mettent des bottes et vont se promener à cheval avec leur femme et leurs filles, sur des poneys, galopant dans les longues allées, rentrant dans leur cabinet de toilette, se baignent sous des lauriers en fleur, mettent des souliers vernis et soupent devant des coupes chinoises, chargées de fruits, boivent du vin d'or dans des coupes de verre, et fument des cigarettes turques, en rêvassant ou conversant sur des divans;

Ou bien, ils vont au théâtre entendre la belle musique, au concert où l'on joue du Beethoven, au bal où dansent les filles décolletées; ou bien, ils mettent dans des malles tout ce qu'il faut pour voyager à l'aise, et ils s'en vont en Suisse, en Italie, en Orient, et ils voient des choses nouvelles, personnages et paysages; ou

bien, ils vont trouver des amis, concertent avec eux des plans quelconques pour la politique, la pensée, la science, les arts, le plaisir, la joie, la vie; ou bien...

Ce n'est pas tout cela qui me manque.

Moi, j'avais une femme que j'aime... et je ne puis plus vivre avec elle.

J'avais aussi un *ami*, Firmin, et je ne l'ai pas vu depuis huit ans.

Puis, une douzaine de camarades;

Puis, une centaine de connaissances;

Puis, un millier d'adhérens;

Puis, un cent millier de tournoyans quelconques;

C'est la femme que je regrette.

Et l'ami aussi.

La femme, parce que, comme elle est, elle me tient lieu de tout, amour, fanatisme, amitié, intelligence, activité...

L'ami aussi, je le regrette. Quand on sait ce que c'est, on trouve que c'est bien rare, — un ami.

Je crois que c'est dans la Boétie, à propos de Montaigne, — ou plutôt peut-être dans Montaigne à propos de la Boétie, — qu'il y a vraiment ce que c'est qu'un ami.

Un ami, c'est vous même : les mêmes sentimens, les mêmes aspirations, les mêmes inquiétudes, les mêmes tristesses, sans qu'on se les communique.

On les sent comme ça, tout naturellement.

Si vous êtes triste, votre ami, qui demeure loin, arrive le matin tout empressé, ouvre vite votre porte, vous embrasse sans savoir pourquoi, et s'assied près de vous, sans rien dire.

Si vous êtes gai, il arrive tout naïvement avec deux billets de chemin de fer, vous trouve tout habillé de campagne, et vous allez, sans vous être dit où, déjeûner sous les lilas :

— Tiens ! où sommes nous ?

— A Meudon.

— C'est vrai.

— Nous irons prendre des goujons ?

— Oui ; le bateau nous attend.

— Ah ! c'est vrai. Et nous soupons ce soir avec X. et X., dans l'atelier des Champs Élysées.

— Oui. X. et X. nous attendront en fumant une cigarette à la descente du chemin de fer.

— Mais, demain, nous allons à Fontainebleau ?

— Oui, les sacs sont prêts...

— Et la politique ?... et l'art ?... et la littérature ?... et la vie ?...

— Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

—Voilà un petit peu de l'amitié. Je ne dis rien de l'amour, qui est tout.

(Je me fais l'effet d'écrire un testament... car je suis plein d'inquiétude... et je ne sais pas ce que me dira la poste de demain. Il est minuit. Ce griffonnage ressemble à celui que Milady a retrouvé de ma première jeunesse, où il y a tant de *ah !* et de *oh !* Et à celui aussi de ma pauvre sœur, où il y avait du sang ! où elle avait été

folle — d'amour ! la pauvre charmante créature, en ce tems là ! — et qui doit être dans mes papiers.

Testament, soit ! C'est dans la situation. La chère Léonor qui est morte ! Milady pourrait mourir aussi. Je m'effraye !)

— Enfin ! j'ai un ami, ici, pourtant. Il faudrait que Catherine, qui a de l'idée, allât au bout de la rue du Trône faire de grands bras et prévenir mon cher Felicio, que la tête de Franz est en morceaux sur le parquet :

— Ce brave M. Frantz ! pourquoi donc s'est-il tué ? (*La recherche de la Liberté*, page...) Mon Dieu ! le Vendredi-Saint ! moi qui lui faisais des beafsteaks saignans ! qui lui achetais des noix ! Vous en avez mangé, M. Felicio !

— *Alas !* pauvre proscrit !

— Révolutionnaire français, n'est-ce pas ? Oh, je l'avais bien deviné ! Un si brave homme ! Le bon Dieu n'est pas juste (*Recherche de la Liberté*, page...). Oui, Monsieur, un an ! Il y a un an qu'il est chez nous, et jamais — jamais ! — il n'a dit un mot plus haut que l'autre : « Votre déjeûner vous a bien goûté, M. Franz ? — Oh ! vous êtes incomparable pour la salade, mademoiselle Catherine ! » — Voilà ce qu'il disait. Et je voyais bien, cependant, à tous ces papiers, à tous ces rouleaux, qu'on apportait de chez vous et que je renvoyais chez vous, M. Felicio, je voyais bien que ce n'était pas un homme ordinaire, M. Franz ! Et toujours il écrivait ! Et quand il n'écrivait

pas, toujours il lisait... Et toujours de bonne humeur, cependant ! Nous soignions ensemble les fleurs. C'est lui qui a sauvé les arundos. Vous n'imaginez pas sa joie, quand il a vu la première fleur...

— Alors ! mort, dites-vous ? Je vais aller le voir... quand j'aurai porté les épreuves à l'imprimerie, pris des billets de concert pour ma famille à la *Société philarmonique*, passé à la Banque, où je règle un compte pour Jean, lu les journaux à l'*Observateur*, mis à la poste l'*Indépendance* pour mon ami Deschênes, causé avec Van Brumel pour sa Revue, passé chez le marchand de charbon qu'on attend chez nous, chez le marchand de tripes et chez le marchand de navets pour notre dîner. Ah ! le brasseur aussi, pour un petit tonneau de 8-50... Oh ! mon Dieu, et chez Baune aussi..., le vétéran à cheveux blancs... C'était un fameux homme, allez, que Franz !... Vous ne savez pas, mademoiselle Catherine, quel homme c'était ! Tous les proscrits seront à son enterrement !

— Ah ! monsieur, je le devinais bien... Toujours seul, travaillant jusqu'au jour. Et, quand je frappais à sa porte, à 10 heures du matin, j'avais les doigts si légers... car je savais bien qu'il n'était pas paresseux, celui-là ! Pendant un an, je l'ai vu travailler... Et toujours une bonne parole quand j'entrais — trois fois par jour seulement, pour sa pâtée du déjeuner, à midi, qu'il appelait dîner ; pour ses deux pommes

cuites, le soir ; et, un peu plus tard, pour son *compagnon*, que je mettais tout chaud dans son lit. Et lui me disait, en allumant une cigarette — c'était sa manière, quand j'entrais, pour quitter son travail, — il me disait : « Eh! mademoiselle Catherine, est-ce qu'il fait bon dans le jardin? Il me semble qu'il tombe une gentille petite pluie! Vous devriez mettre, demain, les fleurs au grand air.

— Ah! mademoiselle Catherine, je vous dirai la date de sa naissance, et ce qu'il a écrit, ce brave Franz... A quelle heure est-il mort?

Et mon ami tira sa montre d'une petite poche exprès faite, à gauche, dans son gilet.

— A deux heures du matin! dites-vous. C'est l'heure à laquelle il est né; je le sais par son extrait de naissance. Oh! que Baune fera un beau discours! Car ce n'est pas un fransquillon, ça! mademoiselle Catherine.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Enfin, mettons! mais je ne suis pas encore mort, cependant, puisque j'écris — à moins de renouveler le miracle de ce beau tableau de Murillo (de la galerie Standish, à Louis-Philippe, au Louvre), où Saint je ne sais qui écrit ses mémoires après sa mort.

Mais cela vient, sans doute, parce que, depuis quelques jours, je n'ai pensé qu'à cela.

J'y ai toujours pensé — presque depuis mon enfance — (voir la tête, avec un gall dans la main gauche).

C'est ridicule longtems. On ne devient sérieux que quand on juge l'homme — sur le cadavre.

Oui, j'ai ruminé — de nouveau — la bonne manière de finir.

— Et comment avez-vous fait ces belles découvertes? disait-on à Newton, qui était censé avoir inventé la gravitation, grâce à la chute d'une pomme.

— En y pensant souvent! répondit Newton.

C'est ainsi qu'on fait les belles découvertes.

— Mon cher, qu'est-ce que toutes ces belles lignes si vivement écrites te présagent pour la lettre qui doit venir demain de Paris? Est-ce que tu écris ton introduction pour demain?

— Qui sait? peut-être que je coucherai demain soir chez le *bon Dieu*, dans le sein de notre mère la Terre, qu'ils appellent Notre Père qui êtes aux cieux, — là-haut, comme ils disent, — tandis que c'est ici-bas qu'ils devraient dire, un peu sous les pieds d'Hamlet, à portée d'un homme qui prend votre crâne dans sa main et qui dit philosophement :

— Ça, le pauvre Yorick? pauvre Yorick!

J'ai là, aussi, le petit crâne de l'enfant d'Anderlecht, lequel crâne j'ai volé, avec Paolo de Spa, qui tournait le sien — il n'aime que les

bons vivans — et à ce petit enfant de la terre j'ai demandé ses secrets. Il m'a répondu : « Devine ! »

Je ne m'en inquiète guère. C'est tout deviné. Le problème n'est pas l'*après*, mais le *comment*. C'est le *comment* que j'ai ruminé.

J'avais de si beaux pistolets anglais ! Canon cannelé en dedans. Armoiries d'argent à la crosse. Une boîte en acajou. Ils sont dans la Seine — au diable — avec mon passé. Il y a bien longtems que j'ai l'idée d'acheter un revolver du colonel Colt, — un seul — mais ça coûte 150 francs. C'est à cela que je devais employer mes premières économies. Il n'y a rien de plus utile dans la vie. Imaginez qu'on soit surpris par une révolution politique. Que c'est beau de passer en France avec de grandes bottes par dessus le pantalon, un chapeau mou sur le monument où il y avait des cheveux, et un revolver à sa ceinture !

Il est bien difficile d'acheter des pistolets, de beaux pistolets, comme il convient à un gentilhomme !

Mais j'ai un petit poignard de jarretière, rapporté d'Espagne et à moi donné par la maîtresse du comte de Laborde, laquelle, sans doute, l'avait trouvé dans les chausses de son noble amant.

J'ai aussi un vieux couteau-poignard, que j'ai gagné à une loterie ambulante, sur le bateau qui descend la Saône, de Châlon à Lyon, un jour que

j'allais traverser le Mont-Cenis à pied, pour descendre vers l'Italie.

Je l'ai toujours gardé depuis douze ou quinze ans. Pourquoi?

Si j'étais sûr que les nerfs de ma poitrine ne repoussassent point les nerfs de mon bras!

Il y a encore une fameuse méthode, celle des anciens — les romains, nos maîtres! — s'ouvrir les veines avec un canif. Le matin, au saut du lit, les pieds dans l'eau chaude de Miss Catherine. C'est antique, cela!

Quant au pharmacien, je n'aime pas les drogues.

Et pour un homme de main — *manu promptus* — c'est lâche.

La Suisse?

— Ah! ah! la dent de Jaman! la dent de Naye! Il y a un si beau petit lac de saphir au pied de Naye, avec un roc de 500 pieds à pic, suivant la description de Bertha! Quelle tête à piquer du haut de Naye dans le lac de Jaman! Et de si belles pensées sur la croupe de Naye! Gregorio! quel discours!

Ainsi pensant, je suis allé, aujourd'hui, me promener devers Lacken, et je suis revenu le long de l'allée verte, — le long du canal d'Anvers. Instinctivement, je m'approchais du bord, de tems en tems.

Le printems commence dans l'eau, avant de s'épanouir dans l'air. Mille petites herbettes

poussent dans l'eau, quoique le soleil n'ait pas encore fait éclater les étoiles des bourgeons à la pointe des branches d'arbres. Il y avait déjà une végétation au bord du canal, et j'ai regardé ça curieusement. L'eau, je l'aime presque autant que l'air, et je me suis amusé à la regarder. Mais, pour me noyer, c'est impossible. Je suis, là-dedans, comme chez moi. J'aurais beau me jeter dans un canal, dans un lac, dans un fleuve, il me serait impossible de ne pas nager tranquillement, malgré moi et sans y penser.

Plusieurs fois, j'ai fait des zigzags d'un arbre à l'autre, descendant sur le gazon au ras de l'eau, et je me mettais à rire tout machinalement : l'eau, c'est impossible ! pensais-je.

En arrivant vers le boulevard, il y avait des bateaux amarrés — des bateaux d'Anvers, généralement. Sur le premier, personne ; sur le second, il y avait un beau jeune marin, en gilet de laine rouge, qui roulait tranquillement des cordages. Et voilà que, tout près de lui, par le trou qui communique à la cabine, monte une belle fille d'Anvers, portant une pinte vide, en beau métal reluisant, sans doute pour l'aller faire emplir de *faro*, à un estaminet du boulevard. Elle avait la tête nue, avec d'abondants cheveux roux, un cou de Cérès, et la taille ceinte de ces terribles jaquettes d'indienne, qui dessinent la gorge, les flancs, et tout.

(*A suivre.*)

Lettres des Leczinski à la comtesse d'Andlau et au maréchal du Bourg (1725-1738) (*Fin*).

Son fils se porte à merveille, et se comporte de même ; je l'aÿme de tout mon cœur. Le roÿ le considère fort et a eut soin de l'envoyer à Fontainebleau pour voir tout. Il l'emploÿerast, à l'avenir, selon les ocasion. Je veillerez là dessus, et le roÿ ne manquerast pas à cette attention.

II

Lettres de Marie Leczinska.

S. d.

Dans la plus grande joÿe que fut jamais (1), mon cher Maréchal, j'aÿ encore ressenti la vostre. Vous n'aviez pas besoin de m'escrire pour que j'en fut persuadée. Je vous asseure, mon cher Maréchal, que je suis bien aise que le chevalier d'Andlau soit avec luÿ.

Mon cher papa m'a chargé, en partant, de vous mander, et à Mme la maréchalle, qu'il estoit charmé d'avoir ce gage de vostre attachement pour luÿ, et que ce qui luÿ avoit fait de la peine estoit de ne pouvoir passer par Strasbourg. Voilà donc nos vœux acomplie, mon cher maréchal. Ce qui me comble, c'est le zèle de tous les François. J'en suis pénétré jusqu'au fond du cœur. Embrassé la maréchalle et compté sur mon éternelle amitié.

(1) Suscription : « *A mon cousin le maréchal du Bourg.* »

Le 25.

Je ne puis laisser partir M. d'Andlau, ma chère Maréchalle, sans vous dire un mot du chevalier. S'il m'avoit estoit possible de vous en escrire plus tost, je l'aurez fait, aÿant peur que vous n'en fussiez inquiète. Je suis charmé qu'il aÿe été avec le Roÿ mon père, et je crois que vous n'en estes point fâché non plus. Adieu, ma chère Maréchalle, comptez toujours sur mon amitié.

MARIE.

J'embrasse nostre cher maréchal, et je recomande à tous deux son ami Nangis.

S. d.

Je ne doute pas, mon cher Maréchal, que la nouvelle de ma grossesse ne soit reçeut de vous; néatmoints j'aÿ voulue vous la mander moi même. Quoiqu'elle ne soit pas encore tout à fait seur, il ÿ a beaucoup d'aparences; je n'aÿ pue refuser ce plaisir à une personne qui m'est aussi attaché que vous l'estes, et pour qui j'aÿ toute l'estime possible.

MARIE.

A Wissembourg, le 9 de juin 1724.

J'aÿ reçeüt, Madame, avec bien du plaisir la chiene que vous m'avez envoyée; je suis trop sensible à cette marque d'amitié de vostre part pour ne vous en point faire voir ma recognoissance, qui me fournis, en même temps, l'occa-

sion de vous témoigner l'estime avec lequel je suis, Madame, vostre très affectionée

MARIE, princesse de Pologne.

La Reine m'a chargé de vous asseurer de son amitié.

A Wissembourg, le 24 d'avril 1725.

C'est avec bien du plaisir, Madame, que j'aÿ reçeut la bourse et les deux cassette de pomade que monsieur de Mormont m'a remis de vostre part. On ne peut estre plus senssible, ma très chère d'Andlau, à toutes vos attention, que je suis; vous pouvez estre asseuré de ma recognoissance, laquelle je ne manquerai pas de vous témoigner dans toutes les occasions.

Je suis, madame, vostre affectionée

MARIE, princesse de Pologne.

La Reÿne me charge de vous asseürer de ses amitiées. Elle vous auroit escrit aujourd'hui, mais en estant empêché, elle m'ordonne de vous en faire excuse, et remet ce plaisir là à la poste du vendredi.

S. d.

Je vous envoÿe, mon cher Maréchal, un brouillon de ma lettre au duc d'Orléans, pour demander votre sentiment, ci je dois lui donner l'Altesse sérénissime, ou non. Je vous prie de m'instruire là dessus, et suis, mon très cher Maréchal, vostre très affectionée

MARIE, princesse de Pologne.

Ne vous donnez pas la peine de venir vous mesme; escrivez-moi seulement un petit mot.

S. d.

Je vous prie, mon très cher Maréchal, de faire grâce à un pauvre soldat que l'on doit exécuter aujourd'hui, et qui a femme et enfans; vous obligerez infiniment vostre très affectionée

MARIE, princesse de Pologne.

A Marli, ce 1er Septembre 1732.

La joÿe que vous me marqué, ma chère Maréchalle, du portraict que Nangis vous a remis de ma part, me fait espérer qu'il vous prendrai peut-estre envie de revoir l'original. Je puis vous asseurer que j'aurai un plaisir très grand, si je pouvois vous voir tous deux ici. Vous me retrouveriez, ma chère Maréchalle, avec la même amitié pour vous.

III

Lettres de Stanislas Leczinski.

A Wissembourg, le 17 d'avril 1725.

Madame, j'embrasse, avec le plus sensible plaisir, l'espérence que M. le maréchal du Bourg m'a donnez de pouvoir posséder M. le chevalier d'Andlau, vostre fils. Pour m'en rendre plus assuré, je vous le demende et vous prie d'estre persuadé que j'aurois toutte l'attention possible, à faire valoir les belles qualitez que sa naissance

et vostre éducation luy ont donnez, m'estimant très heureux si, par cette occasion, je peux vous convaincre de l'estime parfaitte avec laquelle je suis votre trés affectioné

STANISLAS, Rey.

Quand à M. l'abbé, vostre fils, ce sera l'affaire de ma fille, qui sera, je vous assure, entre des bonnes mains.

A Wissembourg, le 15 de juin 1725.

Madame, j'ay laissez passez quelques jours que j'ay donnez à vostre juste douleur; je ne sçaurois plus longtemps retenir la mienne sans vous la témoigner. Si vous estiez susceptible de quelque consolation, le regret universelle d'une perte si considérable vous deveroit soulager. Je la sens très particulièrement, tant par l'estime que j'ay eu de feu M. vostre père, que par la parfaitte amitié qui m'intéresse à tout ce qui luy appartient, et qui m'engage d'estre, etc.

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 19 décembre 1725.

Madame, il n'y a que le plaisir de recevoir des vos nouvelles et les assurences que vous me donnez de la continuation de vostre attachement pour nous, qui me peut dédomager de celuÿ que j'aÿ eu d'estre avec vous. Il est si bien imprimé dans mon cœur, qu'yl me rendera toujours, je vous assure, attentive à ce qui pourra vous prouver le prix infinÿ que je faict de vostre amitié.

M. le Maréchal me mande que vous avez mis mon portrait dans vostre cabinet. Que ne puis-je luy donnez la parolle pour qu'il vous dise les sentiments deues à vos mérites? Comme il a des oreilles pour entendre vos gracieux entretiens sur mon sujet, que vous avez avec mon cher maréchal, il me semble que je les entends, tant je suis persuadé du bien que vous voullez à celuy qui est, de tout son cœur, vostre très affectioné

STANISLAS, Rey.

Le chevalier d'Andlau, qui est toujours très aimable, s'en va, dans huit jours, à Versaille porter mes compliments de la nouvelle année au Rey et à la Reyne. Je crois que vous trouverez bon qu'yl y reste une quinzaine de jours, pour voir la Cour et Paris.

A Chambord, le 23 Décembre 1725.

Mon très chère comte, j'ay reçeu vostre aimable lettre du 25 Décembre, dont la lecture faist les plus doux momens de ma vie. Je vous rends milles grâces de la peine que vous avez pris pour me faire avoir les carabines; oserois-je vous priez de faire bien mes remercîmens à mon chere prêteur royalle, aussi bien qu'à le capitaine d'Andlau, du plaisir qu'yls me fonts de me les envoyer. J'ay donnez la commission à mon petit ambassadeur le chevalier d'Andlau, qui doit allez exercez sa fonction de les recevoir de M. Petit, surnommé le *Cher*.

Voicy une lettre que je vous prie de faire passez à son adresse. Je ne sçaurois dire, en conscience, qu'yl soit coupable de ce qu'on l'accuse, et M. Germain ou Perdrigau peuvents continuez leur commerce avec luy. Je vous rends milles grâces du soings que vous faist prendre du cheval; vous me fairiez grand plaisir de permettre que son entretient soit débattu entre Meszek et Perdrigau.

Le vin du comte Tarlo vient d'estre arrivé. J'attends son retour de la Cour pour mettre ordre à la portion qui vous est destiné. Il vient d'estre faist lieutenant général par la grâce du Rey.

Je vous rends milles grâces des nouvelles que vous m'envoyez. Je vous prie de la continuez, aussi bien que vostre chère amitié.

Vostre très affectioné cousin

STANISLAS, Rey.

M. Montpéron est icy: estant vostre neuveu, jugez s'il est bien venue!

Le chevalier du Bourg, c'est le mesme qui estoit en correspondence avec moy. Il a passé par icy en venant d'Espagne. C'est un homme d'un grand esprit et d'une grande cognoissance. A ce qu'yl m'a dit qu'yl alloit pour se tenir à la Cour de la reyne douarrière d'Espagne. Il a ester chez M. le Duc, dont il a ester fort bien reçeu. Je ne sais s'yl est dans les affaires, mais j'ay escrit à M. le Duc, le présentant pour très capable, surtout pour celles d'Espagne.

A Chambord, le 1er Janvier 1726.

Madame, je reçois, avec toutte la recognoissance possible, la lettre que vous m'escrivez à l'occasion de la nouvelle année. Je la comence heureusement par les assurences de vostre chère amitié. Je ne négligerois rien pour en méritez la continuation et pour contribuer à la satisfaction que je vous sohaitte par l'acomplissement des touts vos désirs ; ce sont des vœux de celuy qui est très parfaitement vostres très affectioné

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 19 de Mars 1726.

Madame, j'ay reçeu vostre chère lettre. Je vous prie d'estre persuadé que je n'aye aucun mérite en tout ce que je faist pour ce qui vous intéresse, puisque je ne sçaurois me faire un plaisir plus sensible à moy-mesme que quand je crois pouvoir contribuer au vostre. Je me raporte sur ce que j'escrits à M. le Maréchal, touchant l'abbé, vostre fils. J'espère, avec la grâce de Dieu, qu'à la fin il aura ce qu'yl mérite, et ce que je désire comme celuy qui est, de tout son cœur, etc.

STANISLAS, Rey.

A Saumery, le 11 d'Aoust 1726.

J'ay reçu, ma chère Madame, vostre lettre, très sensible à vostre chère souvenir.

Il est certain que le chevalier, vostre fils, nous

a donnez bien d'inquiétudes, pas tant par la violence de la maladie que par la délicatesse de son tempérerement, laquelle est cause que je diffère encore de le transporter icy auprez de moy, ayant encore un peu de foiblesse et ne pouvant pas, si tost, reprendre ses forces par les nouritures très légères qu'on luy donne. Mais soyez entièrement tranquille, car il est parfaittement bien.

Comme vous l'avez abandonnez à mes soings, j'en prends comme de mon propre enfant. Je crois, au plus tard en deux jours, que je l'aurois ici auprez de moy, et ne le perderez point des veues pour vous faire voir, par touttes les occasions du monde, qu'on ne sçauroit estre plus que je suis, de tout mon cœur, etc.

STANISLAS, Rey.

A Saumery, le 1er de Septembre 1726.

J'ay reçeu, ma chère Madame, vostre lettre qui me représente au vive vos allarmes sur la maladie de la Reyne, autant que la joye sur son rétablissement. Ces différents mouvements sonts les suittes d'un cœur aussi attachez que le vostre; j'en cognois, je vous assure, le prix; aussi, je ne négligerois jamais aucune occasion pour méritez la continuation de vostre chère amitié, et pour vous témoignez, toutte ma vie, combien je suis, etc.

STANISLAS, Rey.

J'espère que vous aurez bientost la satisfaction

de voir vos deux fils, mais sauve une prompte restitution de mon chevalier.

A Chambord, le 3 Janvier 1727.

Madame, vous sçavez combien je suis sensible à tout ce qui me rend assuré de votre chère amitié, pour jugez de la satisfaction avec laquelle j'ay reçeu vostre lettre, accompagné des vœux pour cette nouvelle année. Soyez assuré, ma chère bonne amie, que je la conterois entre les très heureuses pour moy, si, dans son cours, vous trouvez l'accomplissement des touts vos désirs, que je vous sohaitte avec la passion que je suis, etc.

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 21 de Mars 1727.

Madame, j'ai tant de désir de vous marquez mon amitié inviolable, que je me crois faire plus de plaisir à moy-mesme qu'à vous, quand je peux estre assez heureux de m'aquittez de ce que je vous dois. Je sohaitte que la petite faveur que M. l'abbé, vostre fils, a obtenu, soit un préambule des autres qu'yl mérite, à quoy vous devez estre persuadé que je contribuerez toujours de mon mieux.

Les fréquentes rechuttes de mon chevalier m'afligents bien sensiblement, aussi bien que vos inquiétudes. Sa grande jeunesse et le beau temps où nous sommes me fonts espérez son entière rétablissement, mais, sauve l'attachement

que j'ay pour mon chère Strasbourg, je ne sçais si son air est aussi bon qu'yl est au reste aimable, et je crois que celuy de la campagne le pouroit plustost remettre.

Je me figure le plaisir que vous avez, en ouvrant les lettres de Versaille, et de lire, avec mon chère maréchal, les nouvelles de l'estat de la Reyne. Je ne me contente pas de celuy qu'elles me donnents; je goutte encore celuy qu'yl faits à mes véritables amis, et qui l'intéressents aussi vivement que vous à celuy qui est, etc.

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 3 de May 1727.

Madame, j'ai reçeu vostre chère lettre qui, en toutte occasion, me faist un plaisir infiny, mais jamais elle ne m'a peu estre plus agréable que dans une occasion aussi sensible pour moy, que celle de la santé de nostre chère maréchal. Rien ne pouroit exprimer ny nostre douleur, ny nostre joye, parce que vous me mandez qu'yl est hors de tout danger. J'en suis si saisy que je ne me possède point de contentement, et j'estoit bien touché d'aprendre, par l'abbé Labiszewski, qui vient d'arrivez, que la Reyne, ma fille, a estez si frapé de la première nouvelle de sa maladie, qu'yl luy falloit du temps pour en revenir.

Je ne luy escrits pas, pour ne le pas fatiguez, m'imaginant aisément sa foiblesse, aprez tant de saignez!

Embrassez-le, je vous prie; il peut aisément

s'imaginez tout ce que je ressents en aprenant son heureux rétablissement, et les vœux que je faist pour sa précieuse conservation. Je vous rends milles grâces de nous avoir tirez des terribles inquiétudes. J'attends avec impatience les nouvelles de ses forces revenus, et suis, ma chère amie, etc.

STANISLAS, Rey.

A Saint-Dié, le 27 d'Aoust 1727.

Madame, la joye que vous me témoignez sur l'heureuse délivrance de la Reyne, redouble, je vous assure, la mienne, rien ne me faisant plus de plaisir que de voir s'intéresser à ma satisfaction des amies aussi vives et parfaicts que vous estes. J'espère, avec la grâce du Seigneur, que votre horoscope se vérifira, aprez les marques de fécondité que la Reyne vient de nous donnez.

La Reyne ma femme vous faist milles compliments; elle n'est pas en estat de vous répondre, estant attaqué de la mesme maladie que j'étois, et toutte ma maison. Ma mère aussi a la mesme fièvre, et n'est pas encore hors de danger.

Imaginez-vous l'estat où je suis, au milieu de tout cela! Je vous rends milles grâces du renvoye de mon chevalier. Je l'attends avec impatience, et suis, etc.

STANISLAS, Rey.

A Saint-Dié, le 15 Septembre 1727.

Madame, vous n'aviez pas besoings de me dire combien la perte de ma mère vous a touché. Je cognois vostre bon cœur et l'intérêts sensible qu'yl prends à tout mes événemens. Que le Seigneur me fasse la grâce de vous en témoignez, en des occasions plus heureuses, ma vive recognoissance, pour vous assurer, ma très chère amie, qu'on ne sçaurait estre, plus que je suis, etc.

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 15 Décembre 1727.

Madame, si l'intérêts que vous prenez à touts mes événements m'est bien satisfaisant, celuy qui vient de m'ariever me devient moins affligant par la part que vous y prenez. C'est une perte considérable que je faist, et, sans considérer le mal qu'elle produit à mes affaires, je ne la regrette que par les seuls mouvements de cœur dont je ne sçaurois estre assez touché.

Mon chevalier, Dieu mercy! continue à se très bien portez. J'embrasse mon chère maréchal. Je ne luy escrit point aujourdhui. Je suis icy, depuis le départ de la Reyne pour Versaille, un vraye solitaire, charactère très convenable à nostre habitation.

Je suis, ma chère amie, etc.

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 25 février 1728.

Madame, j'ai reçeu vostre lettre avec une très grande satisfaction, qui m'aprends l'établissement de Mlle vostre fille dans nostre voisinage. Je peut vous assurez que nous nous faisons un plaisir sensible d'en profitez, et rien ne m'en fairoit tant que d'avoir tout ce qui vous apartient autour de moy.

Je me flatte que vous estes persuadé de mon attachement inviolable pour vostre maison, et de la part que je prends à tout ce qui l'intéresse, car je suis, etc.

STANISLAS, Rey.

J'embrasse mon très chère maréchal.

A Ménars, le 11 Aoust 1728.

Madame, je suis très persuadé de la part que vous prenez à l'heureux acouchement de la Reyne. Soyez-le de mesme, je vous prie, du redoublement de ma joye de vous y voir intéresser avec l'atachement que je vous cognois.

Le Seigneur n'a pas voulu encore nous accordez ce que nous désirons; attendons avec résignation le temps qu'yl nous faira miséricorde. Je ne doutte nullement des vos vœux sur ce sujet, et que vous ne les discontinuerez pas, aussi bien que l'amitié que vous avez pour celui qui est, de tout son cœur, etc.

STANISLAS, Rey.

A Ménars, le 15 de septembre 1729.

Madame, je peut juger aisément par touttes les marques d'attachement que vous m'avez donnez, à quelle excez vous avez sentys la joie de nostre commun bonheur. Soyez persuadé, je vous prie, que ma satisfaction devient d'autant plus sensible par la part que mes véritables amis y prenents, dont vous estez particulièrement du nombre.

Je suis bien aise que vous me rendez mon chevalier, qui se trouve pour me joindre, au comencement du mois qui vient, à Versaille, comme je l'aye déjà mandez à M. le Maréchal.

Je vous prie d'estre assuré qu'on ne sçauroit estre, plus que je suis, etc.

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 5 de mars 1730.

Madame, je ne sçais si vous estes plus sensible que je le suis, de l'heureux sucez de l'affaire terminez de mon chevalier. Je vous prie d'estre, du moins, persuadé que c'est avec empressement que je m'employerois toujours pour tout ce que son mérite luy peut faire espérez, et que rien ne me faira tant de plaisir que de vous donnez des marques de l'amitié inviolable avec laquelle je suis, de tout mon cœur, etc.

STANISLAS, Rey.

A Ménars, le 9 de Septembre 1730.

Madame, je suis très persuadé du contentement que vous a donnez nostre heureux événement. Soyez le autant, je vous prie, de la recognoissance avec laquelle je suis sensible à la part que vous prenez à tout ce qui m'intéresse, ne pouvant jamais assez répondre à l'amitié que vous témoignez à celui qui est, de tout son cœur, etc.

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 1er février 1731.

Madame, vous ne sçauriez me faire des sohaits plus réellement satisfaisants, pour cette nouvelle année, qu'en m'aprenant, par vostre chère lettre, vostre rétablissement et celuy de nostre chère Maréchal.

Je vous prie d'estre assuré que mes obligations croissents avec les années, et que chaque jour redouble les sentiments de ma parfaitte amitié que je vous dois. Je vous demande la connuation de la vostre, dont la conservation faira toujours une très vive attention de celuy qui est, etc.

STANISLAS, Rey.

J'embrasse mon très chère maréchal.

A Chambord, le 1er de Janvier 1732.

Madame, ce n'est pas d'aujourd'huy que je suis persuadé de vos sentiments, suyvant lesquelles je serois le plus heureux des mortelles. Je m'estimerois de l'estre, si j'ay le bonheur de

contribuez, par mes vœux ardents, à vostre contentement et satisfaction. Je suis persuadé que vous en jouyssez parfaitement, dans l'union avec mon amy, qui a faist la douceur d'une partie de ma vie.

Que le Seigneur vous comble touts deux de ses plus saintes bénédictions, et me donne des occasions favorables à vous prouver combien je suis, etc.

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 27 de Février 1733.

Je suis charmé, ma chère maréchale, de l'occasion qui m'a procuré le plaisir de vous donnez la satisfaction que vous me témoignez; vous pouvez estre assuré que je m'en fairois toujours un véritable quand il sera question de vous prouvez combien je suis, etc.

STANISLAS, Rey.

J'embrasse le chère maréchale. Je ne sçais encore rien sur les affaires de la conjuncture présente, selon que je luy en ay escrits depuis deux jours. Je le prie de ne me faire rien ignorer de ce qui viendra, sur ce sujet, à sa cognoissance.

A Chambord, le 5 de mars 1733.

Je suis très sensible, ma chère maréchalle, de la part que vous prenez à nostre affliction (1). Elle

(1) Causée par la mort de Louise-Marie, 3e fille de Louis XV.

a estez bien vive, tant par raport de la perte que nous avons faist, que par les inquiétudes pour la Reyne qui, Dieu mercy, se porte bien présentement.

On ne sçauroit estre, avec plus d'atachement et d'amitié que je suis, de tout mon cœur, etc.

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 19 d'avril 1733.

Madame, l'accablement où je suis de ma vive douleur ne me rends pas insensible à la consolation que vous me donnez, par la part que vous prenez à mon affliction. Je vous en rends milles grâces, et suis pénétrez de recognoissance des sentiments que vous témoignez à celui qui est, de tout son cœur, etc.

STANISLAS, Rey.

A Chambord, le 25 de may 1733.

Touts les événements, ma chère maréchalle, me devienents plus sensibles par la part que vous y prenez et par les nouvelles marques que je reçois de vostre chère amitié. Je la recognois avec une nouvelle obligation sur l'heureux acouchement de la Reyne. Son bon estat, grâce au Seigneur, nous fait espérez ce que nous désirons.

On ne sçauroit estre plus que je ne suis, de tout mon cœur, etc.

STANISLAS, Rey.

A Dantzic, le 13 de janvier 1734.

C'est une de mes plus sensibles consolations, ma très chère maréchalle, que de recevoir les marques de vostre souvenir. Celle que vous me donnez, à l'occasion de la nouvelle année, ne sçauroit me la faire comencez plus agréablement. Je m'arme des vos vœux contre tout ce qui s'oppose encore à ce que vous me sohaittez, avec espérence de les surmontez. Soyez, je vous prie, persuadez que mon bonheur me devient plus vive, par la part que vous y prenez.

Au reste, je ne sçaurois assez vous dire mon contentement sur mon chevalier. Je suis fâché de vous en privez, mais je ne vous le renverois pas qu'à bonne enseigne.

Conservez-moy toujours vostre chère amitié, et soyez assuré que je suis, de tout mon cœur, etc.

STANISLAS, Rey.

A Meudon (1), le 11 de Mars 1737.

Je suis très sensible, mon cher prince, à vostre souvenir, aussi bien qu'à l'empressement que vous avez eu à m'en donnez les marques, par vostre lettre que je viens de recevoir, au contenu

(1) Stanislas attendait alors, à Meudon, la fin des préparatifs de son installation en Lorraine, dont le duché venait de lui être cédé en échange de la Pologne.

de laquelle j'aurois toute l'attention possible sur ce qui me regarde, et pas moins, je vous assure, sur ce qui vous intéresse, et je crois que je serois à temps dans le pays pour le faire cognoistre aux commissaires, quoique le jour de la prise de possession n'estant pas encore fixé, celuy de mon départ est encore incertain.

En attendant, soyez, je vous prie, assuré de la parfaitte amitié avec laquelle je suis, etc.

STANISLAS, Rey.

[*Les originaux des lettres de Catherine Opalinska, de Marie Leczinska et de Stanislas Leczinski publiées ci-dessus, sont conservés au British Museum de Londres* (Egerton series)].

Rapport de police sur Rivarol (1801) (1).

MINISTÈRE DE LA POLICE GÉNÉRALE
DE LA RÉPUBLIQUE

Liberté *Égalité*

Note sur Rivarol (se disant comte).

Le comte de Rivarol est fils d'un aubergiste de Bagnols appelé Riberol. Il parut à Paris sous le

---

(1) Communication de M. le comte MARC LE BÈGUE DE GERMINY. — Original anonyme. Ce rapport, rédigé à la

nom de l'abbé Parcieux, se prétendant le neveu de l'académicien de ce nom.

Les désaveux très formels de cet académicien firent, de l'abbé de Parcieux, un comte de Rivarol, issu d'une famille piémontaise.

En effet, un Rivarol piémontais a paru avec distinction dans les guerres du Piémont contre la France, sous Louis XV, mais on est très assuré que cette famille est entièrement éteinte.

Dufresne Saint-Léon, Fontane, Duznet, et autres camarades de Rivarol le plaisantaient sur ses métamorphoses et ses prétentions. Il leur répondait : « Que voulez-vous? Avec ma figure et mon esprit, il faut que je sois quelque chose. Il me manque un nom: je le choisis du mieux que je puis! »

Rivarol, du même droit, fit de son frère le chevalier de Rivarol.

Le comte a épousé une Anglaise, fille d'un maître de langue; il ne tient pas à son époux que cette dame ne soit une ladi.

Les détails ci-dessus semblent suffire à l'objet indiqué par l'ambassadeur de France à Berlin. Voici, cependant, quelques particularités qu'il ne sera peut-être pas inutile de faire connaître.

Rivarol est un des personnages de l'Europe qui ait le plus d'esprit et le moins de qualités.

---

demande de l'ambassadeur de France à Berlin, où Rivarol était arrivé, venant de Hambourg, n'est point daté, mais doit être de 1800 ou 1801, année de sa mort.

Comme homme vain et orgueilleux, il n'a point d'égal. Ses prétentions sont extrêmes. Il est peu d'individus qui s'expriment aussi bien, et il parle de tout avec une facilité qui en impose d'abord. Le paradoxe est embelli par lui avec un talent et un charme dangereux. En un mot, c'est le plus beau moulin à phrases que l'on puisse voir. La bonne compagnie se grouppe autour de lui. Il est le roi de toutes les cotteries brillantes dans l'Étranger. Cependant les Ambassadeurs ne l'aiment pas beaucoup, parce qu'il contrarie tout, parce qu'il veut usurper tous les égards, en n'en accordant presque pas.

Je n'ai vu guère que des Français complètement séduits par ce chevalier d'industrie littéraire qui se fait appeler comte. Peut-être est-ce parce que ses idées brillantes et rapidement exprimées dans une langue dont les étrangers n'entendent pas toute la finesse, les entraînaient à une admiration que l'esprit accorde, quelquefois, sans l'aveu du jugement. Les émigrés trouvent un apôtre en Rivarol, l'ont prôné, vanté de pays en pays. Leurs éloges lui ont procuré plus de dîners que de solide réputation. Néanmoins, il est toujours besogneux, et souvent au point d'avoir moins recours aux arts qu'à l'artifice, pour se procurer de l'argent.

A Hambourg, il imagina de séduire le libraire Fauché, aujourd'hui l'associé du ci-devant marquis de la Maisonfort, et précédemment de Bodus, rédacteur du *Spectateur du Nord*, en lui

parlant du projet qu'il avait de refaire le *Dictionnaire*, etc., de l'Académie française. Il n'avait pas de matériaux. Il lui assura qu'ils étaient plus d'à moitié préparés. Fauché s'engagea à lui donner cinquante louis par mois, jusqu'à la confection de l'ouvrage. Rivarol a touché cette somme pendant un an, et poussa la jonglerie, avant d'avoir fini la lettre A, jusqu'à faire paraître ce discours préliminaire que l'on connaît, qui n'est qu'un roman de métaphysique et ne supporte point l'analyse; ouvrage qui prouve beaucoup plus de talent que de véritable science, et qui n'est qu'une mosaïque de compilations mêlées de quelques beaux morceaux d'éloquence.

Rivarol, il y a quatre mois, disait, à Hambourg, que le gouvernement français lui faisait des propositions d'argent et de place, pour rentrer. Alors, il travaillait à des sujets détachés, à peu près dans le genre des *Annales* de Linguet, qu'il devait faire paraître en forme de journal, sous la protection et l'influence du gouvernement anglais. Il a lu à plusieurs personnes le premier chapitre du premier numéro, qui était intitulé *De l'Usurpateur*. Il partit subitement pour Berlin, dans le temps que le Sénat fit arrêter un sieur Bertin d'Antilly et un émigré, son collaborateur pour la rédaction d'une feuille qu'ils publiaient, appelée *Le Censeur*. Disposé lui-même à faire paraître un ouvrage très marquant contre le gouvernement français, il ne se croyait pas, disait-il, en sûreté dans Hambourg.

Sans doute que le changement subit arrivé dans les rapports du cabinet de Saint-James et celui de Pétersbourg a suspendu la publication du travail de Rivarol.

Quoique je ne lui aye point parlé depuis quatre ans, et que je ne sois jamais allé chez lui en Allemagne, je ne suis pas moins certain qu'il correspond habituellement avec le comte d'Artois, le prétendant, le comte d'Avaray, et familièrement avec Dutheil. Quelques jours après la mort de Mallet du Pan, Louis XVIII lui écrivait une lettre qui commençait ainsi : « L'Europe politique vient de faire une grande perte dans la personne de M. Mallet, etc. »

Le triumvirat Maupeou, d'Aiguillon, Terray (1).

Il y a, dans Paris, trois fous :
Terray, d'Aiguillon, Maupeou.
Il y a, dans Paris, trois fripons :
Maupeou, Terray, d'Aiguillon.
Nous verrons, dans Paris, trois gibets
Pour d'Aiguillon, Maupeou, Terray.

---

(1) *Chanson chantée au Palais*, extraite des Archives de la Bastille, bibl. de l'Arsenal. (Communication de M. Franz Funck-Brentano.)

Douze ans de campagnes (1794-1806).

Lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron (*suite*).

Toutes les troupes qui se trouvaient sur la rive droite ont évacué le pays, en conséquence des articles de paix à Rastadt ; il n'est resté que quatre régimens de cavalerie pour l'exécution de ces articles. Nos deux bataillons de guerre sont partis pour Landau et le fort Vauban.

Pendant mon voyage des bords du Mein ici, j'ai éprouvé, d'abord, un froid très vif, qui ne m'a pas permis de rester à cheval ; ensuite le dégel est venu et je suis arrivé ici trempé de pluie. Le Rhin était si chargé de glaces, que j'ai été forcé de retarder d'un jour le passage de mon bataillon.

Embrassez, pour moi, ma bonne tante et maman.

Mon adresse : *Devilliers, chef du bataillon de garnison de la 25e demi brigade d'infanterie légère, à Cologne.*

27 *Nivôse*. — J'ai reçu votre lettre, il y a quelques jours. J'en ai reçu aujourd'hui une de ma femme, qui m'annonce qu'elle m'a fait père d'un gros Louis. Elle se porte bien, et je dois l'aller chercher aussitôt le dégel et son entier rétablissement. Je n'ai toujours point de nouvelles du citoyen Thoumin fils ; je doute fort qu'il nous joigne. Je n'ai point vu le général Lefebvre, et n'ai point reçu la réponse à la lettre

que je lui ai écrite. Le froid, un peu adouci, a été fort vif. Le Rhin est gelé entièrement; on attend sous peu le dégel. J'embrasse ma bonne tante et maman. Il regèle de plus belle, on se promène fort agréablement sur le Rhin (1).

30 Nivôse. Cologne (2). — L'état que je vous fais passer, mon cher ami, a été mal fait; vous le regarderez comme nul. Il n'a pas été envoyé au ministre. Je vous fais passer la copie de celui qui a été envoyé. Faites les démarches dont je vous ai parlé. Je suis toujours dans ce maudit Cologne, avec mes conscrits nus et vraiment sans culottes.

Je n'ai toujours pas de nouvelles du jeune Thoumin; je doute fort qu'il nous joigne. Le dégel commence, le Rhin causera des malheurs, on s'y attend. On a placé, de distance en distance, des pièces de canon pour avertir de la débâcle, qui sera terrible. Les voisins de cet incivil fleuve ont déménagé; ils seront heureux s'ils retrouvent leur maison à leur retour. Aussitôt le Rhin navigable, je vais à Hattersheim, chercher ma femme qui trouve le tems long loin de moi.

Embrassez bien pour moi ma bonne tante et maman. Le citoyen Thoumin compte-t-il tou-

---

(1) Il me charge de solliciter, auprès du ministre de la Guerre, la fourniture de l'habillement et équipement de la demi brigade (*Note d'Aubron*).

(2) Répondu le 29 Ventôse, en annonçant la mort de sa mère, le 22 (*Note d'Aubron*).

jours que sa boutique redeviendra achalandée?

7 *Germinal*. Mannheim. — Je suis parti précipitamment de Cologne le 22 Ventôse, et suis arrivé ici, avant hier, avec mon bataillon. Nous sommes, ici, assez mal, dans la plus belle ville que j'aie jamais vue. J'espère y rester de deux à trois semaines pour achever d'instruire mes conscrits, après quoi nous irons aux avant postes, si les projets des généraux ne changent pas.

J'ai vu ma Françoise, en passant à Mayence. Elle se porte bien, quoiqu'affligée de la mort de son fils. Je l'y ai laissée. Elle est très bien chez ses parents, et c'est une inquiétude de moins que j'ai. Je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis votre lettre où vous me parlez de notre habillement. Je ne sais trop comment je pourrai suivre les détails de l'administration du corps. Le conseil d'administration va aller à Landau, avec nos ouvriers éclopés.

On débite ici de fâcheuses nouvelles sur le général Jourdan: je ne sais rien de positif. On répare ici les fortifications de la place, et, dans tous les cas, nous tiendrons. Je ne peux pas croire qu'il n'y ait eu rien de sérieux entre le prince Charles et Jourdan; ce ne peut être qu'une affaire d'avant garde. On dit que nos bataillons de guerre ont beaucoup souffert.

Embrassez pour moi ma bonne tante et maman. J'espère qu'elles se portent bien, ainsi que vous.

9 Germinal. Mannheim. — Je reçois votre affligeante lettre du 25 du mois dernier. J'espère que votre fièvre vous aura quitté avec le mauvais tems. La guerre recommence de plus belle. Nos bataillons de guerre ont, dit-on, souffert de l'affaire qu'a gagnée le prince Charles. Je ne sais rien de positif, ni de particulier.

28 Germinal. Au camp près Kehl. — Vous voyez que, depuis la date de ma dernière lettre, nous continuons à courir le monde. Nous sommes ici depuis huit à dix jours, c'est à dire que le dépôt est à Strasbourg et que moi, et ce qu'il y a d'ingambe au bataillon, sommes campés dans l'île d'Illerin, à la gauche de Kehl, occupés à réparer les fortifications de cette place.

Le général commandant ici vient de m'apprendre que nous sommes commandés pour la Suisse et que nous partirons aussi tôt que d'autres bataillons nous auront remplacés, c'est à dire dans quatre ou cinq jours. En arrivant ici, j'ai appris la déconfiture du Danube, qui n'est pourtant pas si grande qu'on l'avait d'abord dit. Nos bataillons de guerre y ont été étrillés. Ils ont perdu quatre à cinq cents hommes, seize officiers, dont deux de tués. Les morts ne dépassent pas cinquante hommes, au moyen de quoi, dans six semaines, la majeure partie de nos blessés sera revenue au corps. Godinot, l'un des chefs, est légèrement blessé. L'affaire a été vive, l'armée a souffert. Le malheur de tout cela n'est pas la perte de trois à quatre mille hommes,

ce sont les suites de cette affaire. J'ai envoyé aux bataillons de guerre deux cents hommes pour boucher le trou en question.

Nous sommes assez mal ici, et campés dans un marais. Mes hommes prennent la fièvre. Je m'en défends avec de l'eau de vie, du vin et de l'exercice. Cela, heureusement, ne durera pas, puisque nous partons incessamment. Mais voici un autre embarras : ma femme, à qui j'ai écrit de venir me joindre, me trouvera sans doute parti, de manière que la voilà exposée à courir seule après moi ! Cela m'inquiète.

Embrassez ma bonne tante pour moi. Votre rhume est sans doute passé, je le souhaite et vous embrasse.

1er Prairial. Huningue. — Je reçois, en ce moment, votre lettre du 25 germinal. Nos courses sont, sans doute, cause de ce retard. Je vous fais passer la procuration que vous m'avez demandée ; je ne sais pas quels moyens le jeune Coquardeau doit employer pour joindre mon bataillon plutôt qu'un autre.

Je reçois mauvaises nouvelles sur mauvaises nouvelles. On m'écrit que ma femme, partant pour me joindre, a pensé périr à trois heures de chez elle. Ses chevaux, jeunes et peureux, se sont emportés, ont brisé les brancards de la voiture, et l'ont jetée dans un fossé. On me dit qu'elle en est quitte pour une contusion au bras, mais, comme elle ne m'écrit pas elle même, je m'imagine qu'il y a quelque chose de plus.

Elle est toujours chez elle, et il y a un mois que je n'ai reçu de ses nouvelles.

Mon plus beau cheval, Coco, est malade et n'est pas hors de danger. Je suis excédé de détails fastidieux et rebutans; mon bataillon est réduit à presque rien. J'ai envoyé cinq cents hommes aux bataillons de guerre, avec onze officiers. On me dit qu'un des chefs, malade, vient me remplacer ici, et que j'irai prendre le commandement de son bataillon à l'armée. Je désire bien que ce soit plus tôt que plus tard. Je m'ennuie et me dépite, ici. Je suis bien content que ma bonne tante se porte un peu mieux. J'espère que le beau tems et la raison lui feront prendre le dessus, et que, quand je la verrai, je la trouverai en bonne santé. Je vous remercie de toutes les démarches que vous faites pour moi.

27 *Prairial.* Au couvent du mont Saint-Bernard, dans les Alpes. — Depuis ma dernière lettre, vous voyez, mon cher ami, que j'ai couru le monde!

En partant d'Huningue, nous sommes allés au camp devant le petit Bâle, et, le lendemain, nous sommes partis pour Vevey, sur le lac de Genève. Nous avons traversé la Suisse par Soleure, Berne, Fribourg et Vevey. J'ai vu avec plaisir ce beau pays. Arrivé à Vevey, j'ai demandé à mon hôte des renseignemens sur Clarens, sur Madame de Warens; on m'a tout fait voir. J'ai reconnu que ce pays, tout beau qu'il est, a gagné beaucoup à être décrit par Jean Jacques.

Je suis resté trois jours à Vevey, et j'ai reçu l'ordre de me rendre ici en trois jours de marche. J'ai donc traversé le pays de Vaud et une partie du Valais. Ce pays est très curieux par ses montagnes, ses torrents et ses chûtes d'eau. Arrivé à Martigny, on m'envoya ici avec quatre compagnies pour défendre le passage aux Autrichiens qui se trouvent à deux lieues d'ici. Je ne pense pas qu'ils essayent de passer; le seul sentier praticable n'est qu'un sentier dans la neige, où l'on risque, dans cette saison, d'être englouti par des monceaux de neige qui tombent des montagnes.

De Martigny ici, il y a dix lieues à monter par un chemin assez praticable, jusqu'à Saint-Pierre. Là, on laisse son bagage, on enfourche un mulet et, après s'être recommandé à Dieu, on part. On chemine à travers des neiges éternelles, par un sentier fort étroit et côtoyant un torrent qui fait un bruit à ne pas s'entendre. Il est semé de rochers détachés des montagnes, qui roulent sans cesse. Ce spectacle est vraiment beau. Cependant :

J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui, d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux.

Arrivés ici après trois heures d'une pénible marche, on trouve une grande maison, habitée depuis à peu près cinq cents ans, par de bons

religieux hospitaliers, dont vous avez, sans doute, lu l'histoire. Elle est située dans une petite gorge entre deux rochers. A côté, il y a un petit lac d'à peu près cinquante pas de long, sur vingt-cinq de large. Il est gelé encore, en ce moment. Plus loin, et où commence le territoire du Piémont, est un petit plateau où l'on voit encore les débris d'un temple de Jupiter qui donna le nom à la montagne, jusqu'à ce que Saint-Bernard y fondât son couvent. Il fait, ici, aussi froid qu'à Paris au mois de janvier, l'hiver dernier. Nous sommes encombrés, quatre compagnies. Les sentinelles souffrent horriblement. Je ne sais si je resterai longtems dans cette position. Il est de fait que le passage est important à garder, mais malheur à ceux qui en sont chargés! Vous reconnaîtrez aisément, sur la carte, notre position. Cette habitation est la plus élevée de l'ancien continent, d'après les observations des savants.

19 Messidor. Saint-Branchier, dans le Valais. — Je suis redescendu dans la région inférieure, habitée. Le bataillon a été relevé de ses postes sur le mont Saint-Bernard, avant hier. Nous sommes, maintenant, à mî-côte, sur les bords de la Dranse, rivière, ou plutôt torrent qui se jette dans le Rhône.

Je me trouve, ici, tout autre : j'étouffe de chaleur, mais c'est avec bien du plaisir que j'ai revu la verdure, les fruits et les fleurs. Malgré le froid et l'humidité causée par les brouillards qui

règnent sans cesse au Saint-Bernard, je m'y suis toujours bien porté.

L'ennemi est venu nous y voir deux fois: la première, le 29 prairial, et la seconde, le 13 messidor. Il en est résulté que nous avons eu onze hommes de blessés, dont mon adjudant major, et un de pris, et l'ennemi a eu à peu près le même nombre de blessés, et quatre prisonniers.

Je suis, ici, dans un pays vraiment curieux. Beaucoup de gens sont venus du bout de l'Europe pour le voir. On ne fait pas un pas sans rencontrer quelque chose d'étonnant. Pendant mon séjour au mont Saint-Bernard, j'ai lu à peu près ce qu'on peut lire sur ce pays-ci. Je ne reçois point de nouvelles de vous, ni de ma femme; nous avons été longtems sans poste, dans cette division. Je m'ennuie fort; mes nouveaux conscrits sont nus, et, malgré mes instances, on ne leur donne rien. On me prend tout ce que j'ai de bon pour les bataillons de guerre, et on exige, après, que je marche comme un vieux bataillon. J'ai cinq cents hommes sans fusils; j'en ai demandé, rien ne vient. Je suis obligé de désarmer mes compagnies qui se trouvent en première ligne, pour armer celles qui sont en seconde. J'ai été souvent trois et quatre jours sans pain, dans un pays où il n'y a que de la neige pour ressource. J'espère que la belle saison vous donne, et à ma tante, une bonne santé. Je le désire. Je n'ai point entendu parler du jeune Cocardeau ni du jeune Thoumin.

5 *Thermidor*. Brigg. — Je viens, enfin, de recevoir votre lettre du 27 prairial (1). Il était tems! Je suis parti du Saint-Bernard le 17 prairial; je suis resté à Saint-Branchier douze jours, et je suis ici depuis deux jours. Pendant mon séjour à Saint-Branchier j'ai été chargé de placer des postes dans la vallée de Bagnes. J'ai, en conséquence, couru toute cette partie des Alpes. J'y ai rencontré des choses fort curieuses, entre-autres les habitans qui occupent le haut des montagnes l'été, et qui descendent l'hiver. J'ai vu un grand nombre de châlets, et j'ai bu d'excellent lait. J'ai cherché de tous mes yeux quelque chose ressemblant à la bergère des Alpes, mais en vain. Elle n'existe que dans Marmontel.

Ce beau pays est habité par des hommes hideux; les femmes le sont davantage. Un bon tiers des habitans de cette vallée est imbécile. On appelle ces malheureux « crétins ». Ils sont plus ou moins attaqués de cette peste. Ceux qui le sont au plus haut degré sont sourds, muets, dans un délire continuel, sans être dangereux.

Plusieurs se laissent écraser par les voitures sans s'émouvoir, c'est le dernier degré d'avilissement et de dégradation de la nature. Il n'y a pas d'animal qui ne soit supérieur à cette espèce d'hommes; il serait vraiment à désirer

(1) C'est du 7 Messidor. (*Note d'Aubron.*)

que les lois de Sparte fussent en vigueur dans ce pays; elles le purgeraient de ce rebut de la nature.

Nous sommes, ici, dans un pays où la même espèce d'hommes a encore lieu, mais en bien plus petit nombre. Je ne puis en juger moi-même, car cette contrée est déserte. Le pays s'est révolté et, pour le ramener à la raison, on l'a réduit en cendres. Villes, villages, forêts, tout n'offre que des ruines : c'est le spectacle le plus horrible que j'aie vu. L'ennemi occupe les défilés du Simplon, du Saint Gothard. Les paysans nous tourmentent fort et nous inquiètent plus que les Autrichiens. Il n'y a plus de bataillon de garnison; l'ancienne organisation a lieu.

On dit que nous allons retourner à Mayence, pour faire partie de l'armée du général Lefebvre, qui se rassemble dans ce pays. Je le désire fort. On est mieux là qu'ici, et je pourrais embrasser ma Françoise. Elle est à Mayence, et se porte bien.

Quel diable de remue-ménage à Paris! Nous avons beau nous remuer en tous sens, nous n'entendons pas, comme vous, mettre la cave au grenier.

30 Thermidor. — Genève. — J'ai reçu votre lettre du 1er, au moment où je décampais du vilain pays du Haut Valais, dont je crois vous avoir donné une description en raccourci. Je suis, maintenant, dans la patrie de Jean Jacques. J'ai revu avec plaisir le beau pays de Vaud,

Vevey, Lausanne, etc. En passant sur le pont de Saint Maurice qui sépare le Valais du pays de Vaux, j'ai fait un grand soupir, et des vœux au Ciel pour ne plus retourner dans un pays où il n'existe pas d'homme qui ait forme humaine. J'ai été fort bien reçu de mon hôte de Vevey et de la Société de jolies Vaudoises, où m'a conduit faire la partie de reversis, ma vieille hôtesse.

J'ai vu avec ravissement le beau spectacle que les curieux viennent voir du bout du monde, le coteau magnifique qui règne le long du lac, depuis Vevey jusqu'à Genève, et surtout le coup d'œil, au soleil couchant, de Genève, vu du côté de Lausanne. Nous sommes, ici, assez bien, quoique chèrement et chez des gens qui ne nous aiment pas. J'ai remarqué que, partout où on n'aime pas la patrie française, on reçoit assez bien les Français individuellement. Cependant, je n'ai encore vu personne ici, que dans les auberges, et on est admis difficilement dans les sociétés.

Mon bataillon est caserné; j'espère rester ici jusqu'à ce qu'il soit habillé et armé. Ma femme se portait bien, le 8 thermidor, date de sa dernière lettre; elle s'ennuie fort à Mayence, elle craint de ne pas y être tranquille longtems, et ne sait où aller. Dans ce cas, elle veut venir au dépôt du régiment, à Belfort. Je pense qu'elle serait plus convenablement près de vous. Dites m'en votre avis; cela la forcerait de finir d'apprendre le français, ce qu'elle ne fera pas, loin de moi, en Allemagne, et elle pourrait tenir

compagnie à ma bonne tante. A la vérité, dans le commencement, la conversation ne serait pas brillante, mais deux ou trois mois arrangeraient le tout. Ma femme, à qui j'en ai parlé tout doucement, prétend que, si éloignée de moi, elle ne me reverra plus, et elle a de la peine à entreprendre un si long voyage, seule. Dites-moi ce que vous en pensez.

Coco va mieux, mais je suis obligé de m'en défaire. C'est vingt louis de perdus. On me doit trois mois d'appointements et, aux soldats, quatre décades. Ci-joint est le certificat que vous me demandez.

J'ai reçu, avec la vôtre, une lette du citoyen Sotoin, par laquelle il me prie de le rapprocher de moi. S'il vient, ainsi que le jeune Coquardeau, je tâcherai de leur alléger la corvée. Il n'y a plus de bataillon de garnison. Mon bataillon se nomme maintenant 3e bataillon et fera la guerre, de fait et de droit, lorsqu'il sera habillé et armé.

8 Vendémiaire an VIII. — Lichtensteig en Suisse, route de Saint-Gall. — Vous ne répondez pas, mon cher ami, à ma lettre de Genève. Je suis parti de Genève le 8 du mois dernier, et suis venu rejoindre les deux premiers bataillons de la demi brigade en avant de Zug, sur la rivière de la Linth, au village de Reichenbourg. Là, on nous a réorganisés suivant le nouveau système. Comme second chef, j'ai le second bataillon. On a réparti les anciens soldats et conscrits dans les trois bataillons.

Le 4 de ce mois fut le jour choisi pour une attaque générale. L'ennemi était posté très avantageusement de l'autre côté de la Linth, vis à vis de nous, sa droite se prolongeant le long du lac de Zurich, Zurich, la Limmat, et enfin l'Aar jusqu'au Rhin. A notre droite étaient les 2e et 3e divisions postées, la 2e sur Glaris, la première dans le Valais. Il s'agissait, pour nous, de passer sous le feu de l'ennemi retranché derrière la rivière peu large, mais rapide et profonde. Le principal point d'attaque fut résolu sur Schweitz, et une fausse attaque sur Uznach.

L'attaque commença par cent nageurs qui, nus et armés de piques, eurent l'audace d'aller égorger les postes ennemis, semant la terreur et le désordre dans le camp ennemi, et nous donnèrent les moyens d'approcher la rivière avec les barques qui furent bientôt à l'eau. On passa d'abord nos carabiniers et les grenadiers; nos moyens de passage étaient si faibles qu'à peine pouvait-on passer trente hommes à la fois. L'ennemi, s'apercevant de cette lenteur, revint à la charge avec quatre pièces de canon et deux bataillons. Nos grenadiers, à peine passés, souffraient beaucoup, et se replièrent insensiblement. J'étais alors passé, et je vis l'expédition prête à manquer, faute de moyens de passage. Nos grenadiers, moi, et ce que j'avais aurait été tué ou pris.

Cependant, les grenadiers et carabiniers ne cédaient le terrain que lentement. Je n'avais que

deux compagnies de passées. Je patientai. J'activai autant que possible le passage; enfin, l'ennemi étant sur le point de nous renverser dans la rivière, aucun de nos généraux ne se trouvant passé, et n'ayant point d'instructions, je me trouvais fort embarrassé. Je pris le parti de charger avec ce que j'avais; j'ordonnai à mes tambours de battre la charge et, formant en colonne mon peu de monde, je tombai sur l'ennemi. Dès les premiers pas, le général en chef ennemi Hotze, qui menait lui-même le 60e régiment hongrois, fut tué. Le désordre s'ensuivit, et je menai l'ennemi battant une lieue et demie. Là, je m'arrêtai. J'avais trop peu de monde pour m'arrêter davantage, et j'attendis, en tiraillant, des renforts.

Ils arrivèrent enfin et, pour le second acte, nous chargeâmes l'ennemi deux grandes lieues, sans nous arrêter, laissant à droite et à gauche l'ennemi qui se rendait par compagnie. Je bivouaquai à Gawen, sur la route de Lichtensteig; notre division prit seule quatre mille hommes et six pièces de canon.

Je n'ai pas eu l'honneur de voir les Russes, mais j'apprends qu'ils ont été battus sur Zurich, à plate couture. On porte la perte générale de l'ennemi à 18 000 hommes. Tout leur parc et bagage et leur armée ont repassé le Rhin. Je me suis porté, avec deux pièces de canon, un escadron de hussards et mon bataillon, jusqu'à Rochac, sur le lac de Constance.

Mais voici le diable : Souwarow est arrivé le

lendemain de notre attaque, avec 20000 Russes, sur la division du général Lecourbe, vers Glaris et Schweitz. Cette division a souffert, mais en ce moment, 65000 hommes de notre infanterie vont à la rencontre de ces Messieurs, et j'espère qu'on les arrangera de manière qu'ils s'en souviendront. Je ne crois pas être de la fête; je garde la route de Saint-Gall, qui se trouve au flanc gauche du corps qui doit agir devant Souwarow, avec mon bataillon, deux escadrons de hussards et deux pièces d'artillerie légère. Je n'ai perdu que trente hommes de mon bataillon, mais notre troisième en a perdu 160. Je vous écris à la hâte. Je n'ai pas un moment, et j'ai déjà quitté et repris cette lettre quatre à cinq fois.

4 Brumaire. — Ragatz. — L'affaire des Russes, après beaucoup de gâchis, a enfin bien tourné. Souwarow s'est retiré, non sans perte. J'ai vu beaucoup de prisonniers; ils sont affreux, en guenilles et décharnés. Quoique je n'aie pas eu affaire à ces Messieurs, je me suis trouvé humilié que d'aussi vilains b... nous aient si souvent frotté les oreilles, et d'abord en Suisse. Heureusement que nos soldats commencent à les connaître, et j'espère qu'il ne nous en imposeront plus. Il faut convenir qu'ils sont très braves et bien commandés, mais ils sont stupides, maladroits, très aisés à tuer, et ils rebroussent poil comme d'autres, lorsqu'on garde bonne contenance devant eux.

Je ne sais si je les verrai bientôt, mais ils ne sont pas devant nous, nous avons affaire aux beaux et polis Autrichiens, et, toutes réflexions faites, je n'en suis pas fâché. Notre armée est tout entière sur le Rhin, excepté nos deux premières divisions de droite, et nous sommes de la troisième. Nous sommes, ici, devant Mayenfeld, les Autrichiens de l'autre côté du fleuve, avec force canons. A notre droite est la vallée de Vättis, que l'ennemi occupe encore en avant de Tamina, avec près de trois mille hommes. Avant hier, j'ai été commandé avec quatre de mes compagnies pour aller le tâter sur ce point, et le reconnaître. J'ai concentré, de l'autre côté du village de Vättis, 300 hommes avancés du régiment n° 25 bohémien, soutenus par 300 hommes du régiment n° 60 hongrois. J'ai lâché sur les premiers mes carabiniers et deux compagnies de chasseurs. Après une fusillade très vive, ces Messieurs m'ont abandonné le champ de bataille. Je leur ai tué un officier, pris 23 hommes et blessé environ 10. J'ai seulement perdu sept hommes blessés, dont deux mourront.

Les Hongrois venant au secours des Hongrois battus, la partie étant trop inégale et ma mission étant remplie, je me suis replié en plein jour, et il faut que ces Messieurs aient été contents de la danse, car ils ne m'ont pas suivi. On dit que nous passerons bientôt le Rhin, ce sera vif.

Je me porte très bien. Ma femme, forcée de

quitter Mayence, est venue au dépôt de la demi brigade. Comme je suis sans le sol et qu'elle ne peut en recevoir de son père, le pays de Mayence étant en remue ménage, je lui écris de rester à Belfort avec le peu d'argent qu'elle a, jusqu'à ce que je puisse lui envoyer 25 à 30 louis, sur 60 que me doit la République. Elle m'écrit qu'elle se trouve bien avec la femme d'un officier de mon bataillon, sa payse. Je ne serai cependant pas tranquille, qu'elle ne soit près de vous. Elle me mande qu'elle se trouve bien étonnée, sans père, mère, ni sœurs, et qu'il ne tiendra pas à elle qu'elle ne trouve une partie de tout cela près de vous et de ma bonne tante. Elle se presse d'apprendre le français, et c'est toute son inquiétude. Elle ne cesse de me répéter que je vous prévienne bien de cet inconvénient; je voudrais déjà qu'elle fût près de vous.

27 *Brumaire*. Oberried, près Altstelten, sur le Rhin. — Depuis ma dernière lettre, nous n'avons fait que peu de chemin, tantôt à droite, tantôt à gauche. Quatre jours après ma petite affaire, sur les renseignemens que je donnai, on décida d'attaquer l'ennemi sur Tamina, pour le rejeter de l'autre côté du Rhin. Le général Mortier prit mon bataillon, le 3e, et 30 chevaux, et nous marchâmes. J'avais la tête de la colonne, et les tirailleurs étant parvenus à leurs postes, je chargeai l'ennemi. Il ne tint pas à cette charge, quoiqu'il eût été renforcé. En une demi heure, tout ce qui se trouvait dans la gorge fut

tué ou pris. Cinq officiers et trois cents hommes du régiment allemand furent nos prisonniers. Nous parvînmes en haut du mont Gungels, et il était question d'emporter Tamina... L'ennemi y avait quatre bataillons et une pièce de canon.

Après quelques tiraillements pour reconnaître l'ennemi, le général m'ordonna de charger. Le 3e bataillon était resté en réserve. Nous avions l'avantage du terrain, qui baissait jusqu'au Rhin. Après avoir jeté deux de mes compagnies à droite et à gauche, je mis pied à terre, à la tête de mes carabiniers, et nous courûmes droit à la pièce. L'ennemi s'étonna et plia bientôt. Nous fûmes quittes pour une seule décharge à mitraille, sans effet. Nous culbutâmes l'ennemi dans le Rhin, en fîmes un grand nombre de prisonniers, et la pièce de canon nous resta. Mon bataillon donna seul dans toute la journée, et je n'eus que douze hommes blessés, dont un capitaine. Nous fîmes plus de quatre cents prisonniers.

Nous partîmes de Tamina après avoir été relevés, et revînmes à Ragatz. De là, nous descendîmes le Rhin jusqu'ici. Tout est tranquille. Nous serions bien, si le pays était meilleur et si le pain, la viande et l'argent nous parvenaient plus souvent. Mais la troupe est vraiment à plaindre.

J'ai reçu des nouvelles de ma femme; elle se porte bien. Elle espère toujours me voir cet hiver, après quoi elle se rendra à Paris près de vous. Elle ne cesse de me répéter qu'il ne

tiendra pas à elle qu'elle ne retrouve, près de vous et de ma bonne tante, les parens qu'elle pleure. Elle est seulement inquiète de ce qu'elle parle difficilement le français. Je la rassure en lui disant que vous serez indulgents à son égard, et qu'en six mois, elle saura parler comme moi.

On parle d'un grand remue ménage à Paris; j'avoue que je n'y vois goutte, jusqu'à ce que l'on veuille bien s'expliquer. Le nom de Bonaparte seulement me rassure; et, comme notre devoir, ici, est clair, (les Autrichiens sont devant nous) je m'inquiète peu. Le nom de mon général de division est, depuis huit jours, *Gazan*. Mais cela change si souvent, notre armée est si singulièrement organisée, qu'on sait rarement à qui l'on a affaire.

21 Frimaire. Belfort. — La demi-brigade, mon cher ami, part pour la Provence (Barcelonnette), d'où elle doit aller probablement en Italie. J'ai obtenu la permission de passer par ici pour voir ma femme et l'embarquer pour aller vous joindre. C'est le meilleur parti. Au moins serai-je tranquille sur son sort! Je lui remets vingt-cinq louis pour son voyage. Elle partira d'ici à huit jours. Elle a besoin de ce tems pour vendre sa voiture. Ensuite, elle prendra la diligence, ce qui sera moins cher que la poste. Je lui laisse une lettre (1) pour vous, dans

(1) Elle n'a pas été envoyée: Son épouse est arrivée le 4 ni-

laquelle elle marquera elle-même le jour de son départ et celui de son arrivée, afin que vous puissiez lui rendre le service, bien important, d'aller au devant d'elle.

Quant au logement, à la nourriture, aux frais qui résulteront de tout ceci, il suffira de dire à ma femme de quoi il s'agira. Elle vous remettra, en arrivant, quatre louis. Écrivez-moi, sur le champ, le détail du ménage. Je m'en chargerai et vous adresserai, à vous, l'argent nécessaire. Cela évitera le désagrément que vous pourriez avoir pour vous bien comprendre ensemble. Les quatre louis vous mèneront assez de tems pour que vous receviez de mes nouvelles. Malgré toute l'économie qu'il faut que j'apporte dans l'administration de mes finances, je vous prie pourtant, de faire voir à ma femme ce qu'il y a de plus curieux, l'Opéra et les spectacles où l'on fait de la musique. Quant aux autres, elle n'y entendroit rien et c'est parfaitement inutile. Ma Françoise est d'un caractère doux, aime beaucoup à s'occuper. Elle ne peut manquer de s'arranger avec vous.

Adieu, mon cher ami, je pars demain pour rejoindre le corps à Genève, où il passe le 30 de ce mois. Voilà de nouveaux embarras que je vais vous causer. Votre amitié pour moi me rassure, et je n'ai pas besoin de vous parler de ma recon-

---

vôse. Il propose de prendre une femme de ménage, dont il veut faire seul la dépense ; on n'en a pas pris. (*Note d'Aubron*).

naissance. Ma femme et moi vous embrassons bien, ainsi que ma bonne tante. Crainte que vous ne soyez pas averti à tems de l'arrivée de ma femme, je lui remets un billet qu'elle vous remettra par un commissionnaire, afin que vous puissiez la venir chercher. Je prends toutes précautions, car vous sentez combien se trouve embarrassée une étrangère qui s'explique mal dans la langue du pays.

4 Nivôse. Chambéry. — Je suis arrivé ici en bonne santé. Le froid est très vif, et nous souffrons assez en route. Dans cinq à six jours, nous serons, je crois, à Barcelonnette, où nous devons recevoir de nouveaux ordres. Ma femme a dû partir le 30 de Belfort, et doit arriver chez vous le 4. Je joins ici un mot pour elle. Je vous prie, aussitôt son arrivée, de m'en écrire un mot. La saison est si dure que je ne suis pas sans inquiétude. Nous traversons un vilain pays, on y gèle; il n'y a tel, pour avoir chaud, que les pays du Nord. Je crains fort que nous n'arrivions en Italie un peu tard. On dit Coni pris et Gènes occupée par les Autrichiens. Nous ne savons encore sur quel point nous marcherons.

On nous assure que, bientôt, nous serons payés de tout ce qu'on nous doit. Cela est bien nécessaire. Nos soldats, et même les officiers, sont bien malheureux. Écrivez moi, je vous en prie, ce que vous pensez de ma femme, et les détails des petits arrangements du ménage. Il faut, pour ma tranquillité, que je sache que vous

et ma bonne tante êtes contents d'elle. Je lui écrirai peu en allemand, pour la forcer à se presser de comprendre entièrement le français. En conséquence, je vous prierai de lui redire ce que je lui aurai écrit pour elle. J'embrasse bien ma bonne tante et lui recommande ma femme. On parle déjà d'un contre ordre pour notre route.

P.-S. — *10 Nivôse.* Vienne, sur le Rhône. — Nous avons eu contre ordre à Chambéry et, dans l'incertitude, je n'ai pas mis cette lettre à la poste. Notre route est maintenant sur Nice, où je vous prie de m'écrire, en m'adressant mes lettres à *l'armée d'Italie*, *aile droite*. La mère de mon secrétaire, qui se nomme *Vve Colard*, *fabricante à Wassy*, *département de la Haute-Marne*, vous adressera deux louis que j'ai avancés à son fils. Je prie ma tante de les accepter pour de petits faux frais. Par réflexion, je vous envoie ici deux autres louis que je vous prie d'employer à promener ma femme et à lui faire voir les principaux spectacles.

J'en use bien librement avec vous, mais je vous prie de vous rappeler les soins plutôt paternels qu'amicaux que vous m'avez rendus dans mon jeune âge, et de me pardonner les embarras sans nombre que je vous cause. Aussitôt ces deux louis usés, dites le moi, je vous en enverrai d'autres, si j'en ai. Je le crois, car on nous promet de nous payer. Mettez moi, je vous prie, au fait de tous les détails du ménage. Adieu.

7 *Pluviôse*. Vence, près Nice. — Je n'ai pas reçu votre lettre adressée à Barcelonnette ; à la vérité, nous n'avons pas passé par cette ville. Le bruit qu'a fait la 2e demi brigade, en passant à Grenoble, et qu'on a cru d'un dangereux exemple pour nous, nous a fait passer par Vienne, Valence, Avignon, Aix, etc. Le froid nous a quittés vers Avignon, et notre route a été heureuse jusqu'ici ; à cela près d'une rude corvée que la confiance qu'a en nous le général en chef, nous a procurée en passant près Draguignan.

Voici le fait : plusieurs corps entiers de la malheureuse armée d'Italie ont abandonné leurs postes et leurs officiers, et sont partis avec leurs drapeaux et leurs armes, sous le prétexte que, sous huit ou neuf mois, ils sont sans paye, sans souliers, sans vêtements. A l'arrivée du général Masséna, plusieurs de ces corps, prenant confiance dans ses promesses, sont rentrés dans le devoir et, sur sa simple invitation, sont retournés à l'armée. Mais les soldats de la 24e demi brigade de bataille et la 18e légère s'y sont refusés formellement, et ont juré qu'ils ne sortiraient pas de Draguignan, où ils s'étaient cantonnés de leur autorité.

Une telle insubordination était d'un dangereux exemple : le général résolut d'employer la force. Il envoya l'un de ses aides de camp nous attendre à Brignoles, et nous donna l'ordre de désarmer les mutins, au nombre de douze cents.

(*A suivre*).

Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Madame Adélaïde (6 août 1830 — 20 avril 1831).

Rochecotte, 6 août 1830.

Mademoiselle,

Je viens, avec toute la France, vous saluer du nom de notre bon ange! Oui, Mademoiselle, c'est ce que vous avez été à l'heure du danger!

Vous dire, Mademoiselle, que l'événement que nous admirons était le vœu de mon cœur, est superflu. Vous le saviez depuis longtemps.

---

(1) Communication de M. Frédéric Masson.

Sous ce titre : *Le prince de Talleyrand et la Maison d'Orléans*, Mme la comtesse de Mirabeau a publié, en 1890, un volume de lettres du roi Louis-Philippe, de Mme Adélaïde et du prince de Talleyrand (12 novembre 1833-31 décembre 1834).

Celles qu'on trouvera ci-après, comprises entre les dates du 6 août 1830 et du 20 avril 1831, émanent de Talleyrand, ambassadeur de France à Londres, et de la duchesse de Dino, sa nièce. Elles sont adressées à Madame Adélaïde, dont l'influence sur la politique de son frère est bien connue.

Or si l'on considère qu'avant de prendre une décision importante, le roi ne manquait jamais de consulter Talleyrand, et que ses lettres sont écrites à une époque où le prudent diplomate empêchait le duc de Nemours de prendre possession du trône de Belgique, pour y laisser monter le prince Léopold de Saxe-Cobourg, il est facile d'en apprécier la valeur et le haut intérêt.

Elles apportent, de plus, par les anecdotes et les appréciations qu'elles renferment, la peinture au vif du caractère de Talleyrand.

Nous avons lieu d'espérer que cette première série de lettres ne sera point la seule que nous publierons, et qu'on pourra prendre, ainsi, du célèbre diplomate, une idée plus exacte que celle qu'il a fournie dans ses *Mémoires*.

Comment vous connaître, comment être éternellement unie à M. de Talleyrand et ne pas souhaiter ardemment le triomphe de vos vertus et de votre cause qui est celle de tout le pays ?

Je n'ai pas l'impertinence de croire que mon nom se présente au souvenir de Monsieur le Duc et de Madame la Duchesse d'Orléans, mais s'il en était ainsi, leurs anciennes bontés me font espérer que ce ne serait pas sans se dire qu'il n'est pas un cœur qui leur soit plus *sujet* que le mien.

Agréez, Mademoiselle, avec bonté, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, de Votre Altesse Royale

La très humble et très obéissante servante.

Duchesse de Dino,
née princesse de Courlande.

2 octobre 1830.

Mademoiselle m'a ordonné de lui écrire, j'obéis.

Ma traversée a été mauvaise ; mais, deux heures après, je n'y pensois plus.

Londres, au premier aspect, m'a paru beaucoup plus beau que je ne l'avais laissé. Il y a des quartiers absolument neufs : Mademoiselle ne les reconnaîtrait pas. La population en a fort augmenté : il y a, aujourd'hui, quinze cent mille âmes, si l'on peut désigner par *âmes* les égoïstes qui l'habitent. J'y ai trouvé, à mon grand étonnement, le 24 septembre, un assez beau soleil.

Les ministres en avaient profité pour aller à la campagne : je voudrois bien que les nôtres, et surtout le Roi, pussent quelquefois en faire autant.

Charles X doit quitter le bord de la mer; il accepte la superbe maison de Lord Arundel, qui est à cinquante milles, environ, dans les terres. Le gouvernement anglois lui avoit fait insinuer qu'en résidant si près de la mer il donneroit prétexte à beaucoup d'intrigans de s'établir, par des passages souvent répétés, comme chargés de commissions qu'ils n'auroient jamais reçues. C'est du duc de Wellington que je tiens ce petit détail.

Le gouvernement anglois est, sur cette question, très loyal. Charles X a écrit à Vienne pour demander à résider dans les États héréditaires. On ne connaît pas encore la réponse qui lui a été faite. Je crois aujourd'hui le Duc très convaincu que le mouvement françois de la fin de Juillet n'a été conduit par personne, que l'indignation a été le lien général, qu'il n'y a pas eu une seule intrigue, que Monsieur le Duc d'Orléans a été forcé d'accepter la lieutenance générale du royaume, et plus tard la couronne, qu'en l'acceptant il a rempli un devoir, et qu'en remplissant un devoir il a rendu un service essentiel à toute l'Europe.

Le Roi a, ici, beaucoup d'admirateurs et beaucoup de personnes qui l'aiment. Son éloge est dans toutes les bouches. J'aurois autant aimé

qu'il ne fût pas dans le dernier discours de Hunt; mais il faut se soumettre à ce que l'on ne peut empêcher : c'est une mauvaise amitié à subir.

Le vœu de tous nos partisans à tête politique est que le ministère reste, et que la Chambre ne soit pas dissoute. Ce que je dis là, je l'ai recueilli chez nos amis les plus chauds : je ne compte pas dans ce nombre une espèce de fou qui s'appelle M. Ledieu, qui écrivoit mille folies à Londres, et qui est allé les dire à Paris.

M. Ouvrard n'est plus ici; il y tenoit tous les mauvais propos qu'il jugeoit utiles à ses affaires. On lui a laissé ici trop de portes ouvertes; les marchands de Londres disent qu'il cherche à faire un emprunt pour les Espagnols qui, d'Angleterre et de France, retournent en Espagne.

Il me semble que voilà une lettre bien longue et que je dois la finir en répétant que c'est par obéissance que j'écris.

P. S. On ne me tient pas assez informé des nouvelles de la Belgique. Ce que j'apprends, à cet égard, me vient toujours par le cabinet anglais.

M. de Bourmont est à Bullwanth. Ouvrard était ici en relation avec M. Mauguin.

Londres, 7 octobre 1830.

Mademoiselle doit, je pense, être frappée de l'amélioration de notre position ; car les nouvelles de France me paroissent telles que nous

pouvons le souhaiter pour l'intérieur, et l'état du dehors, que je puis juger d'ici, me semble dans la route qui doit convenir au Roi; il s'améliore chaque jour. Son ambassadeur jouit, ici, d'une considération que n'avoient pas ceux de Charles X. Les prévenances pour notre ambassade arrivent de partout. Les dires qui circulent si abondamment à Londres sur les plus petites, comme sur les plus grandes choses, depuis les clubs jusqu'aux sallons, sont de nature à nous prouver que nous avons pris la vraie route des affaires et de la société. La question de la Belgique est dans la voie où elle doit être pour éviter la guerre. Chaque jour amène un progrès dans ce sens : mais si l'on vouloit forcer, par une hâte importune, la marche du cabinet anglois, si on ne laissoit pas le tems émousser ce qui est un peu anguleux, on feroit, je le crois, de la moins bonne besogne. Je trouve, à cet égard, les Affaires étrangères un peu trop pressées.

Voilà toutes les reconnoissances que le tems et la réflexion ont fait arriver : la Prusse et l'Autriche se placent sous l'influence et l'impulsion angloise dans toutes les complications belges, et cette influence-là sera favorable à la conservation de la paix. Je regarde cela comme un bienfait du tems; il falloit lui laisser faire tout son effet, permettre aux esprits de revenir de leur première surprise; il falloit que quelques préventions s'effaçassent, et surtout il falloit laisser à notre gouvernement le tems de rassurer, par ses

actes, le dehors qui étoit si disposé à nous croire voisins de l'anarchie. Il n'y a pas de démarche qui n'eût été fâcheuse, si elle avoit été faite à travers de l'effervescence des clubs. Maintenant les choses sont placées où elles doivent l'être, et je crois qu'ici nous avons fait ce qu'il y avoit de plus commode pour le goût françois, en faisant arriver de Londres des ouvertures d'intelligence.

L'initiative de notre part me paraissoit devoir nous mettre moins à l'aise, et je regrette qu'on en ait jugé autrement à Paris. J'ai trouvé un peu de jeunesse dans la démarche qui a été faite directement par M. Molé vis à vis du duc de Wellington, et que je n'ai connue que par lui : il s'est, par là, exposé à trouver prise depuis deux jours la détermination qui en étoit l'objet. Du reste, c'est fait, et il ne faut jamais revenir sur ce qui est fait.

Ma présentation a eu lieu hier : j'ai eu tout sujet d'en être satisfait, et le discours que Mademoiselle connoissoit a été fort approuvé, même dans l'intérieur du Roi.

Je crois que l'impression en plaîra à Paris. Parlant au nom de notre roi et de la France, je me suis retrouvé avec ma voix de l'Assemblée constituante. Mademoiselle me permettra de la quitter pour le soleil qui est si rare ici et dont je vais jouir quelques momens.

T.

J'envoie, pour Mademoiselle toute seule, la copie d'une lettre que j'écris aujourd'hui à

M. Molé. C'est une lettre toute particulière qui tient à ce que j'ai cru utile de faire finir quelques dispositions à aigreur que je veux toujours éviter.

A M. Molé.

8 octobre.

Nous nous connaissons, nous nous aimons, nous voulons les mêmes choses, nous les comprenons de même, nous les voulons de la même façon, notre point de départ est semblable, notre but l'est aussi : pourquoi, sur la route, ne nous entendons-nous pas ?

Il y a là quelque chose que je ne comprends pas bien, et qui sera, je l'espère, fort passager.

Notre correspondance n'est ni amicale, ni ministérielle : il me semble cependant qu'entre nous deux il doit en être autrement, et je viens, avec tout mon vieil intérêt, vous le demander. Une confiance moins parfaite, une entente moins intime pourrait nuire, entraver, arrêter les affaires, et j'en serois malheureux : notre amitié en souffriroit et j'en serois très faché.

Si ma façon de comprendre les affaires est passée de mode, il est plus simple de me le dire tout naturellement. Soyons donc bien ouverts l'un à l'autre. Nous ne ferons bien que si nous les traitons avec cette facilité qui naît de la confiance. Vous me trouverez disant tout, excepté ce qui me paroît sans importance aucune : c'est ainsi que je fesois avec l'Empereur et même avec

Louis XVIII. Je sais que la France actuelle n'en est plus à cette vieille condition, qu'elle est dans ce qu'on appelle le mouvement; mais moi qui suis ici sur le sol de la vieille Europe, je sens qu'il faut laisser au tems tous ses droits et que de nous presser est trop hors des habitudes angloises pour ne pas nous ôter un peu de l'espèce de poids qu'il faut donner à toutes nos démarches. Le gouvernement anglois est et sera, soyez-en sûr, très bien pour nous.

Mille amitiés.

TALLEYRAND.

A Madame Adélaïde.

Londres, 15 octobre, 7 heures, 1830.

J'ai l'honneur d'envoyer à Mademoiselle un état de situation de la liste civile angloise pendant les dix dernières années, et le projet soumis cette année à la Chambre des Communes. Mademoiselle verra que la différence est d'environ 170 à 180000 mille livres sterling. Il y a, à présent, à la Chambre, quelques discussions de détail, mais on croit que la diminution ne passera pas 130000 livres sterling. J'ai cru qu'il serait agréable au Roi d'avoir ces différens états, et je prie Mademoiselle de vouloir bien les lui remettre.

Les ministres étrangers sont toujours dans les mêmes rapports avec nous, aux conférences. Ce que le duc de Wellington propose ou soutient

est toujours adopté par eux. Je crois qu'il est fort important, pour nous, que nous le conservions à la tête des affaires, au moins jusqu'à ce que le sort de la Belgique soit décidé : car nous ne pouvons pas nous dissimuler que la Russie ne cherche à contrarier toutes nos démarches vis à vis des cours sur lesquelles elle a de l'influence : aussi le langage de M. Matussiewiz est-il un peu changé. M. de Lieven arrive ici sous peu de jours. Madame de Lieven, éloignée du duc depuis le ministère de M. Canning, cherche à se rapprocher de lui.

La majorité ou la minorité, dans la séance où l'on ira aux voix sur la proposition de M. Brougham, me paraît d'une grande importance : vous en serez instruite immédiatement après la séance, mais probablement Rothschild aura déjà son courrier. Le ministre anglais est toujours instruit par lui dix ou douze heures avant l'arrivée des dépêches de lord Stuart. Et cela ne peut pas être autrement : les bateaux sur lesquels les courriers de la maison Rothschild s'embarquent sont à leur maison, ne prennent point de passagers, et partent par tous les tems.

J'ai lu et relu l'exposé de la question belge, tracé par une main auguste, et je suis resté frappé de la haute raison et de la connaissance du pays dont il est empreint.

Voici, autant que les renseignemens que j'ai recueillis de tout côté me permettent de l'établir, la situation du pays et des partis :

Le congrès belge est l'expression vraie du vœu national : la majorité y est incontestablement monarchique. Les premières opérations et le choix de son président l'indiquent suffisamment. Le parti républicain et le parti de la réunion à la France y sont représentés dans des proportions à peu près égales. Si le parti monarchique était unanime sur le choix du prince, l'avantage lui resteroit, sans doute : mais il se divisera sur cette question qui, pour un grand nombre, pour le clergé, par exemple, passe avant celle même du principe et de la forme du gouvernement. Mais il y a, dans le parti monarchique, une fraction plus opposée peut-être à la personne du prince d'Orange et à la Maison de Nassau en général, qu'à l'établissement même de la République : c'est là l'écueil à craindre. Si un accord préalable, si des concessions mutuelles et des sacrifices de préventions aux principes, ne précèdent pas la discussion et n'impriment pas, dans le congrès, au parti monarchique une action uniforme, les partis opposés se fortifieront de ses divisions et, en s'unissant, reprendront peut être l'avantage. La République sera le premier effort tenté par eux, l'union à la France, si le premier échoue.

En admettant l'unité du parti monarchique, il y aurait encore un autre danger. La tactique des opposants sera, surtout si le prince d'Orange est élu, d'attaquer le Congrès dans sa formation même. Ils constateront son droit et tâcheront

d'invalider ses décisions, en provoquant le peuple contre elles : mais on viendra à bout de ce genre de difficultés.

La fraction pour le prince d'Orange dans le parti monarchique, opposée aux autres fractions, est certainement la plus nombreuse et la plus forte ; elle est plus forte et plus nombreuse, si l'on excepte le choix de M. le duc de Nemours qui rallierait très probablement le plus grand nombre : c'est positif. Mais les puissances deviendraient inabordables.

Le prince d'Orange a certainement perdu lors du bombardement d'Anvers ; il serait mieux posé si, d'Anvers, il était venu droit à Bruxelles. Il sera certainement difficile, mais pas impossible de lui faire reprendre ce qu'il a perdu. Des insinuations faites par les puissances avec ménagements, pourront avoir beaucoup d'effet.

M. de Mérode n'est pas un chef de parti : c'est un instrument du parti prêtre, surtout. Ni lui, ni M. d'Outremont, ni M. d'Hogwoorst n'ont de chance sérieuse.

Le duc de Leuchtenberg n'a de parti que parce que son nom se rattache au souvenir de l'Empire et aux sympathies françoises : sans appui des puissances, ce n'est rien.

L'archiduc Charles, au défaut de M. de Mérode par le parti prêtre. Cette subdivision du parti monarchique catholique est sans force, laissée à elle-même. Elle pourrait, sans aucun doute, décider la question, si elle secondait le parti du

prince d'Orange : mais elle voudrait un changement de religion. Je crois qu'elle en feroit une condition absolue.

Quant aux princes de Naples, de Bavière ou de Saxe, leur nom ne s'est pas présenté aux Belges : ils n'ont pas de parti et pourront bien difficilement en avoir un.

De tout cela il faut conclure que la situation est très compliquée, et il n'est pas douteux que le prince d'Orange n'en fût la plus heureuse solution.

Mademoiselle me dira bientôt que j'écris trop.

T.

Londres, 19 octobre 1830.

Mademoiselle trouvera peut-être que je tiens un peu trop l'engagement de lui écrire, qu'elle m'a ordonné de prendre avec elle. Cependant je crois qu'elle sera bien aise de connaître l'opinion de l'Angleterre sur le procès des anciens ministres. Si le courrier anglais d'hier 18 tombe sous ses yeux, je la prie d'y lire un long article qui est l'expression exacte de la manière dont cette lourde et pénible question est jugée ici. En général, en Angleterre, soit qu'elle soit prise dans les salons, soit qu'elle soit prise dans les gazettes, l'indulgence ne domine pas, à ce sujet.

La raison qui oblige Charles X à aller en Écosse achève de le déconsidérer, et M. d'Haussez assistant aux courses de New-Market n'est pas une des inconvenances les moins remarquées.

On pourrait en trouver aussi un peu au séjour de Madame la duchesse de Berry à Londres, où elle était, hier au soir, chez le comte de Ludolf. Ce matin elle couroit les rues. Alfred Damas, les Bouillé, et M. de Mesnard se promenaient, ce matin, à Hyde Park. On dit qu'elle arrange quelque départ pour la Vendée. Le language du duc de Wellington, sur tout cela, est excellent.

Je remarque que, de jour en jour, on s'intéresse davantage au bon ordre et à la stabilité de la France, et que l'on s'attache de plus en plus à la personne du Roi. On le trouve habile ; et les personnes influentes que l'on avoit d'abord supposées être peu bienveillantes, comprennent maintenant tous les avantages que le Roi porte à la paix de l'Europe, et même elles le disent.

Depuis le départ de M. de Larochefoucauld, par lequel j'ai écrit à M. Molé une dépêche qui mérite l'attention du Roi, j'ai eu la visite du duc de Wellington : il venait insister encore sur ses motifs pour trouver les conférences sur les affaires de la Belgique mieux établies à Londres qu'à Paris. Il est revenu sur la nécessité de faire vite, et il a ajouté qu'on ne pouvait faire vite et bien qu'ici. Il a fait valoir l'insuffisance des légations qui se trouvent à Paris, et a donné tout l'avantage à celles qui sont à Londres. Il a fait valoir, comme dernière considération, la difficulté qu'il y aurait à discuter et à se décider avec calme et dignité, en présence de beaucoup de passions et de beaucoup d'exigences que ce

procès va mettre encore plus en mouvement.

Voilà toute ma gazette du jour : il faut bien la finir, pour ne pas abuser par trop.

T.

Londres, 25 octobre 1830.

Mademoiselle veut savoir un peu en détails les petits faits qui, naturellement, ne trouvent pas leur place dans une dépêche.

Je lui dirai donc que Madame la duchesse de Berry, toujours attendant les effets qui lui viennent de France, passera encore quinze jours chez M. de Ludolf, qui invite chez lui du monde pour la voir (Charles X lui ayant défendu d'accepter les invitations que quelques personnes pourroient lui faire).

La princesse Esterazy a fait demander à la voir, comme nièce de l'Empereur d'Autriche. M. de Ludolf lui a répondu que la marquise de Rosny la recevrait hier à midi.

Madame la duchesse de Berry, malgré son incognito, l'a reçue debout au milieu de son salon, entourée de trois ou quatre personnes de sa suite : l'audience a été de deux minutes, les paroles courtes et sèches, pas un mot d'obligeance, pas même suffisamment de politesse. Du reste, la manière dont elle était tenue, et qui était plus que négligée, n'exigeait pas une réception aussi solennelle. La princesse Esterazy, parente ici de la famille royale et peu habituée à de pareilles façons, en a été choquée : elle l'a

dit, hier, à Mme de Dino. Je croirois que cela fera désirer à la Reine d'accueillir avec sa grâce accoutumée la princesse Esterazy, qui doit passer quarante huit heures à Paris, en allant le mois prochain à Vienne. Mme de Dino l'a fort engagée à ne pas passer par Paris, même quand elle n'y serait que quelques heures, sans aller faire sa cour au Palais-Royal. Mais, comme elle sera une simple voyageuse, la demande de voir la Reine et Mademoiselle sera probablement faite par Mme Dolomieu ou Mme de Montjoie.

M. de Ludolf a prié hier à dîner le duc de Wellington. Il y avait, à ce dîner, le duc de Devonshire et un autre anglais dont j'ai oublié le nom. Le duc m'a dit qu'elle étoit plutôt engraissée et qu'elle ne montroit aucune tristesse : elle parloit beaucoup des effets qu'elle attendoit. A ce dîner étoient M. de Mesnard, M. de Brissac et Mme de Bouillé, Mme de Gontaut et la petite Mademoiselle.

Mme de Gontaut a envoyé demander à mon neveu Louis de faire passer, par un de mes courriers, une lettre pour M. de Bauffremont. Louis, comme de raison, l'a refusée.

Le courrier qui est porteur de cette lettre doit remettre à M. Molé une dépêche que je supplie le Roi de lire avec la plus grande attention. Mme la duchesse de Berry a loué à Édimbourg une petite maison près, mais séparée de Charles X.

Il nous revient, de toute part, que les prêtres intriguent beaucoup dans la Vendée.

Je sais que Mademoiselle excusera toutes les rapsodies de cette lettre en faveur du sentiment qui l'a dictée.

T.

S. d.

Mme la duchesse de Berry a reçu, par M. de Ménard, dont la famille est dans la Vendée, des lettres peu encourageantes pour le projet qu'elle a eu, un moment, de s'y rendre : aussi l'abandonne-t-elle. Comme elle avait fait adresser ici beaucoup d'effets qui lui venaient de Paris, ils deviennent le prétexte de son séjour à Londres où, du reste, elle n'a fait aucune sensation. Elle a à peine excité la curiosité des badauds de Hyde Park, qui ont pu, hier, l'y voir à cheval.

On a admiré ici le discours du Roi à la Garde nationale, tout en regrettant qu'il soit obligé de tant se servir de lui-même. Il faut qu'il soit bien heureusement doué pour trouver en lui de l'à-propos, de la douceur et de la fermeté, quand il en a besoin.

Je suis fondé à croire qu'il faut faire surveiller Carlsruhe : c'est un des foyers de l'intrigue congréganiste et carliste réunies, et ce foyer là est le plus actif, parceque M. Franchet, qui en est l'âme, a conservé des fils de police avec tous les meneurs des groupes qui importunent Paris. Mme de Laage, que je suis presque honteux de nommer, est là. Est-ce que beaucoup de gens qui ont de l'argent et qui ne devraient pas en avoir

ne mettent pas la police sur les voies d'où sort cette infâme intrigue des rues?

Le curé Latil et le confesseur de Charles X ont passé ici pour faire viser leur passeport : ils se rendent à Édimbourg. Je suis fondé à croire que Charles X a, ici, plus d'argent qu'on ne le supposoit. Dans quelques jours, j'espère le savoir positivement.

Mademoiselle se souviendra qu'elle m'a permis de lui offrir l'hommage de mes respectueuses amitiés.

T.

Londres, 29 octobre 1830.

Mademoiselle a eu la bonté de m'écrire une longue et excellente lettre dont je la remercie de tout mon cœur. Je retrouve toujours en elle cette nature si distinguée qui fait que, dans tout le cours de sa vie, elle aura pour dévouées toutes les personnes qui ont eu le bonheur de l'approcher.

Mademoiselle me permet de tout lui dire, et elle ne m'y autoriserait pas que je crois encore que je le lui dirais.

Je réponds à sa lettre du 25. Le gouvernement anglois, dans aucune des conversations que j'ai pu avoir avec ses Ministres, n'a pu me montrer une opinion faite sur la situation actuelle des affaires de la Belgique, et encore moins sur sa situation future; et cela parce qu'il n'en a pas. Il vit, sous ce rapport, au jour le jour, et même encore, les conférences commencées, ce qui

arrivera de Belgique modifiera son opinion. C'est comme cela que ce genre d'affaires paroît devoir se traiter.

Il est possible que je n'aie pas répété assez en détail les conversations que j'ai pu avoir avec le ministère anglois. Je prie Mademoiselle de s'en prendre à un principe que m'a donné l'Empereur Napoléon, et dont je me suis trouvé bien pendant quinze ans. Il désignait comme inférieurs les ambassadeurs à conversations (c'est ainsi qu'il les nommait), parce que leurs conversations, disoit-il, sont plus ou moins fabriquées par le désir de plaire à leur propre gouvernement, et cela ne vaut et n'apprend rien. Il ne prisoit que ceux qui ne transmettoient à leur gouvernement que l'impression générale qu'ils avoient reçue, et à laquelle il croyoit plus ou moins, selon l'intelligence qu'il supposoit à celui qui écrivoit.

Mademoiselle ne peut trop engager son auguste frère à faire surveiller les messages continuels de quelques maisons du faubourg Saint-Germain avec Édimbourg. L'argent est là en abondance, et on croit ici que le crédit illimité que Charles X a sur une maison d'Écosse vient de Pétersbourg.

Il m'est revenu ici, par une source que je dois croire bonne, que M. Molé avoit demandé si, en effet, j'avois été à Luttworth, comme le disait M. Cobett. Cette stupidité a été l'objet de la moquerie de Londres.

Mademoiselle me permettra de lui demander

si elle croit que la question de M. Molé a été faite de bonne foi.

En disant cela, Mademoiselle, c'est uniquement parce que je lui dis tout, même des pauvretés.

Nous entrons dans une semaine de fatigues : un grand diné de sept à huit cent personnes, donné par la ville de Londres au Roi ne sera pas une des moins pénibles journées. Tout le monde revient en ville pour l'ouverture du Parlement. Le Roi donne trois levés et doit aller deux fois au spectacle.

Quand, au lieu de tout cela, Mademoiselle me permettra-t-elle d'aller à Randan?

T.

Londres, 1er novembre 1830.

Je n'aime pas à fatiguer Mademoiselle de mes plaintes personnelles, mais je dois au service du Roi d'informer Mademoiselle de la singulière situation dans laquelle on laisse ici l'ambassadeur de France. Depuis près de quinze jours, je n'ai pas une véritable dépêche de M. Molé, et c'est par le corps diplomatique que j'apprends des nouvelles que l'on ne devroit savoir ici que par moi. Ces nouvelles, je ne veux les croire officielles que lorsque le Département me les aura mandées. C'est alors que je demanderai à Mademoiselle la permission de lui dire l'impression personnelle que l'arrivée de M. de Rayneval, répandue ici depuis hier, m'aura faite.

Avant hier, on parlait de celle de M. Bignon ;

j'y voyais une coquetterie de parti, et je comprenois. Mais M. de Rayneval, un de mes anciens commis, non pas du premier ordre, dernièrement représentant de Charles X à Vienne, je ne comprends plus; ou plutôt, je comprends trop. Les puissances se font représenter ici aux conférences par leurs ambassadeurs ordinaires; que M. Molé veuille faire faire en France autrement, cela m'étonne, et cela étonne ici. Le tems extraordinaire que l'on a perdu en France pour se résoudre à traiter ici, et que l'on perd encore pour y envoyer des instructions, les oscillations ministérielles dont nos feuilles publiques sont remplies, tout cela a changé bien des choses; il y a dix jours encore que l'Europe, c'est-à-dire les cabinets, dont les représentants sont ici, se prêtoient à tout ce qui pouvoit nous convenir; aujourd'hui tout est plus difficile, car tout se complique : Anvers pris, le prince d'Orange à la Haye, annonçant l'intention de venir à Londres, embarrasse le cabinet, les puissances, et gêne la négociation. Voilà ce qui auroit été évité avec un peu plus de confiance et un peu moins d'amour propre de la part du Ministre des Affaires étrangères.

C'est demain le discours de la Couronne : si, d'ici là, nous n'avons pas de nouvelle officielle de France, il se ressentira beaucoup trop des mauvais bruits qui circulent toujours, lorsque l'on est sans nouvelles positives.

La position du duc de Wellington ici paroît

se fortifier. Quelques grands Torys qui l'avaient abandonné lors de la question des catoliques, reviennent à lui et lui apportent les votes dont il dispose dans la Chambre des Communes.

Je conçois les agitations dans lesquelles Mademoiselle doit être, et je m'en tourmente, ce qui, par malheur, ne remédie à rien.

T.

Londres, 2 novembre 1830.

Madame,

J'ai été beaucoup trop honorée de la permission que votre Altesse Royale a bien voulu m'accorder de lui écrire pour n'en avoir pas déjà usé, si je n'avois craint d'être importune et indiscrète. D'ailleurs le bonheur que M. de Talleyrand trouve à mander régulièrement à Madame tout ce qui peut l'intéresser ne me laisse rien à lui apprendre.

Cependant je ne saurois résister au départ du bon Neukom qui va être assez heureux pour revoir Madame. Il pourra dire à votre Altesse Royale des choses qui mériteront son attention, et sur lesquelles je me permets respectueusement de la fixer.

Tout est important dans ce moment-ci, tout est grave. Il y a quinze jours que tout était rayonnant d'espérance, d'ordre et de paix! Il appartient à la sagesse du Roi de fixer les destinées de l'Europe : nous espérons qu'elles ne lui

échapperont pas, mais les heures sont comptées et je crains que de petites passions personnelles n'aient placé des entraves que la volonté royale et le dévouement qu'on a, dans cette maison-ci, pour son service, ne seront bientôt plus en mesure de briser !

Je supplie Madame d'excuser ces paroles échappées à mon zèle pour son service, et d'agréer, avec sa bonté ordinaire, l'hommage de mon profond respect.

Duchesse de Dino.

P. S. Je rentre à l'instant de la séance royale; Madame lira le discours, mais ce que j'ai le besoin de lui dire, c'est que, lorsque la voiture de l'ambassadeur de France a paru, les vivats, les huras, les *Lewis Philippe for ever*, *no Charles the X!* ont commencé; et cela a duré depuis *the house of lords* jusqu'à *Cond Street*. Il y a eu aussi beaucoup de vivats : *Prince Talleyrand!* Et quand je suis revenue avec des gens portant la cocarde tricolore, le peuple a crié : *A French Lady!* et on m'a saluée et crié des vivats tout le long de la route.

Tous les princes de la famille royale dans la salle sont venus me demander des nouvelles de notre Roi, de Mademoiselle, de la Reine, et me demander — je dois le dire — avec inquiétude, si notre ministère était changé. Le roi avait fait préparer une tribune à pair pour M. de Talleyrand afin qu'il pût être assis; mais cette bonté

n'a pas été acceptée et M. de T. est resté toujours sur ses jambes, dans la tribune diplomatique.

L'enthousiasme pour le roi a été très vif dans le peuple, il doit être fort content de sa journée. Je demande pardon à Madame d'un *Post scriptum* plus long que la lettre elle-même, mais j'ai pensé qu'il pouvait y avoir quelque intérêt dans les détails de cette matinée.

Londres, 7 octobre 1830.

Je ne sais encore le changement de notre ministère que par ce que les journaux en disent depuis deux jours : Mademoiselle jugera de l'impatience avec laquelle j'attends les premières communications officielles qui doivent m'être faites à cet égard, non pas que je puisse supposer que l'on veuille donner une autre direction à une négociation entamée avec avantage et dont le premier acte a été de proposer un armistice utile à la cause de l'humanité, à la cause de l'ordre, et dans lequel la France tient, avec l'Angleterre, le premier rang, tandis que la Russie, la Prusse et l'Autriche n'y paraissent que d'une manière secondaire, mais parce qu'il est nécessaire aux affaires du roi que les doutes qu'un changement quelconque a pu élever ici sur notre modération, soient dissipés. J'espère que le roi aura vu avec plaisir que la proposition d'armistice rédigé et signé dans notre troisième conférence, ait été porté à Bruxelles par un

Français et un Anglois. C'est M. Bresson qui a été chargé, par les cinq membres présents à la conférence et M. Cartwright, ministre à Francfort, a été adjoint à cette mission. Ces Messieurs sont partis cette nuit pour Bruxelles.

Le prince d'Orange est ici triste, embarrassé, assez mal avec son père et demandant de la bienveillance à tout le monde. L'envoyé belge qui est ici n'est pas, dans son opinion, hostile pour lui, quoiqu'il soit venu sonder le terrain pour le duc de Leuchtenberg dont personne ne s'arrangeroit.

Le pouvoir, quand il a atteint certain degré, finit par enivrer ; c'est ce qui est arrivé au duc de Wellington, qui vient de faire une grosse faute. L'état de crise dans lequel se trouve l'Europe inquiétoit la haute opposition angloise, et elle avoit résolu, la veille du discours du Roi, de ne pas attaquer trop vivement la maison du duc, mais celui-ci, dans les débats, s'est exprimé dans des termes si absolus sur la résolution de ne céder sur aucun point dans la question de la réforme parlementaire, qu'il a heurté de front des gens qui vouloient rester calmes pendant toute cette session-ci. L'opposition s'est ranimée, les fonds ont baissé, et la majorité devient douteuse.

Le 16, on jugera de l'état des choses par la manière dont sera reçue ou repoussée la motion de M. Brougham, qui traitera à fond la question de la réforme. (*A suivre*).

Souvenirs et pensées de Théophile Thoré (1807-1869) (*Suite*).

Elle se mit à causer avec le jeune marin, à trois pas de distance, lui continuant à enrouler ses cordages; puis, tout en causant, elle s'accroupit, une minute, un peu en arrière, au-dessus de l'eau, et j'entendis un petit frissonnement du canal, comme s'il était percé par le jet d'une fontaine. La belle fille causait cependant, et le garçon lui répondait sans quitter son travail et sans lever les yeux. Quand elle eut fini, elle allongea en avant son beau bras demi-nu, frôla de sa main sa jupe, dit encore quelques mots au brave Anversois, posa sa cruche entre son bras et sa hanche, descendit sur la terre moins ferme qu'elle, et s'encourut vitement à l'extrémité de l'allée, du côté des estaminets du boulevard.

Ma foi, je m'en vais d'un pareil pays! *Tout Paris* aurait tressailli, au geste si naturel de cette grande et superbe Naïade ! Le belge n'y avait pas même fait attention. Demandez lui : « La belle fille?

— Hein ? *Mitje* ? Elle est allée chercher du *faro*.

— Vous ne l'avez pas vue, tout à l'heure ?

— Si. Elle m'a dit qu'on voulait faire payer 25 c. le litre. »

Oui, je veux changer d'humanité et changer d'air ! Je veux aller voir le soleil ! peut-être du côté de la dent de Naye.

Puisque je ne peux pas vivre en homme, je ne veux pas mourir en mouton domestique. J'aimerais mieux vivre en chat sauvage.

La Bohême ! si ça ne me guérit pas, il y a par là — en Suisse, en Italie — de belles ressources. Les lacs ne me sont de rien. Mais les Alpes !

---

9 avril 56. — Rencontré Amable Lemaître, dans la rue d'Assaut.

Il m'appelle, par derrière : « Théophile ! »

Rien, je ne tourne pas la tête, et j'enfile une impasse qui se trouve là.

Il me poursuit et vient de près de moi.

— Ah ! bonjour. Te voilà à Bruxelles ?

— En passant, pour une petite affaire de librairie. Je repars après demain.

— *On disait que tu étais si changé !* Je ne trouve pas. Je t'ai reconnu tout de suite. Mais, moi, regarde !

Et il ôte son chapeau pour me montrer sa tête chauve.

Cela m'a rappelé le : *Je ne vous reconnais pas !* à la fois si franc et si étonné, de Marie.

Parbleu ! ce n'est pas étonnant qu'on soit si changé !

Excepté pour les jeunes, qui sont à la montée de la vie et n'en soupçonnent pas la descente !

La bonne charge à faire pour Daumier, que ces deux vieux qui se regardent et s'assurent des ravages du tems !

---

7 *octobre 1856.* — Je suis un homme perdu, s'il ne survient pas du nouveau dans ma vie ; un aliment quelconque, de la passion, du travail, de la lutte, de l'amour, de la distraction, un grain de folie. Je ne passerai pas l'hiver, ou, si je traîne douloureusement ces jours sombres, je finirai en juin, avant le 23.

1859. — En effet, ce sont les voyages en Hollande, à Manchester, etc., et le travail qui en est résulté, qui m'ont sauvé.

Ce qui me fait de la peine, aussi, c'est l'esprit que je perds, non pas à cause de ma personnalité, mais parce qu'en général je n'aime pas que quelque chose soit inutile.

Je ne laisse jamais un fond de bouteille : l'esprit que je me sais spontanément à moi-même, je ne voudrais pas qu'il fût perdu, j'aimerais qu'il fût consommé par d'autres.

Un soir de tristesse, je m'accoudai aux grilles fermées du magnifique parc.

Je souffrais d'être renfermé dans *un quartier*, de ne pas avoir de jardin, de ne pas voir de feuilles. Et je me supposais ce parc à moi, avec un château. Et je compris que je ne m'y promènerais pas — seul, que ce n'était pas tant la nature, et la richesse qui me manquaient — que l'humanité — que la vie — la vie avec les autres,

une œuvre à faire — un mélange avec ceux qui vivent.

1856. — On lit dans la correspondance d'un grand journal : « M. Chavet, le célèbre peintre, a donné, dans son petit *hôtel*, une brillante soirée où il a réuni l'élite des arts et de la littérature. »

Pendant que nous sommes morts dans l'exil, ceux que nous avons laissés rapins, ayant vécu, ont eu le tems de faire leur réputation et d'acheter des hôtels.

Que de fortunes nouvelles et de renommées nouvelles, depuis huit ans! Mirès, Solar, Houssaye..., sans parler des politiques, ambassadeurs, ministres, grands de l'État, Excellences de toute sorte..., etc., en *i* (ou *y*) surtout : Morny, Walewski, Persigny, Abbatucci, Pietri.

Aujourd'hui, juin 1857, je revenais, dans une allée de la forêt, avec un immense bouquet d'herbes à la main. J'entends venir une bande de dames qui chantaient *Fleuve du Tage*, avec deux voix d'hommes! De loin, je reconnais Péan à sa cravate blanche, et je me jette dans une contre allée.

Si les bourgeois de Paris eussent rencontré ces deux terribles républicains français, l'un avec ses herbages, l'autre chantant une vieille romance!

La comédie humaine!

Dans ma maison, à Bruxelles, c'est moi qui fais le grand Infirmier des fleurs. Une partie de ma fenêtre au midi est l'hôpital.

Quand il y a des arbustes malades sur notre palier d'escalier, ou au jardin, on me les apporte... Je donne une consultation... Je condamne et je renvoie..., mais j'adopte les intéressantes et je les soigne, je leur donne à boire. Je fais leur lit tous les matins. Je lave leurs branches, je nettoie leurs têtes et leurs pieds. Je leur fais de petites opérations délicates, ou quelquefois de la chirurgie audacieuse, coupant un bras pour sauver le tronc, etc.

*
* *

L'exil est comme la prison. Il ne commence qu'au bout d'un certain tems.

Les premiers jours de prison, on peut se figurer qu'on découche seulement de chez soi, qu'on a changé d'appartement, ou qu'on loge dans une hôtellerie de rencontre; que si l'on ne sort pas en ville, pour s'aller promener, c'est qu'il fait mauvais tems, de la pluie ou de la grêle. On a pris son parti d'une petite claustration temporaire. Ça change. On y voit du nouveau. On y travaille un peu et on y pense beaucoup. On ne se rend pas compte encore que, si l'on voulait ouvrir la porte, elle est fermée!

Les premiers tems d'exil, on se figure qu'on est en voyage. Ne va-t-on pas en Suisse par plaisir, en Angleterre par curiosité? On est dis-

trait par mille choses inconnues, par des aspects imprévus. On continue à correspondre avec ses amis..., etc., etc..., mais..., mais..., etc.

J'ai toujours été puni de ce que j'ai fait comme il faut :

On m'a jeté des pierres parce que j'avais de la barbe, quand les autres se rasaient le visage avec un acier aigu.

On m'a hué parce que j'avais un chapeau souple, préservant de la pluie et du soleil, quand les autres portaient des chapeaux durs qui leur compriment le cerveau et ne les protègent de rien.

Les bourgeois de Dinant m'ont ri au nez, parce que j'avais aux pieds de grandes bottes pour traverser les boues de leurs chemins.

Le peuple d'Amsterdam m'a volé mon mouchoir, une fois que j'allais au secours d'une femme qu'on battait.

Dans un autre genre : On m'a mis en prison pour avoir écrit de liberté. — On m'a condamné à la déportation pour avoir cherché la justice.

Pour avoir aimé le Beau, les arts et la poésie, j'ai été méprisé et pauvre.

Pour avoir aimé le Juste et le Vrai, j'ai été persécuté, traqué, et je ne sais où aller.

Qui vit en homme n'en attend pas de récompense extérieure. Il se récompense lui-même. Mais encore aurait-il droit à la tolérance, malgré sa rare originalité.

Après cela, ils se sont tous mis à porter leur barbe naturelle, et ils commencent à demander la Liberté.

Au moment de « faire sa rentrée en France », le père Bürger s'accouda, un soir, devant une glace accrochée contre la cheminée du cabinet de travail où il venait de passer six années de solitude, interrompue seulement par quelques *revoir* de Milady. C'était par un vieux souvenir de son ami et maître, feu Lassailly, un génie vacillant, dont la sagesse, très originale, fut peut-être, comme le nez, un peu de travers, sans qu'on vît, — disait M. Victor Hugo, *parlant du nez*, — s'il tournait à gauche ou à droite. Feu Lassailly recommandait toujours, quand on voulait faire un profond examen de sa conscience, dans les grandes circonstances de la vie, de se regarder soi-même dans le noir des yeux, durant une heure, comme on ferait d'une autre personnalité, comme fait le magnétiseur qui veut pénétrer une âme.

Bürger donc, s'étant pénétré jusqu'au fond de l'âme, n'y découvrit, dans les recoins les plus secrets, rien qu'il pût se reprocher à lui-même. Il se vit à tous crins, comme ci-devant, après avoir pourtant lutté avec bien des anges du diable, comme le Jacob de la Bible. Il se sentit ferme et fort de cœur et d'esprit, plus que jamais, et capable de rentrer dans l'arène des gladiateurs de Paris.

Il allait peut-être se faire des compliments, quand son œil, fixé d'abord sur l'œil du Sosie de la glace, s'égarant un peu, avisa une tête demi-grise et demi-chauve, toute ronde et très baroque. Après le dedans, il se mettait à voir le dehors. Les crins n'y étaient plus. Il se trouva tondu par ces années de souffrance; de même Samson l'avait été par Dalila !

— Tant pis, se dit le pauvre Bürger. Tout le monde n'a pas sa force dans ses cheveux. La force est dans le caractère intérieur.

Et le vieux Bürger se résolut, néanmoins, à « rentrer dans la vie », au milieu de la *furia francese*, ainsi que disaient, au XVIIIe siècle, les ennemis de la Révolution. Et il commença gaillardement à mettre ses papiers dans son sac de Bohémien, pour aller se commettre encore avec les jeunes et voir, avant de mourir, ce qu'ils ont eux-mêmes dans l'œil.

*
* *

Jules Sandeau. — Il venait quelquefois prendre le café sous les arbres, dans le jardin du Palais-Royal. C'était à son retour d'Italie, où il avait passé un ou deux ans, après sa séparation d'avec Madame Sand. Il était alors avec Madame Dorval, et il disait qu'elle valait bien mieux que l'autre.

Sa physionomie avait quelque chose d'étrange et d'égaré. Son nez assez aiguisé, d'une forme indessinable, et qui semblait de travers, son œil gris un peu fugace, lui donnaient quelque res-

semblance avec le renard. Il était presque chauve, dès ce tems-là.

Victor Hugo. — Durant tout le règne de Louis-Philippe, il y avait, dans le Comité des Gens de Lettres, deux partis très tranchés, un parti *républicain* qui soutenait toujours la liberté des Lettres et les intérêts des écrivains pauvres, et un parti conservateur et servile qui cherchait toujours à rattacher les Lettres au pouvoir. Thoré et Celliez, F. Pyat, Altaroche et quelques autres étaient les tenans de l'opposition; mais Altaroche faisait de l'opposition d'Auvergnat; Félix ménageait un peu tout le monde, avec son amabilité incomparable. D'habitude, c'était T. T. qui cassait les vitres, et, quand il avait commencé brutalement quelque exécution, il lâchait son ami Celliez, qui tranchait la chose avec des argumens finement aiguisés.

Un jour, en sortant du Comité, V. Hugo, qui en était président, dit à son parti : « Thoré, c'est le bourreau; Celliez, c'est le couteau ! »

Maquet. — ... Bel homme et se tenant droit, la tête en arrière, bien couronnée de ses cheveux, le front bas, large et très plat, à la manière des Caraïbes qui, avec une plaque de métal, comprimaient, à la partie antérieure, le front de leurs enfans. Les arcades sourcilières bien sculptées, les pommettes écartées et saillantes, la bouche

bien fendue et mordante, le nez au flair, comme celui d'un chien d'arrêt. La physionomie digne et assez militaire, coupée d'expressions à ressort, très aimables. Le geste franc, la parole ferme. Très noble avec les hommes, il était superbe en présentant la main à un marchand de bretelles qu'il faisait asseoir à sa table pour boire un verre de *faro*. Très galant avec les femmes...

1er avril. — Vu Chien-Caillou. C'est celui-là qui est franc et qui ne pose pas, dans sa bohême! Il a vécu d'*herbe*, trois mois. Il a été quatre jours sans manger... Tout ça pour des raisons qu'il dit. Il est épuisé. Les yeux malades..., etc.

---

12 décembre. — En revenant d'*Alceste*. Viardot. Opéra.

On ressucite un drôle d'art — un art véritable et superbe, assurément — mais un art qui correspond à la peinture académique. Comme il n'y a pas plus de musique que de peinture — modernes — encore l'étude de la transition est-elle salutaire, en un temps de vacuité et d'impuissance...

Madame Viardot est superbe: grande artiste, toujours en scène, et belle d'attitudes, de gestes, de physionomie. Elle a un blanc des yeux qui marque bien, sous un sourcil noir. C'est la seule qui soit pittoresque... Tous les autres sont extrêmement grotesques.

Il y a de beaux chants, dans un beau style, simple et sévère, de beaux accents en situation. Un grand art! qui devrait s'appliquer à la vie moderne...

La *Respectability* en 1862. — Hier 13 juillet, il y avait dîner chez Jules Lecomte, à son châlet — son palais — du bois de Boulogne. Il y avait Mme Joost et sa fille, Feuillet de Conches, chambellan de l'Empereur et introducteur des ambassadeurs, et sa femme; Jules Lacroix et la comtesse sa femme, Viennet et Sainte-Beuve, les académiciens; le bibliophile Jacob, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, Alphonse Royer, directeur de l'Opéra, etc.

La salle à manger est pavée en porcelaine du Japon. Le centre du plafond est un immense plat du Japon, d'une beauté extraordinaire. Jamais on n'a vu pareil luxe de tenue de maison, de service de table, etc.

*
* *

II. Notes de personnalité

Mon tempérament est, à la fois, flegmatique et nerveux, ce qui, dans l'occasion, semble faire de moi deux hommes différents. Un jugement assez sain fait la base de mon esprit, lequel manque d'imagination et a peu de vivacité, quand il n'est pas surexcité par quelques stimulants. Mon caractère a de la franchise et plus de vivacité que

mon esprit, mais il tient de mon tempérament, de la timidité, ou encore du repos qui va, quelquefois, jusqu'à la paresse. Toutefois, cette paresse peut être surmontée par l'amour-propre, par le désir d'accomplir consciencieusement une entreprise difficile.

Ami de la vérité et doué d'une stricte probité, j'ai contracté une certaine fierté de caractère qu'on a pu facilement prendre pour de la roideur et de l'orgueil, et cela d'autant mieux que je me suis souvent montré très sévère pour ce qui s'écarte du sentier de la droiture. Néanmoins, j'ai eu plus d'indulgence pour des faiblesses humaines dont moi-même je n'ai pas toujours su me garantir.

On ne vit que par un objet qu'on poursuit amoureusement hors de soi, par une ambition extérieure. Et c'est arrangé ainsi dans l'ordre de la nature, pour le mélange et la solidarité des êtres.

Moi, j'ai deux objets que ma vocation me porte à poursuivre passionnément :

L'idée, ou la politique et la philosophie — recherche de la vérité et de la justice ;

La forme, ou la littérature et l'art — recherche du style et de la beauté ;

Je suis assez indifférent à beaucoup de choses non moins grandes, sans doute : la pratique, l'industrie, la science, qui recherchent les faits et les réalisent.

Je suis indifférent surtout à ces ambitions qui sont l'instinct de la presque universalité des hommes : la richesse, la consommation, la jouissance matérielle ; la vanité, l'intrigue, et tant d'emportements auxquels les hommes abandonnent leur vie avec une activité qui les occupe, les distrait, les absorbe, et les conduit très affairés jusqu'à la mort.

Au travail, je suis comme les pressiers d'imprimerie. Il n'y a que la *mise en train* qui soit longue. Une fois que tout est ajusté, la machine tourne, ferme, et ça va tout seul. Il n'y a qu'à retirer les feuilles. Et l'on peut tirer à grand nombre, tant à l'heure, régulièrement.

L'homme est une admirable machine, qui a son feu en elle-même, et qui brûle, jusqu'à ce que la Mort l'éteigne à la fin.

Le style dépend absolument du caractère : comme j'ai beaucoup d'ordre, je n'aime pas à laisser traîner des mots. Une phrase de travers m'offusque comme un tableau pendu *de guingois*. Je me relèverais volontiers, la nuit, pour redresser le tableau, ou la phrase.

Je ne saurais supporter les choses inutiles ou seulement surabondantes, et je m'empresse de les détruire autour de moi... pareillement dans le style...

Je peux parfaitement écrire au milieu de trente-six personnes qui causent, sans être distrait de mon travail intellectuel ; mais je ne saurais, avec quelqu'un près de moi, corriger des épreuves, lire, compter, ou faire un travail quelconque dont les élémens sont en dehors de moi-même ; c'est-à-dire que ma pensée s'abstrait facilement, et que mon attention se distrait pour un rien.

Si j'avais un bon domestique, je gagnerais beaucoup de temps. Je perds la matinée à faire de l'ordre, à remuer des tableaux, à déjeuner debout, à raviver mon feu, etc. Je ferais déjeuner pour moi mon domestique, je l'éduquerais à essuyer les tableaux, etc., et je n'aurais plus, chaque matin, après les ablutions, qu'à fumer une cigarette et à me mettre au travail. Ce qui m'ennuie le plus de tout et qui m'a toujours le plus ennuyé, c'est de manger.

Presque tous les hommes prennent une profession — je parle des professions libérales, librement choisies, et non point des *travaux-forcés* des prolétaires — uniquement pour gagner leur vie, et ils font leur état, juste en vue et en proportion de l'argent à palper. Ils ne le feraient plus, s'ils pouvaient vivre de leurs rentes. Aussi, presque toutes les professions sont-elles mal remplies. Ceux-là seuls font bien leur état, qui le font par vocation, indépendamment du profit,

et qui le feraient quand même, et qui, au besoin, pour le faire, payeraient s'ils le pouvaient. Le médecin, quand il a gagné par jour ses dix visites, ne pense plus à ses malades, et s'en va faire son whist. Moi, si j'étais médecin, j'aurais des malades où j'irais le matin, où je retournerais le soir — et même la nuit — leur demandant la permission de les visiter pour rien — et dont je voudrais comprendre et guérir la maladie.

J'en suis venu, avec tout le monde, à une extrême politesse, qui est le résultat de mon mépris universel pour la nature humaine. Ne faisant plus guère de différence entre les coquins, les lâches et les imbécilles, qui composent les peuples, ayant perdu l'espoir de contribuer à les changer, je passe au milieu d'eux tous, sans critique et sans fanfaronnade, comme on passe tranquillement dans un défilé, entre des rocs abruptes et branlants, sans les provoquer avec son bâton de voyageur, ou avec de vaines paroles d'artiste.

Il n'y en a pas qui aime mieux que moi à parler « de la pluie et du beau temps », et rien ne m'intéresse davantage. Car l'esprit, outre la santé, dépend de la disposition de la nature. Je m'informe de la qualité de l'air et du ciel avec la même curiosité qu'on a pour consulter l'œil et

la tournure des gens avec qui on vit, afin de savoir comment on est en sympathie, s'il n'y aura pas de brouille et si la journée se passera bien.

Toutes les souffrances extérieures viennent des qualités qu'on a. Si l'on jouit un peu dans la vie, ce n'est que des vices qu'on pratique comme tout le monde. Je n'ai jamais eu qu'un seul vice — si c'en est un — l'amour immodéré des femmes. Tout ce que j'ai eu de bonheur dans ce monde, c'est là que je l'ai pris, et il ne m'en est jamais venu aucune souffrance ni punition, et je n'ai jamais été persécuté, ni martyrisé pour cela.

Mais j'ai eu quelques vertus inébranlables : l'amour de la vérité et de la justice, la recherche du bien, le désintéressement absolu, et j'en ai été toujours et cruellement puni, sans aucune compensation extérieure. La vertu m'a valu non seulement la prison, l'exil, la menace et le danger de mort, la misère, l'abandon, l'oubli, mais encore l'injure, la calomnie, la haine !

Le produit extérieur de la vertu n'est qu'amertume et poison : mais elle a un produit intérieur qui en compense tous les désastres. La seule récompense de la vertu est la jouissance intime de l'amour même qu'on a pour elle.

C'est comme dans l'amour qu'une femme inspire : le bonheur n'est pas dans la femme, il est dans la passion.

L'amour que j'ai pour les femmes, à présent surtout, est un amour de l'amour, par conséquent, hélas ! insatisfaisable — quand on est vieux ; et aussi un amour de la Beauté pour elle-même — par conséquent insatiable, puisqu'il y a toujours et partout à voir de nouvelles beautés. Ainsi, en moi, l'homme et l'artiste sont aussi malheureux l'un que l'autre.

Moi qui ai toujours passé pour si original, si indépendant, si extrême (caricature du *Charivari*), si sauvage (c'était mon nom, au collège), si, si... je n'ai presque jamais rien fait naïvement, naturellement. Je n'ai jamais été libre. Dans les pays étrangers, où je ne faisais que passer — sous des noms qui n'étaient pas le mien et sans que ma *personnalité* fût un moment engagée, — et dans des circonstances où je me serais volontiers brûlé la cervelle, — jamais je n'ai été indépendant !

Dans ma vie prétendue excentrique, j'ai dépendu de mille préjugés, de mille coteries. Je n'ai jamais rien dit selon mon sentiment ! jamais rien fait selon mon impulsion !

Combien la chaîne des autres doit-elle donc être serrée ! En religion, en philosophie, en socialisme, en politique, en art, en littérature, en tout, j'ai toujours fait des concessions, à quelque chose ou à quelqu'un.

Jamais par intérêt personnel, pourquoi donc ?

Par faiblesse, par imbécillité ?

Je ne crains rien, cependant, ni homme, ni chose, ni le malheur, ni la mort! Et j'ai toujours été esclave!

Et s'il y a une position où l'on devrait être libre, c'est la position de proscrit, qui a tout perdu — et qui n'espère rien. Car je n'ai jamais rien espéré.

Ce n'est pas la cervelle qui m'a manqué, ni le sang, ni les nerfs; c'est sans doute le menton. On a toujours n'importe quoi trop court.

Ma sœur m'écrit : « Ne penses-tu jamais à la vie future? N'as-tu pas quelquefois de l'inquiétude...? »

Et Milady, lisant cette lettre, m'a regardé assez curieusement...

Inquiet? Pas du tout. Pourquoi? Je serais bien étonné si, après ma mort, je me trouvais, barbe à barbe, avec un bonhomme en manteau bleu. Mais je ne serais pas plus embarrassé qu'autrefois avec le juge Zanziacomi, et je dirai à ce bon Dieu imprévu :

« Vous savez que je suis un homme de bonne conscience et de bonne foi; je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai jamais cru un mot de tout ça. J'ai fait mon affaire à mon idée. Faites la vôtre comme vous voudrez. Vous êtes responsable, puisque vous vous dites le pouvoir unique et absolu! »

Il n'y a qu'une chose qui me revient quelquefois à propos de la mort : — c'est la vie.

Je laisse beaucoup de papiers — d'auteur et de spectateur. J'aimerais que ça tombât à un légataire intelligent, non point par préoccupation personnelle, mais je trouve qu'un honnête mort doit se léguer aux bons vivants, que la vie passée est un legs dû à la vie future (1)...

*
* *

III. Pensées artistiques, littéraires, philosophiques, politiques.

Je suis déjà bien vieux, puisque j'ai vu quatre gouvernements et deux Écoles de peinture.

Les gouvernements, en France, durent quinze ans, et les Écoles de peinture trente ans. J'ai contribué, pour ma part individuelle, comme il appartient à un citoyen, à tuer deux gouvernements — à la révolution de 1830 et à celle de 1848 — et à en faire naître un autre.

J'ai contribué à tuer une école de peinture, et à en faire accepter une autre.

A toutes les époques, il y a eu trois types : Delacroix, Delaroche, Ingres;

L'artiste, le bourgeois, le résurrectionniste; l'inspiré, le réfléchisseur, le savant;

---

(1) On lit en note, au crayon, de la main de Milady : « Le légataire intelligent, ce sera toi, Maurice ! (Duseigneur) »

Celui qui peint par passion, celui qui peint par combinaison, celui qui peint par érudition ;

Rembrandt — van der Helst — et quelque van Haarlem, copiste des traditions.

Rembrandt et Delacroix plaisent aux artistes et aux poètes ; van der Helst et Delaroche plaisent aux « honnêtes gens » ; le troisième, le copiste, l'Ingres, plaît aux prétentieux, aux professeurs, aux esthétiqueurs, etc.

A la vente Demidoff (janvier 63), lorsqu'on apprit, dans la salle, que l'acquéreur de la *Stratonice* de M. Ingres, à 92 000 francs, était *Monseigneur* le duc d'Aumale, des applaudissements et des bravos éclatèrent à plusieurs reprises.

Le préfet de police Boitelle, à qui, le lendemain, Haro, le restaurateur de tableaux, racontait le fait, dit seulement, d'un air sérieux : — « C'est *regrettable !* »

On dit qu'un meunier vivant vaut mieux qu'un évêque mort (peut-être même un meunier mort vaut-il mieux qu'un évêque vivant).

Mais ce qu'enseigne le proverbe, c'est qu'il est bon de vivre et de remuer. Une femme qui *r'mue* vaut mieux qu'une femme inerte. Les artistes du XVIIIe siècle savaient cela. Watteau, Boucher, Frago, les Coustou, etc., retournaient la femme en tout sens.

Les peintres de boudoirs actuels n'y entendent rien : Baudry, Cabanel, Gérôme, etc. Ils n'ont pas le moindre instinct du mouvement et de la vie. Ils voudraient peindre, pour leur clientèle, la Volupté : ils ne peuvent. On ne fait bien que ce qu'on aime. Boucher aimait la femme autant qu'Angelico pouvait aimer les anges.

On est très longtemps excellent avant d'avoir de la réputation, qu'on soit peintre ou gargottier, journaliste ou tailleur.

Et, pareillement, la réputation faite, souvent l'homme ou l'établissement continue son succès, en étant exécrable.

L'imagination est comme le souvenir. On voit aussi bien les êtres qu'on crée idéalement, que ceux avec lesquels on a vécu en réalité — autrefois !

L'art est fait pour exprimer ce que les moyens ordinaires de communication entre les hommes ne suffisent plus à exprimer. Où finit l'expression vulgaire, là commence le rôle de l'art.

La parole : déclamation et poésie.

Le geste : mimique, danse.

Tant que vous pouvez exprimer une image ou une scène par la parole, il n'y a pas besoin de la peindre ou de la sculpter.

Une cabane n'est pas de l'architecture.

C'est l'homme qui, tout d'un coup, donne à la femme de quoi faire un enfant. Mais c'est la femme qui le fait, et qui passe neuf mois à le faire.

Il y a ainsi, dans les arts et dans les lettres, des fécondateurs subits, des mâles, qui émettent et déposent des germes, de quoi faire des chefs-d'œuvre. Mais c'est l'artiste (les artistes ne sont souvent que les femelles), c'est l'artiste littéraire ou pittoresque, qui fait l'enfant. Il y met le tems, et la matière même, sa chair et son sang. Et c'est lui qui s'inquiète de cette progéniture. L'autre, celui qui a fourni la semence, s'en souvient à peine, et c'est tout au plus s'il reconnaîtrait son fruit. Une mère reconnaît toujours, bien mieux que le père, son enfant.

Un homme très riche pourrait se contenter de posséder un seul tableau pour représenter tous les tableaux et toutes les qualités de cet art sublime qui exprime les sentimens et les images par la lumière et la couleur.

De même que le véritable amour se concentre sur une seule femme dans laquelle on aime et on possède toutes les autres femmes, de même la passion de la peinture pourrait vivre et s'exalter sur un seul objet. Si vous aviez, au pied de votre lit, la *Joconde* de Léonard, ou le *Jeune poète mélancolique* de Raphaël, ou *la Maîtresse du Titien*, ou l'*Antiope* du Corrège, ou le *Diogène*

du Poussin, ou la *Kermesse* de Rubens, ou la *Ronde de nuit* de Rembrandt, celui-ci, ou celui-là, ou quelqu'autre chef-d'œuvre aussi complet, à quoi bon tout le reste ?

*
* *

Le style, comme toutes choses, a certainement son odeur. Il y a des styles qui sentent mauvais. Il n'est pas indifférent de mettre, dans les phrases, des mots comme *Choux*, *Morue*, *Chandelle*, etc. ; il s'en exhale des émanations malsaines.

Mais il y a aussi des styles qui ont un parfum de campagne, ou un parfum de boudoir, des senteurs fraîches et salubres comme l'oxygène des bois ou des arômes pénétrantes, aphrodisiaques, des odeurs de femme, de chevelures..., etc.

L'École romantique ne fut, en général, qu'une école d'improvisateurs très brillants, très spirituels, très éloquents, parfois. Le journalisme, qui prit, sous Louis Philippe, un développement si extraordinaire, y a contribué. La critique devint journalière, impromptu, au lieu d'être méditée. Le roman aussi, pour remplir les feuilletons. Production à la vapeur au théâtre, partout. On en vint à vanter que telle pièce (Dumas) a été écrite en quatorze heures, etc. Aussi n'y a-t-il rien.

C'est l'étude qui fait les œuvres fortes.

Il n'est pas rare qu'un homme de génie soit absolument crétin sur tout ce qui est hors de la spécialité de son génie ; obtus, bouché, borné, inepte.

Gautier. — De Musset. — Hugo. — Delacroix. — Doré.

Victor Hugo, c'est un immense génie — noué. Un monstre de force, avec des proportions absurdes.

Th. Gautier est un peintre de *Nature morte :* une table à pieds contournés, un tapis oriental par dessus, une corbeille de fruits, un vase baroque, des instruments de musique en cuivre... Pour fond, un rideau de damas..., etc. Voilà ce qu'il aime à peindre, et ce qu'il peint à merveille...

Il y a, au fond, dans les œuvres de Balzac, autant d'histoire — de bonne et réelle histoire — que de caprice et d'invention. L'invention est dans la force. Le génie réaliste de Balzac, c'est là sa force : *Le Succube*, une charmante fille qui *aime l'amour*.

Je crois bien que Voltaire eût préféré Balzac à M. Hugo.

Balzac n'est point de l'École romantique, il n'y a touché que rarement — par *La Peau de chagrin*.

(*A suivre*).

Douze ans de campagnes (1794-1806).

Lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron
(*suite*).

L'affaire était épineuse, et la grande difficulté consistait à savoir si nos soldats, d'ailleurs bien disciplinés, voudraient traiter en ennemis d'autres soldats dont les réclamations étaient justes, au fond. Tout alla bien. Nous cachâmes, jusqu'au dernier moment, aux soldats ce qu'on voulait d'eux. Ce ne fut qu'à minuit et au moment d'entrer dans la ville, que nous leur dîmes de quoi il était question.

Lorsque j'eus parlé aux officiers, je parlai à mes carabiniers. Je leur rappelai qu'ils m'avaient toujours suivi dans des circonstances plus dangereuses et que je comptais sur eux dans celle-ci. Ils me répondirent, en chargeant leurs armes, qu'ils feraient leur devoir et qu'ils ne m'abandonneraient jamais. Cet enthousiasme entraîna le reste du bataillon, et nous marchâmes. Les deux autres bataillons en firent autant. Les révoltés, que nous croyions sur leurs gardes, n'avaient fait que doubler leurs gardes, le reste dormait. En un instant, les gardes furent surprises, désarmées, les drapeaux enlevés et tous les mutins désarmés et conduits dans des églises où ils furent gardés.

Nous partîmes le lendemain et les conduisîmes jusqu'à Antibes, où deux ou trois seront fusillés, et le reste mis en activité de service. Nous

sommes assez mal pour dix à douze jours qu'on nous accorde pour nous reposer, après quoi nous partirons probablement pour les avant postes. Cette armée-ci est dans un état effrayant de dénuement et de découragement, la discipline est détruite. Qu'ils sont coupables, ceux qui ont forcé soixante mille Français à mourir de faim, ou à abandonner des postes que les Russes et les Autrichiens n'avaient pu leur arracher ! Enfin, l'espoir renaît; les militaires français comptent que le Héros de la France, qui ne peut consentir que l'Etranger commande aux Français, va enfin prendre les moyens de ramener le bonheur et l'honneur de son pays !

Je vois avec bien du plaisir que le caractère de ma femme vous a plu. Je suis persuadé d'avance de toute la peine que vous prendrez pour adoucir, près d'elle, l'ennui qui est inséparable d'un déplacement aussi considérable que celui qu'elle éprouve. Elle m'écrit qu'elle est heureuse, si elle pouvait l'être sans moi, et qu'elle est confuse de toutes vos attentions pour elle; je vous en remercie. Vous avez été, me dit-elle, malade, ainsi que ma tante. Tâchez, mon cher ami, de vous bien porter. La route m'a ruiné, et ici, on ne parle pas d'argent. Je ne puis pas trouver à dîner à moins d'un écu; aussi me conformé-je aux usages du pays de M. de Crac : « Quand je dîne, je ne soupe pas ! » Le premier argent que je recevrai, je vous l'enverrai.

Comme il ne peut pas y avoir de difficulté entre ma bonne tante et ma femme, sur ce qu'elle devra donner pour sa pension, il suffira de le lui dire. Dites aussi à ma bonne tante qu'elle peut compter, de ma part, sur quelques petits présents que je la prierai d'accepter de temps en temps.

Recevez mes remerciemens pour tout ce que vous faites pour moi; vous avez donné à ma femme votre appartement: quelle attention! Elle m'en parle avec attendrissement, et regrette de ne pouvoir assez bien s'exprimer pour vous en témoigner sa reconnaissance.

25 *Ventôse*. Tende. — Je reçois à l'instant votre lettre du 25 pluviôse. Ma femme m'écrit quelques lignes françaises, où j'ai peine à croire que vous ne soyez pas pour quelque chose. Elle me parle du général que vous avez été voir. En partant de Vence pour venir ici aux avant postes, notre demi brigade, sollicitée par les habitans, vrais coquins, et par l'exemple de toute l'armée, a aussi voulu s'insurger. Le 1er bataillon, qui devait partir un jour avant moi, étant sous les armes, a déclaré qu'il ne partirait pas qu'on ne lui eût payé ce qu'on lui doit et qu'on ne l'eût chaussé et habillé.

En vain les généraux, officiers et chefs prièrent et menacèrent, le bataillon retourna dans ses cantonnemens, et il n'y eut que les officiers, sous-officiers et quelques chasseurs qui partirent. Le lendemain matin, les insurgés de

ce bataillon, sollicités par les généraux qui étaient revenus les chercher, après plus de six heures de pourparlers et de cris, partirent enfin pour rejoindre leurs officiers à Nice. Cependant, dans la nuit, les insurgés du premier bataillon avaient envoyé des émissaires pour engager mon bataillon à faire le même bruit. Mais, ayant appris le remue ménage qui avait eu lieu, j'avois posté des sergents qui interceptèrent deux hommes du premier bataillon, venant engager le mien à la révolte. Je ne pus cependant pas empêcher que mon bataillon ne sût l'insurrection du 1er, et c'étoit assez.

J'assemblai mon bataillon pour le départ, sans que personne dît un mot. Je partis, et je n'avais pas fait cent pas que des voix ayant crié « *Halte!* » mon bataillon devint immobile. Je mis les compagnies sous les armes; je leur lus le code pénal; je leur représentai leur devoir, je leur parlai d'honneur et des peines qu'ils se mettaient dans le cas d'encourrir. Cela fit effet, et je partis encore une fois, avec le bataillon, une lieue plus loin. On cria encore une fois de faire halte, et mon bataillon s'arrêta de nouveau. Je menaçai, je priai, et, mes carabiniers ayant montré l'exemple, le bataillon se remit en marche, et, une lieue plus loin, je reçus l'ordre du général de rétrograder dans mes cantonnemens.

Le 1er bataillon persistant dans la révolte, ce qui n'aurait pas manqué d'y entraîner le mien, si je l'avais rencontré au pont du Var où il fallait

que je passasse, et où le 1er bataillon s'opiniâtrait à ne pas vouloir passer ce pont, qu'on ne l'eût payé, je reçus l'ordre, dans la nuit, de partir avec mon bataillon et, depuis, le service se fait à l'ordinaire, et l'ordre est rétabli.

J'ai fait arrêter l'un des coupables et, à ma sollicitation, une commission extraordinaire dont je fus nommé président, fut assemblée, et ce malheureux paya de sa tête la faute de tout le corps. Vous sentez combien fut triste, pour le corps d'officiers, un événement jusqu'ici inconnu pour eux. J'en fus malade quelques jours. Les soldats de mon bataillon ont témoigné hautement leur repentir. J'ai dit, de manière à être entendu, que je n'oublierais leur désobéissance qu'après la première action, où je leur ai promis de les bien faire chauffer.

Nous sommes, ici, dans les Alpes, à trois lieues de l'hiver le plus rude, et à quatre d'un printems continuel. Quand Borée est le plus fort, nous soufflons dans nos doigts; quand Zéphire a le dessus, alors la promenade est permise et nous allons admirer la grande route de Turin, chef d'œuvre de l'art, qui a coûté des siècles de patience et des trésors immenses. Cette route et celle des Echelles, dans la Savoie, fera vivre à jamais les rois de Sardaigne.

En allant visiter les avant postes, je suis souvent obligé de grimper, pendant des journées, à travers les Alpes. J'ai souvent pensé à la bergère de Marmontel, mais je vous assure que je

n'ai rien rencontré d'approchant son *Adélaïde :* les femmes, ici, ont à peine quelque chose d'humain. Les montagnes sont nues, arides, ou couvertes de neige. Il n'y a pas un hêtre à cinquante lieues à la ronde, et, si la guerre amène quelquefois des Montrose dans ces déserts, vous pouvez être persuadé que jamais d'Adélaïde n'y a séjourné vingt-quatre heures, et que le caractère des bonnes gens de la cabane est l'opposé de celui des habitants végétants et assassinants de ces déserts.

Nous sommes cantonnés fort mal, et dans des cahutes plutôt que dans des maisons. Nos postes sont dans la neige et sur le sommet des montagnes; leur éloignement et la difficulté d'y aller font qu'on ne les relève que tous les quatre jours, qu'ils sont obligés de passer sans manger de soupe et sans se chauffer. Les Barbets nous enlèvent quelquefois des hommes qui s'écartent, et, pour comble de maux, une maladie épidémique dépeuple notre armée et les habitants du pays. Je bois tous les matins une chopine d'eau de vie, je mange une tête d'ail et une ration de pain de munition, et je m'en trouve bien. D'ailleurs, la maladie n'attaque guère que ceux qui en ont peur, et je ne suis pas de ce nombre-là. On nous promet de l'argent pour dans huit ou dix jours; si on tient parole, je vous enverrai dix ou douze louis. J'ai rencontré, à mon passage à Nice, un sergent du bataillon où se trouve le citoyen Quénivet. Il a

donné de ses nouvelles ; il était en bonne santé et se trouvait dans les environs de Final.

Embrassez ma femme et ma bonne tante pour moi.

19 prairial. — La Pietra, près Final. — J'ai bien des choses à vous dire, mon cher ami. Je vais prendre l'ordre chronologique. Je me hâte, cependant, de vous assurer que je me porte bien, et que, malgré une blessure à la jambe droite, que j'ai reçue le 17 germinal, sur la montagne nommée Montefacio, au-dessus de Gênes, et les privations sans nombre et sans exemple que j'ai éprouvées pendant le blocus de cette place, ma santé est très bonne et ma blessure entièrement cicatrisée.

Je me rappelle vous avoir écrit la dernière fois de Tende, vers le 15 ventôse. Nous sommes partis de cette place le 29 du même mois, en y laissant plus de cent vingt malades de mon bataillon. Ma destination était pour Gênes. J'arrivai à une lieue de cette ville, à Sestri, le 9 germinal, où la demi brigade eut ordre de rester en réserve. En passant ainsi sur toute la ligne occupée par l'armée, je fus surpris de l'absurdité de sa position. Il ne fallait pas être grand militaire pour voir qu'une armée d'à peu près quarante mille hommes ne pouvait pas être répartie, sans danger, sur une ligne de près de cent lieues, ayant, derrière toute son aile droite, la mer couverte de vaisseaux anglais, ne s'avançant que de deux lieues dans les terres, et, pour

surcroît de malheur, vivant au jour la journée, n'ayant souvent que demi ration, et composée, presqu'en totalité, de corps défaits et découragés.

Il était bien clair que l'ennemi, fort de quatre vingt dix mille hommes bien organisés, n'attendrait que le beau temps pour commencer les hostilités, et qu'un simple mouvement sur notre centre divisoit notre armée en deux, coupait notre aile droite du reste de l'armée, lui ôtait tout moyen de communication et toutes ressources pour vivre. Il fallait de grandes raisons politiques pour laisser subsister un si mauvais ordres de choses. Peut-être tenait-on à la possession de Gênes? Je l'ignore; mais alors, il fallait l'approvisionner pour six mois, et c'est ce qu'on ne fît pas.

Voici ce qui arriva : notre armée avait donc sa droite appuyée à Gênes et sa gauche au Mont-Cenis. Le général Mélas, commandant en chef les Autrichiens, feignit d'en vouloir à Gênes et fit attaquer nos avant-postes sur Nervi. Comme nous étions faibles partout, nous fûmes culbutés et ramenés jusqu'à Albaro, sur les glacis de Gênes. Notre demi brigade fut commandée pour renforcer ce point et reprendre les positions perdues.

Le 17 germinal, nous arrivâmes sur le champ de bataille; notre 3e bataillon et nos carabiniers restèrent en réserve. Le 1er bataillon et le mien, avec ce qui restait de troupes battues la veille,

furent chargés de l'attaque. L'ennemi occupait Montefacio, montagne nue et fort escarpée. Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes à portée de fusil. Une partie de notre 1er bataillon et les troupes qui avaient été battues la veille furent chargées de débusquer l'ennemi d'un pain de sucre à droite, qui dominait le seul chemin qui menait au corps de bataille ennemi. Le reste du 1er bataillon et le mien furent chargés de marcher droit à ce corps de bataille. L'attaque du pain de sucre se fit avec lenteur. Le reste du 1er bataillon qui était devant moi, fut jeté en tirailleurs, de manière que j'eus la tête de la colonne.

Je n'eus pas fait quelques pas et culbuté les tirailleurs ennemis, que je me trouvais entre deux feux, celui du corps que j'avais en front et celui du pain de sucre en queue. Pour surcroît d'infortune, j'étois dans un chemin où on pouvait à peine passer deux de front. L'ennemi occupoit la tête du défilé, et ce n'était qu'avec un péril inouï qu'on pouvait déboucher. Il fallait cependant sortir de cette crise, où je courais risque de faire détruire mon bataillon, si je ne prenais pas un parti.

Je fis faire promptement face en arrière, à ma 8e compagnie, et je lui ordonnai de charger à revers le pain de sucre qui, comme je l'ai dit, l'étoit en front par le 1er bataillon. Je jetai devant moi ma première compagnie, avec ordre de déboucher du défilé, à quelque prix que ce fût.

Les efforts de cette compagnie furent inutiles : elle fut presque détruite et nous n'avancions point. Je pris ma seconde compagnie, je parlai aux officiers et aux soldats, je pris deux de ces derniers par le bras en leur disant : « Nous serons tués ensemble, venez ! », et je les forçai de sortir du défilé.

Les officiers suivirent mon exemple, l'ennemi s'étonna et recula un peu, le terrain s'élargit. Je formai un peloton, sous une grêle de balles. Les soldats tombaient à mesure que je les formais, une balle perça mon chapeau, m'effleura la tête et tua roide un fourrier derrière moi. Cependant, je gagnais du terrain. Lorsque j'eus quatre compagnies, je chargeai l'ennemi. Il était retranché, mais le grand péril où nous étions empêcha le soldat de réfléchir, et le retranchement fut emporté. Un officier se jeta dans mes bras, aimant mieux être mon prisonnier que celui d'un soldat; nous prîmes une compagnie autrichienne.

Ce n'étoit pas le tout ; l'ennemi s'étàit retiré sur trois montagnes derrière le retranchement que nous venions d'emporter, et nous n'avions rien fait, si nous n'emportions pas ces trois montagnes. Mon bataillon était éparpillé par l'effet de la charge qu'il venait de faire ; il fallut le rallier. Cela était d'autant plus difficile que le feu des trois petites montagnes se croisant, il devenait très meurtrier. J'avais déjà rallié plusieurs pelotons et je faisais sortir de derrière un

rocher plusieurs soldats pour les mettre dans le rang, lorsque je fus atteint, à la jambe droite, d'une balle qui, après avoir coupé le bout en cuivre du fourreau de mon sabre, m'entra avec ce bout dans le mollet. Je tombai, et quatre soldats me portèrent hors du champ de bataille. Je trouvai le chirurgien assez près de là; il m'assura que ma blessure n'avait rien de dangereux pour les suites, mais qu'à cause de sa largeur et du déchirement des chairs, elle serait longue à fermer.

Avant de me retirer tout à fait, je voulus voir la fin de l'action. Elle fut bientôt terminée, toutes les positions furent enlevées. On fit quinze cents prisonniers du régiment de Jordis, le même que nous avions pris presqu'entier à Altenkirchen, il y a trois ans. Nos trois bataillons perdirent beaucoup, surtout le mien; j'eus quatre officiers blessés, dont un tué, et de soixante et dix à quatre vingts soldats.

Je me retirai à Gênes, où je fus très bien pansé par un de nos chirurgiens. Je ne voulus pas aller à l'hôpital, tous les blessés y mourant ou de l'épidémie, ou des mauvais traitemens. Aussi, je suis ruiné! J'ai dépensé quinze louis en trente six jours que je suis resté pour ma guérison.

Cependant, ceci n'était qu'une fausse attaque de l'ennemi, comme il était aisé de le prévoir. Mélas avait jeté ses principales forces sur Savone, avait culbuté à peu près cinq mille hommes que

nous y avions, et notre aile droite se trouvait coupée du reste de l'armée, sans vivres. De plus, une flotte anglaise nous bloqua par mer, de manière que nous fûmes sans aucune communication.

Masséna prit alors, avec lui, notre demi brigade et trois ou quatre autres, et marcha avec ce renfort sur Savone, espérant rétablir la communication. Il eut d'abord de grands succès, culbuta l'ennemi, lui fit sept à huit mille prisonniers, mais, l'ennemi recevant sans cesse des renforts, et le corps de Masséna s'affaiblissant, au contraire, par ses victoires mêmes, il ne put pénétrer jusqu'à Savone, et fut obligé de se retirer sur Gênes. Il est sans exemple qu'un corps ait souffert comme le nôtre : il perdit cinquante officiers blessés, dont dix furent tués, ou moururent de leurs blessures, et à peu près mille à douze cents soldats eurent le même sort. Les autres corps perdirent presqu'autant.

Le 28 Germinal, nous fûmes étroitement bloqués et nous n'espérâmes qu'en des secours étrangers. L'ennemi tenta plusieurs fois de forcer la place, mais ce fut en vain. Nous fîmes des sorties dont les unes réussirent et les autres furent funestes.

Mais la partie militaire était ce qui inquiétait le moins; les subsistances manquaient à la garnison et aux pauvres qui sont en si grand nombre. Il y avait à craindre un soulèvement du peuple. On employa tous les moyens, on fit du

pain avec toute espèce de graines; à la fin, on en fit avec du cacao, de la paille d'avoine, etc. On mangea chats, chiens, chevaux, et tout animal qui tombait sous la main des soldats était mangé. Tous nos blessés mouraient aux hôpitaux, ou d'inanition, ou faute de secours. L'épidémie faisait des ravages affreux, la consternation était générale, et, cependant, l'espoir d'être débloqués par Bonaparte, dont nous avions appris les préparatifs et l'entrée en Piémont, nous soutenait.

J'avais rejoint mon bataillon après la guérison, le 1er Prairial; je n'avais plus d'argent, le pain valait déjà douze francs la livre. Enfin, le 13 de ce mois, toutes ressources étant épuisées, la misère étant à son comble et nos soldats n'étant plus que des squelettes ambulants, Masséna consentit à traiter avec le général ennemi qui l'en avait sommé. Depuis le 6, nous n'avions aucune nouvelle extérieure. On accorda à Masséna tout ce qu'il voulut. Nous sortîmes de la place avec armes, bagages, munitions, tout ce qui nous appartenait. La garnison ne fut point prisonnière, et nous avons la faculté de rentrer en campagne sur le champ. On accorda à nos blessés des vaisseaux pour les conduire à Antibes. Enfin, Masséna fut étonné lui-même des sacrifices que fit l'ennemi. Il ignorait et les progrès de Bonaparte dans le Piémont, et que l'ennemi eût été battu sur le Var.

Nous sortîmes de la place le 15 de ce mois et

prîmes la route de Nice, où nous croyions encore que l'ennemi fût, et nous fûmes bien étonnés de rencontrer notre armée à Final, sans avoir rencontré celle autrichienne. Nous apprîmes, alors, son entière défaite; ses débris sont épars dans les montagnes et ils viennent se rendre par mille, ne sachant plus où aller. Trois jours de patience de plus, et Gênes serait encore en notre pouvoir, mais ces trois jours eussent coûté peut être deux mille hommes encore. La garnison de Gênes a fait halte ici; nous attendons des ordres de Masséna, qui va sans doute nous faire rentrer en campagne sur le champ et poursuivre l'ennemi.

Voilà un abrégé du siège de Gênes, qui sera fameux dans l'histoire. Il faudrait écrire un volume si l'on voulait entrer dans les détails des actions militaires et de la misère qu'ont éprouvées les troupes. Dans les derniers jours, le pain valait quarante francs la livre. J'ai été douze jours juste sans en manger, j'ai vécu de salade et de viande de cheval. Je n'ai point, depuis trois mois, de vos nouvelles, ni de ma bonne tante, ni de ma femme. Je n'ai pu vous envoyer d'argent et je suis dans une grande inquiétude à cet égard. On nous a payé un seul mois à Gênes, mais il ne m'a pas suffi pour ce que j'ai été obligé de dépenser pour ma guérison et pour ma nourriture pendant le siège. J'ai même été obligé d'emprunter encore. Tirez moi d'inquiétude. Comment existez vous?

On nous fait toujours espérer de l'argent, et on ne nous en donne jamais. Le premier que je recevrai, je vous l'enverrai. J'ai vu Quénivet à Gênes. Il relevait d'une forte maladie, et se trouvait fort dans la misère. Il m'a chargé de ses compliments pour vous. Sa demi brigade, qui est très délabrée, a été embarquée et conduite en France pour y être refaite. J'ignore sa destination. Envoyez-moi promptement des nouvelles. Si nos grands succès, dont on parle, sur le Rhin et en Piémont, ne sont pas des chimères, et qu'ils continuent, il n'y a pas de doute que nous n'ayons bientôt la paix. Alors je pourrai vous embrasser. Parlez-moi de ma femme; parle-t-elle français, maintenant? En êtes-vous content?

J'ai vu la superbe Gênes; je ne crois pas que ce soit la plus belle ville de l'Europe, mais c'est sans doute celle qui réunit le plus de beaux édifices. Excepté la grande rue, qui est magnifique, sans être droite, toutes les autres sont étroites, et les voitures n'y peuvent pas passer. Il y a une infinité de palais en marbre, mais à côté de ceux ci sont des maisons fort simples, et souvent ce sont des bicoques. En général, les Génois aiment le faste sans y joindre le bon goût. Il y a un seul salon, dans le palais de Serra, qui a coûté, à décorer, dix huit cent mille livres, et le reste de l'appartement est très ordinaire, petit et sans aucune décoration. Cela ressemble à un bracelet de brillans qu'on verrait au bras d'une

paysanne. Le reste est dans le même goût que toute la ville; à côté du faste le plus grand, on voit la misère la plus profonde. Sur des marches de marbre sont des milliers de femmes, d'hommes, d'enfants, couverts de haillons, poursuivant les passants de leurs cris et de leur vermine. Le reste de la Ligurie est dans le même goût.

Le caractère des Génois est intéressé et de mauvaise foi. Ils ne rêvent qu'argent et sont peu délicats sur les moyens d'en acquérir; ce sont des marchands, rien de plus. La classe des nobles qui, avant la Révolution, pouvaient seuls se mêler du gouvernement, est autre chose. Ces Messieurs ne sont qu'orgueil, qu'enflure et se croient les premiers citoyens du monde. Ils ne sont dévôts que pour avoir l'occasion d'étaler leur faste à l'Église; ils ne font l'aumône de leurs palais que par vanité. Ils font distribuer, à la porte de leur palais et toujours en plein jours, des sommes considérables, ce qui multiplie le nombre des mendians et ce qui a fait, de cette profession, l'un des meilleurs métiers de Gênes.

24 Messidor. Pioltello, près Milan. — Nous sommes partis de la Pietra le 27 du mois dernier, et sommes venus à Oviglio, près Alexandrie, en quatre jours de marche. L'intention du général en chef était de seconder le Premier Consul dans son expédition, mais, en passant à Cairo, nous apprîmes la nouvelle de la victoire

de Marengo et la suspension d'armes qui en était la suite. Mélas s'étant entêté à rester dans la Ligurie, laissa au Premier Consul le temps de passer le Pô, et de lui fermer toute retraite. En vain voulut-il, à Marengo, percer notre ligne : la présence, les talens et la fortune de Bonaparte en firent une barrière d'acier.

Je n'ai pas eu l'honneur d'être à cette mémorable journée, mais, par les renseignemens que je me suis procurés, je suis convaincu que c'est Bonaparte seul qui a gagné la bataille. Il y avait eu de grandes fautes de détail de faites de notre côté; sans la bravoure individuelle des soldats, le peu d'ensemble que mirent nos généraux dans les différentes attaques, nous eût infailliblement été funeste. A cinq heures du soir, nous avions perdu le champ de bataille, et la majeure partie de notre artillerie. La cavalerie était rebutée; l'infanterie, réduite en poudre, soutenait seule les efforts de l'ennemi vainqueur. Bonaparte paraît, il amène un faible renfort, remet l'ordre dans l'armée, dispose les colonnes, parle aux soldats, leur rappelle qu'ils sont français, donne le signal de la charge : la bataille est gagnée, le champ de bataille repris; huit mille Autrichiens sont faits prisonniers, leur chef d'État major Sacken est du nombre et Mélas, enfermé entre les Apennins, les Alpes et l'armée française, n'a d'autre ressource, pour sauver les débris de son armée, que de nous céder toutes les places fortes de l'Italie.

Ajoutez, au brillant de cette journée, la paix que le temps, hâté par la victoire, nous procure enfin.

Nous restâmes quelques jours à Oviglio, et en partîmes le 13, pour nous rendre ici le 18, où nous faisons partie de la 5e division, sous les ordres du général Rochambeau, et où nous attendrons probablement la paix ou la reprise des hostilités.

Je n'ai pas encore vu Milan, quoique je l'aie traversé. Je suis sans argent, et, comme vous savez, on ne va nulle part sans ce passe port. Ce pays ci est très beau, mais il est malsain, à cause des marais et prairies dont il est couvert. La chaleur est déjà violente et les habitans ne sont pas fort aimables. Il faudrait ne pas avoir été en Allemagne pour se trouver bien ici. J'ai reçu votre lettre du 4 germinal. Le citoyen Éloi m'a remis celle du 28 floréal. J'y vois avec plaisir que vos santés sont bonnes. Je vous remercie bien de la peine qus vous prenez pour apprendre le français à ma femme, et lui donner une idée de Paris. Elle ne cesse de me parler de vos soins, de ceux de ma tante, et du bonheur que vous lui procurez dans un pays étranger et au milieu de personnes qu'elle n'avait jamais vues. Je vous prie, mon cher ami, de continuer votre affection à mon épouse. Le sort vous réservait le pénible rôle de mentor du mari et de la femme.

Notre demi brigade se renforce un peu. Nos

blessés rentrent. Cependant, je n'ai encore, dans mon bataillon, que deux cents hommes. Le citoyen Collé est toujours à l'hôpital, sa blessure n'est pas encore fermée ; le citoyen Leproust se porte bien.

On nous parle toujours d'argent, mais on ne fait que d'en parler, on nous doit maintenant huit mois d'appointemens, plus 200 francs d'indemnité de route. Je n'ai plus de nouvelles de Quénivet.

P.-S. — A force de nous parler d'argent, on nous paye pourtant un mois : je vous envoie cinq louis (1) que vous remettrez à ma femme pour faire bouillir la marmite. Vous recevrez aussi, probablement, 25 francs de la veuve Colard, de Vassy, mère de mon secrétaire, qui s'est laissé faire prisonnier, et dont je n'ai plus de nouvelles. Vous les offrirez à ma bonne tante (2).

13 thermidor. Pioltello, près Milan. — J'ai reçu votre lettre du 5 du mois dernier, il y a quelques jours. Vous avez dû recevoir une lettre de moi du 25 Messidor. Depuis ce tems, nous sommes très tranquilles et jouissons d'avance de la paix, qu'on dit prochaine. Je le souhaite, et avec d'autant plus d'ardeur que notre pauvre régiment se détruit de lui même. Le physique et le moral de nos soldats sont affectés. La maladie nous en enlève toujours, et ceux qui ne

(1) Reçu, le 10, les cinq louis, dont un retenu pour Madame de Villiers. (*Note d'Aubron.*)

(2) Reçu, le 16, les vingt cinq livres.

meurent pas sont ou fous, ou imbéciles. Les officiers eux-mêmes s'en sentent. Je ne suis, et je compte fort n'être jamais ni l'un ni l'autre, mais je dois ce bonheur à ma blessure, pendant la guérison de laquelle j'ai pris du repos et des rafraîchissements, ce qui m'a fait éviter la maudite épidémie. C'est le citoyen Cothenet qui m'a soigné lorsque j'étais blessé, mais c'est le citoyen Leproust qui m'a pansé sur le champ de bataille.

Mes chevaux, dont l'un, *Canard*, allait être mangé le jour même que nous avons évacué Gênes, se rétablissent peu à peu. Mon pauvre Jupiter est aussi moins squelette qu'il n'était, et a recouvré la liberté que je lui ai ravie, dans la crainte qu'il ne succombât sous la dent meurtrière de mes soldats. Il est le seul chien qui ait survécu au siège de Gênes.

Abonnez moi au *Publiciste* pour trois mois; à cet effet, je vous envoie 15 francs; je n'ai plus de nouvelles de Quénivet.

J'ai été voir Milan. La salle de spectacle est magnifique et plus grande que pas une de Paris. On est fort à l'aise dans les loges. On peut s'y enfermer. Il y a, à chacune, une chambre en arrière, où l'on mange, joue, etc. La musique y fait beaucoup d'effet et est d'une brillante exécution. Les acteurs sont médiocres. Il y a de jolis ballets, mais on donne la même pièce pendant un mois de suite tous les jours, ce qui rend la chambre de derrière des loges fort nécessaire.

J'ai vu la cathédrale, *il Duomo*, qu'on dit être la plus belle église d'Italie, après Saint-Pierre de Rome. Je ne l'ai pas trouvée telle. Elle n'est pas finie, est malpropre et sombre, et plutôt accablée que décorée d'ornemens et de sculptures. La ville, en général, est bruyante, propre et grande; il y a beaucoup de larges rues, surtout la rue Orientale, à laquelle on ne peut rien comparer à Paris. Je n'ai rien vu de rare, ni en peinture, ni en sculpture; ce qui existe en ce genre est caché, on craint *les amateurs de Paris*. J'ai cependant vu le beau Saint Barthélemy écorché.

On nous parle toujours beaucoup d'argent; il viendra peut-être; on assure que, sous trois mois, nous serons au courant. On dit les préliminaires de paix signés.

23 thermidor. Pioltello. — J'ai reçu, hier, votre lettre du 11; ma santé est bonne. Dites-moi si le français de mon épouse est vraiment d'elle; il me semble que l'ouvrage est revu et corrigé par l'amitié. Elle m'écrit qu'elle devient puissante extrêmement, et se porte bien. Je paye les lettres dix-huit sous, et autant lorsque je les affranchis.

21 fructidor. Milan. — J'ai tardé, jusqu'à ce jour, à répondre à vos lettres du 29 thermidor et 6 de ce mois, parce que j'étais dans l'incertitude de notre sort. Des bruits contradictoires couraient. Maintenant, les bruits de guerre ont pris le dessus, et, demain matin, toute la garnison

part pour aller camper entre Crema et Crémone. Je doute, cependant, que, malgré nos grands préparatifs, le campement de l'armée et l'interception de toute communication avec l'ennemi, les hostilités recommencent. Au reste, je suis prêt. Nous avons quitté Piontello à cause du mauvais air, il y a six jours, et sommes venus dans cette ville. On y est fort mal, et il en coûte horriblement cher pour vivre. Je donne 4 francs par jour, pour moi et mon domestique. Embrassez ma bonne tante et ma femme pour moi.

An IX. 13 Vendémiaire. Gorgonzola, à quatre lieues de Milan, vers Crema. — Nous arrivons, cher ami, de notre course militaire, qui s'est terminée tranquillement par une nouvelle suspension d'armes, qui, dit-on, doit durer quarante-cinq jours. En partant de Milan, le 22 Fructidor, nous sommes allés camper, le 23, près de Pizzighettone. Nous sommes restés dans la même position qu'au 1er Vendémiaire, où nous sommes allés prendre poste à Cigognola, sur la route de Mantoue, en avant de Crémone. Nous avons eu, plusieurs fois, l'ordre de nous rapprocher de la ligne ennemie, les hostilités devant recommencer, mais nous avons eu aussi souvent contre-ordre.

Enfin, le 10 de ce mois, nous avons appris les nouveaux arrangemens pris par les généraux français et autrichiens, et avons eu l'ordre de rétrograder et venir reprendre nos anciennes positions. Nous sommes ici à attendre les évé-

nemens. Notre pauvre demi brigade ne se refait point; la maladie nous enlève toujours quelqu'un, et, si nous ne repassons bientôt en France, nous perdrons une grande partie de ce qui nous reste encore.

Nos soldats sont très malheureux, dans ce pays. La nourriture n'est pas assez abondante, l'air est mauvais et ils sont couchés, la plupart du tems, sur le marbre, ou, lorsqu'ils sont le mieux, sur de la paille hachée. Plus de la moitié de nos officiers sont toujours malades, et il est difficile qu'ils s'en tirent. Ils sont sans argent et tout est très cher, dans ce pays. Il n'y a, pourtant, que la bonne nourriture et l'usage du vin qui puisse rétablir tous ceux qui sont atteints de cette maudite fièvre, qui dépeuple l'armée. Quant à moi, je me porte mieux que jamais; aussi, j'use toujours de mon régime, je mange bon, je bois beaucoup et je m'inquiète peu. Il m'en coûte fort cher, mais ce n'est pas le cas d'économiser, quand il y va de la santé, et surtout de la vie.

Nous nous attendons à être réorganisés en deux bataillons; beaucoup d'officiers vont être renvoyés chez eux, avec moitié de leur solde. Un de nos chefs de bataillon doit avoir le même sort; je ne pense pas être celui-là. Je suis le plus ancien, et assez aimé des généraux, mais, dans tous les cas, je me consolerais en allant manger, près de vous, mes 1800 francs. Je n'ai pas reçu de réponse à ma lettre du 21. On parle de nous payer un à compte. C'est une chose

vraiment pitoyable qu'on nous laisse ainsi, avec huit mois de solde arriérée. L'armée du Rhin et tout ce qui est dans l'intérieur sont au courant.

27 *Vendémiaire*. Milan. — Nous sommes revenus ici! Depuis ma dernière lettre, nous avons eu bien du changement dans l'intérieur de notre demi brigade. Elle est, maintenant, réduite à deux bataillons, et je suis le chef du premier. On a choisi, parmi les officiers, les plus capables, et le surplus est renvoyé dans l'intérieur, avec moitié solde, jusqu'à ce qu'on les rappelle ou qu'on ne les rappelle pas. Les officiers ont été notés par un jury composé d'un officier, du chef de brigade, de trois chefs de bataillon et de quatre capitaines, et c'est sur ces notes, bonnes ou mauvaises, qu'on le remploiera, quand il y aura des places vacantes.

Cette lettre vous sera remise par un lieutenant nommé Loffet. On parle encore une fois de guerre. Nous venons d'envahir la Toscane, sous prétexte qu'il y avait des rassemblemens de paysans. Nous avons pris, à Livourne et ailleurs, les magasins anglais qui s'y trouvaient. On nous promet toujours de l'argent; je suis sans le sol; je crains bien que vous n'ayez le même sort.

La maladie nous tue toujours des hommes et des officiers. Je continue à me bien porter, et le froid, qui approche, m'assure que, pour cette année, j'en serai quitte pour la peur. Ma nouvelle adresse est : *chef du 1er bataillon de la 25e demi brigade légère.* (*A suivre*).

Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Madame Adélaïde
(*Suite*).

Toutes mes liaisons personnelles pourroient me faire désirer que M. Brougham eût du succès, mais je dois vous dire qu'aujourd'hui, dans les intérêts de la France et du roi, je désire que le duc reste à la tête des affaires. Je suis sûr que j'obtiendrai plus de lui que d'un autre : il a une action forte sur tous les cabinets, il a la puissance de les contenir et nous avons besoin de quelqu'un de fort à qui nous puissions nous adresser. Je ne connois que lui qui soit dans une position à pouvoir refuser la guerre à tous les cabinets qui voudroient la faire. Son opinion est positive : il veut la paix et il veut que la France soit puissante.

J'ai à peine de la place pour mettre la datte ; je voudrois bien, cependant, parler de mon respect et de mon dévouement à Mademoiselle.

T.

Londres, 8 novembre 1830, 7 heures.

Ma dernière lettre à Mademoiselle et mes dernières dépêches ont dû préparer à des idées de changement, dans le ministère anglois. D'heure en heure, depuis la fameuse phrase du duc de Wellington contre toute réforme parlementaire, les changemens deviennent plus probables. Aux intrigues de la Société, il se joint, depuis hier, des commencemens de mouvement dans la cité

de Londres, des menaces dans le peuple et une sorte de fureur contre le duc de Wellington. Tout cela devait éclater demain 9, à la feste de l'Hôtel de Ville. On a pris d'abord toutes les précautions que la police peut fournir, mais elles ont paru insuffisantes, et, ce matin, une lettre de M. Peel, ministre de l'Intérieur, annonce que le Roi et la Reine n'assisteront point à la feste, pour ne pas donner, par leur présence, prétexte au peuple de se réunir en grand nombre.

Les grandes réunions populaires peuvent porter à des accès fâcheux. On se demande maintenant si la feste de l'installation du Lord maire aura lieu ou non, si les ministres s'y rendront, ce que doit faire le corps diplomatique. Mon avis personnel est qu'il doit y aller. La matinée se passe à aller aux nouvelles, et, ce soir, nous avons une réunion diplomatique pour y prendre nos dernières mesures. Dans ce moment, il y a des rassemblemens dans la cité, et l'inquiétude est générale. J'enverrai probablement, dans la journée de demain, Louis en courrier extraordinaire à Paris ; il apportera peut être la nouvelle d'un changement dans le cabinet de Londres. Le duc de Wellington est dans la position de se retirer devant le principe qu'il soutient de la non réforme parlementaire ou de se retirer devant un mouvement populaire. Il a 29 heures pour se décider : c'est là l'opinion des hommes éclairés. Il est certain que si la feste

a lieu malgré l'absence du roi et que les ministres actuels n'y aillent pas, ils témoignent de la crainte personnelle ; s'ils y vont, il y a un danger réel pour eux. Les choses en sont au point que l'on voudroit que les ministres actuels donnassent leur démission aujourd'hui et qu'il y eût demain un nouveau cabinet, et ensuite que la fête eût lieu dans deux jours.

Ma lettre est écrite à 7 heures du soir : c'est le plus tard possible pour qu'elle parte aujourd'hui.

Le prince d'Orange, après avoir été dîner chez le roi, est venu me faire le premier une visite : il est mal avec son père, pas assez bien avec la Belgique, à laquelle cependant il est prêt à faire toutes les concessions qu'elle voudra. Je voudrois bien savoir quelles sont les idées du roi sur ce grand héritage : il n'y a rien d'arrêté dans aucun cabinet.

Le peuple de Londres, en mouvement, est beaucoup plus dégoûtant que ceux que j'ai vus dans plusieurs pays. L'ivresse de bière est hideuse.

Mademoiselle est exposée à avoir encore demain une lettre de moi.

7 heures un quart.

Le dîner du Lord maire est remis indéfiniment.

T.

Londres, 10 novembre 1830.

Londres est assez calme aujourd'hui : il y a encore, de loin en loin, quelques groupes dans la

cité, mais l'effervescence tombe. Le duc était, ce matin, au levé du roi où je l'ai vu ; il étoit fort tranquille et a répondu comme je le voulois à la demande que je lui fesois de reprendre nos conférences interrompues depuis quelques jours. Je crois que, demain, il nous proposera de nous réunir à deux heures.

Lorsqu'on apprit, avant hier, qu'il n'y auroit pas de dîné dans la Cité, le marquis de Wellesley dit tout haut, dans la Chambre des Pairs : « *This is the boldest cut of cowardise I ever heard of!* »

Mademoiselle trouvera que c'est plus spirituel que fraternel.

Il n'y aura rien de remarquable sur les affaires ministérielles, avant le 16. Tous les moyens de l'opposition sont en mouvement. Le duc a de la confiance dans sa propre position : il croit qu'il aura la majorité sur la motion de M. Brougham ; dans six jours, cette grande lutte sera décidée. Je n'ai, et personne n'a d'opinion sur le résultat de cette séance, parce qu'il y a un grand nombre de membres nouveaux dont l'opinion n'est pas connue.

Le roi, qui devoit aller samedi à Brighton, a retardé d'une semaine son voyage, pour être naturellement ici le 16; on a encore annoncé un levé pour le 17, — ce sera le dernier : plus tard, c'est à Brighton qu'on lui fera sa cour.

J'écrirai à Mademoiselle au moment où la séance du 16 sera finie ; il est probable qu'elle durera toute la nuit. Nous n'avons point encore

ici de nouvelles de notre proposition d'armistice.

Il faut bien compter sur la bonté de Mademoiselle pour lui faire lire si souvent des pages de ma mauvaise écriture. Mon dévouement sera mon excuse. Mademoiselle peut assurer au roi que je me conformerai strictement aux instructions que renfermoit la lettre du maréchal Maison en date du 6 novembre. Le discours du général Sébastiani, qui est aujourd'hui dans le *Times*, fait un effet excellent.

T.

Londres, 12 novembre 1830.

Madame,

Je ne me permettrois pas d'importuner aussi souvent votre Altesse royale de mes lettres, si je n'éprouvois l'impérieux besoin de lui exprimer ma reconnoissance pour sa réponse pleine de bonté et pour la confiance dont elle daigne m'honorer.

C'est pour m'en rendre digne que je crois devoir rétablir la vérité d'un fait, inexactement représenté par M. de Montrond.

M. de Talleyrand, le sachant malade de la goutte, lui a écrit pour savoir de ses nouvelles et lui exprimer le désir de le voir promptement rétabli. Mais il n'y a pas un mot dans cette lettre, que j'ai vue, pour l'inviter à venir à Londres et à nous y aider.

En vérité et sans la moindre prévention, j'ose assurer que M. de T. est placé ici de façon à n'avoir besoin de lettres de personne; d'ailleurs

le secours d'une personne dont on n'entend faire à Londres qu'un seul genre d'éloge, celui d'*être fort amusant*, ne serait ni bien utile au service du roi, ni même à notre situation sociale.

C'est donc une petite vanterie de M. de Montrond, fort commune chez les gens qui, étant sans équilibre, cherchent à se faire valoir aux dépens de la vérité.

Je crains que cette explication sans grande utilité, ne paroisse bien oiseuse à votre Altesse Royale, mais je tenois à ce qu'il n'y eût rien de douteux, pour elle, dans nos diverses relations.

Les succès si naturels de Mgr le duc d'Orléans nous charment sans nous étonner.

Quand le roi aura le plaisir de traverser la belle France, il y sera partout porté en triomphe. C'est ce que nous avons souvent l'occasion de répéter ici, où les questions sont intarissables.

Hier à dîner, chez la reine, on m'en a adressé de toutes parts et j'ai été chargée de tous les souvenirs et hommages de la famille d'Angleterre pour Madame, pour notre Roi et notre Reine.

Il est impossible d'être traités avec une grâce plus marquée que nous ne le sommes par la cour. Je dirai que les salons, soient ceux des Torys, soient ceux des Wighs, sont également empressés pour l'ambassadeur de France, et que la bienveillance de John Bull ne nous manque pas davantage. La réponse du général Sébastiani à M. Mauguin a un succès unanime, ici; on aime à y voir

l'expression ferme, modérée et sage de tout le Conseil.

Sa modification avait d'abord un peu effrayé, mais on commence à en augurer très bien.

L'état des yeux de M. Gérard est un vrai malheur; ses services dévoués seront bien difficiles à remplacer.

On a été un peu surpris que M. Bertin de Vaux quittât la Haye, dans les circonstances actuelles; quelques personnes en ont été effarouchées; heureusement que nous avons pu certifier que le soin de sa réélection a été le seul motif de ce voyage, un peu étrange, il faut en convenir.

Madame a-t-elle eu connoissance d'un fait assez bizarre? M. Molé a refusé, il y a cinq semaines, à M. de T., que M. Bertin de Vaux correspondît directement avec lui de la Haye à Londres. Cette demande, cependant, vu l'importance des promptes communications à travers la crise actuelle, n'avait rien de déplacé. Les ambassadeurs d'Autriche et de Prusse sont ici en communications directes et fréquentes avec les ministres d'Autriche et de Prusse à la Haye.

J'ai souvent, ici, l'occasion de voir et de causer avec le prince d'Orange; j'ai été élevée, pour ainsi dire, avec lui à Berlin; les anciens souvenirs lui donnent confiance en moi; il me parle beaucoup de ses affaires, de ses embarras et de ses désirs, parmi lesquels le plus apparent est d'être protégé par le roi des Français!

Il dînait, hier, au palais de Saint James, où la Cour m'a paru le traiter en parent aimé.

Nous avons tous une grâce à demander au roi, c'est son portrait pour l'ambassade ; il manque à notre respectueuse affection et à l'usage qui nous donne le droit d'en orner le salon de son ambassadeur. Madame voudrait-elle être l'interprète de M. de Talleyrand, à cet égard ?

J'apprends à l'instant l'arrivée de Maubreuil à Londres, ce qui est une grande inquiétude pour moi. Je voudrais intéresser, si je puis, le duc de Wellington à le faire surveiller. Mais le duc lui-même a ses propres affaires, qui sont fort sérieuses et qui ne se décideront d'une façon ou d'une autre, que la semaine prochaine.

Je supplie votre Altesse Royale d'agréer, avec sa bonté et son indulgence ordinaires, l'hommage de mon profond respect et de mon profond dévouement.

Duchesse de Dino.

P. S. — M. Gobert est dans son lit depuis deux jours, avec la fièvre et un mouvement de bile assez fort. Je lui ai envoyé le médecin qui soigne ma fille et dont je suis fort contente ; il est mieux, aujourd'hui.

Il y a toujours quelqu'un de chez nous pour l'entourer, et on nous assure qu'il ne manque de rien et que sa maladie sera très passagère.

Londres, 14 novembre 1830, 11 heures du soir.

La régence a été proposée ce matin et c'est la duchesse de Kent que le gouvernement propose; elle doit être seule régente, et la reine est reine à 18 ans. Cela a été reçu avec une grande satisfaction dans la Chambre des Pairs, ce qui fait croire que la discussion ne changera rien à la proposition des Ministres.

A la Chambre des Députés, les Ministres ont été battus de vingt neuf suffrages dans une question de la liste civile. Y aura-t-il ou n'y aura-t-il pas un comité pour examiner la proposition ministérielle? Les Ministres et leur monde ont soutenu qu'un comité était inutile; le parti contraire l'a emporté de 29 à la division. Cela fait mal augurer pour le ministère sur la question de la réforme parlementaire qui sera demain à l'ordre du jour.

T.

Londres, 19 novembre 1830.

Le ministère sera connu demain. Voici ce dont je me crois sûr ce soir :

Lord Grey, premier ministre;

Lord Palmerston, Affaires Étrangères;

Lord Holland, chancelier du duché de Lancastre;

Lord Lansdowne, président du Conseil;

M. Brougham, chancelier;

Le duc de Richmond, grand maître de l'artillerie;

Lord Godwick, guerre et colonies;

Lord Durham, sceau privé;

Lord Melbourn, intérieur;

Lord Auckland, commerce, sans entrer dans le cabinet.

On sollicite le duc de Wellington de prendre le commandement général de l'armée qu'avait M. Hill. C'est le roi lui-même qui fait cette négociation. Je crois que M. Grant a un portefeuille, mais je n'en suis pas sûr. Cette administration là sera forte et nous sera favorable. J'ai beaucoup de rapports de société avec les principaux membres qui la composent. Ils parlent tous très bien des changements arrivés et *exigés* en France. C'est le mot dont ils se servent. Ils veulent que l'Angleterre et la France soient d'accord sur toutes les affaires qu'elles peuvent avoir avec les autres puissances. Ils regardent comme un besoin pour la tranquillité de l'Europe, la prospérité de la France et sa force, et tous parlent du roi avec un grand respect ; c'est ce que me disait ce matin Frédéric Lamb, que je voudrais voir ambassadeur à Paris.

Tous les ambassadeurs ayant donné à dîner au prince d'Orange et celui-ci ayant fait la première visite à l'ambassadeur du roi, j'ai cru que je devais lui proposer de dîner chez moi. Comme les invitations ici se font huit ou dix jours d'avance, je me retrouve avoir invité les principaux membres de l'ancien ministère et des personnes considérables de la Cour qui donneront

probablement demain leur démission. C'est un peu gauche, mais, il y a dix jours, on ne prévoyait rien de ce qui est arrivé !

Mme la duchesse de Berry vend tous ses bijoux. C'est une des manières de montrer son mécontentement qu'employe le faubourg Saint-Germain qui offre à toutes les personnes riches de ce pays-ci des colliers, des perles, des pierres, etc.

Tout cela est bien ignoble.

M. Brougham étonnera même ici bien du monde. On ne le croyait pas encore propre à être chancellier. Il me semble qu'on le trouve un peu jeune pour une place aussi sérieuse et aussi importante. Il est vrai aussi que tout le monde lui reconnaît éminemment le talent nécessaire.

Mademoiselle aura dit quelques paroles qui auront fait que l'ambassade de Londres n'est plus négligée comme elle l'était par le ministère. Depuis huit jours j'ai reçu plus de dépêches et de dépêches bien faites, qu'il ne m'en avait été écrit pendant les deux mois précédens. J'en remercie Mademoiselle qui, réunissant à toutes ses bontés celle d'infirmière, devrait bien me dire ce que l'on fait quand on a mal aux yeux et que l'on veut s'en servir.

Je crois que Mme de Dino aura, vers la fin du mois, le bonheur de voir Mademoiselle. Quelques affaires la rappèlent à Paris pour quelques jours.

Londres, 19 novembre 1830.

Une circonstance imprévue a fait éclater la bombe la veille du jour où l'on s'attendait à la lutte. C'est sur la question de la liste civile que Mademoiselle verra que s'est faite la discussion, et que la majorité a manqué au ministère dans la Chambre basse, au moment même ou le chancelier portait à la Chambre haute un projet de régence qui avait un succès général. On croyait que le Duc ferait des efforts pour reprendre la majorité dans la question de la réforme ; mais il a préféré se retirer sur une question accessoire plutôt que de quitter sur une question de principe aussi populaire que l'est celle de la réforme. Ce matin, il a porté au Roi sa démission, qui n'a été acceptée qu'avec peine et qu'après plusieurs efforts infructueux pour la faire retirer. Le ministre sera pris parmi les vingt modérés. En attendant que le Roi ait fait son choix, les anciens ministres continueront leurs fonctions.

Ce matin, nous avons eu une conférance chez lord Ahorner (?), tout comme à l'ordinaire. On ne connaîtra que demain la personne qui aura été chargée par le Roi de lui composer et de lui proposer un ministère. Le Duc de Wellington a annoncé dans les termes les plus simples, à la Chambre des Pairs, qu'il avait résigné son emploi, et M. Peel a fait la même chose et dans les mêmes termes dans la Chambre des Communes ; mon opinion est que nous trouverons les mêmes dispositions pacifiques dans le ministère nou-

veau. Ceux que j'entends nommer, et que je connais tous, font à cet égard les protestations les plus satisfaisantes.

Il est probable que lord Stuart sera remplacé; je voudrais bien que le choix pût tomber sur son frère : c'est un homme qui vous est particulièrement attaché.

A six heures, il n'y a encore personne de nommé.

Les fonds anglais sont tombés à un et demi. C'est une singulière manière de finir une lettre adressée à Madame Adélaïde.

T.

28 novembre 1830.

Mademoiselle va tant entendre parler de Londres à M. de Habault et à Mme de Dino, que je ne me hasarderai sûrement pas de lui écrire aujourd'hui une longue lettre. Je lui rappellerai seulement que j'ai perdu contre elle une discrétion et qu'elle doit me permettre de m'acquitter en lui envoyant une boîte aux lettres pour Randan; les lettres ne peuvent ni en sortir, ni se perdre : j'y trouve mon intérêt parce que Mademoiselle, à ce que j'espère, voudra bien me donner de ses nouvelles quand elle sera en Auvergne. La résolution des Belges passe; ils ne veulent plus de la maison d'Orange : c'est une difficulté de plus dans les affaires de la Belgique; il faudra la surmonter; et la France et l'Angleterre, franchement réunies dans leur

manière de voir pour la conservation de la paix, doivent abattre tous les obstacles : aussi j'espère que nous en viendrons à bout.

Que de choses singulières nous voyons! Les mêmes personnes qui avaient parlé en France de la maison d'Orange, ont voté contre; cela ne s'explique que par la peur que je crois que l'on a toujours des vaincus; cela fait faire bien des fautes.

On dit que Mme la duchesse de Berry part décidément demain; du moins, M. de Ludolf s'en flatte; ce sera un grand soulagement pour lui.

Je crois que nos conférances interrompues depuis dix jours se reprendront demain; cette interruption là nous met un peu plus qu'il ne faudrait en retard vis à vis des commissaires envoyés pour l'armistice.

On trouve ici le jugement de la Chambre des Pairs beaucoup trop indulgent.

Je suis convaincu que, dans la grande question de l'hérédité, cela nuira à la Chambre.

Mademoiselle voudra bien recevoir, avec sa bonté ordinaire, l'hommage de mon bien tendre respect.

T.

Londres, 3 décembre 1830.

Je n'écris point à Mademoiselle, parce qu'il n'y a exactement rien de nouveau à lui écrire. Je dois cependant répéter ici que, dans mon opinion, la France est, *aujourd'huy*, dans tous les

cabinets, hors de la question de la guerre. Ce n'est point contre elle que l'on arme, c'est là mon opinion. Chaque jour on me fait et on fait aux ministres anglais des déclarations si positives que tout en faisant des préparatifs de défense, nous devons croire que la Belgique est la seule, l'*unique* cause de tout le mouvement de troupes qui se fait en Europe. Je désire vivement que l'armistice proposé ait lieu. On pourra alors essayer de tous les moyens qui pourront convenir pour tranquilliser un pays aussi divisé, car la Belgique n'est pas plus aujourd'huy qu'elle ne l'a été autrefois, un pays où il y a quelque unité. Le nord et le midi ont des idées différentes. La religion est tout pour les uns ; elle n'est rien pour les autres. La langue même est différente. On parle d'un côté un patois qui n'appartient point à la langue flamande. Les ministres anglais feront tout ce qui dépendra d'eux pour empêcher la guerre. Lord Palmerston est fort aise que le général Sébastiani, qu'il connaît beaucoup, soit à la tête des Affaires étrangères.

J'aurai l'honneur d'écrire à Mademoiselle dès que l'on recevra ici des lettres de Lord Ponsomby. Mademoiselle m'écrira peut-être par Mme de Dino. Je l'en remercie d'avance.

T.

Londres, 7 décembre 1830.

J'ai l'honneur d'envoyer à Mademoiselle un état que le roi sera bien aise de connaître ; il fait

beaucoup de bruit ici et, sans aucun doute, il mènera à de grands changements.

J'ai vu ce matin Mme de Lieven qui, dans les affaires politiques, est au moins aussi officielle que son mari. Elle m'a répété de la manière la plus positive que les Russes ne sortiraient de leurs frontières qu'avec le consentement de cinq puissances : tout cela est fort bien ; mais si personne ne prend de l'ascendant sur les Belges, les questions resteront toujours dans un état d'indécision insupportable. Vous avez à Paris un ministre prussien qui détruit tout ce que je fais faire ici d'utile pour la paix au ministre prussien accrédité en Angleterre. C'est un homme d'esprit et qui comprend très bien la position de son pays : les idées du temps actuel ne lui sont pas étrangères.

Je finis, pour que ma lettre et mon paquet partent aujourd'huy. Mademoiselle m'écrira, j'espère, quelques bonnes paroles par Mme de Dino. Nous sommes dans les brouillards, mais je n'en souffre pas ; je n'en ai pas le temps.

Londres, 13 décembre 1830.

Mademoiselle voudra bien dire au roi que Lord Grey et Lord Palmerston ont été passer deux jours à Clarmont chez le prince Léopold de Saxe Cobourg. Il ne paraît pas douteux que dans ce petit voyage, qui est annoncé comme besoin de se reposer, on ne parle du futur souverain de la Belgique. Cette affaire et les

suites directes qu'elle aurait méritent que le roi y porte son attention royale et sa prévoyance paternelle. Le prince Léopold dîne chez moi le 17; s'il me disait quelque chose qui fût plus que de la conversation commune, je l'engagerais à écrire directement à Mademoiselle.

Du reste, le projet du prince Léopold est d'aller, vers la fin du mois ou au commencement du mois prochain, à Paris.

Il me paraît que les affaires dont je suis chargé marchent bien, malgré la mauvaise foi du roi des Pays-Bas. Notre dernier protocole le met au pied du mur. Les mouvemens de Pologne lui ôtent une de ses espérances.

Je voudrais bien que Mademoiselle eût la bonté d'envoyer un portrait du roi à la légation de France en Angleterre. Je lui ferai plus tard la même demande pour Valençay; mais là, je ne pourrai pas ne pas oser demander un portrait à Mademoiselle. T.

Londres, 15 décembre 1830.

Je viens d'avoir une conversation assez importante avec Lord Palmerston : « Voilà, lui ai-je dit, l'armistice près d'être conclu. Il me semble qu'il est temps d'aborder la grande question du souverain de la Belgique. » Il s'y est montré fort disposé et même assez préparé. Beaucoup de noms ont été prononcés : plusieurs, comme celui du prince Paul de Wurtemberg, n'ont pas même été discutés.

— « Vous ne voulez pas de l'archiduc Charles ? »

Je lui ai dit qu'il était dans mes exclusions, ainsi que le duc de Leuchtemberg et que, s'il me poussait un peu, j'excluerais même M. de Mérode. J'ai dû alors lui dire : « Les Belges pensent beaucoup à M. le duc de Nemours, mais le roi veut détourner cette proposition ; je ne sais pas s'il y réussira, mais je l'espère. En tout cas, il est dans une situation singulière. Il est obligé d'employer pour refuser toute la volonté et tout l'art que d'autres mettent pour obtenir. — Il serait difficile de faire adopter par les puissances M. le duc de Nemours, m'a dit Lord Palmerston, mais cherchons quelqu'autre qui pourrait, par un mariage, rassurer tout le monde. — Ce que j'appelle tout le monde, lui ai-je dit, c'est vous et nous. »

Tout cela nous rapprochait beaucoup du prince Léopold, qui épouserait une de nos princesses et dont le nom a été prononcé par Lord Palmerston. J'ai montré un peu d'étonnement, comme si cette idée ne m'était jamais venue : mais mon étonnement avait un peu l'air d'une découverte heureuse. J'ai dû dire que j'écrirais aujourd'huy à Paris toute cette conversation et que nous la reprendrions bientôt. Voilà où en sont les choses. Il est clair que la Belgique donnée au prince Léopold qui épouserait une princesse de France, paraîtrait aux Anglais un arrangement qui pourrait se finir.

Je crois, si cette idée vous plaisait, qu'il faudrait que la proposition fût faite à la conférence

par Lord Palmerston, et je me chargerais de la lui faire faire. Si vous pensez autrement, ordonnez. Je crois que l'on fera ce qui vous conviendra davantage.

Mademoiselle voudra bien me répondre à cette lettre. Je crois que nous aurons vendredi matin la réponse du roi des Pays-Bas sur la levée du blocus; le tems presse : tout se fera mieux et plus facilement pendant les troubles de Pologne.

Soyez assez bonne pour me faire envoyer tout ce qui se publie sur le procès.

T.

Londres, 18 décembre 1830.

Madame,

Je me suis acquittée avec tout le zèle possible des ordres de votre Altesse royale, et, malgré les sévères investigations de la douane, j'ai eu l'honneur de remettre au prince Léopold les lettres et les paquets qui m'avaient été confiés. Le prince a dîné hier chez M. de Talleyrand et il n'a cessé de me parler avec tout l'attachement possible de la France, du roi, de Madame, de la reine, et, si j'osais, j'ajouterais de Mme la princesse Louise. Il me semble que je trouve quelque chose, dans l'atmosphère de la conférence, qui indique que je n'ai pas tout à fait tort de rapprocher le nom de notre jeune princesse de celui du prince Léopold.

Il est certain que les événements du nord portent leur fruit, et que les esprits, si j'en excepte celui du roi de Hollande et de M. de Lieven, sont fort adérens. Il est certain que Bylandt et Wessemberg ne songent plus au Nassau, qu'ils sont aussi pressés que la France de terminer la question belge, et que M. de Talleyrand, profitant de cette bonne disposition et de l'humeur que l'obstination du roi de Hollande donne à l'Angleterre, va aujourd'huy même porter la grande question et pousser par tous les moyens, même par ceux d'une scission, s'il le faut, aux solutions définitives. Tous les amis sincères de la paix regrettent que Mme de Lieven aie perdu de son influence politique sur son mari, lequel, avec la susceptibilité qui caractérise la médiocrité, est arrivé armé contre la supériorité de sa femme; il est silencieux, renfermé dans sa propre importance, et cependant, je l'espère, il sera obligé de céder. L'opinion, cependant, est qu'il évitera de se prononcer et prendra les choses *ad referendum*.

Ce qui n'empêcherait pas les autres d'avancer dans une route qu'il est urgent de mener au but. On m'a beaucoup questionnée sur l'esprit belliqueux de la France; j'ai pu répondre qu'il n'était égalé que par la sagesse, la modération et le désir du roi de conserver dignement à l'Europe les bienfaits de la paix.

Tous les amis du roi et de la France sont dans une sollicitude sur le grand drame du Luxem-

bourg, qui est bien vivement partagé par M. de Talleyrand. Il serait digne de l'extrême bonté de Madame de prendre des mesures pour que nous soyons tirés le plus promptement possible de la pénible attente dans laquelle nous vivons. J'ai fait part au bon Neukom des encourageantes paroles de Votre Altesse royale à l'égard de son frère, et j'ose la supplier d'accorder quelques pensées favorables aux intérêts du baron. Je suis partie de Paris profondément touchée de vos bontés, Madame, et de celles du roi et de la reine, et j'ose dire que mon respectueux et ardent dévouement les justifie. Veuillez en agréer et en faire accueillir l'hommage avec indulgence et me croire aux pieds de votre adorable bonté.

Duchesse de Dino.

Londres, 26 décembre 1830.

Cette mémorable semaine a été consacrée, ici, à l'affreuse inquiétude sur l'état de Paris, et pour moi surtout qui n'ai pas quitté un moment le palais royal. Aussi, n'ai-je aucune nouvelle à apprendre à Mademoiselle, mais j'ai à lui dire que jamais poids plus lourd et plus pénible n'a approché mon cœur. La sagesse du roi saura la rendre productive en force gouvernementale : cette crise lui aura fait connaître les vrais et les faux amis de son gouvernement, et lui aura, par là, rendu un immense service. Je ne me suis jamais senti plus le serviteur du roi qu'il y a deux jours,

ni plus fier de le représenter qu'aujourd'huy. Je supplie Mademoiselle de faire agréer au roi mon hommage et de recevoir elle-même mon tendre et respectueux compliment, ainsi que mes vœux de bonne et heureuse année.

T.

Je joins ici une lettre que le prince Léopold m'a chargé d'envoyer à Mademoiselle.

Londres, 26 décembre 1830.

Madame,

Votre Altesse royale ne me refusera pas, après les terribles jours que vous venez de passer, la consolation de lui parler de ma joie, de mon ivresse. Tout ce que l'éloignement ajoute de cruel à la crainte a été votre partage, et je ne sache pas qu'il y ait eu, dans ma vie, une époque où j'aie été plus cruellement agitée. Votre Altesse royale connaît trop mon dévouement pour en douter. Je dois à l'Angleterre la justice de dire que nous y avons trouvé une grande sympathie, et dans l'inquiétude et dans la joie. On venait d'heure en heure chez nous demander des nouvelles. Eh bien! quand enfin la nouvelle du repos est arrivée, que cette promenade digne, en effet, du petit fils de Henri IV est venue nous ramener le calme et la gaîté, j'ai été vraiment touchée de ce que l'on est venu nous dire de bon et de pénétré.

Le roi, Paris, la France, sont bien à la mode

ici, et nous sommes bien plus aujourd'huy la grande nation, que lorsque la Grande armée opprimait l'Europe. Nous avons bien besoin de savoir que quatre jours d'aussi pénibles agitations n'ont pas nui à la santé de Votre Altesse royale, à la santé de la reine, du roi, des princes et des princesses. Votre charmante bonté, Madame, voudra bien consentir à nous rassurer sur d'aussi chers intérêts.

Hier, jour de Noël, nous avons, aussitôt après les bonnes nouvelles, fait un appel à tous les bons Français qui sont ici et, tous réunis, nous avons bu, avec des larmes de joie, à la santé du roi et de la garde nationale! Pendant nos inquiétudes, le corps diplomatique était dans la plus grande terreur. Ils comprenaient tous très bien que, si la fureur populaire prenait le dessus en France, c'en était fait de tous les trônes de l'Europe! Ils ne sont pas moins soulagés que nous même.

Le bon Neukom me charge d'offrir l'hommage de sa joie à Madame, et moi j'ose la supplier de mettre aux pieds du roi celui de mon profond respect. Permettez-moi, Madame, de parler encore à Votre Altesse royale de mes vœux si ardents pour son bonheur; puissent-ils se réaliser tous dans l'année 1831, et affermir tout ce qui, dans celle qui finit, a été si noblement commencé.

Madame,

De Votre Altesse royale la toute dévouée et sincère servante. Duchesse de Dino.

Londres, 30 décembre 1830.

Madame,

La bonté parfaite avec laquelle Votre Altesse royale a daigné m'assurer que S. M. la reine n'a pas dédaigné de se servir des semelles anglaises que j'ai eu la hardiesse de lui offrir, m'encourage à lui en offrir quelques autres paires et à prendre la même liberté en en adressant également à Votre Altesse royale; je mets dans ces deux petits paquets des espèces de mitaines doubles de vigogne qui sont très chaudes, et l'hiver me paraît si rigoureux que peut-être ne seront-elles pas déplacées. Votre Altesse royale en trouvera une seconde paire dans le paquet à son adresse, que je prends la liberté de destiner aux jolies petites mains de la princesse Clémentine, pour laquelle j'ai une admiration toute particulière. Cette charmante princesse a la bonté, chaque fois que j'ai l'honneur de faire ma cour à la reine, de me parler avec une grâce et une obligeance particulières. Elle sera un jour l'honneur de la Cour et du pays qu'elle sera destinée à habiter, et elle y fera revivre toutes les grâces des femmes du règne de Louis XIV dont elle a les traits et le bel air. J'espère qu'on ne me trouvera pas trop hardie et trop impertinente et que Votre Altesse, dans son adorable bonté, protégera mes petits envois.

(*A suivre.*)

Souvenirs et pensées de Théophile Thoré (1807-1869) (*Fin*).

La préoccupation n'est point du tout la même que celle des romantiques. Le *fond* commande sa *forme*.

Il est de la lignée Rabelais, Molière, quoi qu'à une ligne inférieure.

L'esprit, c'est beaucoup la santé — et la gaieté.

On n'a guère d'esprit quand on est triste.

L'esprit se perd aussi en vieillissant.

L'esprit, c'est comme une vive et capricieuse lumière qui frappe sur les objets. Certains effets de lumière, dans les tableaux et eaux-fortes de Rembrandt, dans les tableaux de Watteau, — et autres — donnent bien l'idée de ce qu'est l'esprit, dans le parler ou le style. C'est un rayon pointu, qui, piquant, impromptu, une forme, une nuance, une idée, un mot, le *met en saillie* (aussi appelle-t-on les traits d'esprit des *saillies*), l'illumine singulièrement entre les autres, et lui donne une valeur tout occasionnelle et fugitive, qu'il n'a point autrement par lui-même.

*
* *

Le peuple français a une grande qualité, c'est d'être extrêmement ignorant, ce qui fait qu'il devine et qu'il invente avec plus de nouveauté qu'aucun autre peuple. Il s'entretient volontairement dans cette ignorance, qui n'est pas

l'aveuglement, mais le mépris calculé de toute science acquise, afin de la faire à nouveau et à sa guise.

De la vie étrangère, il ne sait et ne veut rien savoir. Ce n'est pas lui qui apprendra les langues des autres; il préfère mettre chaque peuple en demeure d'apprendre la française, à cause du génie lumineux et initiateur qu'elle renferme. La politique, la philosophie, la science, la littérature, l'art, l'industrie, du reste du monde, lui semblent peu intéressans et comme non avenus, puisque la France a sa manière, dans tout cela.

Ce vieillard a encore de l'enfant qui ne s'en réfère point à l'expérience des autres, et veut tout éprouver par lui-même. L'enfant ne se tient pour sûr que le feu brûle, qu'après qu'il y a mis la main.

L'Anglais dit: « I say... »

L'Allemand: « Wir wollen... »

Le Français: « Voulez-*vous* venir? »

Le caractère des trois peuples est-il bien dans le langage!

Je — *Nous* — *Vous*.

Les Français n'aiment pas beaucoup à recourir aux *étrangers* qui ont l'inconvenance d'écrire dans un patois singulier, inintelligible. Encore si c'était du latin! Et cette indifférence est très regrettable, car il est vrai de dire qu'il n'y a

rien de fait, en vulgarisation par les lettres, tant que les Français ne s'en sont pas mêlés.

En toutes choses, et surtout dans l'art d'écrire, le peuple français est le plus habile ouvrier: *faber ingeniosissimus*.

Il n'y a, pour aimer Paris, que les Parisiens. Étudiez tous les provinciaux et les étrangers qui viennent à Paris, — sauf les viveurs de toute l'Europe qui viennent avec leur fortune se jeter dans le flot parisien: tous ces provinciaux et étrangers prud'hommes s'embêtent à mourir et n'aspirent qu'à rentrer dans leurs foyers. Le plaisir du voyage à Paris est — avant et après — dire: « Je vais aller m'amuser un mois à Paris! » Et entendre dire: « M. X. revient de passer un mois à Paris! »

Paris, son charme, sa puissance, c'est la vie qu'y font ceux qui en sont. — Ile escarpée et sans bords pour tout ce qui vient d'alentour.

*
* *

Les hommes se divisent en deux grandes classes: les acteurs et les spectateurs — ceux qui font et ceux qui regardent faire.

D'abord les grands acteurs de la politique qui prestidigitent les grandes affaires générales, et que des nations entières regardent jouer ces rôles suprêmes.

Puis les acteurs de la pensée et de l'imagina-

tion : philosophes, historiens, romanciers, journalistes, littérateurs quelconques, que le peuple des lecteurs juge, — applaudit ou siffle.

Puis les acteurs de l'art, qui créent des formes sculptées, peintes, etc., et les exposent à la critique des badauds.

Puis les acteurs du théâtre, qui singent des faits dramatiques et qui font rire ou pleurer des milliers de spectateurs.

Le don de faire ceci ou cela est très rare. L'immense majorité des hommes n'est qu'une foule à laquelle il faut offrir des banquettes et des lorgnettes.

Il y a aussi de très honnêtes gens qui sont des spectateurs. — Spectateurs artistes tels que Willem van de Velde, grimpant au haut d'une vergue, dans un vaisseau, au milieu des batailles navales entre les Hollandais et les Espagnols, pour voir l'effet des boulets et les manœuvres de la flotte en combat.

Spectateurs philosophes à la manière de Proudhon déclarant que, le 23 juin, il était allé se poster à une fenêtre de la place de la Bastille pour se rendre compte du drame entre le peuple et les classes supérieures..

Mais ceux-ci et ceux-là ont un but et sont encore des acteurs, car ils regardent un moment pour arriver ensuite à faire quelque chose, les uns une image, les autres une idée.

Ce qui Est, est éternel et infini.

L'Être éternel et infini est un dans le Tems et dans l'Espace.

Ce qui est — ce qui a été, ce qui sera — est toujours et partout le même, mais toujours et partout changeant, c'est-à-dire vivant.

La Vie éternelle est infinie, éternellement et infiniment muable, est donc toujours et partout nouvelle.

Quand on meurt, on n'a encore fait que de commencer à apprendre à vivre.

Tout homme est un savant, un artiste, etc., pour ceux qui sont moins savants et moins artistes, etc., que lui.

Tout homme est le professeur de quelqu'un ou de plusieurs, pendant qu'il est à la fois l'élève de beaucoup d'autres. Tout homme apprend par en haut et enseigne par en bas. La société n'est qu'une grande machine d'enseignement mutuel et universel.

Être riche, ce n'est pas avoir plus ou moins de millions, mais bien le moyen pécuniaire de faire tout ce qu'on désire comme si ça ne coûtait rien. C'est pourquoi on peut être riche avec peu, et l'on peut être pauvre avec beaucoup. La richesse dépend donc de la proportion entre le désir et la fortune.

Tout ce qui se meut trouve de la résistance dans le monde ambiant. Pour ne pas rencontrer d'obstacle, il faudrait rester en place. Seule, l'immobilité implique le calme — les mots le disent. Agir, c'est lutter. Vivre, c'est combattre. Le vivant, seulement pour vivre, est en bataille avec tout.

Pour se développer, s'étendre, c'est bien un autre conflit! Car toute extension d'un être est le meurtre des autres êtres à la place desquels il s'agrandit. Conquérir, c'est tuer; on le voit bien dans la guerre. Qui s'affirme largement, tue autour de lui-même une pléiade de mirmidons. Un héros effraie une armée.

Pour que Delacroix vive, il faut que Guérin et la bande académique soient tués. L'enfant implique la mort de son père, le nouveau-né une mort de vieux. De Maistre (?) (1) appelait ça : « L'initié dévore l'initiateur. »

La nature semble confirmer cette loi : dans beaucoup d'espèces élémentaires, sitôt le remplaçant assuré, celui qui tenait la place la quitte et disparaît. En littérature, comme en guerre, on ne vit qu'à condition de tuer. En critique c'est encore bien plus évident. La critique est un massacre. Il n'y a peut-être pas d'exemple d'un critique qui ait une valeur et se soit fait un nom en approuvant ce qui existait. Dire : voilà un beau monument! parole de bourgeois

(1) Le point d'interrogation est sur le manuscrit.

qui se promène la canne à la main, après avoir pris son café. Trouver les défauts de cet édifice et en indiquer le perfectionnement, mission du critique. Rebâtir le monument, œuvre d'architecte — d'artiste.

On dit souvent que la *Providence* a confié à l'homme l'administration de la nature, la gestion de son globe, etc. Si l'homme avait, en effet, la direction du monde, il y a longtemps que tout serait brouillé, que tout serait fini. Il n'y aurait plus ni soleil, ni lune, ni saisons, ni pluie, ni vent, ni...

Car il aurait trouvé le soleil trop chaud...

Il n'y aurait plus ni végétation, ni..., ni voie. Tout serait arrêté... Le cahos, le néant.

N'y en eut-il pas un, déjà, qui eut l'idée d'*arrêter* le soleil? Josué, uniquement pour l'intérêt d'une petite bataille.

Oh! le petit animal brouillon, que l'homme.

Voici une chose que l'expérience m'a toujours apprise et confirmée, et qui est certaine, et à quoi mon instinct de sympathie ou d'antipathie subites et irrésistibles, ne peut cependant s'ajuster. « Au faire et au prendre », les personnes qu'on a très mal jugées, de première impression, sont toujours moins mauvaises qu'on ne l'avait pressenti. Et de même celles qui avaient fait l'impression la plus favorable ne

soutiennent pas toujours cette supériorité pressentie.

C'est-à-dire qu'à la pratique, on découvre surtout les défauts des personnes qui vous étaient sympathiques, et les qualités de celles qui vous étaient répulsives.

C'est-à-dire que les caractères ne s'écartent pas autant qu'on le croit, qu'il n'y a pas une si immense distance entre les *bons* et les *méchans*, et que les personnalités humaines s'égalisent presque.

Voulez-vous savoir bien vraiment et à fond quel est le sentiment d'une autre personne, homme ou femme, sur vous? Interrogez vos propres sentiments. La sympathie, l'indifférence ou l'aversion, sont presque toujours au même degré, de part et d'autre. Il est rare qu'on n'aime pas qui nous aime, ou qu'on estime qui nous méprise.

On n'apprécie pas du tout les qualités des autres, qu'on n'a pas, car si on les estimait, il dépendrait de soi de les avoir : la propreté, par exemple. Mais aux malpropres elle semble apparemment inutile ou ridicule, ou bien ils ne s'en apperçoivent même pas, puisqu'elle ne leur donne pas l'idée de se tenir le corps net et irréprochable.

Ce qu'a perdu le vieillesse, c'est le rayonnement.

Elle n'envoie plus d'effluves, plus de feu par les regards, plus d'émanations parfumées à travers la peau, plus de chaleur à distance, plus de fluide nerveux, plus de magnétisme.

Vivre, c'est échanger.

Ce qu'on échange le plus est ce qui vit le plus.

Plus on s'isole de la promiscuité universelle, plus on commence à mourir.

Le véritable égoïsme : « Moi, c'est tout ! » Le reste absolument indifférent. Isolé. Ni amour, ni passion.

On appelle souvent *égoïstes* ceux qui s'appliquent à eux-mêmes beaucoup de jouissances, Véron, par exemple.

Ce sont des viveurs, des épicuriens, des ambitieux, tout ce qu'on voudra, mais ils aiment en dehors d'eux, quoique pour eux.

Le véritable égoïste n'a pas de *non-moi*.

Pour connaître à fond les *mœurs* de quelqu'un, il faut le voir dans l'isolement absolu. Car alors, au bout d'un certain tems de cette séparation du milieu qui l'entourait, il arrive à ne plus faire que ce qu'il fait pour lui, et à se dispenser de ce qu'il faisait pour les autres. Les mœurs, habitudes et caractères de l'homme isolé représentent donc sa nature véritable, sans mé-

lange de tout ce que lui imposait la société extérieure.

Ainsi, les uns conserveront des habitudes de propreté corporelle, parce qu'ils le faisaient pour eux-mêmes, tandis que d'autres y renonceront absolument. Ceux-ci continueront à se parer, quoique personne ne soit plus là pour les admirer; ceux-là renonceront au luxe extrapersonnel...

Analyser cela. C'est très significatif.

En toutes choses, tout dépend du commencement: ce qui commence bien, continue bien et finit bien. Ce qui commence mal, va mal et finit mal, c'est-à-dire qu'une chose donnée, un être donné, sont harmoniques, de l'origine à la fin, de la tête à la queue.

Tout s'arrange avec le tems.

Oui, en effet, comme on finit toujours par mourir, tout se trouve arrangé.

Il est bien heureux que la Mort vienne mettre ordre à nos affaires, sans quoi la société ne serait qu'un procès inextricable.

Mais la mort dénoue ces complications.

La vanité est, d'ordinaire, en proportion de la bêtise, et c'est tout simple.

Plus on est bête et insignifiant, plus on a le

désir de paraître autrement qu'on est, avec des avantages apparens qui trompent les autres.

Il y a une chose qui donne toujours à l'homme de la gaieté et du reconfort, c'est le succès; autrement de croire qu'on prouve sa puissance. Car l'individu, par essence, tend à s'affirmer et à se développer. Un politique qui est acclamé après avoir mitraillé une capitale, un dramaturge qui est rappelé après sa représentation, Léotard qui, au vol de son trapèze, attrape un billet de marquise, le romancier qui arrive à sa dixième édition, l'artiste dont l'Impératrice achète le tableau, vont souper avec Panurge et se réveillent, le lendemain, dispos et vaillants.

*
* *

La femme doit plaire à tous les sens :

Elle doit être jolie à voir;

Elle doit être bonne à sentir;

Elle doit être, à l'oreille, comme une musique;

Elle doit être bonne à baiser comme un fruit à mordre;

Elle doit avoir, sous la main, toutes les qualités de résistance et d'élasticité, de température et de souplesse, qui plaisent au tact;

Elle doit avoir, dans son ensemble, cet effluve magnétique qui exalte le *sixième* sens, lequel n'est que le résumé des cinq autres.

Feu mon ami le docteur Boucher-Dugua, médecin en titre de l'Opéra, avait un mot très original, quand il voulait vanter les belles dents d'une femme: « Cette femme-là, disait-il, a, pour le moins, les trente-deux dents *principales!* »

On disait à madame Lehon, qui avait été très belle dans sa jeunesse, mais qui était déjà un peu sur *le retour :*

— Mon Dieu, Madame, que vous êtes toujours belle !

— Oui, répondit-elle avec un charmant instinct de la vraie beauté; mais, à présent, il me faut deux heures de préparation pour cela !

Le caractère de la vraie et jeune beauté est, en effet, d'être admirable à tout moment et à tout mouvement, sans préparation, dans tous les hazards de la surprise.

Une femme vraiment belle, est belle quand elle est plus ou moins habillée, quand elle s'endort ou se réveille, quand elle rit ou pleure, quand elle est debout ou assise, quand elle se baisse ou se relève, quand elle est immobile ou agitée, quand elle souffre ou quand elle jouit, quand elle pense ou quand elle marche, dans toutes les expressions de la vie.

Toutes les émotions, toutes les passions, colère ou tristesse, la haine ou l'amour; tous les accidens extérieurs, le soleil ou l'ombre, l'entourage ou l'isolement; tout lui va également bien.

Elle n'a besoin d'aucune dissimulation. Elle peut abandonner à tous les hazards sa perfection. Si elle s'affole, elle ne risque que de montrer des dents blanches au fond d'une bouche rosée; si elle se décoiffe, une chevelure dont le désordre est splendide; si elle tombe, une jambe fine et bien modelée. Heureux qui pourrait voir cette beauté sous les lumières, à tous les instans de la vie, surtout par la tempête!

Voulez-vous séduire une femme?

Faites en sorte qu'elle rêve de vous.

Le rêve prête, et conserve aux objets qu'il a représentés dans son miroir, un charme, une puissance, une persistance, que les objets réels et naturels, distinctement vus pendant la veille, ont rarement.

Ne vous est-il pas arrivé qu'une femme insignifiante, vieille, laide, à qui vous n'auriez jamais songé, — si la fantasmagorie du sommeil l'a évoquée dans vos rêves, — vous revient, après le rêve, vous préoccupe et vous chatouille, et vous semble un objet de volupté?

— Vous êtes tout près d'aimer la femme que — le hasard? — a jeté dans un de vos rêves.

L'amour n'a pas un bandeau. Il a plutôt des lunettes, car il découvre mille choses que l'indifférence ne voit point.

L'amour donne le courage.

Dans toutes les langues, *galant* est synonyme de *brave :* italien, anglais, français.

*
* *

On est forcé d'avoir un domicile, sans quoi on est réputé vagabond, et puni comme tel.

Pourquoi n'est-on pas tenu aussi à avoir une profession, sous peine d'être poursuivi comme fainéant?

Pourquoi ne pas flétrir la fainéantise, comme le vagabondage?

Un homme sans profession doit être réputé voleur et dangereux, à meilleur titre que l'homme sans domicile ; car on peut travailler en vaguant, et gagner sa vie sans demeurer attaché à un lieu fixe. Mais on ne peut pas gagner sa vie sans travail, et le fainéant vit, par conséquent, sur le travail des autres.

Les instruments du travail :

Dans l'état sauvage, c'est : l'arme de chasse, l'engin de pêche, — *la bêche* (aujourd'hui, à minuit, dans la rue, j'ai entendu un bourgeois faire cet argument à un socialiste qui réclamait pour le peuple les instrumens de travail).

Dans l'état féodal, c'est la conquête de la terre ;

Dans l'état monarchique, c'est la possession de l'héritage *familial*, l'argent qu'on a.

(Ces deux états, intermédiaires, donnent au possesseur de l'instrument, la faculté de ne point s'en servir, de l'exploiter, de le louer — de vivre, oisif, du travail des autres).

Dans l'état *économique* de l'avenir, c'est le *crédit* professionnel qui, au moyen de l'échange, met en main du travailleur, *tous* les instruments quelconques, selon le travail auquel il veut se livrer.

Ainsi, l'état dernier et l'état premier ont beaucoup d'analogies, dans le but, avec cette différence que le dernier a perfectionné, universalisé le moyen.

C'est pourquoi les révolutionnaires et socialistes, par instinct, même depuis *l'homme de la nature* du XVIIIe siècle, même depuis le XVIe, suppriment, pour ainsi dire, les deux états transitoires, préparatoires, et se retournent vers la sauvagerie.

Jusqu'ici, dans l'histoire des révolutions, c'est toujours une caste qui s'est superposée à une autre : 89, 93. Il s'est toujours agi de prendre aux forts la force, aux riches la richesse. Toute révolution a toujours été envisagée comme une conquête, un dépouillement, analogue aux conquêtes extérieures. Car, au dedans comme au dehors, ce qui manquait, c'était le sentiment de la solidarité universelle, entre les citoyens d'une même nation, entre les nations d'un continent, entre tous les peuples du monde.

Aujourd'hui, le socialisme est plus loin : tout à tous. Unité. Solidarité. Liberté. C'est cette notion philosophique, politique, morale, toute nouvelle, qui nous sépare profondément de 93 et de ceux qui le perpétuent encore aujourd'hui, comme Blanqui, par exemple.

Et, puisque l'esprit humain comprend cela maintenant, cela doit se réaliser.

Les paysans défendent un amour naturel et légitime en s'attachant à la terre. L'amour de la terre doit avoir satisfaction. L'accaparement seul en est criminel. Il y en a, d'ailleurs, pour tout le monde, de quoi établir une maison, planter quelques arbres, avoir un abri et de l'ombre. L'idéal serait que chaque famille eût un petit domaine, une chaumière — son château — avec un jardin et des fleurs. Le reste est instrument de travail, destiné à la culture, à la production, pour l'intérêt et la consommation de tous.

La centralisation, dans le beau sens du mot, a monté d'un cran. C'est aujourd'hui la solidarité de l'Europe qu'il faut réaliser. De même que, pour former l'unité nationale de la France, on détruisit l'unité ou la centralisation des provinces, de même, aujourd'hui, il s'agit de détruire la centralisation des nationalités, pour élever les peuples à une unité plus haute.

Nous ne sommes que la province de l'Europe.

Il serait, aujourd'hui, aussi rétrograde et aussi impie d'être français, italien, allemand, qu'en 89 il était absurde de rester languedocien ou breton. Quand donc viendra la fédération de l'Europe, entrevue par l'abbé de Saint-Pierre, Jean Jacques, Anacharsis Clootz, et tous les esprits intelligents de notre génération ?

Payer les prêtres avec le budget public, l'argent de tout le monde! C'est comme si l'on imaginait de subventionner par l'État les barbiers. Ce serait injuste à l'égard des contribuables qui n'entendent point se laisser raser.

Que ceux qui veulent se faire tondre paient eux-mêmes leurs tondeurs! C'est aux brebis à s'arranger avec leurs pasteurs.

Contrairement à l'idée républicaine française, il ne faut pas de *pouvoir législatif*, puisque le peuple est lui-même la volonté, mais un pouvoir exécutif, des agens actifs pour exécuter la volonté du peuple.

Les générations se suivent et ne se ressemblent pas — comme les jours. C'est une loi nécessaire dans l'ordre du progrès social, comme l'est la diversité du temps dans la nature.

Quand il a fait du soleil, il faut de la pluie.

Après les chaudes générations, il en faut de froides...

Révolution espagnole (*juillet 54*). — Ce ne sont pas les impôts qu'il faut abolir — ce sont les *pouvoirs* qui les mangent.

Ce ne sont pas les lois qu'il faut abolir sur la liberté, la presse, etc. — ce sont les pouvoirs qui les font.

Vous essayez d'abolir une recette, mais si vous conservez la dépense, il faut payer sous une forme ou sous une autre.

Vous essayez d'abolir une loi oppressive, mais si vous conservez le moule qui fait des lois à sa fantaisie, il faudra encore obéir, dans une latitude plus ou moins serrée.

La révolution espagnole, qui imite toutes les fautes de la Révolution de 48, si ce n'est qu'elle n'a pas brûlé *encore* le trône, pour n'en pas payer un autre plus cher, est à faire désespérer.

Peut-être s'ils eussent aboli la royauté d'Isabelle, auraient-ils nommé Espartero empereur. Vive Brutus !

On ne saurait préjuger, par la valeur qu'un homme politique a dans l'opposition, la valeur qu'il aurait s'il venait au maniement des affaires. Car les qualités qui font l'homme d'État ne sont point les mêmes que celles qui font l'homme d'opposition.

L'opposition est, à l'égard du pouvoir, absolument ce que la critique est à l'égard des Lettres et des Arts.

On peut savoir à merveille ce qu'il convien-

drait de faire, et même la manière de faire, montrer par quoi une chose est mauvaise et comment elle pourrait être mieux, sans pouvoir la faire soi-même, non seulement mieux que ceux qui s'en mêlent, mais seulement de façon à éviter le ridicule.

Je connais un excellent critique qui, ayant essayé de faire de la peinture, s'est élevé jusqu'à la chinoiserie.

Le fameux chef de l'opposition libérale, si éloquent et si habile, à ce qu'on trouvait, lorsqu'il a touché au pouvoir, s'est élevé jusqu'à la pasquinade.

La critique, en politique, est un aussi beau rôle, et aussi utile, que la pratique même des affaires publiques. Outre qu'elle éclaire les idées et forme l'opinion, elle éclaire et guide les hommes d'État.

Qui a cette faculté de clairvoyance et d'initiative dans le bon sens peut s'y tenir. Il rendra autant de services par sa pensée et son enthousiasme que s'il menait directement, et de sa propre main, la société.

Heureux les hommes nouveaux en révolution ! Ils sont forts parce qu'ils ne s'appuient pas sur de vieilles camaraderies.

On n'est jamais juste et vrai avec les hommes qu'on a connus. En 48, j'avais le bonheur de n'avoir pas l'honneur de connaître Lamartine, et j'ai peut-être été le seul à juger immédia-

tement son abominable manifeste à l'Europe.

J'ai été intelligent des hommes en proportion inverse de la liaison que j'avais eue avec eux. Louis Blanc, qui était de mes amis, j'ai adhéré à ses inepties. Ledru, qui était de mes connaissances, je ne l'ai guère attaqué.

Barbès, Blanqui, Caussidière, etc., etc., j'ai été diversement avec eux, en considération de mon plus ou moins de liaison. Avec tous ceux que je n'avais pas pratiqués sympathiquement, j'ai été juste: les Garnier-Pagès, les Bastide, les Buchez, les Trélat, les Cavaignac, etc., etc.

Il n'y a de bons, dans les Révolutions, que les gens qui n'appartiennent à aucun parti : Robespierre, dans ses commencemens, Marat du commencement à la fin.

Nous tous, en 48, et moi aussi hélas! nous avons fait des concessions à ce qu'on appelait *le parti républicain*, à cet amalgame arriéré et inept, qui constituait une sorte de tradition, autour de laquelle était groupé un nombre d'hommes plus ou moins énergiques et influens.

L'homme qui a le plus marqué en 48, et qui restera le plus fort et le plus original, n'est-il pas précisément un excentrique au parti républicain — Proudhon!

A présent, peut-être, je serais bon en Révolution, parce que je suis devenu indépendant de tout — et original.

Documents relatifs à Mirabeau.

Les beaux travaux de MM. Lucas de Montigny, Charles de Loménie, Alfred Stern, n'ont point épuisé l'intérêt qui s'attache au nom de Mirabeau : M. Fred. Morrow Fling, professeur à l'Université de Nebraska, doit faire paraître incessamment une importante biographie de ce personnage. MM. Dauphin-Meunier et Georges Leloir préparent un ouvrage sur Mirabeau vu particulièrement en Franche-Comté. Nous nous proposons, à notre tour, de publier un travail sur la marquise de Monnier et, en outre, ses lettres à Mirabeau. Le moment parait donc propice pour mettre au jour des documents concernant le célèbre homme d'État.

Le *Mémoire* anonyme ci-dessous, conservé aux Archives nationales (F7, 4343), est un violent pamphlet dirigé contre lui. Un passage permettrait d'en attribuer la paternité au docteur Fontelliau, chirurgien du château de Vincennes, si l'œuvre inspirait plus de confiance.

L'auteur se montre parfois homme d'esprit, mais il a mis sa plume au service de quelques-unes des haines dont Mirabeau déchaina un si grand nombre pendant sa carrière. Si donc il a connu, surtout par des invalides ou des employés du château de Vincennes, bien des détails de son existence, il faut, pour être juste, convenir, d'autre part, qu'il n'a pas craint de dénaturer plus d'un fait, et n'accepter ses allégations que sous bénéfice d'inventaire. Néanmoins, la pièce est curieuse, et c'est à ce titre que nous la reproduisons.

I

Mémoire à consulter et consultation pour les nommés Bertrand, Fontelliau, Silvestre, femme Duval, famille Bordet, dite Sainte-Sophie.

En rapt, vol et escroquerie.

Contre : le sieur comte de Mirabeau, député à l'Assemblée nationale, 1789.

. . . . . .

. . . . . .

Faits.

Premier : sieur Bertrand.

.... Lorsque M. de Mirabeau fut transféré au donjon de Vincennes, j'étais porte-clefs avec les nommés Iluguenin et Lavisé.

La liberté étonnante dont jouissait M. de Mirabeau, ses caprices continuels nous occasionnèrent d'être souvent auprès de lui, et de nous relever tous les trois.

Il n'est pas hors de mon sujet de faire connaître au public la monstrueuse ingratitude de M. de Mirabeau envers M. de Rougemont (1). Dans le livre des *Lettres de cachet*, il est peint comme un monstre à tous égards.

On sera bien étonné de sçavoir que l'auteur lui doit la vie ; que, surtout sur le chapitre de la cuisine, chapitre que la gourmandise du prisonnier a traité avec tant de complaisance, qu'il semblait effectivement, par la manière dont il était traité, que M. de Rougemont fût un fermier général. M. de Mirabeau donnait ses ordres. Rien de rare qu'il ne voulût avoir : les vins de toute espèce, les mets les plus recherchés et en abondance, parce qu'il joignait la friandise à la gloutonnerie, assaisonnée par la malpropreté.

Quant à la liberté, il avait le donjon pour prison, mais il y était libre, il y montait à cheval, il y avait son jardin pour lui seul, tous les livres

---

(1) Gouverneur du château de Vincennes.

qu'il pouvait désirer. A telles enseignes qu'il a volé une foule d'estampes superbes in-folio, dans ceux que lui prêtait M. de Laleu, citoyen de Vincennes qui, ainsi que son fils et nous, pouvons l'attester.

On voit donc disparaître toute la magie sombre dont M. de Mirabeau s'est enveloppé aux yeux du public. Notre plus grand étonnement fut toujours de le voir se plaindre des lettres de cachet. Il est bien ingrat envers elles, puisque, bien loin d'en avoir été la victime, il leur doit de siéger parmi les membres de l'Assemblée nationale.

Si l'axiome qu'il n'y a point de héros vis à vis de son valet de chambre est vrai, avec combien plus de raison peut-on dire que M. de Mirabeau n'en paraissait pas un aux yeux de ses porte-clefs? Mensonges bas, promesses fausses, intrigues, calomnies, vileté d'âme, vileté de principes, tel est le catéchisme dont il nous donnait, chaque jour, des erremens. Il y a joint, depuis, l'ingratitude, la monstruosité, et cela était tout simple.

L'homme qui sçait la vie de M. de Mirabeau a tracé de grands faits, mais, pour connaître toute l'infamie de son modèle, il faut avoir vu les détails qui nous ont passé par les mains, sa correspondance avec ses malheureuses victimes en femmes, et ses dupes en hommes; on se convaincrait que sa véhémence est uniquement dans sa tête, que sa chaleur est réfléchie, qu'il combine vingt-quatre heures un coup de tête impromptu; qu'avec beaucoup de ce qu'on appelle

esprit, s'il n'eût pas été forcé de compiler beaucoup dans ses nombreuses et longues détentions, si, comme le frelon, il ne se fût pas toujours approprié le travail d'autrui, on n'eût point vu ses productions nombreuses entassées chez les libraires. Ce n'est pas à nous, probablement, que M. de Mirabeau niera qu'un prisonnier que je servais plus particulièrement (1), a corrigé presque toutes ses traductions; qu'il en a fait d'entières, même la totalité de plusieurs ouvrages dont il a fait cadeau à M. le comte de Mirabeau, qui s'en est attribué l'honneur et le profit.

Ce n'est pas à nous qu'il soutiendra que son livre des *Lettres de cachet* lui appartient. Il n'appartient pas non plus au bailly de Mirabeau. Nous l'avons vu faire, et les minutes éparses existent encore. A la vérité, pour y attacher son cachet, il y a joint la diatribe mensongère et dégoûtante contre son bienfaiteur. Il fallait bien qu'il empoisonnât un bon livre (2) !

M. le comte a bien changé de principes, lui démocrate ! Eh, Nosseigneurs, cela n'est pas possible ! Qui est-ce qui fut jamais plus entiché

---

(1) Sans doute Baudouin de Guémadeuc, ancien maître des Requêtes, compagnon de captivité de Mirabeau à Vincennes. Barbier lui attribue l'*Espion dévalisé* dont Mirabeau est le véritable auteur, et qui a paru en 1782.

(2) *Des lettres de cachet et des prisons d'État*, le meilleur des ouvrages composés par Mirabeau à Vincennes, lui appartient sans contestation possible. Il a paru en 1782.

de sa noblesse, plus parlementaire! Il ne m'appartient pas d'être politique, mais il est impossible que le rôle qu'il joue ne soit pas étudié. Nous lui en avons tant vu jouer, il se sert de tant de moyens, quand il veut réussir pour lui-même! Chaque soir, il nous dogmatisait et, se mettant à notre portée, il nous a laissé, pour toute récompense, un petit traité de scélératesse pratique.

Que l'on prenne bien garde que je ne prétends lui ôter ni son originalité piquante, ni son machiavélisme, ni ses sarcasmes, ni même l'adresse de ses coups de tems, la profondeur de son égoïsme et le vuide de son cœur. Mais je lui conteste *de visu* et *de auditu* sa réputation littéraire.

Pour ses qualités d'honnête homme, de fils, de mari, de père, de citoyen, d'ami, d'amant même, comme il n'en a jamais connu que les noms et que je tiens de lui cet affreux axiome : « que les vertus ne sont, comme les couleurs ou la beauté, que des fantaisies relatives », je ne lui disputerai pas ce à quoi il ne croit pas lui-même.

On a eu raison de le peindre comme un lâche : nous ne lui avons jamais connu de fermeté. Son énergie est factice. Il a besoin de se monter, soit comme poète, soit comme orateur, soit dans les circonstances de la vie. Il était presque toujours abattu et rampant, lors des punitions, mais impudent à l'excès, à la moindre lueur de faveur.

Enfin, c'est une petite âme boursouflée de vices.

J'ai vu toutes ses lettres à Mme de Monnier. Elles sont remplies d'exclamations ampoulées et de demandes d'argent. Tantôt cette malheureuse femme lui envoyait un bijou, tantôt de la toile, tantôt d'autres effets (1). Elle payait les livres qu'il demandait, toutes les fantaisies qu'il exigeait, et cela encore en 1780. Alors les témoignages de reconnaissance étaient bien vifs, et d'autant plus qu'il tramait sa perte dans ce même instant. Que l'on confronte les dates, on verra que ses démarches pour se faire accorder des lettres de grâce pour rapt et vol avec effraction commencent alors, et c'est l'époque du mémoire qu'il répandait contre cette dame, où il l'a accusée de l'avoir séduit !... Séduit M. de Mirabeau !... Elle ne lui avait cependant pas offert d'assassiner personne !

C'est aussi l'époque de ses fameuses lettres sur la Hollande et de toutes les rêveries politiques que nous lui avons vu rapsodier au donjon et faire vendre par le fils de Lavisé, mon camarade.

Quiconque connaîtra le régime antérieur des prisonniers d'État, conviendra qu'en favorisant

---

(1) S'il est, en effet, exact que Sophie de Monnier adressait du couvent des Saintes-Claires de Gien, où elle était aussi enfermée par lettre de cachet, des effets, de la toile et même de l'argent à Mirabeau, il n'en est pas moins juste de reconnaître qu'il lui envoyait, de son côté, des menues sommes et des objets analogues.

Quant au *Mémoire* contre Mme de Monnier, nous ne sachions point que Mirabeau ait jamais écrit rien de semblable.

des correspondances au dehors et au dedans, nous exposions notre vie et notre liberté; mais il fut toujours dans notre régime d'humanité d'adoucir le sort des infortunés, et des correspondances innocentes, surtout de prisonnier à prisonnier, quand ils n'étaient d'aucun crime d'État, nous paraissaient pouvoir se tolérer. M. le comte trouva bientôt le moyen de nous plier à ses volontés, et même de nous compromettre en nous donnant sa parole (il l'a toujours tenue pour faire le mal) de révéler ce que nous avions fait pour lui, et, en conséquence, de nous faire mettre à Bicêtre.

Que l'on daigne se former une idée des pamphlets, des horreurs que nous avons été forcés de faire passer! Il avait également obligé le fils d'un de nous, jeune homme plein de talents, à copier ses ouvrages (1). Quand il a été question d'argent, il l'a menacé de dénoncer son père, et le payement a été fait.

Je ne parlerai, ici, ni du sieur Fontelliau, ni des vols qu'il a fait, ni de M. et Mme de Rougemont, ni d'une religieuse nommée Sainte Sophie, à Saint Mandé, ni de la femme d'un pauvre invalide à qui il a volé vingt-cinq louis, et, lorsqu'on lui a présenté son billet, qu'il avait été forcé de lui faire, lui a déclaré qu'il ne payerait pas : 1° parce qu'il était interdit; 2° parce que ce malheureux homme, l'ayant servi et ayant été son commis-

(1) Lavisé fils, qui lui servait de secrétaire.

sionnaire pendant sa détention, il le dénoncerait et le ferait pourrir dans les cachots de Bicêtre, dans le cas où il ferait des poursuites.

Pour l'intelligence de la chose, il est important de sçavoir que M. de Mirabeau, en liberté dans le donjon, ne s'en servait que pour faire le plus de mal possible; qu'en conséquence on avait été obligé de lui donner une sentinelle. Ainsi, toutes les compagnies étaient, tour à tour, auprès de lui. Le serpent les tenta et montra la pomme sans la donner, les rendit tous ses commissionnaires, et, par conséquent, tous coupables; emprunta à chacun d'eux, et les a tous payés de la même monnoye. Trente individus sont prêts, depuis la destruction des prisons d'État. Leur voix libre, celle de mes confrères et de moy s'élèvera dans ce moment où nous n'avons plus à craindre les cachots, ni les fers.

Tels sont les faits et gestes de M. le comte de Mirabeau incarcéré. A quels excès ne se sera-t-il pas porté, quand il aura pu sauter (*sic*) en liberté?

On ne sera pas étonné qu'il m'ait fait l'honneur de me choisir aussi pour son créancier. On ne le sera pas davantage qu'il m'ait fait celui de me payer comme les autres. Voici mon affaire personnelle :

M. de Mirabeau sçavait que je jouissais d'une aisance honnête pour mon état, que ma femme m'avait apporté quelques petits contracts en dot. Ils n'échappèrent pas à son œil calculateur. Il s'abaissa jusqu'à leur modicité. Il me caressa

jusqu'à ce qu'ils fussent fondus. Il ne m'en est resté que le *caput mortuum*, c'est à dire ses billets.

Lorsque je dis *ses*, de cinq il ne m'en reste qu'un : la somme étant de 1000 francs, M. de Mirabeau en a mangé pour 800 dans un déjeuné, c'est à dire que, m'ayant proposé un contrat de 800 livres, dont il avait la minute sur sa table, et ce en présence de trois témoins, les conditions me parurent absolument nulles. M. le comte, dans un accès de colère réfléchie, mâcha, avala, anéantit les quatre billets et n'a pas eu le temps, jusqu'ici, de réaliser le contract proposé. Ce qui me fonde à croire que c'est un vol manifeste, c'est que lui ayant fait, non pas présenter, de peur d'accident, mais parler de mon cinquième billet en date du 3 janvier 1781, signé HONORÉ, comte de Mirabeau, le comte déshonoré a répondu, comme aux autres, qu'il était interdit lorsqu'il me l'avait fait.

Je ne puis qu'être infiniment flatté de la marque d'estime que M. le comte Honoré me donne en me faisant paraître auprès de vous, Nosseigneurs, subalterne des Fermes, ayant participé pour ma cotte part au don modique, mais aux prétentions plus considérables que nous avons porté sur l'autel de la Patrie : il me sera bien doux d'offrir en victime expiatrice le billet de l'interdit toujours Honoré.

Quant aux quatre autres que j'aurais désiré pouvoir joindre, je ne puis me les procurer que par les voyes criminels que j'ai prises, par

plaintes et informations dont l'expédition est jointe à ce mémoire, attendant les ordres ultérieurs de l'auguste Assemblée, avant de faire décréter un de ses membres.

Second fait : Sylvestre.

Depuis que Nosseigneurs ont décrété les Droits de l'homme, depuis qu'un individu est compté pour quelque chose, depuis que la Banqueroute est déclarée infâme, depuis que la monnoye nobiliaire des coups de bâton n'entre plus dans le commerce, le malheureux Sylvestre a repris courage. Il vient dénoncer à votre tribunal le comte de Mirabeau.

Je ne puis pas dire, Nosseigneurs, que je suis à ses gages, il ne me les a jamais payés. Je ne puis pas dire qu'il ait été aux miens, car je ne lui abandonne ni le prix de mes services, ni la montre qu'il m'a volé avec les bijoux de Mme de Saint-Huberti, ni ma redingote bleue qu'il m'a escroqué, ni les avances que j'ai faites pour lui et dont le mémoire est encore écrit sur mes épaules.

M. le comte Honoré — comme on voudra — me prit à son service à 600 livres de gages, sortant de chez Mlle Chouchou (1), qu'il quitta lorsqu'elle n'eut plus rien à manger ni à vendre. Si un pauvre domestique, Nosseigneurs, se permettait une réflexion, ce serait sur le caprice des femmes.

---

(1) Mlle Boutilly, dite Chouchou, était une « jolie impure » comme on disait alors.

Je suis grand, j'ai cinq pieds sept pouces, de l'honneur, de la probité, de la figure et des talens. Ma maîtresse n'a pas eu tout cela. Elle a rencontré un bloc de chair vilain, puant, sale, effroyablement laid, sans cœur, poltron comme une chouette, escroc même avec les femmes, qui la battait, la rongeait, lui donnait ce que ces dames sont dans l'habitude de donner aux autres : elle en était folle. En vérité, je crois qu'il était sorcier, mais un sorcier doit être un honnête homme. Mon maître ne l'est pas, à la preuve.

Je suis entré chez lui, comme je l'ai dit, à 600 livres de gages, sans porter livrée, pour nourriture et habillement compris. Comme M. le comte était errant, souvent par motif de raison, lorsque les loyers n'étaient pas payés, lorsque la loy des créanciers lui interdisait celle de domicile, et toujours par le libertinage le plus crapuleux, on sent bien qu'un pauvre laquais dépense bien plus que dans une maison rangée. Une humeur brusque et bourrue, mais cependant fertile en ressources, des filles, des abbés déguisés, des conspirateurs, des journalistes à tant la page, des imprimeurs faisant le diable parce qu'on vendait trois fois le même manuscrit, des libraires ruinés, des estafiers qui faisaient peur bien plus à mon maître qu'à moi, des roués de toute espèce, des coquineries de tout genre, des filouteries répétées, des rapts, des femmes séduites et abandonnées, même volées (cet homme là ne fait grâce à personne); des suppots de

justice, des sentences, des décrets, des arrêts flétrissants, des lettres de grâce, à ce qu'on dit non méritées, des entérinements, voilà mon maître en bloc. Car je n'oserais pas entrer dans des détails. Quoiqu'un pauvre garçon, on ne voudrait salir ni l'œil, ni l'oreille de Nosseigneurs par le récit de débauches infâmes et d'horreurs tous les jours renouvelées.

Venons donc à moi.

M. Boucher, premier commis de la Police, me promit que, si je voulais me placer chez M. de Mirabeau, il me répondrait du payement avec d'autant plus de sûreté, que M. de Mirabeau était logé chez lui (1). Ce brave homme mourut. Nous quittâmes la maison, et nous voguâmes.

Comme mon maître était connaisseur en tout, il faisait, de temps en temps, collection de marbres, de bronzes et autres bijoux, mais, ne les prenant que par curiosité, il ne les payait pas, puis ensuite, comme il n'est pas intéressé, il les vendait à bas prix par distraction, ce qui accommodait toujours quelqu'un, si ce n'était pas le marchand primitif.

Le commerce ayant baissé, on fit ressource. Mon maître allant faire des visites de conséquence, m'engagea à lui prêter ma montre d'or portant le nom de Le Pautre, montre que tout l'hôtel me connaissait. Je ne fis nulle difficulté,

(1) Il logea, en effet, quelque temps chez Boucher (le *Bon Ange* des *Lettres de Vincennes*), après sa sortie du château, au commencement de l'année 1781.

d'autant plus que j'allais le servir, et j'avais deux témoins qui, sûrement, en déposeront. Vaine précaution!.. Mon maître revint, mais la montre n'est pas revenue. Je pris la liberté de murmurer. Mon maître prit celle de me donner des coups de bâton. J'ai tout l'hôtel pour témoins, parce qu'alors je pris la liberté, moi-même, de lui dire qu'il était un fripon. Pour m'en punir, il me refusa mes gages, déchira le mémoire de mes avances et me prit ma redingote bleue. Je soutins qu'elle était à moi; mon maître soutint qu'elle lui appartenait, parce qu'il ne l'avait pas payée. Pour me le prouver, il la mit, la porta et l'usa jusqu'à ce que Desbruguières, avec qui il avait une querelle de police, ayant donné son signalement, il en fit présent au laquais qui m'avait remplacé.

Aux yeux de ceux qui ne calculent la perte du pauvre que comme un gain pour son détracteur, il est hors de doute que ma dénonciation paraîtra puérile et, depuis que la personne de mon maître est inviolable, il la qualifiera de sacrilège. Mais, aux yeux de la loi, aux vôtres, Nosseigneurs, c'est un criminel que je dénonce. Plus l'objet est modique, plus il est odieux, et sa turpitude s'accroît à raison de la lâcheté de l'action dont j'ai à me plaindre. C'est à vos genoux que j'ose réclamer mes gages pour en offrir le tribut patriotique. A l'égard des trois objets volés, j'attendrai vos ordres augustes avant de faire décréter ma plainte et mon information.

. . . . . .

. . . . . .

Troisième fait : Affaire Fontelliau.

Je parais, enfin, sur la scène, non pas pour onder les plaies de M. de Mirabeau, non pas pour fermer les miennes, mais pour tâcher de cicatriser celles de mes compagnons d'infortune.

Je suis Fontelliau, chirurgien-major du donjon de Vincennes, chargé par état d'administrer les secours de l'art à l'homme souffrant. J'eus soin du cloaque que j'appellerai le corps physique de M. le comte.

J'ai guéri toutes ses souillures charnelles. Je n'étais point chargé de son âme. Aussi est-elle restée céphalisée, calleuse, sanieuse et ressemblante à un amas d'immondices où règne la putridité qui fertilise tous les gaz méphitiques.

Accoutumé aux vertus douces, la pitié pour les êtres infortunés enfermés dans la prison d'État avait mis mon cœur dans cette espèce d'anxiété, dans cet état de componction tendre qui laisse la prudence sans force et l'expérience sans défense.

Voir souffrir, entendre gémir l'innocent, entendre rugir le coupable, voir les entrailles déchirées d'un père de famille redemandant sa femme et ses enfants, trouver des larmes, des maux physiques rendus plus cruels par les souffrances morales ; contempler la bizarrerie du sort, les revers de la fortune, le tombeau des

espérances de l'ambitieux; contempler des assassinats politiques, des cruautés réfléchies, des rapports combinés pour faire sentir à toutes les heures, à tous les instants à l'infortuné le poids de ses chaînes ; telle a été ma position, et le Ciel qui m'avait réservé pour être le témoin de ces horreurs, m'avait doué de cette sensibilité qui sait secourir sans humilier personne.

Il est vrai que j'ai rencontré souvent des ingrats. Il est vrai que j'ai rencontré des indifférents. Je n'ai trouvé qu'un scélérat, et c'est M. le comte de Mirabeau.

La nature de mes créances sur lui consiste en remèdes à lui administrés, en fournitures de toutes espèces pendant son séjour au Donjon, en argent prêté dans le même temps, enfin dans une escroquerie du genre le plus affreux depuis sa sortie; dans une perfidie domestique que je ne puis indiquer, mais dont tout père qui a des enfants sentira la portée, lorsqu'il est assez malheureux pour recéler chez soi une âme vile, et qui viole jusqu'aux droits de l'hospitalité.

On pensera certainement que je n'ai pas eu à me plaindre, pendant tout le temps de la détention. J'étais un homme trop à ménager; j'étais l'ami, le cher, le respectable Fontelliau. M. le comte s'humanisait jusqu'à manger avec moi les morceaux friands que je payais. Mes ordonnances renfermaient toujours, pour la police, la demande d'une liberté plus grande, et cette liberté, je la motivais toujours par les raisons de santé.

Un fait assez plaisant, c'est que M. de Mirabeau, bourreau d'argent jusque dans les fers, payait les malheureux invalides qu'il employait à ses commissions en rouleaux de sirops de guimauve et de capillaire, qu'il se faisait fournir par moi pour son usage : ainsi, un rouleau de trente sols se métamorphosait en une pièce de douze sols, par la revente qu'en faisait le soldat. Ce n'est qu'une bagatelle, mais on reconnaîtra le talent de l'homme jusque dans les moindres choses.

Toujours déguisant la vérité, je n'ai eu que depuis la certitude que les bijoux qu'il me remettait de temps à autre étaient ceux de la femme infortunée qu'il a lâchement séduite, lâchement trahie, lâchement abandonnée : il l'appelait Sophie.

Je ne peindrai pas l'enthousiasme qui le saisissait devant nous, lorsqu'il tenait son portrait; ses larmes, ses vœux écrits, tout ce que je croyais être le délire de son imagination abusée, tandis qu'original vrai de l'*Ingrat* de Destouches, il ne singeait le sentiment que pour nous donner bonne opinion de son cœur, que pour m'intéresser par cette opinion, que pour neutraliser celle que toute sa vie aurait dû me faire concevoir; que pour paraître, enfin, à mes yeux un étourdi estimable que la raison finirait par mûrir.

Il avait raison, Nosseigneurs. Le vice, chez lui, n'était qu'en fleurs. Il porte des fruits au milieu de vous.

Si les tribunaux dans lesquels il a été flétri, si ceux auxquels il a échappé, si des ministres, au moins gens d'esprit, si des provinces entières, si l'auguste Assemblée nationale a été sa dupe, comment le pauvre Fontelliau ne l'aurait-il pas été ?

Ses porte-clefs ont dû rendre compte de sa conduite, de ses vols littéraires.

Je passe aux objets qui me sont personnels depuis sa sortie. Il me fit entendre, lorsqu'il eut le château pour prison, que ce qui concernait mes mémoires serait payé par le marquis de Mirabeau, son père, ou par la police. Je lui objectai que ce qui tenait à ses maladies pouvait être alloué, mais qu'il n'ignorait pas que, sur 5800 livres, montant de sa dette, à peine existait-il 2000 livres qui portassent ce caractère. M. de Mirabeau m'offrit sur le champ une ressource, c'était de convertir en totalité les sommes en objets médicinaux, et de faire ce que l'on appelle un « mémoire d'apothicaire ». Je rejetai cette idée, premièrement parce qu'elle choquait ma droiture, secondement parce qu'elle était une fourbe grossière.

M. le comte le savait bien aussi, mais il préparait déjà ma perte et sa liquidation. Si j'avais été assez simple pour donner dans le piège qu'il me tendait, il aurait crié : Au voleur ! On sait qu'il donne assez souvent son nom à tout le monde.

Il m'était dû, par le Roi, une somme de 14800 livres. M. de Mirabeau, je ne sais par quel

moyen, avait acquis un grand crédit à la police. Je n'eus pas besoin de lui demander sa protection ; il me l'offrit, et je touchai 9000 livres. Quand je dis « je touchai », j'eus les ordonnances, mais M. de Mirabeau, qui s'en était emparé pour la prompte expédition, toucha 6000 livres pour moi et 3000 livres pour lui, quoique nous n'eussions point d'acte de société.

Je me plaignis violemment. J'avais certainement tort, car le comte Honoré garda l'argent. J'en parlai à la police. On me pria, avec la politesse qui la caractérisait, de me taire, parce que mon aimable comte se délassait à remplir quelques-unes des augustes fonctions qui assuraient moins la sûreté que la délation du citoyen. Je présentai mémoire sur mémoire ; on les apostilla d'un *non*, et cependant le comte de Mirabeau me jurait qu'il n'avait touché que 6000 livres, et qu'il y avait quelque chose là-dessous qu'il ne comprenait pas.

Il jura tant et, devant M. Dupont (1), il nous peignit ses besoins avec tant d'énergie, (ah ! Nosseigneurs, vous allez dire que je suis un grand sot ! J'en crois bien quelque chose !) que je lui donnai 50 louis sur mes 6000, après qu'il m'eut fait des serments moins bons que mon argent, de revendiquer l'ordonnance des 3000

(1) Dupont de Nemours (1739-1817), économiste distingué, élève du marquis de Mirabeau, futur député à l'Assemblée nationale. Il avait contribué, pour sa part, à l'élargissement de Mirabeau, en 1781.

et de me faire payer incessamment le reste des 14800 livres qui m'étaient dues.

Nous voilà donc encore une fois bons amis; cela ne dura pas. Je ne me plaindrai pas de ses distractions à ne pas rendre mes chemises qu'il emportait, et de préférence celles en dentelles, chapeaux, cannes pour sa défense (ce sont misères que cela), mais je me plaindrai du vol d'une bague d'un brillant passable, entourée d'autres plus petits qu'il m'emprunta pour aller en visite, et qui, ne connaissant pas les chemins, ne sont pas revenus à la maison. Je me plaindrai de trois couverts d'argent marqués à mon chiffre qu'il emprunta à ma femme pour donner à dîner et qui, probablement, l'ont payé. Je me plaindrai de la fourniture qu'il m'a fait faire par mon frère, directeur de la manufacture de Sèvres, d'environ 1700 superbes porcelaines pour faire, disait-il, cadeau à une très grande dame qui ne les a jamais vus.

Voici les deux derniers traits qui couronnent ses œuvres d'iniquité à mon égard.

Une jeune personne était chez moi, âgée de 14 ou 15 ans. M. de Mirabeau en feignit l'amoureux et prêchait à cette enfant la morale du sacrement, pour la déterminer à ses vues. Elle y résistait par vertu et par dégoût. Le noble comte, qui n'eut jamais de frein, tenta de la violer, et si ses cris et ses efforts presque impuissants n'eussent averti quatre ou cinq personnes qui vinrent à son secours, le satyre la

sacrifiait à sa brutalité, et l'eût peut-être immolée à son secret.

Je n'ai pas besoin de dire qu'il fut banni de chez moi. C'était peu de m'avoir volé, d'avoir violé, dans ma personne et dans celle de cette enfant, tous les droits les plus saints : un assassinat devait tout quittancer. Il eut lieu trois jours après.

Une religieuse (1) dont je tairai le nom de famille, habitait, depuis quelque temps, par obédience, le couvent de Saint-Mandé. Elle avait un enfant à Gien sur Loire, dans une maison du même ordre. Le faiseur était si bien dans le couvent, que l'on sauva sa pénitente.

Cette religieuse, jeune, jolie et pleine de talents, était amie intime de l'infortunée dame de Monnier, détenue dans le même couvent de Gien sur Loire, par lettre de cachet. On ne sera plus étonné de la correspondance que Mirabeau eut avec elle, aussitôt son arrivée, lorsque lui était encore enfermé, et de la suite qu'il donna à l'aventure, lorsqu'il devint libre, pour le malheur de ceux qui l'ont connu.

Trois jours après la tentative infâme dont je viens de parler plus haut, je me rendais, à 7 heures du soir, au couvent de Saint-Mandé, pour y faire ma visite ordinaire, en étant le

---

(1) Elle s'appelait, en religion, Sainte Sophie. Il est encore question d'elle plus bas, et son nom est cité dans les *Lettres de Vincennes*, tome III, p. 260, 267, 394, d'après lesquelles il eût été question, un moment, de lui confier la fille que Mirabeau avait eue de Mme de Monnier.

chirurgien. En sortant des cours du château de Vincennes, je rencontrai le nommé François Poirée, mon beau-frère Maloigne et une troisième personne dont ils se souviendront, s'acheminant lentement vers le bois, pour se promener, et ayant avec eux un petit chien-loup blanc dont j'étais fort aimé. Je leur donnai rendez-vous chez le nommé Monnier, brigadier des chasses, pour nous en revenir ensemble, et je pris les devants, suivi du petit chien.

Tous ceux qui connaissent le chemin de Vincennes à Saint-Mandé, savent qu'indépendamment de la grande route, il y a, à travers bois, un chemin tortueux et frayé, quoique très couvert. Là m'attendait le respectable comte, l'épée à la main. Il m'interrogea où j'allais. Je répondis : « Au couvent ! — Je te défends d'y mettre le pied ! — Pouvez-vous défendre à un chirurgien de voir ses malades ? — B....., il faut que je te tue ! » Et le brave chevalier tomba à coups redoublés sur moi qui n'avais qu'une canne. Il me perça le bras gauche du premier coup. Mais, tombant sur lui avec la force de l'homme brave et innocent vis-à-vis du scélérat, je lui casse son épée et je le travaille dos et ventre, vigoureusement.

A mes cris, à ceux du petit animal qui m'avait suivi, les trois personnes s'étaient avancées le plus vite possible. Elles m'arrachèrent des mains le lâche coquin qui demandait grâce, et qui ne fut pas plutôt dégagé, qu'il s'en fut. Elles me ramenèrent chez moi où la perte de mon sang

et de ma fortune m'ont appris, à mes dépens, ce qu'un Mirabeau peut faire de mal à un particulier.

Vous sentirez par vous-mêmes, bientôt, Nosseigneurs, ce qu'il peut faire de mal à l'État, si vous n'avez la bonté de me permettre une plainte et une information judiciaire, qui le conduiront bientôt à la roue.

Quatrième fait : L'Invalide.

Nosseigneurs, Va-de-bon-Cœur, bas officier invalide, est ben vote serviteur. J'ai servi 18 ans dans Piémont. J'étais aux grenadiers, ma femme vivandière, toujours honnêtes gens. La guerre m'a valu cinq coups de fusil, et cinq coups de fusil m'ont valu les Invalides. J'appelle ça, moi, jouer à qui perd gagne. Quand je fus guéri, on me détacha avec la compagnie de Valage, pour la garde du donjon de Vincennes. Il y avait, là dedans, bien des malheureux, et ce coquin de Mirabeau.

Jour de Dieu ! Nosseigneurs, quand j'ons su qu'après nous avoir mangé notre saint-frusquin, à note pauvre Magdelaine et à moi, il étions devenu membre de l'Assemblée nationale, tandis que, s'il eût servi dans note régiment, je l'aurions fait mourir sous les courroies, t'nez, Nosseigneurs, j'ly orions ben cassé les bras, mais une magnière d'homme noir qui est avocat nous a dit qu'il fallait plutôt vous conter note histoire.

Y fallait, tout les jours, garder ce garnement pour qui ne fît pas de sottises dans la prison. Un jour, j'étions de sentinelle. Y'm dit : « Va-de-

bon-Cœur, t'es un joli garçon! » Je répondis : « Y a gros! » Y'm barlificota d'consigne, d'récompense, d'malheur, enfin l'coquin pleura si ben qu'y m'fit pleurer aussi. Y'm glissa une lettre pour mettre à la poste, mais, pour de l'argent, trodame! j'n'en aurions pas reçu. Va-d'bon-Cœur donna sa parole et la mit à la poste. C'te première en amena une autre. Moi qui n'savions pas lire, y'm lisait l'contenu, disait-y. Y avait d's « amours », d's « hélas », des « mon cœur », et puis des jurements d'guernadiers. Ça me faisait rire comme un coffre, si ben que j'devins son commissionnaire.

Alors, j'allais dans un couvent, à la poste, et puis dans un endroit où je retirais les lettres. Y avait déjà un peu d'temps que s'te manigance là durait, quand, l'y voyant d' l'esprit comme un démon, j'le consultâmes sur une petite portion qui nous revenait du chef de Magdelaine Jarnigoi. Qu'y nous fit bonne mine, quand il entendit parler d'argent! J'le remerciâmes d'son bon cœur. Il arrangit si ben st' affaire là, qui nous revint 847 bonnes livres, tous frais payés. Y m'disait ben qu'i travaillait comme pour lui!

Un jour, après m'avoir fait boire la goutte, y me dit : « Va-d'bon-Cœur, qui est-ce que tu fais d'stargent là? — Ma fine, Monsieur l'comte, j'le gardon d'peur des écornifleux! — Pour qu'i fût plus en sûreté, y faudrait le placer. — Cheux l'Roi, c'est un tas de voleux! — Aussi j'te parlais de particuliers solides, d'un homme ayant

des terres. » Finalement, l'particulier fut lui, et le dindon, Va-d'bon-Cœur. Y me griffonna un chiffon d'écriture qui disait ben que j'ly avions baillé st'argent là ; quand on y a présenté pour payer, il a dit com' ça, qu'il était interdit, quand il l'avait signé, et, d'st'affaire là, c'est moi qui suis l'interdit !

Nosseigneurs, vous n'souffrirez pas ça, j'en suis sûr. Si vous voulez tant seulement m'laisser faire, j'vous jurons qu'Va-de-bon-Cœur s'payera sur la bête et que j'ly chiffonnerons si ben son manteau court, qu'jamais députation n'sera plus belle que celle-là !

Cinquième fait : Sainte-Sophie, en résumé.

Puisque c'est pour le pamphlet que vous résumés l'... (illisible) et que ce mémoire doit porter le caractère unique de preuves et de gravité.

Sainte-Sophie entre au couvent de Gien sur Loire.

La dame de Monnier y est enfermée par lettre de cachet, lorsque Mirabeau la fit prendre en Hollande, payé par la famille, et que lui, caché dans une *cheminée,* fut cependant arrêté par l'exempt de police Debruguières (1).

---

(1) Mirabeau se cacha, en effet, quand l'inspecteur Debruguières vint l'arrêter, en 1777, à Amsterdam, où il s'était enfui avec Mme de Monnier, mais il se constitua prisonnier dès qu'il eut appris l'arrestation de son amie.

Nous reproduisons textuellement cette fin du mémoire qui est assez obscure.

Connaissance et liaison intime de ces deux dames. Enfant fait par Sainte-Sophie. Obédience délivrée pour la transférer à Paris dans un couvent du même ordre. Correspondance entre elle et Mirabeau, d'abord pour le compte de la dame, ensuite pour le sien propre. Tous deux enfermés. Sortie du comte. Élargissement de la religieuse, et cela comme on l'a dans une maison hospitalière. Visites fréquentes. Amours et ce qui s'en suit. Bris de clôture constaté, mais sans suite. Affaire étouffée, quoique prouvée. Vol de bijoux. Abandon, désespoir, mort.

On assure que, pour présent de noces, le digne et respectable comte avait apporté des drogues soporifiques qui ont été enlevées par une amie.

Sixième et septième faits.

Ils sont une répétition et forment ensemble, avec celui du nommé Bertrand. Les relater par notes est tout ce qui est nécessaire.

Quelques lettres d'Aimée Desclée à Eugène Meynadier (1).

S. d.

Mon cher petit patron,

Me voici de retour de mon excursion. Je vous écris de suite, d'abord, croyez le bien, pour que vous me donniez de vos nouvelles, et puis un

(1) Communication de M. Émile Baussy. — Eugène Meynadier était alors l'impresario de la charmante artiste.

peu pour vous éviter la peine de me dire que l'argent comptant fait défaut, en ce moment; au nez d'Henri, j'ai cru le comprendre. Eh bien! mon petit patron, vous savez, c'est pour quand il y en aura! *Seulement*, je voudrais être sûre d'être bien d'accord avec vous, et, quoique des chiffres soient un fichu sujet de conversation, permettez-moi de vous donner ce violent coup de poing :

Deux voyages à Turin, y compris les bagages,	260 fr.
Neuf représentations,	4500 fr.
De l'année dernière,	900 fr.
Reçu d'Henri,	500 fr.

Est-ce convenu et sommes-nous d'accord? Alors, n'en parlons plus, et guettez bien le mandarin!

Pourtant, si vous avez quelques scrupules, ne les étouffez pas pour moi, et laissez la vie au pauvre diable!

Sur ce, je vous envoie mes meilleures tendresses, vous priant de me donner des nouvelles, et des bonnes, surtout. Suite des cardinaux et de Chambéry, me dit-on, que votre malaise! Vous savez qu'Henri a juré de le battre! Vous savez, peut-être, aussi, que je suis au mieux avec Mme Meynadier, ce dont je suis enchantée. Je suis invitée à aller à Nice.

Votre toute dévouée, A. Desclée.

S. d.

Eh bien! mon cher petit patron, me voici à Turin, et personne n'en est plus étonnée que

moi ! Je suis si lasse et si maigrichonne, que la dépêche seule de Bondois pouvait me décider : « *Cas de force majeure*, Samary malade. »

Pourtant, je ne veux pas me faire plus dévouée que je ne le suis ; je dois vous dire que j'ai exploité la situation : voyant qu'on ne pouvait pas se passer de moi, et que j'allais me déranger pour si peu de jours, j'ai carotté 500 francs par cachet, au lieu de 400 que vous m'aviez promis. Ce pauvre Bondois était au pied du mur. Qu'auriez-vous fait à sa place ? Seulement, je crois honnête de vous prévenir.

J'ajoute, cependant, que, si les salles ne sont pas aussi belles que nous l'espérons, je m'en remets complètement à vous ; mais si les recettes sont belles, je prends 500 francs.

Tirez vos grandes moustaches, embrassez-moi, et n'en parlons plus !

Votre petite actrice, AIMÉE.

S. d.

Ce que je fais à Bruxelles, mon pauvre et cher patron ?

Je crève de faim, littéralement. Imaginez que j'étais partie de Paris pour quelques jours, emportant très peu d'argent comptant, et par hasard, quelques papiers de valeur. Le premier dépensé, j'ai engagé les autres à un intérêt fantastique, et je suis à la fin de mon rouleau.

Vous devez penser, n'est-ce pas, combien il est désagréable de parler d'affaires, surtout avec vous, mais, vrai, j'y suis forcée ! Cherchez donc

dans le fond de vos poches, s'il n'y a rien en trop, et pardonnez-moi de vous donner des chiffres, mais ces voyous-là sont nos maîtres à tous, il faut s'incliner. Vous rappelez-vous votre compte?

900 de ma dernière année passée chez vous.
2500 pour cinq cachets dans les belles représentations.
1600 pour quatre cachets dans les médiocres.
200 dus par Henri, dont il ne faut pas lui parler, surtout!
260 Voyages de Paris à Turin.

En tout, 5460. C'est gros, hein, patron?

Vous ne sauriez croire combien il m'est désagréable de vous écrire tout cela. Savez-vous ce qu'il faut faire, pour en finir?

Envoyez-moi ce que vous pourrez, maintenant, et, si vous pouvez, et faites-moi un joli papier du reste. Je le regarderai avec tendresse, de temps en temps, en me disant que la signature du patron vaut de l'or. Que pensez-vous de mon idée?

Et, imaginez-vous que je suis partie avec la robe que j'ai sur le dos, ce qui fait que je ne puis rien jouer.

Voilà le 1er janvier. Patron, je vous promets que je vous la souhaite bonne et heureuse, et surtout que vous gardiez votre excellente santé et vos bonnes joues. Et, surtout, je souhaite que vous ne soyez pas contrarié de tous mes comptes et de mes demandes. Je vous jure que je suis plus ennuyée que vous!

Sur ce, mes meilleures tendresses, et mes meilleurs souvenirs. A. Desclée.

Documents relatifs à Mirabeau.

II

LETTRES DU PERRUQUIER BOURRIER A PIERRE MANUEL (1793).

Archives nationales, F7, 4774[33]. — Communication de M. Alfred Bégis.

Pierre Manuel, l'ancien procureur de la Commune, vient de publier, sous le titre *Lettres originales écrites du Donjon de Vincennes*, les lettres adressées, avec l'autorisation du lieutenant de police Le Noir, par Mirabeau, prisonnier au Donjon, à Madame de Monnier (1777-1780).

Bourrier, perruquier à Pontarlier, et créancier de Mirabeau, écrit à Manuel pour lui proposer les réponses de la marquise, dont il possède, dit-il, les manuscrits.

Or ce perruquier qui, selon Legrain, le valet de chambre de Mirabeau, dont nous publions ci-après les *Souvenirs*, « n'était pas le premier venu », avait bien, comme il le dit, entre les mains, une correspondance de cette dame, mais une correspondance secrète, indépendante de celle que la police tolérait. C'est cette correspondance, en partie chiffrée, que nous imprimerons dans un bref délai.

Les lettres de Bourrier, brave homme qui, trompé, comme tant d'autres, par Mirabeau, ne lui en conserve point de rancune, sont curieuses surtout en ce qu'elles montrent le prestige exercé par le comte sur ceux qui l'approchaient.

De Pontarlier, département du Doubs, le 1er juin 1793, l'an Ier de la République française.

Citoyen,

Informé que vous aviez fait imprimer les lettres de feu Mirabeau fils aîné, avec feu la ci-devant marquise de Monnier, de votre ville, j'avais intention de vous offrir les réponses de cette dernière, qui m'ont été remises par feu Mirabeau, l'aîné, de qui je mérite à juste titre l'estime, l'amitié, une affection qu'il me devait, ne pouvait, par reconnaissance, me refuser.

J'ai sacrifié, dans son malheureux procès, mon temps, ma fortune dans les plus pressants besoins de sa vie. La mort perfide l'a moissonné trop tôt pour moi. Il a voulu souvent m'attirer à lui, pour m'indemniser, sans doute, de la perte qu'il me faisait éprouver. J'en négligeai l'occasion. Il est mort mon obligé.

J'étais à Paris à la suite de ma créance. Informé de la difficulté intentée (*sic*) pour l'objet de ces lettres, en vous proposant les réponses, comme créancier, je vous aurais peut être paru suspect, ce qui m'a retenu encore.

Je savais, et depuis huit années, à peu près, que Mirabeau vous aimait, vous chérissait, de plus vous estimait beaucoup. Étant rue de la Feuillade, hôtel de ce nom, j'eus occasion de vous voir chez lui. Il m'engagea, m'obligea à faire un séjour de quatre mois à Paris, en espé-

rant qu'il me payerait. Les ressources lui manquaient. En proie continuellement au besoin, je repars de Paris, aidé par la ressource du citoyen Clavière, son ami, connu également de lui, dans un voyage que nous fîmes en Suisse ensemble, *et toujours à mes frais.*

Je pourrais faire un volume de mes égarements à son égard. Il profita de ma faiblesse, de mon bon cœur. Je suis, moi et mon fils, la victime de ma fausse spéculation. Il profitera de mes torts. Mes erreurs lui seront un exemple favorable.

Citoyen, j'ai vu ces lettres parfaitement en ordre. Cet ouvrage n'est parfait qu'ayant les réponses. Elles seront à votre disposition, si vous le souhaitez. On peut également en faire deux volumes intéressants.

J'ai aussi l'histoire de Montargis, Bignon, Sens, Chéroy du Gâtinais, etc., qui pourrait vous convenir, d'autres objets encore (1).

Je me ferai un plaisir de vous remettre le tout, assuré de l'intérêt que, comme moi, vous prenez à la mémoire du grand homme que je regrette.

J'attends votre réponse et suis, avec estime et fraternité, votre dévoué, affectionné.

Bourrier, perruquier,
officier de la garde nationale.

---

(1) Ouvrages de Mirabeau restés manuscrits.

De Pontarlier, le 8 juillet 1793, l'an Ier de la République française.

Citoyens,

J'ai été bien flatté des reproches honnêtes que vous me faites, dans la réponse à ma lettre.

Oui, citoyens, nombre de fois j'ai fait le chemin de la maison Mirabeau, Chaussée d'Antin, où j'étais logé, à l'hôtel de la Commune, dans l'intention de vous voir et de vous parler.

J'ai assisté à des séances ; je me suis contenté de vous admirer, écouter vos discours, y applaudir.

J'ai souvent gémi du peu de sincérité qu'on trouve à Paris. On se croit souvent obligé de suspecter des démarches et une conduite qu'on ne connaît pas.

Je craignais que, n'ayant pas l'honneur et l'avantage d'être connu de vous, ma visite ne soit mal interprétée et même suspectée, comme étant créanciers de Mirabeau, logés en cette maison. C'est avec douleur et regret et par délicatesse que je ne me suis pas fait connaître à vous.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Revenons à Mirabeau, dont je chéris la mémoire. Oui, citoyen, depuis 18 ans je suis son obligé. Je fus celui de bien d'autres qui le méritaient moins. On ferait une histoire de ce que je fis pour lui, traits bienfaisants, générosité outrée.

Je sacrifiai pour lui mon temps, mes démarches, mes soins, ma fortune pour le soutenir dans son infortune, dans ses malheurs. Je me joindrai, malgré cela, avec plaisir à tous ceux qui soutiendront sa mémoire pour terrasser ses ennemis, qui seront toujours les miens, en m'empressant de démontrer avec vérité, équité et justice, que sa vie privée n'est pas aussi blâmable qu'on l'a publié.

Il fut, dès son enfance, malheureux. Ses principaux torts furent l'ambition d'un nom, d'une réputation. Les principes qu'il aurait soutenus étaient dignes du fils de l'Ami des Hommes (1), défenseurs des droits du peuple qu'il chérissait, blâmant dans son père, depuis longtemps, la conduite des despotes qu'il détestait.

Fait, par son génie, ses talents, pour aspirer aux premières dignités, il est blâmé de cette ambition, née de parents illustres. Il chercha toujours à afficher une opulence qu'il se croyait fait pour avoir, s'efforçant de se montrer, dans le monde, grand et généreux. Voilà un de ses torts !

Pour s'attirer des créatures, son génie, ses talents lui procurèrent des jaloux. N'ayant qu'une modique pension, il se trouva constamment aux prises avec le besoin. Comptant sur des ressources d'amis, il augmentait le nombre de ses

---

(1) Victor de Riquetti, marquis de Mirabeau, surnommé l'*Ami des Hommes*, du titre d'un de ses ouvrages.

ennemis. Il fait des mécontents, on saisit ses moments de faux calcul pour démontrer son inconduite, pour l'afficher, le détruire.

Il fut un temps où il convenait que j'étais plus philosophe que lui en spéculation, en moral. Je lui prédis souvent ses dangers, l'avertissant pour s'en préserver. Il m'écoutait, en convenait, s'y replongeait.

Il revenait à moi, m'accablait de tendresse, de caresses, de baisers sans cesse répétés ; promesse, serment, protestation, précaution d'être moins dissipé, plus réfléchi, plus prudent.

Son caractère animé, pétulant, souvent l'emportait sur son jugement. Ses heureuses saillies, son esprit faisaient qu'on tolérait sur bien de ses folies !

Lorsqu'il vint purger sa coutumace pour ce vilain procès (1), il avait des manuscrits. Son père lui refusa des secours, parce qu'il espérait qu'il les vendrait, s'en servirait. J'avais toujours combattu avec lui, dans le temps, cette intimité. Il m'applaudissait, en convenait. Il mangeait, alors, chez moi et avec moi, me permettait des représentations. Il me regarda toujours comme son ami, son Mentor. Je lui prédis les suites, les dangers. Je me brouillai enfin avec

(1) Condamné par contumace le 17 mai 1777, à avoir la tête tranchée (ce qui fut exécuté en effigie) pour crime de rapt, de séduction, Mirabeau était allé à Pontarlier en 1782 pour former appel de ce jugement. L'affaire se termina par une transaction (11 août).

lui. Ma prophétie, malheureusement pour lui, s'accomplit.

Lorsqu'il vint purger sa coutumace, son premier soin, ses premières démarches furent de me chercher, de me voir. Il redoubla alors ses caresses, ses protestations d'attachement, son repentir, ses regrets.

Je l'aimais, le plaignais. Je fus facile à séduire. Ses besoins venus (*sic*) indispensables me firent outrepasser mes pouvoirs. Je vendis tout mon avoir pour le substanter, lui, ses gens, auxquels on refusait, ainsi qu'à lui, toute fourniture d'aliments, sans ma signature. Je le fis.

J'ai payé, ainsi que d'autres sommes constamment avancées pour le procès, imprimeurs, voyage, linge, hardes piqué (?) à la décharge, en ayant fait mes promesses, etc., etc., etc. Je ne finirais pas de vous entretenir de ce que je fis pour lui! Il a fait ses efforts, à la vérité, pour m'attirer à Paris. Ne voulant pas être à la tête d'un tas de valetaille qui aurait employé des moyens de m'inquiéter, j'attendais sur lui un retour de sa jeunesse fougueuse pour faire le voyage à Paris. Les horreurs de la mort lui ont fait oublier ce que je fis pour lui. La providence a détruit mes espérances, tranchant le fil de ses jours !

Je comptais peu pour moi, mais, persuadé que son génie le mènerait à une place avantageuse, ayant un fils unique, j'ai tout sacrifié pour lui préparer une éducation distinguée et soutenue,

répétitions à la maison pour son latin, maîtres de dessin, d'écriture et chiffres, maître de musique, etc.

J'étais au moment de faire partir mon enfant, qui était en Logique, afin qu'il perfectionnât son éducation, lui donner des leçons de politique en le faisant travailler avec lui. Les Parques homicides ont détruit mes projets, mes espérances. Ne sachant, en ce moment, à quoi le destiner, je le fais travailler au bureau de l'Enregistrement, cette partie me paraissant très instructive (il a bientôt 18 ans).

Pardonnez encore, citoyen, ces nouveaux verbiages. C'est un père qui voudrait le bonheur de son enfant. Vous qui connaissez Paris et les places à remplir, je pourrais ensuite, de votre avis, faire des sollicitations. Clavière, le ci-devant ministre qui, comme vous savez, était déjà fort lié à Mirabeau lorsqu'il restait rue, hôtel de la Feuillade, je le connaissais déjà dans un séjour que je fis à Neufchâtel avec Mirabeau.

J'eus occasion de manger plusieurs fois avec lui chez M. Dupeyrou (1), qui tient le premier rang dans cette ville (Neufchâtel, Suisse), philosophe connu, homme sage, grand ami, protecteur et l'appui du célèbre Rousseau.

Il eut la bonté de parler, à table, de moi favo-

---

(1) Dupeyrou, de Neufchâtel, ami de J.-J. Rousseau et éditeur de ses Œuvres.

rablement, en témoignant l'estime, l'intérêt qu'il me portait, me continuerait, me regardant comme un homme au-dessus de mon état.

Rousseau, dans un temps, m'honora de son estime. Tous les hommes ne sont pas des Rousseau, des Dupeyrou...

La lettre de cet ami de Mirabeau (1) avait été déposée par Mirabeau chez M. Dupeyrou, avec d'autres objets dont je pourrai encore traiter avec vous, manuscrits intéressants.

Il me donna le tout, il y a dix ans passés, avec invitation de M. Dupeyrou de me remettre ce dépôt. J'avais fait ma promesse, pour lui, d'environ 70 louis, en Suisse. J'empêchai alors qu'il ne fût saisi au corps. Je lui fis donner, en outre, encore, à son départ de Neufchâtel, 50 louis pour se rendre en Provence.

Pour les autres manuscrits de Montargis, il y a longtemps qu'il me les avait laissés, pour vendre le tout à mon profit.

Le style de cette femme vous est connu. Il y a au moins trois cents lettres, les lignes très serrées, une écriture très mince. On y voit l'intrigue à Pontarlier, à son évasion, la trame, les projets, la fuite, la suite, toute la correspondance lorsqu'il était à Vincennes, à Paris. Elles sont plus ou moins intéressantes. Votre génie, votre style répondra aux siens. Il y en a quelques-unes qui

(1) Bourrier a voulu écrire, sans doute : « Les lettres de cette amie de Mirabeau. »

démontrent beaucoup de passion, un amour ardent.

J'ai lieu de croire l'histoire de Montargis du Gâtinais, à peu près finie, par les différents écrits que j'ai sous ma main, par toutes les recherches, mémoires sur Montargis, son ancienneté, situation, position, sa distance de Paris, etc., etc. Eaux, rivières, places, cours d'eau, pont, pont de la chaussée, les arches, au nombre de 17; quelques-unes ont été bouchées. Description du canal commencé sous Henri IV, en 1604, par les soins de Sully, etc.

La situation, promenade, Montargis, le Paty, etc. Décoration des portes de la ville, etc. Prélat en 877, suprématice (*sic*) sur tous les évêques des Gaules, Germanie, appuyés par Charles le Chauve.

Origine de Montargis, événements historiques, mutations sous les seigneurs de Courtenay. Sous les rois de France, privilèges, coutumes et dépendances de cette ville. Note ancienne, profonde, intéressante, faits historiques, bateaux, procession, marche, décoration, etc.

Gouverneur de Montargis, courage des habitants, faits historiques, levée du siège, reprise de la ville Ferrière sur les Anglais, massacre.

Chartes, privilèges de Montargis, le franc (?) surpris, trahison d'un barbier en 1470, suite de faits historiques, troubles, souffrances de religion, désordres des guerres, barricades, retraite des habitants à Ferrières. Éloge des habitants,

batailles, événements sous le règne de Louis XIII. Lettre annonce sur l'assassin Ravaillac, rachat de Montargis, beaucoup de faits historiques. Grandeur de la ville, numération alors des habitants. Porte, fausse issue ; faubourg : on distingue celui de la Chaussée, du côté de Paris.

Incendie, note 1528, etc.

La Magdelaine, église paroissiale, sa grandeur, décoration. Chapelles, celle de Saint-Louis, fondation, époque. Chapelains appelés ensuite chanoines. Leurs droits de salines. Hôtel-Dieu; son établissement. Bureau général des pauvres. Hôpital pour élever les orphelins. Confrérie des dames de charité, etc. Monastères d'hommes, de filles, fondation, tombe célèbre. Les chapelles de cette ville, Saint-Roch, Saint-Sébastien, Sainte-Croix, fondation du siège de justice, etc. Présidial, dépendances, environs de Montargis, forêt, antiquité, sol, production, hommes célèbres qu'a produits, nourris Montargis. Facultés des habitants. Leurs noms, commerce, en particulier des bateaux; leurs caractères; bonté, piété, charité.

Fait historique : en 1740, refus des habitants de Ferrières de recevoir la procession. Épithète de *simples et pauvres* qui leur fut donnée, alors, par la duchesse. Au contraire, le duc d'Orléans leur donne le titre de *rusés*.

Autre mémoire pareillement détaillé sur la ville de Milly, autrefois nommée, en latin, Maurillac. Mémoire également détaillé sur la ville de

Nemours. Autre mémoire, *idem*, sur Chéroy. Autre petit mémoire également détaillé sur les environs. Remarque historique naturelle sur les seigneurs de Chatel, Montenon, etc. Un très long détail sur le règne végétal, avec l'inventaire de toutes les plantes, le gibier et autres animaux, dans ces cantons, où on trouve des martres, des poissons qu'on peut se procurer, enfin une histoire des fossiles, des pétrifications de ces cantons, des médailles qu'on a trouvées.

Voilà la nature, à peu près, du contenu, citoyen. Si cela vous convient, tout ce que j'ai sera à votre disposition, mais les entraves, les risques que cet envoi pourrait éprouver en chemin par l'arbitraire, les fouilles, je ne peux dans ce moment, vous expédier cela. Si nous ne convenions d'un prix, je m'en rapporterais à l'arbitrage de M. Dupeyrou, à qui vous pourrez écrire à ce sujet. Il ne me favorisera ni ne vous trompera. Le citoyen Michaud, ci-devant procureur du Roi (1), ami de Mirabeau, peut également être médiateur. L'un et l'autre connaisseurs et savants citoyens.

Votre dévoué,

BOURRIER, perruquier,
officier de la garde nationale.

---

(1) Michaud, ancien procureur du Roi à Pontarlier, puis député à la Convention, avait rendu des services signalés à Mirabeau pendant ses séjours en cette ville.

III

SOUVENIRS DE LEGRAIN, VALET DE CHAMBRE DE MIRABEAU (1).

Je suis né a Corbény, dit Sainte-Murcoul, le 23 novembre 1752, département de l'Aisne. Mon père étet cutivateur très encien dans le paÿs. Ensuitte je suis été levée comme son le jeances de la campagne. Dè l'intems que l'on peut travallet, c'est pa là que l'on comence, et l'iver l'on va à l'écolle jusqu'à douze à qatoze ans.

Le plus grand prie que je coûtée à mon père, sept sols par moi. Je quitté de la maison à dix sept ans. Je suis entré chez lé Bénédictin de mon paÿs, postillon, pour mener le prieur, et en même tems voiturer. Ensuitte je suis entrés dans une autre abaÿs à Laon, à Saint Vincent.

---

(1) Original communiqué par M. Gabriel Lucas de Montigny.

Nous avons respecté l'orthographe de la première page, mais avons cru devoir, en raison de sa fantaisie, la corriger dans les suivantes, seule modification que nous nous soyons, d'ailleurs, permise.

Ces *Souvenirs* constituent un document historique d'une réelle valeur. Le dicton qu'il n'est point de grand homme pour son valet de chambre trouve ici son application, car Legrain nous présente un Mirabeau intime fort curieux. Resté fidèle au grand homme jusqu'à sa mort, il était né, lui-même, pour acquérir et conserver la sympathie de son maître, car on peut le citer comme le type du serviteur dévoué, bon enfant et dégourdi.

Ensuitte au château de la Tour, coché, ensuitte postillon de poste à mon pays même.

Ensuite je suis entré avec monsieur l'abbé de Vauclair, en calité de valet de chambre et servir sur table. Je suis resté cinq ans chez luy. J'avais aquéri asés bien de conaissance sur toute le service. J'avais à peu prè vingt huit ans quand jean suis sorti pour venir à Paris. Mon maître étoit bien fâché que je le quitase. Je peut dire que j'été très bien et bien considéré et de tout ses ami. Enfin mon ydé étoit de venir à Paris. Je puis bien dir, quand j'an suis sorti, que je n'étoit pas tout à fait novice.

Je dirai ausi, par la suitte, que j'é vu bien du changement. Enfin, aprè avoir resté quellque tems chez mon père et ma mère, je parti pour Paris.

Arrivé à Paris, je descends chez un cousin, cocher. Nous vons voir ses amis. Au bout de deux jours, nous en rencontrons un, postillon chez M. le comte de Rougé, le frère de Mme la marquise de Tourzel. Il dit à mon cousin qu'il fallait un domestique à Mme la marquise de Tourzel. Il dit : « Comment faire (à mon cousin) pour s'y présenter ? » Nous résumons que j'étais de ses parents aussi.

Enfin je me présente au suisse pour avoir l'entrée. Je lui dis que je voudrais parler à Mme la marquise de Tourzel de la part de monsieur son frère. Il me dit : « Montez à l'antichambre, vous y trouverez quelqu'un ! » Arrivant à la porte de l'an-

tichambre, je trouve la femme de chambre. Je lui dis que je voudrais parler à madame la marquise de la part de monsieur son frère. Elle va chez madame, lui dit qu'il y avait une personne qui désirait lui parler de la part de monsieur son frère; elle me fait entrer. « Vous venez de la part de mon frère? — Pardonnez, madame, de la part de son postillon, qui est mon parent! » La femme de chambre prend la parole, me dit : « Monsieur, vous m'avez dit que c'était de la part de M. le comte de Rougé! — Pardonnez, mademoiselle, vous avez mal entendu, car je me suis mal exprimé! »

Enfin, madame la marquise me dit quelle était l'occasion qui me faisait présenter chez elle? « Madame la marquise, c'est mon cousin qui m'a dit qu'il vous fallait un domestique ; il prend la liberté de m'envoyer, si je puis vous convenir. » Elle m'a beaucoup questionné, qu'elle voyait bien par mon certificat que j'étais un bon sujet. Elle m'a dit : « Connaissez-vous quelques maîtres dans Paris et qu'ils vous connaissent? — Oui, madame, j'ai honneur d'être connu de M. le commandeur d'Havrincourt, qui est l'ami intime du maître que je sers ; il reste ici à deux pas, rue Saint-Dominique. » Je lui donne son adresse et la mienne. « C'est bon! vous reviendrez après-demain, à neuf ou dix heures du matin. »

Je me dis à moi-même : « A présent, il faut que je coure chez M. d'Havrincourt. » Il ne savait pas même que j'étais à Paris, mais j'avais vu son valet de chambre la veille. Arrivant, je dis à son

valet de chambre : « Je viens de trouver une place ici à côté, je crois que l'on viendra peut-être aux informations auprès de monsieur le commandeur. — Attendez-moi là, je vais habiller monsieur; je ferai tout de suite votre affaire et ensuite nous déjeûnerons ensemble. » Il arrive : « Mon ami, votre affaire est faite; l'on peut venir quand l'on voudra! » Au même instant, je vois arriver un des domestiques de madame la marquise de Tourzel avec une lettre. Je reconnais la livrée. Je dis à mon ami : « Voilà que l'on vient sûrement aux informations; donne la lettre à M. le commandeur, fais réponse à madame la marquise! »

L'autre s'en va, nous passons à la fin, nous déjeûnons. Il dit à son valet de chambre : « Je suis donc bien fâché qu'il ait quitté M. l'abbé; il n'en trouvera pas un pareil! — Enfin, monsieur, son idée était de venir à Paris! »

Madame la marquise de Tourzel envoie sur-le-champ me faire dire que j'aille lui parler; mais, comme étant rentré tard, je suis été le lendemain, à neuf heures. L'on m'annonce. Elle me dit : « Vous êtes à moi, si je vous conviens, et le gage, celui que vous allez remplacer. Il y avait vingt ans qu'il était avec moi. Il s'est en allé pour peu de chose! »

Enfin, nous convenons. Le lendemain, j'entre à son service. De suite elle me dit : « Vous êtes deux à mon service, vous êtes autant l'un que l'autre! » Enfin, me donne le détail du service.

Elle me dit : « A propos, vous ne m'avez pas dit que vous étiez dans le cas de faire bien des choses que vous savez ! — Madame, comme chacun fait sa partie, cela devient inutile à mon service ! — Non, en cas de besoin à la campagne, un cocher viendrait à être malade, n'en trouvant pas, comme à Paris, voulant le faire, cela me rendrait service ! — Madame la marquise, cela ne se refuse pas, en pareil cas, tant pour vous que pour mes camarades ! » Elle me dit : « A la première chose de mon service, vous allez chez ma cousine, la princesse de Montmorency, rue Bourbon, tout à fait au bout de la rue, à droite, après l'hôtel du duc d'Havré, mon frère. Trouverez-vous bien cela, comme étant nouveau à Paris ? — Madame la marquise, dites-moi seulement ce qu'il faut dire, cela me suffit. — Vous irez savoir de ses nouvelles de ma part, comme elle se porte et comme elle a passé la nuit ! »

Je pars, je demande au suisse de la princesse où il faut s'adresser pour avoir des nouvelles. Il me dit : « Montez tout droit, au premier ! » La première personne que je vois, c'était la princesse ; mais, ne la connaissant pas, je la prends tout au plus pour la femme de chambre. Je lui dis : « Madame, ou mademoiselle, voudriez-vous avoir la bonté de dire à madame la princesse que madame la marquise de Tourzel envoie savoir de ses nouvelles, comment elle se porte ? » Elle me dit : « Vous direz à madame la marquise qu'elle va beaucoup mieux. — Mademoiselle,

cela ne suffit pas ! — Quand je vous dis qu'elle va mieux, c'est qu'elle va mieux ! — Eh bien ! mademoiselle, donnez-vous la peine de passer chez la princesse ; quand vous lui aurez dit, cela sera toujours plus sûr, et madame la princesse, si elle a quelque chose à dire, au moins je le dirai à ma maîtresse. Quoique j'arrive de la campagne, je fais les commissions mieux que cela ! »

Enfin, elle va dans sa chambre, fait comme si elle venait de parler à sa maîtresse. Elle vient : « Eh bien, êtes-vous content, à présent ? La princesse a dit qu'elle se portait bien, qu'elle irait passer la soirée chez la princesse de Tingry. — Vous voyez donc que j'avais raison que vous aliez chez la princesse ! »

Je m'en retourne à l'hôtel, je rends ma commission telle que j'avais fait. Le soir, on va en visite chez la princesse de Tingry. Étant assemblée dans le salon, l'on me fait demander. J'entre tout ébloui par la quantité de bougies et de robes de toutes ces dames, au moins une vingtaine. Ma maîtresse me dit : « Reconnaîtriez-vous la dame que vous avez vue ce matin chez la princesse de Montmorency ? — Oui, madame. — Moi je ne puis la reconnaître. — Elle n'est sûrement pas ici ; je ne vois que toutes princesses, marquises et comtesses, duchesses ! — Elle est ici ; faites le tour, regardez toutes ces dames, vous la trouverez ! »

Je me mets en devoir de la trouver : « Voilà bien la même figure que j'ai vue ce matin, mais il y a

bien de la différence dans l'habit! — Vous êtes sûr de la figure? — Oui, princesse, je vous fais mes excuses de vous avoir prise pour votre femme de chambre. Cependant je vous avouerai, princesse, votre mine me paraissait trop noble pour être femme de chambre! » Je sors : « Eh bien, ma cousine, ton nouveau domestique s'en retire bien! » L'on m'a mis sur le tapis pendant la soirée. A la première commission : « Eh bien, me reconnaissez-vous à présent? — Oui, princesse! — Voilà six francs pour boire un coup à ma santé! »

Enfin, je continue mon service pendant quatre mois, content de ma maîtresse, et elle de moi, mais son service ne me convenait pas, attendu que j'avais été toujours au service des hommes. Je lui dis : « Madame la marquise, malgré que vous soyez une bonne maîtresse, que je n'ai pas à me plaindre de vous, madame, je vous dirai franchement que je ne puis rester chez vous, attendu que le service d'une dame ne me va pas! — Si mon mari en avait besoin d'un, vous passeriez avec lui, mais la chose n'étant pas possible, vous resterez chez moi jusqu'à ce que l'on trouve occasion de vous placer. Cherchez de votre côté, je chercherai du mien. Restez jusqu'à ce que nous en ayons trouvé qui vous convienne! »

Au bout de deux jours, j'apprends qu'il en fallait un chez M. le comte de Mirabeau. Je vais tout de suite. Je m'adresse au suisse de M. le

marquis de Mirabeau, à l'hôtel Mirabeau (1), où restait M. le comte, ainsi que M. le marquis du Saillant (2). Je demande au suisse : « J'ai appris qu'il fallait un domestique à M. le comte de Mirabeau. J'ai vu une personne, qui m'a dit être votre amie, que je m'adresse à vous pour cela ! — Mon cher, m'a-t-il répondu, il est un peu tard pour réussir ! Il a donné rendez-vous à deux. Il doit s'en trouver dans deux heures. Il doit rentrer, à cette heure là, deux superbes hommes, et bien sûr il a donné parole, surtout à un des deux, comme arrêté. Cependant, si vous voulez attendre ou revenir ! Mais ne passez pas l'heure, il serait trop tard ! »

Je pars de suite, je prie ma maîtresse de vouloir bien me donner un mot d'écrit tout de suite, attendu que cela pressait. Elle me le fit de suite, et je pars bien vite. J'arrive avec ma lettre. Le suisse me dit : « M. le comte n'est pas rentré, il ne tardera pas ! » Les deux autres étaient là en l'attendant. Le voilà qu'il entre, très pressé, demande au suisse : « Y a-t-il des lettres pour moi ? — Les voilà ! » M. le comte voit les deux autres qui étaient là, leur dit : « Montez avec moi ! » Et moi je suis bien vite. Dans la cour, il dit à un des deux : « Vous êtes, je crois, à moi ! » Et l'autre suit tout de même. Il allait comme un diable. Je lui donne ma lettre au haut de l'esca-

(1) Cet hôtel était situé rue de Seine.
(2) Gendre du marquis de Mirabeau.

lier. Il me dit de le suivre, me fait entrer dans sa chambre et fait attendre les deux autres à la porte, me fait asseoir malgré moi, prend lecture de la lettre : « Monsieur, c'est vous qui vient de la part de madame la marquise de Tourzel? — Oui, monsieur le comte! — Il paraît que vous êtes à son service? — Oui, monsieur le comte! — Pardon! » Il sort, dit à mes deux confrères : « Je suis bien fâché, mes amis. En voilà un que je suis obligé de prendre, que je n'attendais pas! » Rentré : « Je voudrais bien que vous puissiez entrer le plus tôt possible! — Monsieur le comte, demain si je le puis, attendu que ma maîtresse n'est pas sans, et le plaisir de vous être utile. Je crois que cela pourra se faire! »

Il me donne une lettre pour la remercier. J'arrive : « Vous êtes arrêté? — Oui, madame, grâce à vos bontés, j'entrerai le jour que vous voudrez! » Elle me dit : « Eh! comme M. le comte attend, je patienterai quelques jours. Vous pourrez aller demain matin chez lui! » Elle me fait un bon certificat, elle me dit : « dans toute occasion que j'aurai besoin de son service, qu'elle ferait toujours pour m'être utile. » Elle me donne un louis, en même temps, pour boire. Elle me dit : « Vous ne ferez pas de service aujourd'hui; vous irez voir vos parents et amis, et vous reviendrez coucher à l'hôtel. — Madame la marquise, le devoir passe avant tout! — Non, non, je ne sortirai pas aujourd'hui! »

Elle se levait du matin. Elle avait six enfants,

des gouvernantes pour les soigner, mais elle était la première gouvernante, et M. le marquis de Tourzel, il était peut-être possible d'être aussi bon mari et bon père, cela était bien rare, avec la cadence et l'ordre qui régnait dans cette illustre maison. Son valet de chambre me dit un jour : « J'ai pris monsieur le marquis au berceau. Voilà trente-cinq ans que je suis avec lui, je parierais ma tête contre douze sols qu'il n'a jamais vu d'autre femme que la sienne, et madame la marquise la même chose ! » Je lui réponds : « Chose bien rare, surtout dans le grand ! »

Le lendemain, j'entre à huit heures du matin pour la remercier et lui dire que j'allais dans ma place : « J'espère que vous serez bien. Si vous n'êtes pas bien, venez me le dire ! »

J'arrive à huit heures et demie : « Ah ! vous voilà ! J'en suis bien aise ! Voyez ma chambre, elle est sens-dessus dessous ! — Nous en viendrons à bout, M. le comte ! — Faites le plus gros ! Ne touchez pas à mes papiers, parce que cela me dérangerait. Je sors un instant, je vais revenir. »

Il arrive aux environs une demi-heure après, trouve sa chambre arrangée : « C'est bon ! dit-il, vous avez ôté la poussière partout, même sur les papiers ? — Sans les déranger, Monsieur. Voilà trois écus de six livres que j'ai trouvé tant dessous le lit que dans la chambre. Je vous dirai, Monsieur le comte, que je serais bien aise que vous ne laissiez pas tomber votre argent comme

cela. Il serait possible qu'il roule dans des endroits et que l'on ne le retrouve pas! — Vous vous appelez Legrain? — Oui, Monsieur, Legrain. — Madame la marquise de Tourzel m'en a dit assez sur votre compte, je suis bien tranquille là-dessus! »

Effectivement, je me rappelle un jour, au bout de trois mois, le maître d'hôtel de madame la marquise de Tourzel me dit : « Legrain, je vous engage de venir déjeuner avec moi à l'office, à telle heure! » Je dis à mon camarade : « Si madame demande après moi, vous lui direz que le maître d'hôtel m'a invité d'aller déjeuner avec lui à l'office, que j'y suis allé. — Par quel hasard? Il n'en a jamais fait autant à toute la maison! — Je n'en sais rien moi-même. Je ne lui pare jamais la vérité; quand le hasard se présente que je le rencontre, je le salue comme l'on fait à tout le monde! — Vous avez du bonheur, il ne m'en a jamais fait autant! — C'est sûrement qu'il vous croit trop gourmand! » Le valet de chambre, lui, attrape cela.

M. Romain (le nom qu'il portait), était gourmand à s'en faire crever. J'arrive dans l'office; il m'attendait, la table bien servie, bon vin rouge et blanc, toute sorte de viande fines : « Enfin, que désirez-vous? » Je me suis adressé au plus commun : « Un peu de jambon, s'il vous plaît. — Allons, est-ce du blanc ou du rouge? — Cela m'est égal! » Au bout d'un peu de temps, je voulais monter. Il me dit : « Croyez (moi), vous

avez tort) de vous en tenir au jambon ! Allons, il faut une aile de poulet ! — J'en ai beaucoup plus qu'il ne m'en faut ! — Alors, faut boire ! » Et voulant me faire manger autre chose : « Vous ne mangez pas ? — Je vous dirai, monsieur, en général, je ne suis pas grand mangeur, et, une fois pris d'une chose, cela me suffit. — Aimez-vous la pâtisserie ? — Oui, monsieur, mais je vous en remercie, j'ai fort bien déjeuné. — Allons ! Allons ! Vous ne me refuserez pas cela ! »

Enfin, après avoir un peu parlé, je lui dis, et le remercie, que mon devoir m'appelait : « Soyez tranquille, je réponds de tout ! Dites au garçon d'office d'apporter le café, ensuite plusieurs liqueurs ! — Je n'en veux boire que d'une sorte ! » Il me dit : « Legrain, il n'y a peut-être pas un parmi tous vos camarades qui soit comme vous ! — Monsieur, j'entendais dire bien souvent : « T'es plat comme un bas valet ! » Je vous dirais, Monsieur, quoiqu'il n'y a que trois mois que je suis à Paris, que j'avais déjà une entrée dans le monde. Je sors d'avec un maître où j'étais valet de chambre et servais sur table, et faire un peu d'office, et que l'on voyait grand monde. Les dames de France sont venues dîner une fois à la maison, ont été si surprises de la manière que j'avais servi ! Elles étaient au château de madame la duchesse de Narbonne, à une demi-lieue de l'abbaye de Vauclair. Mon maître était l'abbé.

(*A suivre.*)

Douze ans de campagnes (1794-1806).

Lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron (*suite*).

1er Brumaire. Milan. — Je vous envoie, mon cher ami, dix louis, dont je vous prie de remettre six à mon épouse, les quatre autres à ma bonne tante, pour faire bouillir le pot au feu. On nous paye seulement un mois. Vous recevrez, aussi, de Belfort, onze louis provenant de mon cabriolet, qui a été seulement vendu, ou plutôt donné pour douze, dont on m'en retient un pour son loyer pendant huit mois. Je vous prie de les remettre aussi à mon épouse. Au premier argent que je recevrai, je penserai aux petits besoins de ma bonne tante, que je n'oublie pas et que j'embrasse.

J'ai remis au citoyen Loffet, lieutenant à mon ci devant bataillon, qui se trouve au nombre des officiers réformés, une lettre pour vous. Je crois que celle-ci arrivera avant la première. Il me redoit 28 francs, dont je joins ici le billet, que je vous prie de remettre aussi à mon épouse, afin que, s'il ne les lui rendait pas, comme il me l'a promis, il puisse s'adresser à son oncle, rue Thévenot. Nous sommes ici depuis le 25 du mois dernier, mais nous partons demain pour aller cantonner aux environs. Je vous embrasse. Rendez cet embrassement à mon épouse et à ma bonne tante.

20 Brumaire. Gattinara. — Je vous envoie

15 francs pour me réabonner au *Publiciste*. Nous sommes partis des environs de Milan le 17, et sommes venus, en trois marches, dans ce vilain pays, qui ressemble au Valais, dont il n'est séparé que par l'immense masse des Alpes. Vous verrez, par la carte, que nous sommes au pied des Alpes, à 20 lieues Nord-Nord-Est de Turin, assez près du mont Saint-Bernard.

Nous sommes assez mal cantonnés, et habitant réellement parmi les loups qui, s'ils ne nous font pas de mal, c'est que nous sommes plus forts qu'eux. Nous espérons ne pas rester longtems ici. Le général Soult, qui commande à Turin et qui nous connaît depuis longtems, nous fera, sans doute, venir près de lui. J'ai reçu, il y a quelques jours, votre lettre du 22 Vendémiaire; j'y aurais répondu de suite, sans notre voyage.

Le congrès de Lunéville est, dit-on, assemblé! Que la paix s'ensuive, et que nous rentrions en France, c'est ce que je désire. On nous donne, de tems en tems, un mois d'appointemens. L'arriéré, au lieu de se payer, s'augmente toujours.

17 *Frimaire*. Au camp sous Lonato. — Nous nous morfondons au bivouac, depuis quatorze jours. Nous ne savons encore si nous nous battrons, ou si nous ne nous battrons pas. Cependant, les bruits de guerre prennent de la consistance depuis hier, et on nous apprend que l'ennemi nous ayant attaqué en avant de Bozzolo,

nous l'avons rembarré, pris une pièce de canon et quatre cents hommes. De notre côté, jusqu'ici, il n'y a eu que quelques coups de carabines et deux ou trois hussards de pris, de part et d'autre.

Le lendemain de la date de ma dernière lettre, nous sommes partis précipitamment de Gattinara, et sommes venus à marches forcées sur Brescia, où nous sommes restés deux jours. De là ici, où nous sommes arrivés le 3 de ce mois. Notre corps fait partie, depuis ce tems, de l'avant garde sous les ordres du lieutenant général Delmas, et de la brigade chargée des avant postes, sous les ordres du général de brigade Cassagne. Je ne connais pas du tout le premier, mais très bien le second, qui nous a commandés à Gênes. Notre avant garde est forte de quinze mille hommes, et l'armée est nombreuse. Il y a à parier que nous battrons bien messieurs les Autrichiens, dont l'infanterie est mauvaise et, de plus, découragée.

Le diable est que la pauvre 25e n'est pas fort en nombre. Il y a de l'humeur dans l'armée, on s'ennuie de la longueur de la guerre; officiers et soldats espèrent qu'en donnant ferme sur l'ennemi, cela accélèrera la paix. De plus, on dit que Bonaparte vient à notre armée; cela rassurera les timides, et doublera le courage aux braves. On ne peut que bien augurer de la campagne; nous les battrons, vous dis-je, ou le diable s'en mêlera !

J'ai reçu votre lettre du 17 du mois dernier.

21 frimaire. Au camp sous Lonato. — Nous sommes toujours dans la même position, mon cher ami, mais, bientôt, on se battra ; la guerre est inévitable. Je me porte très bien, et vogue la galère ! On nous paye un mois, et je vous envoie huit louis, dont six pour la pension de mon épouse et acheter du bois, car il ne doit pas faire chaud, chez vous. Les deux autres, je prie ma bonne tante de les accepter. Je vous embrasse tous. Votre ami.

13 Nivôse. Milan. — Je vous l'avais bien dit, mon cher ami, nous avons bien battu les Autrichiens. L'affaire a été vive, brillante et surtout meurtrière. Son résultat est le passage de vive force du Mincio, la prise de dix à douze mille hommes, beaucoup de canons. J'ignore encore les détails.

Voici ce que j'ai vu : nous partîmes de Lonato le 30, et vînmes occuper le village de Ponti. Nos postes sur le Mincio, ceux de la demi brigade furent jetés le plus près possible de Peschiera. Le 1er Nivôse, je fus chargé de culbuter les Autrichiens jusque dans Peschiera. Je pris mes carabiniers, et quelques compagnies, et l'affaire fut finie. Nous en prîmes dix-sept, dont un officier, et en tuâmes deux ou trois.

Le 4, le passage du Mincio fut résolu, mais les ordres étant parvenus trop tard et le jour étant arrivé avant que les troupes fussent ren-

dues où elles devaient être, on remit la partie au lendemain. Mais, notre droite n'ayant pas reçu le contre ordre assez tôt, passa au dessous de Borghetto, se battit avec avantage toute la journée du 4. Le 25, tout étant prêt et l'armée réunie au nombre d'environ soixante mille hommes, le passage fut résolu à Mozzanbano.

Je fus appelé à quatre heures du matin chez le lieutenant général Delmas, et j'y fus conduis par le général de brigade Cassagne. Ils me dirent qu'ils allaient mettre à mes ordres trois compagnies d'éclaireurs choisis, six compagnies de carabiniers, et qu'ils me chargeaient, avec ces troupes, de passer le Mincio dans des barques, de culbuter les postes Autrichiens qui se trouvaient de l'autre côté, d'y prendre poste et, profitant de la nature du pays, d'y tenir jusqu'à ce que les deux ponts fussent faits. Je remerciai et allai exécuter cet ordre.

A cinq heures et demie, mes troupes étant réunies, je me portai, en silence, sur le bord de la rivière. Les barques vinrent, on les mit à l'eau, et j'étais déjà dans une de ces barques, lorsque l'ennemi, entendant du bruit, fit une décharge vive. Il me tua un capitaine et deux carabiniers. Je pressai, avec menaces, les pontonniers de nous conduire à l'autre bord, et bientôt nous y fûmes. Nous abordâmes, malgré un feu très vif de mousquetterie, mais il se trouva un second bras de rivière à passer.

Il n'y avait pas à délibérer : je me jetai à l'eau.

J'en eus jusqu'à la ceinture, les chasseurs me suivirent et nous eûmes bientôt joint et culbuté les cinquante Autrichiens. Je m'établis du mieux que je pus, en profitant de quelques maisons et jardins, et j'attendis l'ennemi. Un brouilllard me favorisa, et je n'eus qu'un tiraillement assez vif à soutenir, qui me coûta cependant un capitaine, le citoyen Chuffart, de notre demi brigade, et une douzaine d'hommes. Au bout de deux petites heures, les ponts furent faits, la division passa.

Je rassemblai mon bataillon, je me formai en colonne, comme les autres corps, et, le signal ayant été donné, tout s'ébranla au pas de charge. C'est un des beaux coups d'œil dont je me rappelle. En un instant, la première position fut emportée, excepté les forts, qui furent bloqués et sommés. Notre brigade, celle du général Cassagne, poursuivit l'ennemi chaudement, ce qui faillit lui devenir funeste. Nous ne nous trouvâmes plus soutenus; l'artillerie ne put nous suivre, dans un pays montueux et coupé. Nous culbutâmes d'abord tout ce que nous rencontrâmes, mais nous arrivâmes, enfin, sur la réserve ennemie composée de douze bataillons de grenadiers hongrois.

Le brouillard nous cachant la force des ennemis, nous donnâmes dedans avec imprudence. Le feu ennemi fut terrible. En peu de secondes, les têtes de colonnes furent détruites. Ce fut dans ce seul instant de revers que, voulant ral-

lier mes carabiniers, je fus atteint d'une balle au haut de la cuisse gauche. Je fus jeté à terre et, lorsque je me relevai, je me trouvai abandonné. J'appelai cependant à moi, et deux volontaires vinrent m'aider à marcher, mais nos troupes fuyaient, l'ennemi chargeait : je fus bientôt joint par un hussard hongrois, qui me fit prisonnier avec les deux malheureux qui me soutenaient. Je lui donnai mon argent, — six louis — et mon sabre, et je le priai de m'aider à marcher et de me protéger. Il me le promit, mais nous fûmes joints, à l'instant, par trois grenadiers hongrois qui me prirent mon chapeau, ma cravate, mes anneaux et mes boucles d'oreille et qui, n'étant pas contents, me gratifièrent de quelques coups de crosses de fusil. Je me réclamai de mon hussard qui, avec quelques coups de plat de sabre, m'en débarrassa.

Je me remis en route de nouveau, aidé par le hussard, mais, les Français ayant été renforcés, rechargèrent. Je vis les grenadiers hongrois fuir à leur tour. Mon hussard hâtait ma marche autant que possible, mais, pouvant à peine marcher, nous n'allions pas vite. Enfin, une balle française m'atteignit au col, me coupa la queue et me jeta par terre. Je me relevai aussitôt, je vis mon hussard déjà loin, les grenadiers en fuite et les Français approchant. Mais le feu était très vif de part et d'autre, et personne ne prenait garde que tout me passait autour des oreilles.

J'avais déjà deux coups de feu; je crus que c'était assez. En apercevant près de moi une maison dont la porte était ouverte, je m'y traînai à quatre pattes, et j'attendis, dans l'écurie, mon sort futur. (Ne pouvant pas me tenir debout, ce ne pouvait être une lâcheté que de fuir ce lieu d'horreur!) Un instant, après, j'entendis un grand nombre de Français, je mis la tête à la porte, j'appelai à moi, et deux volontaires vinrent m'aider à marcher. Je souffrais horriblement, et mes forces m'abandonnant tout à fait, je fus bientôt hors d'état d'avancer.

Je vis passer, heureusement, un officier général avec des ordonnances; je le priai de me faire donner un cheval : il me laissa un dragon qui me conduisit, sur son cheval, à l'ambulance. J'y fus pansé, puis porté, sur un brancard, par des prisonniers autrichiens dans le logement de notre quartier-maître. J'y fus rejoint, le lendemain, par notre chef de brigade, qui est aussi blessé à la cuisse, mais plus légèrement. Il mena avec lui l'officier de santé de mon bataillon, le citoyen Cothenet, homme habile et qui nous soigne depuis ce tems-là. Nous nous sommes mis en route, le lendemain, pour venir ici, où nous sommes arrivés avant hier, moitié du tems porté par des paysans et moitié sur le canal.

Enfin, après mille douleurs, à l'aide de beaucoup d'argent, de patience et de juremens, nous sommes ici, bien logés, le chef de brigade et moi, dans la même chambre, en regard, où rien

ne nous manque ; la blessure de mon col n'est rien ; le plus grand mal qu'elle m'ait fait est de m'avoir coupé la queue ; je suis, à présent, coiffé à la Titus ; celle de ma cuisse est plus sérieuse, mais il n'y a pas d'os de cassé, ni nerfs de coupés et, dans un mois, je serai dans le cas d'en aller chercher autant.

Ne vous alarmez pas. Cette maudite blessure ne me mettra peut-être pas dans le cas d'aller passer ma convalescence près de vous. On nous annonce la paix faite ; nous avons neuf officiers blessés, dont deux tués.

1er pluviôse. Milan. — C'en est donc fait, mon cher ami, la paix est sinon faite, au moins claire et nette et surtout glorieuse ! Vous n'imaginez pas combien je suis enchanté que ces coquins d'Autrichiens aient été si bien rembarrés. Ils m'ont battu, mais il leur en a cuit, et nous rirons les derniers. Je vais bien, tout à fait bien. Rien n'est encore cicatrisé, mais j'ai l'espoir d'être bientôt quitte. Les coups de feu les plus légers sont horriblement longs à se guérir, et tout ce qui a été touché par la balle doit tomber en suppuration, et le temps seul est le maître ; il faut se résoudre à s'impatienter.

Heureusement j'ai des livres, et, maintenant que je me lève, je fais ma partie de piquet avec mon chef de brigade, qui est aussi mon compagnon d'infortune. Nous serons guéris à peu près dans le même temps, et, dans peu, nous espérons nous mettre en route pour rejoindre le corps. Je

ne souffre plus, il ne me reste plus qu'un peu de faiblesse, suite inévitable du sang que j'ai perdu, tant par mes blessures que par une forte saignée que l'on m'a faite le lendemain que j'ai été blessé. Je suis quitte du bistouri, instrument du diable. Il n'y a plus que la pierre infernale qui me caresse de tems en tems, mais ce n'est rien.

7 *pluviôse*. Milan. — Enfin, mon cher ami, j'en suis presque quitte. Ma tête est guérie, et ma cuisse va au mieux. Je suis allé, hier, au spectacle, et marche presque droit. Cothenet, à qui j'ai beaucoup d'obligations, est étonné de la promptitude de ma guérison. Je pars demain pour rejoindre mon bataillon, avec le chef de brigade, qui n'est pas si avancé que moi. J'ai reçu votre lettre du 26. La lettre de ma femme me fait de la peine. Engagez-la à se rassurer. J'ai déjà pris des mesures pour obtenir une convalescence que j'irai passer près de vous, mais il faut que la paix soit faite, car s'il faut encore donner ferme sur l'ennemi, je ne puis consentir à n'en pas être. J'ai reçu plusieurs lettres de généraux qui me font des compliments mêlés de promesses que je regarde comme eau bénite de cour.

J'embrasse mon épouse et ma bonne tante.

18 *pluviôse*. Codogno. — Je suis arrivé ici sain et sauf; j'y attends mes chevaux, mon chien et mes domestiques, qui viennent à petite journée, et qui ne m'écriront que dans quelques jours. Aussitôt leur arrivée, je partirai pour Brugnera, où est l'État-major de mon bataillon, dont je re-

prendrai le commandement. Je me porte très bien, et je suis parfaitement guéri, mais il me reste un peu de faiblesse dans la cuisse, et je boîte le soir, lorsqu'il pleut ou fait du brouillard. Au reste je ne souffre point. J'ai déjà vu plusieurs généraux qui se sont répandus en complimens sur mon compte. Si cela ne produit que du vent, comme je le crois, ce sera toujours du bon vent.

On parle de paix, je l'attends avec impatience ; aussitôt que la demi-brigade aura passé les Alpes, je m'emballe dans une diligence, et j'arrive enfin près de vous. Mon Dieu, comme nous rirons! Alors, je chanterai avec Arlequin : *D'un an de peine et de chagrin...*

24 ventôse. Gajarine, pays de Venise, près Porto Buffole. — Je vous envoie, mon cher ami, huit louis dont deux en argent de France, et six en argent de Brabant. Vous en donnerez cinq à ma femme, qui m'écrit qu'elle n'a plus d'argent, et les trois autres seront pour faire bouillir la marmite. Il y a longtems que je ne vous ai écrit, je n'avais pas d'argent et je savais que vous en aviez besoin. D'après les articles de paix, notre départ ne peut pas être longtems différé. Je me porte très bien, et je suis ici très bien logé. J'ai vu, il n'y a pas longtems, le capitaine Hémon ; il se porte bien. Mon Dieu que les lettres sont longues à parvenir, maintenant! Il est sûr que, bientôt, je vous embrasserai moi-même tous. Je suis, ici, dans le palais d'Armide.

19 germinal. Crémone. — Nous partons, enfin, mon cher ami, de cette maudite Italie, mais quel diable de chemin nous fait-on prendre? Allons-nous à Nice, pays du diable? Peut-être! En y arrivant, je vous écrirai les *on dit*, et ce que nous deviendrons. J'espère toujours vous voir bientôt, j'en ai grand besoin. Votre pauvre ami est bien à plaindre; il n'y a que près de vous, près de son épouse qu'il peut espérer retrouver un peu de calme. Quant au bonheur, je ne sais où il est, c'est vraiment une chimère.

J'ai vu Venise, la seule ville que je désirais voir; toutes les autres se ressemblent, et celle-ci ne ressemble à aucune. J'y suis resté vingt-quatre heures. C'est un assemblage immense de beaux palais et de vilaines maisons, de grandes et de petites rues, de luxe et de misère. Je n'y ai rien vu de nouveau que le singulier aspect d'une grande ville au milieu de la mer, et dont les rues sont des canaux. Envoyez moi la réponse à cette lettre : *en garnison à Nice.* Il a fallu m'arracher de Gajarine.

15 Floréal. Toulon. — Nous sommes, enfin, en France, mon cher ami, mais quelle France, grand Dieu! On ne peut pas sortir à une lieue dans la campagne sans être exposé aux brigands qui infestent le pays. Le bataillon est en garnison, le second est répandu d'ici à Antibes, et fait la guerre aux coquins qui pillent et arrêtent les voyageurs.

Nous étions mal en Italie : c'était la terre

promise, en comparaison de ce pays-ci. Je ne parle pas de moi, je suis bien partout; avec un peu de philosophie, qu'importe le pays? Mais nos soldats qui, depuis neuf ans, souffrent et affrontent les dangers! Quelle récompense! Demain, je sollicite des certificats de médecins et de chirurgiens pour obtenir du ministre de la Guerre un congé de convalescence, et, si je l'obtiens, j'irai passer près de vous un mois ou six semaines. J'ai besoin de ce voyage, vous le savez. J'espère retrouver, à Paris, ma tranquillité et la guérison de mes blessures.

Fani est là; elle m'aime toujours, sans doute. Je retrouverai près d'elle, j'espère, ce que j'ai perdu. Cher ami, j'ai besoin de votre amitié. Je me retrouverai sans père, sans mère; je retrouverai, près de vous et de ma bonne tante, l'un et l'autre. Je sollicite un congé de convalescence plutôt qu'un congé simple, parce que ces derniers sont toujours sans appointemens, et je ne puis me passer d'appointemens pendant deux mois. Si je ne puis réussir, il faudra renoncer au bonheur de vous voir, et que ma malheureuse épouse s'expose à venir me joindre seule, au risque d'être maltraitée, en route, par les brigands qui infestent le pays.

Je suis allé à Gênes où j'ai su qu'était Quénivet, et je ne l'ai pas vu. J'ai su, par des officiers de son corps, qu'il se portait bien. Je ne puis vous envoyer d'argent. Le quartier maître est en route pour en avoir. Si je vais vous voir,

je vous en porterai, sinon j'en enverrai à mon épouse pour son voyage. Je me porte bien, à ma cuisse près, qui me fait toujours souffrir, mais peu. Aimez-moi toujours. Vous me reverrez sage, j'espère.

1er Prairial. — J'ai reçu, il y a quelques jours, votre lettre du 3 floréal. Je vous avais écrit deux ou trois jours avant, ce qui m'a fait différer ma réponse jusqu'à ce jour. J'ai envoyé au ministre de la Guerre tous mes papiers, pour obtenir un congé de convalescence de trois mois. Ce congé arrivé, je m'embarque dans la diligence, et j'espère être à Paris à la fin du mois. J'espère réunir cinquante louis pour ce voyage, et cela est fort heureux, car on nous doit toujours huit mois d'appointemens. Mais, comme j'ai reçu, dans le pays de Venise, une gratification de vingt cinq louis, que je remets ici à un de mes camarades, Guillotte, et qui vous seront envoyés par son oncle, vous garderez cette somme jusqu'à mon arrivée, et, si je n'arrive pas, elle servira au voyage que devra faire mon épouse pour me joindre, et alors je vous écrirai.

Trois vaisseaux de la division de l'amiral Gantheaume sont rentrés ici, en rade. Ils ont laissé les quatre autres bloquant l'île d'Elbe, et ont ramené un grand nombre de malades. On parle d'un prochain embarquement de troupes, et l'arrivée de quelques demi brigades pour cette destination. Dieu veuille que nous n'en soyons pas !

6 prairial. Toulon. — Je reçois à l'instant votre lettre du 26 floréal, et je vous remercie de l'avis que vous m'y donnez. Les papiers nécessaires à l'obtention de mon congé de convalescence sont partis le 20 floréal, pour le ministre de la guerre. Si j'avais su que mon épouse eût quelques connaissances chez ce ministre, je vous aurais envoyé ces papiers. On les trouvera *au bureau des congés des officiers.* A la fin de ce mois, au commencement de l'autre, je vous embrasserai, sans doute.

30 prairial. Toulon. — Enfin, mon cher ami, mon congé est arrivé; je pars demain ou après. J'espère vous embrasser dans dix ou douze jours. C'est le cas de dire : « Mes enfants, après la pluie, on a toujours le *biau* tems ! » J'ai reçu une lettre de Quénivet; il est à Voltri, près de Gênes. Il se plaint de votre silence, il est inquiet de votre santé. Adieu, vive la joie (1) !

An X. 4 vendémiaire. Toulon. — Nous sommes arrivés à bon port, mon cher ami, mais non sans quelques aventures, et trois jours de retard. Jusqu'à Lyon, rien ne nous arriva, et nous restâmes dans cette ville un jour. Nous nous embarquâmes sur le Rhône par un très beau temps, et nous espérions être rendus à Avignon en deux jours et demi, mais, trois lieues au-dessus de Saint-Esprit, où nous devions coucher,

---

(1) Il est arrivé à Paris le 14 Messidor, en est reparti le 22 fructidor. — (*Note d'Aubron.*)

nous fûmes jetés sur un banc de sable, où nous restâmes deux heures à travailler à nous arracher. Enfin, nous nous remîmes à flot, mais il était trop tard pour risquer de passer sous le Pont Saint-Esprit, et nous couchâmes au premier village. Le lendemain, nous reprîmes notre route à la pointe du jour, espérant aller à Avignon. Nous passâmes le Pont très heureusement. Nous avions l'espoir d'arriver, lorsque, tout à coup, le vent du midi s'éleva avec force, et nous fûmes obligés d'aborder dans une île, où nous attendîmes le beau temps.

La nuit vint, et le temps était toujours plus mauvais; il fallut prendre un parti. Nous nous acheminâmes pédestrement à un village à deux lieues de là, où nous couchâmes dans une mauvaise auberge, d'où nous ne pûmes partir que le lendemain à midi. Une grosse pluie ramena enfin le beau tems. Nous arrivâmes à Avignon vers le soir, nous en repartîmes vers trois heures du matin, dans une mauvaise voiture, la diligence étant retenue. On ne met ordinairement que deux jours pour aller à Marseille, mais nous ne pûmes jamais y arriver le second jour, une pluie de huit heures ayant rendu les chemins presqu'impraticables. Nous fûmes obligés de coucher dans une auberge de rouliers où nous fûmes mangés des insectes, toute la nuit.

Nous arrivâmes le lendemain, vers dix heures du matin, à Marseille. Il me fut impossible de trouver une voiture pour partir le lendemain, et

je fus obligé de m'impatienter deux jours. Enfin, nous sommes arrivés ici bien cahotés, bien las, mais bien portants. Tout est, ici, fort tranquille, on répare les vaisseaux de Gantheaume, on ne parle pas d'embarquement. J'ai vu, en passant à Aix, M. de Saint-Pons. Il est établi provisoirement dans cette ville, près des tribunaux, où il suit cinq à six procès qu'il a pour rentrer dans les biens que lui a laissés son père. Il a gagné le principal, et espère, dans deux ou trois ans, avoir gagné les autres. Le plus important, et qui doit être jugé cet hiver, doit lui rapporter dix-sept à dix-huit mille francs avec lesquels il veut payer ses dettes qui se montent, m'a-t-il dit, à onze mille francs.

J'ai jugé à son logement, à la mise de sa femme, et à celle de sa fille, qu'il était loin d'être dans l'aisance. Cependant, il se fait toujours suivre par quinze cents volumes que j'ai vus moitié dans des caisses et moitié éparpillés sur le plancher et sur sa table. Il m'a dit avoir eu beaucoup de chagrins, de soucis, et avoir manqué deux fois d'être assassiné par les agents de ses ennemis. Il est un peu vieilli, mais ses deux femmes ne sont pas reconnaissables. Il parle toujours avec esprit, et fait briller son érudition. Il m'a assuré qu'il vous écrirait et m'a paru étonné que vous n'ayez pas encore vendu ses livres, ne fût-ce qu'à la livre. Il espère aller à Paris et vous verra.

Les brigands recommencent leurs courses.

Nous avons trois cents hommes à leurs trousses, mais Dieu sait si on viendra à bout de les détruire!

21 Vendémiaire. Toulon. — La paix est faite, dit-on. Dieu soit loué! Il ne nous manque plus que de l'argent et une meilleure garnison, car ici nous sommes mal; cependant, nous sommes assez bien logés et, pour 120 francs, nous vivons. Mais l'argent est rare, le mois de Fructidor n'est pas payé. Mon épouse se porte bien et vous fait ses compliments.

11 Brumaire. — Je reçois votre lettre du 2 Brumaire. Tout va bien, la paix est faite; on fait ici un embarquement de trois mille hommes pour l'Inde ou l'Amérique, mais les corps sont déjà indiqués, et nous n'en sommes pas. La santé de mon épouse et la mienne sont bonnes; nous passons notre tems sans ennui, et cependant sans grande société. Le tems est toujours beau, et d'une température douce, quoique refroidie. Nous nous promenons sur le bord de la mer.

8 Nivôse. Brignoles. — Nous sommes partis de Toulon et arrivés ici à bon port, malgré les chemins raboteux et les brigands. Nous étions mal à Toulon. Nous sommes encore plus mal ici; tout est plus cher, et nous avons beaucoup moins de ressources. Notre demi brigade est éparpillée dans le pays, à la chasse des brigands; nous n'avons pas trois compagnies ensemble. Nous étions beaucoup mieux vis-à-vis des Autri-

chiens. J'ai reçu une lettre de Quénivet, qui se plaint d'être destiné à être soldat toute sa vie, et aurait désiré prendre son congé. On a suspendu le payement des fourrages et du logement. Dieu sait quand on le reprendra!

12 Pluviôse. Brignoles. — Vous avez dû avoir froid à Paris, car, ici, pour la première fois de leur vie, les petits polissons se sont amusés à se casser les jambes sur la glace, qui a duré huit jours. Maintenant, le jour, nous sommes dans le printems, mais, la nuit, le froid pince, et les oliviers sont gelés.

Nous sommes tout à fait en ménage et mangeons de bonne soupe *à la bonne tante.* Ma femme prétend que ce sera plus économique et meilleur. Jusqu'à présent, elle a raison. Reste à savoir si cela ne l'ennuiera pas. En effet, tout est fort cher, et Messieurs les traiteurs sont, plus qu'ailleurs, coquins, et nous vivions mal.

Nous attendons l'inspecteur général qui doit nous passer en revue pour la forme, car je n'imagine pas qu'il veuille parcourir nos vingt-quatre cantonnements. Nos brigands, renforcés de conscrits qui aiment mieux faire la guerre pour eux que pour la République, détroussent toujours quelques passants, mais ce sont toujours ceux qui ont de l'argent qui se trouvent volés. Si un particulier doit à quelqu'un, il paye, puis vole ce qu'il a payé, au moyen de quoi il se trouve quitte.

J'ai écrit au général Lefebvre, et lui prêche misère. Je ne sais si cela nous fera quitter ce maudit pays. Nous serons enfin habillés, dans cinq ou six jours.

14 Germinal. — Si, comme le bruit en court, nous partons bientôt pour Soissons, j'espère vous voir à mon passage. Nous sommes toujours dans les mêmes postes, courant après les brigands, et n'en attrapant guères. Cependant, pour mon compte, une belle nuit, j'en pinçai huit, et plus de dix autres ont été pris par nos détachements. La malle et les diligences n'ont pas été arrêtées depuis bien longtems, et la grande route est à peu près sûre. Notre carnaval a été fort triste ; on a fort peu dansé et, depuis que les bonnes femmes se sont fait salir le front de cendres, on n'a plus entendu le moindre crin-crin.

Il paraît qu'il y a quelque chose de positif dans notre départ de ce pays. Bayard nous a écrit qu'au bureau de la Guerre, on lui avait dit que nous devions partir pour Soissons, et, deux jours après, on lui a confirmé cette nouvelle. Notre inspecteur général, le général de division Decaen nous a assuré qu'il avait mis sous les ordres du gouvernement le besoin urgent où les troupes stationnées dans cette contrée étaient d'être relevées. Le général Lefebvre s'intéresse à nous, et j'espère beaucoup vous embrasser bientôt.

D'après ce que vous dites de Mme Colle et de

Mme Alary, il faut que l'air soit à faire des enfants, car Madame ma femme s'en mêle aussi, et elle prétend me faire père d'un chasseur dans cinq ou six mois. Je serai fort content de faire ma bonne tante grand'tante.

Notre régiment est très beau, mais cela me coûte vingt louis, dans un moment où vingt louis ne se trouvent pas sous le pas d'un cheval, comme dit ma bonne tante; cependant, nous sommes encore les officiers les plus modestes de l'infanterie légère. Il y en a qui se sont dorés comme les Heures d'une vieille marquise (1).

14 Floréal. — Je vous envoie cinquante francs en écus de cent sols, que je prie ma bonne tante d'accepter. Je voudrais être dans le cas de lui offrir quelque chose de plus, mais les circonstances ne le permettent pas. Ce sera toujours pour lui avoir de quoi flatter son appétit ou son goût. Nous n'avons toujours pas de nouvelles de notre départ. Je ne sais quand nous sortirons de ce maudit pays, où on se ruine. On n'a pas encore installé ici le nouvel ordre de choses par rapport à la religion; nous savons, cependant, que nous y figurerons. Je trouve cela très bien si la tranquillité publique y gagne, ce que je crois.

---

(1) A cette lettre était joint un mot de son épouse à sa chère tante, qu'elle remercie de ses souhaits à l'occasion de Sainte Françoise, sa patronne, qu'elle seule lui a rappelée (*Note d'Aubron*).

16 Prairial. — J'ai écrit au général Lefebvre sur la Légion d'honneur. Il en sera ce qui pourra. Nous sommes toujours dans la même position. Le ministre, sur le rapport de l'inspecteur général, nous a envoyé des promesses qu'incessamment nous serons mieux. Je vous prie de m'abonner pour un journal que vous croirez le meilleur, le *Publiciste* ou autre. Je vous enverrai la somme par la prochaine occasion.

30 Prairial. Brignoles. — Le citoyen Godinot, mon chef de brigade, vous remettra cette lettre, mon cher ami. Il est à Paris avec un détachement, peur y recevoir les drapeaux que le Premier Consul a résolu de donner aux corps d'infanterie légère. Jusqu'ici, nous n'en avions pas eu.

Nous n'avons encore que l'espoir de partir de ce pays, sans autre certitude. Plusieurs corps de la division partent, mais nous n'avons pas d'ordre.

14 Messidor. Brignoles. — J'ai reçu de Quénivet une lettre ; il est toujours à Savone, où il se plaint de n'être pas payé depuis deux mois. Il y a, cependant, un peu d'amélioration dans son sort : il est nommé vaguemestre, ou, pour mieux dire, facteur de sa demi-brigade, ce qui est une marque de confiance et un avantage pécuniaire.

Nous sommes toujours dans la même position, nous espérons, ou plutôt nous désirons de partir. Je vous remercie de m'avoir abonné au *Publiciste*,

et je vous fais passer 15 francs pour prix de l'abonnement. Abonnez-moi aussi au feuilleton, pour 30 sols de plus; je verrai ce qu'on dit des pièces nouvelles, des acteurs; ce sera comme si j'allais au spectacle, dont je suis toujours grand amateur.

13 Thermidor. Nice. — Nous sommes partis, mon cher ami, de Brignoles, et sommes venus à Draguignan, où nous ne sommes restés que dix jours. De là, nous sommes venus ici, d'où nous partons après demain pour Montmédy, près Verdun. Nous voilà enfin hors de la Provence, et, dans six semaines, nous serons bien loin. Passez chez le *Publiciste* et dites-lui qu'il me l'envoie à Montmédy. Il sera fort curieux pour moi d'en recevoir quarante numéros à la fois! Il y a bien longtems que je n'ai eu de vos nouvelles, faites en sorte que j'en trouve à mon passage à Lyon, autrement je serai six semaines encore à en recevoir. Je serai à Lyon le 8 fructidor, et à Montmédy le 27.

8 Fructidor. Lyon. — Je reçois votre lettre, mon cher ami, et elle m'a fait grand plaisir en m'apprenant que vous et ma tante vous portez bien. J'étais inquiet de vous; le chef de brigade m'avait dit vaguement que vous étiez tombé, je craignais que ce ne fût sérieux; je vous félicite de votre rétablissement. J'ai trouvé ici une lettre de ma femme; elle se trouvait, à son arrivée, très fatiguée et fort incommodée de la chaleur, de la poussière, et de l'ennui de voyager seule.

Elle est partie d'ici le 29 thermidor, et a dû arriver à Strasbourg le 1er fructidor, et chez elle deux ou trois jours après, s'il ne lui est pas arrivé d'accident. Je ne puis recevoir de ses nouvelles qu'à mon arrivée à Montmédy. Je ne puis pas vous en écrire davantage. Je suis très fatigué, nous ne marchons que la nuit, à cause de la chaleur, et cela tue. Adieu. Je vous embrasse.

29 *fructidor*. Montmédy. — Je suis arrivé ici le 27, mon cher ami, j'y ai trouvé une lettre de mon épouse qui m'apprend à la fois son arrivée à bon port, le 3 de ce mois, et ses heureuses couches. Elle m'a fait un garçon qui s'appelle Frédéric. Il est beau et brave comme son père, ainsi jugez-en. Les troupes de l'Électeur de Mayence, qui sont cantonnées à Hattersheim, ont fait feu en réjouissance de la naissance du fils d'un officier français, ce qui me fait, comme vous pensez, beaucoup d'honneur, mais qui, cependant, est fort honnête de leur part.

Nous sommes, ici, dans un colombier, assez mal, mais au milieu de braves gens qui nous font politesse. J'espère m'ennuyer peu; un de nos chefs a, ici, sa famille où on peut aller, le soir, faire sa partie de reversis.

4 *Vendémiaire an XI*. Montmédy. — Nous sommes ici fort tristement et assez chèrement, à cause de la mauvaise année qui ne produit ni foin, ni légumes; en revanche, nous sommes fort tranquilles.

(*A suivre*).

Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Madame Adélaïde
(*Suite*).

Il n'y a rien de nouveau ici. Les vacances de Noël tiennent tout en suspens. Cependant les nouvelles d'Irlande ne sont pas bonnes et ne laissent pas que d'inquiéter le pays. On s'y intéresse beaucoup aux nouvelles petites agitations que nos écoliers se plaisent à jeter au milieu du triomphe de l'ordre; les puissances anglaises consacrent des colonnes entières à des articles politiques sur l'état de la France, qui ne sont pas sans intérêt; et si Votre Altesse royale pouvait se procurer le *Times* d'hier et celui d'avant-hier, elle y lirait ces articles avec intérêt. Ils rendent très fidèlement l'opinion de l'Angleterre éclairée sur nos affaires françaises.

Il y a ici plusieurs pauvres Polonais qui font grande pitié. J'avoue que ce n'est pas sans frémir que je puis penser au sort d'un peuple auquel j'appartiens à moitié. D'ailleurs, mes parents exilés pendant 18 années en Sibérie, m'ont appris à trembler pour ceux qu'un sort pareil attend.

Agréez, Madame, avec votre bonté ordinaire pour tous, et particulièrement charmante pour nous, l'hommage de mon respectueux et entier dévouement. Duchesse de Dino.

Votre Altesse royale m'avait parlé de flanelle rouge. Veut-elle que j'aie l'honneur de lui en envoyer, et dans quel aunage?

Londres, 5 janvier 1831.

Je remercie plus que jamais Mademoiselle du soin plein de bonté qu'elle met à me parler des grands intérêts qui agitent l'esprit du Roi, et qui menacent de troubler le repos de l'Europe.

J'ai lu avec la plus grande attention la lettre de M. de la Westine, j'ai réfléchi de tout mon pouvoir sur les conseils que l'honorable confiance de Mademoiselle veut bien me demander. Je voudrais pouvoir en offrir d'utiles, je voudrais trouver ce qui pourrait assurer la paix et satisfaire aux exigences de tous les partis.

La question, il faut en convenir, n'est plus dans telle ou telle limite, dans une portion plus ou moins forte de la Dette, elle n'est plus dans la maison de Nassau ou dans celle de Bavière, elle est toute entière dans le système guerroyant ou dans le système pacifique. Le premier aura infailliblement ce qu'il veut, soit de la réunion, soit du choix accepté de M. le duc de Nemours; le second sera satisfait par le choix du prince de Naples, que la conférence est disposée à adopter; mais il faut que le Gouvernement français, avec les formes de la décision, s'assure des dispositions de la Belgique : M. de Celles, s'il agit franchement dans cette vue, peut être utile à cette combinaison. Alors, il faut que notre ministère se prépare à livrer au parti Mauguin et au parti Lamarque, bataille sur le terrain napolitain. Car, certainement, il s'élèvera quelque opposition, soit à Bruxelles, soit à Paris.

Si, pour nous embarrasser, les intrigans de Paris font proclamer M. le duc de Nemours, un refus formel du Roi nous met à l'aise vis-à-vis des puissances. La dépêche dilatoire dont parle la dépêche du 2, que je viens de recevoir, porterait, je le crois, un coup très fâcheux à la confiance des cabinets. La Russie, toujours prête à s'emparer de la politique de l'Angleterre, profiterait de cette circonstance pour pousser à l'extrême les hostilités de société qui ont ici une grande influence. Si donc le Roi, comme c'est mon opinion, se croit assez fort pour conserver la paix, il faut un refus absolu de M. le duc de Nemours.

Il y a, ce me semble, en France, une erreur généralement répandue, c'est celle de croire que nous pouvons conserver la paix avec l'Angleterre en faisant la guerre avec le continent; il est bien entendu, cependant, qu'il faudrait des sacrifices incompatibles avec notre dignité, et qui, probablement, seraient insuffisans pour la désintéresser. M. de Flahaut, qui n'en était pas convaincu à son arrivée, commence à en être persuadé. Il s'agit donc de savoir si la France est en état de faire la guerre au continent; je pense que oui. Mais est-elle en état de faire la guerre au continent et à l'Angleterre? Je ne le crois pas. Je suis effrayé, lorsque je lis nos journaux et nos discussions parlementaires, de la singulière ignorance, des préjugés et de l'aveugle présomption qui règnent. On remarque ici que le ton de nos discussions s'altère; on nous

blâme, on s'inquiette de notre effervescence, mais on ne nous redoute pas.

Voilà, Mademoiselle, ce qu'il est de mon devoir de ne pas dissimuler. Je pourrais beaucoup ajouter sur la difficulté d'une position qui fait que l'on est chargé des affaires d'un pays en ébullition auprès de gens qui sont encore dans les vieilles routes. Mon dévouement me donne le courage de lutter ici contre la vieille jalousie anglaise, si prête à reparaître, sans espérer plaire à ma propre patrie. Que la bonté du Roi me reste et je trouverai encore ma fin de vie bien employée. TALLEYRAND.

P. S. — M. le duc de Nemours refusé, si la Belgique persiste dans ce choix ou dans celui du duc de Leuchtemberg, on doit rappeler les plénipotentiaires anglais et français qui sont à Bruxelles et ne plus recevoir qu'ensemble les communications que les Belges voudraient faire. S'ils se remettent en guerre avec la Hollande, ou la Hollande avec eux, comme on ne veut pas avoir la guerre auprès de soi, il faut bloquer les ports du pays, quel qu'il soit, qui a attaqué. Et cela fait, on restera tranquille, et on laissera le tems fournir quelque combinaison raisonnable.

Londres, 8 janvier 1831.

Madame,

Je suis bien inquiète et agitée de la maladie de la princesse Clémentine. Veuillez, dans votre adorable bonté, ne pas permettre que nous

restions sans détails positifs sur une santé si chère.

Le cœur de la Reine, celui de votre Altesse Royale doivent être dans une souffrance extrême, et c'est beaucoup trop d'une douleur privée, après des allarmes publiques.

Il vous faut du repos d'âme, Madame, il en faut au Roi, il en faut à l'Europe. Mais le monde semble tourmenté d'une fièvre qui jette encore dans le lointain ce calme et cet équilibre si nécessaire à tous. Assurément, ce n'est pas le gouvernement français qu'on peut accuser de troubler la tranquillité générale, et cette vérité me paraît généralement reconnue. Malgré cela, surtout depuis l'arrivée des commissaires belges et l'échauffourée de Maestricht, le corps diplomatique fait assez triste mine; les visages sont allongés et sombres. M. de Talleyrand est le seul qui ait l'air à l'aise, parce qu'il est le seul qui aît à représenter une politique franche, droite, désintéressée et ferme. Il en rend chaque jour grâce au Roi.

Mais, Madame ne nous donne pas le portrait de ce Roi si sage, si bon, si noble. Il me semble que nous avons le droit d'en être impatients, et que votre Altesse Royale a bien voulu se charger de nous l'obtenir.

Il ne semble pas que la santé de Madame la duchesse d'Angoulême soit altérée. Elle demeure dans une maison séparée de celle de Charles X, et Madame la duchesse de Berry en occupe une

troisième. Toute la famille se réunit à Holyrood-Home pour dîner; le soir, les princesses travaillent et Charles X, après avoir accordé un quart d'heure de sommeil à son fils, le réveille pour un piquet qui termine la journée. Jusqu'au procès des légitimistes, Charles X était assez honoré en Écosse, mais les débats de ce grand procès ont jeté sur lui une défaveur d'autant plus sensible, qu'on a été au dernier degré choqué de le voir aller *chaque jour à la chasse pendant ces graves journées*. La duchesse d'Hamilton, qui est à peu près la seule femme qui aille le soir chez Charles X, a écrit ici que la conversation y était *au moins triviale*, et que la Dauphine était la seule qui eût l'air triste et digne. Le duc de Blacas est avec eux. MM. de Bourmont et d'Haussez en sont revenus et se trouvent à Londres. Le duc de Guiche est attendu ici par sa sœur, dans quelques jours. Du reste, Londres est fort terne; tout ce qui a loisir de fuir d'horribles brouillards, s'empressent de le quitter. J'admire que le zèle de M. de Talleyrand pour le service du Roi, lui donne la force de repousser la mauvaise influence du climat dont j'avoue que, pour ma part, j'éprouve la triste influence.

J'ai eu l'honneur de voir dernièrement la duchesse de Kent et la princesse Vittoria, ainsi que la princesse Sophie. Les questions et les témoignages d'un attachement sincère m'ont été adressés pour notre Roi et son adorable famille. La petite princesse est très gentille, très simple

et très bien élevée. Je supplie votre Altesse Royale d'agréer, avec sa bonté ordinaire, l'hommage de mon entier dévouement et de mon profond respect.

Duchesse de Dino.

Londres, 10 janvier 1831.

Mademoiselle aura encore un mot de moi aujourd'huy. Il est sûr que beaucoup d'allées et venues d'Édimbourg, avec le Midi de la France, ont pour objet de faire proclamer régente Madame la duchesse de Berry. Cette proclamation obtenue, Madame la duchesse de Berry s'embarquerait secrètement et paraîtrait dans la Vendée avec son fils. Ce ne sont peut-être là que des rêves, mais il faut que vous les sachiez. Du reste, quand il y aurait là quelque réalité, on ne pourrait rien qu'avec une coalition, et si nous sommes bien avec l'Angleterre, il n'y a point de coalition possible.

Il me semble que tant de lettres de moi doivent bien ennuyer. Il faut toute la bonté de Mademoiselle pour les lire.

Talleyrand.

Londres, 16 janvier 1831.

J'envoie à Mademoiselle une pièce qui l'intéressera et dont, hors le Roi et elle, *personne* ne doit avoir connaissance. Faite au nom du prince d'Orange, c'est lord Grey qui en est le véritable auteur. Il y met un tel prix et un intérêt tel que

nous n'avons pas pu nous opposer à ce que cette nouvelle tentative fût essayée. Si elle réussit, les choses s'arrangeront; si elle manque son effet, nous aurons le champ plus libre pour tout ce que nous croirons bon et utile de proposer et d'obtenir.

Mon voyage à Brighton a été une vraie feste pour moi; car on n'a cessé de m'y parler avec admiration et amitié du Roi et de sa famille.

T.

Lettre du prince d'Orange (1).

A. ***.

Les derniers événements de la Belgique ont attiré sur moi, sur ma famille et sur la nation des malheurs que je ne cesserai de déplorer.

Au milieu de ces calamités, je n'ai jamais renoncé au consolant espoir qu'un temps viendroit où la pureté de mes intentions seroit reconnue et où je pourrois personnellement coopérer à l'heureuse entreprise de calmer les divisions et de faire renaître la paix et la prospérité d'un pays auquel m'unissent les liens à jamais sacrés du devoir et de la plus tendre affection.

Le choix d'un souverain pour la Belgique, depuis sa séparation d'avec la Hollande, a été accompagné de difficultés qu'il est inutile de

(1) Cette lettre a été écrite par le prince d'Orange aux personnes qu'il croit dévouées à sa cause, en Belgique. (*Note de la duchesse de Dino.*)

décrire : puis-je croire sans présomption que ma persone offre aujourd'huy la meilleure et la plus satisfesante solution de ces difficultés ?

Nul doute qu'après avoir uni leurs efforts avec tant de désintéressement pour terminer les malheurs qui pèzent sur nous, les cinq puissances, dont la confiance est si nécessaire à acquérir, ne voyent dans un tel arrangement, le plus sûr, le plus prompt, le plus facile moyen de raffermir la tranquillité intérieure et d'assurer la paix générale de l'Europe.

Nul doute que des communications récentes et détaillées venues des villes principales et de plusieurs provinces de la Belgique, n'offrent la preuve frapante de la confiance que m'accorde encore une grande partie de la nation et ne m'autorisent à nourrir l'espoir que ce sentiment pourra devenir unanime, quand mes vœux et mes intentions seront suffisamment comprises. C'est dans ce but que je désire entrer dans une explication de ces intentions et de ces vœux.

Le passé, en tant qui me concerne, sera voué à l'oubli, je n'admettrai aucune distinction personnelle motivée par des actes politiques, et mes constants efforts tendront à unir au service de l'État, sans exclusion et sans égards à leur conduite passée, les hommes que leurs talents et leur expérience rendent les plus capables de bien remplir des devoirs publics.

Je vouerai les soins les plus assidus à assurer à l'Église catholique et à ses ministres la protec-

tion attentive du Gouvernement et à les entourer du respect de la nation. Je serai prêt, en même temps, à coopérer à toutes les mesures qui pourroient être nécessaires pour garantir la parfaite liberté des cultes, de telle sorte que chacun puisse exercer sans obstacle celui auquel il appartient.

Un de mes plus vifs désirs, comme un de mes premiers devoirs, sera de joindre mes efforts à ceux de la législation, afin de compléter les arrangements qui, fondés sur la base de l'indépendance nationale, donneront de la sécurité à nos relations au dehors et viendront à la fois améliorer et étendre nos moyens de prospérité intérieure.

Pour atteindre ces grands objets, je compte avoir confiance sur l'aide des Cours dont toutes les vues sont dirigées vers la conservation de l'équilibre européen et vers le maintien de la paix générale.

Rendre la Belgique indépendante, forte et heureuse, doit être leur commun intérêt ; de là dépend essentiellement la sécurité universelle.

Tout ce qui pourroit tendre à ajourner un arrangement final ne manqueroit pas d'en diminuer, si ce n'est d'en détruire les salutaires effets, et plus on considère les moyens d'assurer à la Belgique, avec l'établissement de son indépendance, les bienfaits d'une paix longue et solide, plus on reconnoît l'indispensable nécessité des mesures qui, dans les circonstances du

moment, semblent le moins exposées aux difficultés naissantes et au danger d'un délai ultérieur.

Je viens ainsi, avec toute la franchise et la sincérité que réclamait notre commune position, de me placer devant la nation belge; c'est sur les lumières qui la guident dans l'appréciation des besoins du pays, c'est sur son attachement à sa liberté que repose mon principal espoir, et il ne me reste plus qu'à l'assurer que, dans ma démarche d'aujourd'huy, j'ai bien moins consulté mon propre intérêt que mon vif et invariable désir de voir des mesures réparatrices, des mesures de paix et de conciliation, mettre à jamais un terme à tous les maux dont la Belgique est encore affligée.

Londres, 17 janvier 1832.

Madame,

J'ai eu l'honneur de recevoir hier la lettre que votre Altesse Royale a eu l'extrême bonté de m'écrire le 14. Peut être seroit-il plus discret de ne pas en offrir si promptement mes remerciements, et plus respectueux de ne pas fatiguer si souvent Madame de mon écriture.

Mais j'ai besoin d'expliquer à votre Altesse Royale le silence de M. de Talleyrand, dont vous avés la bonté de vous apercevoir avec quelque regret.

Le temps matériel lui a manqué, pendant quelques jours, pour écrire autre chose que des dépèches, entre la sortie des conférences qui

duroient *6 à 7 heures*, et l'instant fixé des départs des courriers, que l'heure de la marée commande ici. D'ailleurs, M. de T. désireroit pouvoir arriver à quelques résultats, pouvoir les communiquer à votre Altesse Royale, ou bien pouvoir offrir quelques avis motivés.

Mais la plus grande perplexité, les combinaisons les plus diverses, les vœux les plus extraordinaires ont régné dans la conférence, et j'ose dire que je n'ai jamais vu M. de T. plus irrité, et moins patient qu'il ne l'est depuis dix jours.

C'est qu'en effet cette question belge qui, au premier coup d'œil, semble si isolée, se lie en réalité à tout ce qu'il y a de plus vital dans l'état social européen, et remue et complique tous les intérêts et toutes les passions, depuis Érivan jusqu'à Dublin.

C'est ce qu'on ne s'avoue pas les uns aux autres, mais c'est cependant ce qui pousse les uns et qui arrête les autres, et ce qui empêche tout résultat satisfesant.

L'issue naturelle et convenable sur le présent ne se présente plus. Dieu veuille que *la fin*, qui est inévitable dans toutes les choses d'ici bas, ne tranche la question d'une manière trop vive !

Dans des conversations avec lord Grey et lord Palmerston, M. de T. a touché des cordes qui n'étoient pas du ressort de la conférence, il n'a pas trouvé, en échange, des vues aussi larges, une liberté d'esprit et d'anciens préjugés aussi grande qu'il auroit supposé et désiré.

Madame comprendra que ce n'étoit pas le moment, pour un ambassadeur, de donner un conseil et de l'adresser à un cabinet qui s'éclaire des lumières et de l'habileté d'un souverain come le nôtre : l'un a des ordres et des instructions que nous demandons ici. D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement de se diriger d'après les difficultés du dehors, mais encore de marcher selon les difficultés inévitables de l'intérieur et dont, à la distance où est M. de T., il ne sauroit apprécier l'importance.

Je suis heureuse de penser que les santés si chères, dont nous étions si préoccupées, se remettent et nous donnent des sujets de joye. J'ose espérer que votre Altesse Royale aura la bonté d'offrir l'hommage de mon profond respect à LL. MM., et d'agréer elle-même celle de mon dévouement absolu.

Duchesse de Dino.

P. S. Il paroît ici une vilaine petite brochure qu'un certain marquis va distribuant et dont M. de Capelle est l'auteur : on cherche follement, faussement et perfidement à établir que les ordonnances de Juillet n'ont été provoquées que par une soit disante vaste conspiration.

Elle fait peu d'effet ; cependant elle nous importune.

Le duc de Bordeaux et sa sœur demeurent à Holyrood même, tandis que leur mère et leur tante habitent des maisons séparés.

Londres est de plus en plus livré aux brouil-

lards, jusqu'à ce que le parlement vienne, dans quinze jours, s'en emparer; il y apportera du mouvement et les agitations politiques pour lesquelles les prévisions ultérieures sont fort diverses.

18 janvier 1831.

Je supplie plus que jamais Mademoiselle, de ne pas perdre de vue l'intrigue carliste qui s'agite de plus en plus ici et qui m'importune fort. Il faut exercer sur elle une surveillance de détails que je ne sais à qui confier. J'ai demandé que l'on envoyât ici un agent adroit et présentable; je renouvelle ma demande : il est certain que la police des passeports se fait mal à Calais et qu'il faut porter beaucoup plus d'attention.

Je crois que le moment est arrivé de demander au gouvernement anglais d'éloigner les habitants d'Holyrood : une demande semblable a été faite par l'Angleterre à monsieur le Régent et elle a été faite avec succès : je ne sais cela qu'historiquement, mais il doit y avoir des pièces qui en justifient, au département des Affaires étrangères.

La saison, qui devient meilleure, rend les voyages beaucoup plus fréquents.

C'est lundi que va commencer la discussion sur le bill de la réforme.

Les pétitions arrivent de tous côtés en faveur du bill, et l'on croit généralement qu'il passera à une grande majorité.

J'écris aujourd'huy plus mal que jamais, parce

que j'ai eu un gros rhume de cerveau qui m'empêche d'y voir.

Je prie Mademoiselle de recevoir, avec sa bonté ordinaire, le respectueux et tendre hommage de son vieux serviteur.

TALLEYRAND.

21 janvier 1831.

Le courrier que j'expédie aujourd'huy à Paris au général Sébastiani, porte au Roi une décision beaucoup plus importante que tout ce qui s'est fait à Londres depuis que les conférences sont ouvertes; je suis sûr que Mademoiselle le jugera ainsi, et qu'elle trouvera que les autres partis à prendre, relativement à la Belgique, deviennent secondaires et moins difficiles, lorsque les forteresses sont mises hors de cause; et elles y sont entièrement par cette neutralité à jamais établie, que nous avons stipulée en imitation de la neutralité helvétique. La conférence qui l'a déclarée a duré hier depuis deux heures jusqu'à dix heures et demie du soir, sans interruption. Les discussions ont été vives, mais je n'ai pas cru devoir céder d'une ligne : peu à peu, on est revenu à mon avis, et M. de Bulow lui-même, après une forte résistance, a fini par laisser insérer une phrase vague, à la vérité, sur la neutralité du Luxembourg, mais qui permettra de trancher plus tard cette grande question à Paris. Il me paroît pas que la France, voisine ainsi, au Nord comme au Midi, de deux États dont la neu-

tralité invariable est reconnue, se trouvera avec des frontières bien mieux assurées que tout autre État continental.

Je me plais à espérer que le Roi sera content de notre travail d'hier; il simplifie beaucoup une question qui paroissoit à tout le monde hérissée de difficultés. Je ne me dissimule pas que les partisans de la guerre seront mécontents, mais c'est aux besoins réels du pays que l'esprit éclairé et libre du Roi est attaché, et j'ai cherché à le satisfaire. J'oserai dire à Mademoiselle, qui me permet de lui soumettre toutes mes impressions, même celles de ma vanité, que la journée de hier est une de celles qui me paroît devoir tenir une bonne place dans ma vie. Le Roi a effacé d'un trait de plume une des exigences des étrangers qui blessoient le plus l'orgueil français.

J'attends avec impatience une lettre de Mademoiselle, qui me dira si j'ai raison d'être content: je ne le serai que si elle l'est.

T.

Londres, 24 janvier 1831.

L'arrivée de M. de Flahaut, qui a pu répondre à toutes mes questions et me dire de bonnes paroles sur le Palais Royal et sur Paris, m'a fait grand plaisir.

Il a trouvé nos affaires de Belgique plus avancées qu'il ne le supposoit, et il a déjà pu s'assurer que cette neutralité, si péniblement

obtenue, apparoissoit à tous les bons esprits, au milieu de toutes les discussions actuelles, comme la seule solution du grand problème.

Je suis convaincu que l'esprit prompt et délicat de Mademoiselle en aura apprécié tous les avantages; je crois, en effet, que cette mesure étoit la seule qui pût nous laisser avec la paix et la seule par laquelle nous désintéressons l'Angleterre sans établir sa suprématie : lui abandonner une position matérielle en Belgique, ce seroit lui donner, au Nord, un second Gibraltar, et nous nous trouverions, un jour quelconque, dans une position analogue à celle de la péninsule : un semblable expédient sacrifieroit d'une façon trop dangereuse l'avenir au présent et nous coûteroit un prix qu'on pourroit tout au plus accorder à dix batailles perdues.

La réunion du reste de la Belgique seroit un faible équivalent pour ce premier pas sur le continent.

Si la France avoit le besoin de s'étendre, c'est vers la ligne du Rhin qu'elle devroit porter ses regards, c'est là que ses vrais intérêts l'apellent, c'est là qu'il y a de la vraye puissance et d'utiles frontières à acquérir, *mais aujourd'huy* la paix vaut de beaucoup mieux que tout cela. La Belgique nous aportoit plus d'embarras que d'avantages, et les avantages, la neutralité nous les assure presque tous. Je crois donc qu'il est sage de nous en tenir là pour l'instant; l'avenir nous réserve probablement la réunion, et je crois que

nous pouvons l'espérer sans le payer aussi cher que le paroîtroit à tout le monde un établissement anglois, petit ou grand, sur le continent : la popularité du moment demande la réunion et rendroit très indulgent, aujourd'huy, sur ce qu'elle nous coûteroit, mais demain, mais dans vingt ans, mais dans l'Histoire il n'en seroit pas ainsi. Le jugement seroit sévère.

C'est ce que je supplie Mademoiselle de considérer et de soumettre au Roi. Sa véritable gloire et celle de notre belle France, ne me permettent pas de comprendre la position actuelle d'une façon différente, et je dis là, Mademoiselle, la pensée d'un homme dévoué et qui n'a pas, dans ce monde, un intérêt plus cher, ni une autre occupation d'esprit.

T.

Londres, 26 janvier 1831.

Je suis si pénétré de ce que j'écrivois hier à Mademoiselle, que je veux lui dire encore deux mots sur l'effet produit par ce qui se passe à Paris ; l'impression que l'on reçoit ici des allées et venues de Paris à Bruxelles et de Bruxelles à Paris, n'est pas bonne, elle inquiète ; nous sommes dans un moment où tout s'interprète ; veuillés être persuadée que les affaires s'arrangeront d'autant mieux que l'on ne croira pas qu'il y ait l'ombre d'intrigue chés nous : on sait bien que le gouvernement est droit et marche franchement, mais on lui ôte de ce beau caractère par

le mouvement que l'on se donne autour de lui et auquel il n'a aucune part. Rien ne contrarie autant la marche des affaires que l'obligation dans laquelle je suis d'expliquer ou de nier chaque jour les courses continuelles de Paris à Bruxelles : ce qui n'est qu'un voyage passe bientôt pour une mission.

Nous sommes dans une bonne route ; la neutralité et un prince de Naples finit l'affaire de la Belgique, et cette solution ne sera pas longtems sans être obtenue, si les intrigans ne viennent pas contrarier notre marche.

Le mouvement pour le duc de Leuchtemberg, conduit par M. de Bassano et M. Méjan et M. de Stassart est un gros avertissement. Les députés belges qui étoient ici sont partis, ils sont bien endoctrinés et voteront bien, et se serviront de leur influence pour le prince de Naples.

Je vous ennuye de tous mes rabachages, mais j'ai tant d'envie de bien servir le Roi, qu'il faut que Mademoiselle me les pardonne.

TALLEYRAND.

Londres, 6 février.

Nous avons reçu, ce matin, la nouvelle de l'élection du duc de Nemours.

J'espère qu'elle sera suivie d'un prompt refus de la part du Roi, ou bien la bonne intelligence qui existe entre les deux gouvernements sera entièrement rompue.

De commencer une négociation sur ce sujet ne

mèneroit à rien; même des assurances vagues manqueront le but et rien qu'un refus positif, fondé sur les déclarations précédentes, pourra rétablir la confiance que les efforts de M. Bresson pour assurer l'élection du duc de Nemours a ébranlée.

Un consentement seroit suivi d'une coalition de toutes les autres puissances contre la France, et il seroit un bon prétexte pour suspecter la bonne foi du gouvernement français.

J'espère de tout mon cœur qu'une telle faute ne sera pas commise, et le plus ou moins de fermeté qu'on montrera dans cette occasion, *établira* ou *détruira* pour longtemps l'union qu'il est si désirable de resserrer entre les deux pays et pour laquelle celui-ci est si bien disposé.

Lord Lansdowne m'a dit, hier soir, que si le refus étoit péremptoire, *une étroite alliance* seroit le résultat infaillible et immédiat, et qu'il croyoit que, dans les circonstances actuelles, cette alliance seroit plus utile à la France que de voir le duc de Nemours placé sur le trône de Belgique.

Montrond qui connoît assés bien l'état de choses ici a été envoyé par M. de Talleyrand pour faire ces représentations. J'aurois préféré y aller moi-même, mais lord Grey m'a trop prié de rester pour que j'aie pu lui refuser, M. de Talleyrand aussi.

9 février 1831.

Je n'ai pas importuné ces jours-ci Mademoiselle de toutes mes tribulations; je dois le dire, j'ai été d'autant plus peiné que j'ai dû voir un dommage notable dans la marche des affaires : les défiances sont augmentées, et il faut beaucoup d'effort et toute la confiance que l'on veut bien avoir ici en moi, pour que la position de l'ambassadeur de France ne soit pas changée.

Mes propres susceptibilités sont bien peu de chose, mais je suis vivement atteint par ce qui peut nuire au service du Roi. Mademoiselle va en avoir la preuve : c'est par le corps diplomatique de Londres que j'ai connu la lettre *affichée* à Bruxelles; je suis resté fort embarrassé devant un fait aussi positif et qui ôte à mes paroles le crédit dont elles ont tant de besoin. Dans une semblable position, tout autre eût sans doute quitté son poste, et les membres de la conférence qui craignoient mon départ m'ont plusieurs fois déclaré que ma retraite seroit un signal de rupture : je suis donc resté, et pour le désir de n'entraver par aucune considération personnelle la marche des affaires, et parce que, ambassadeur de Mademoiselle, j'aurois cru lui faire quelque peine en quittant ainsi la place où elle m'avoit désiré.

Mais je ne saurois y rester utilement si je ne trouve pas de moyen de rendre à mes paroles toute leur force et de donner une sorte de satisfaction aux puissances venues ici : il paroît,

d'après les journaux, car les dépêches de Paris n'en parlent pas, que M. Bresson a, sans autorisation, fait placarder la lettre du général Sébastiani. Je demande donc que le rôle imprudent de M. Bresson soit blâmé, qu'il soit renvoyé à son poste de Londres, et que je sois autorisé à déclarer que l'intention du cabinet français n'est pas de s'isoler, dans la question belge, de la marche adoptée par les grandes puissances.

Je voudrois bien aussi qu'on lût plus attentivement mes dépêches et que l'on ne confondît pas de simples propositions avec des déterminations absolues : cela éviteroit de m'écrire que le protocole, *qui n'a pas existé, est entaché de partialité;* il faut que l'affaire belge reste uniquement confiée à la conférence, sans quoi nous serons toujours accusés de jouer un jeu double. Le Roi y gagnera de ne plus être importuné par les intrigues des Belges qui se remuent beaucoup trop à Paris.

J'ai besoin, pour me remonter le cœur, de quelques paroles un peu douces de Mademoiselle, après les jours troublés que je viens de passer.

12 au soir 1831.

Je n'ai point écrit ces jours-ci à Mademoiselle parce que je voulois répondre en connoissance de cause. Mademoiselle a la bonté de me demander un conseil : il m'est impossible de répondre cathégoriquement sur un état de choses qui, non

seulement est fort compliqué, mais qui se modifie d'heure en heure; la lenteur des Anglais, la mobilité des Belges, l'obstination des Hollandais, l'obligation de négocier avec des personnes qui n'arrivent que péniblement à des concessions opposées à leurs goûts et surtout à leurs intérêts, rendent tout difficile : souvent il faut exprimer le lendemain ce qui a été décidé la veille, il faut détruire avec de nouveaux raisonnements l'effet d'une lettre de lord Ponsomby qui ne voit pas toujours de même que M. Bresson, la présence et l'influence du prince d'Orange, le soutien que lui prête Mme de Lieven, amie particulière de lord Grey.

Voilà des obstacles sans cesse renaissans et qui décourageroient peut-être un zèle et une affection moins sincères, moins vifs que ceux que j'ai dans le cœur, et je ne vois pas, dans ce moment-ci, qu'il y eût un conseil positif à donner. La marche du Roi a été admirable dans tout ceci; je demande encore quelques jours d'une conduite aussi mesurée. Je suppose que, dans ce court délai, le gouvernement anglais sera de nouveau détrompé sur les chances du prince d'Orange en Belgique, et c'est alors que nous pourrons soutenir avec avantage et autorité soit le prince de Bavière, soit le prince de Naples, mais surtout ce dernier. Je demande à Mademoiselle d'avoir un peu de pitié et un peu d'indulgence pour quelqu'un dont la vie se passe au milieu des brouillards et des conférences : je suis le seul, ici, des

plénipotentiaires dont la santé n'a pas servi, un seul jour, de prétexte à la fatigue.

J'attends avec une grande impatience des nouvelles de Monsieur le duc d'Orléans et de la princesse Clémentine; les inquiétudes ou les plaisirs du prince royal sont mes joies ou mes peines, je n'ai plus d'autre intérêt que ceux-là.

J'en viens encore à demander quelques jours de patience dans les affaires si compliquées de la Belgique.

13 février 1831.

Je conçois bien que les lenteurs de la conférence de Londres déplaisent à Mademoiselle; j'ose dire que je n'en suis pas moins contrarié, quoique je ne sois pas obsédé comme elle l'est, de toutes les importunités et de tout le mouvement des faiseurs politiques, toujours si poussé chés nous et qui gènent tant nos ministres; le cabinet anglais n'est jamais pressé de rien, parce qu'il n'a point à satisfaire à des impatiences aussi importunes.

A Paris, on ne songe qu'à pousser le gouvernement, et ici l'on ne songe qu'à retenir. Ce qui entrave aussi beaucoup notre marche et nous fait employer un tems considérable en explications de toute nature, ce sont les comunications indirectes faites et publiées par les Belges : il faut interpréter toutes les conversations plus ou moins exactes qu'ils livrent au public, et réparer, le moins mal possible, les fautes que ces débutans en politique font chaque jour. (*A suivre*).

Documents relatifs à Mirabeau.

SOUVENIRS DE LEGRAIN, VALET DE CHAMBRE DE MIRABEAU (*Suite*).

L'on leur envoie deux ou trois petits pains de seigle, tous les jours, après dîner; et se promenaient. Madame monte en voiture. Madame la duchesse me dit vis-à-vis mon maître : « Vous n'enverrez pas de pain de maïs. Vous l'apporterez vous-même à bonne heure. J'en suis fâché, l'abbé, il faut qu'il vienne lui-même ! »

Le soir, en couchant mon abbé, il me dit : « Vous n'oublierez pas d'aller demain à bonne heure à la Bove ! » Le lendemain matin, j'entre chez lui, un peu à meilleure heure, pour l'habiller. Je pars. Arrivant là, je vois le maître d'hôtel. Je le salue, je passe pour aller à l'antichambre : « Vous passez bien vite ! Un moment ! Donnez-vous la peine d'entrer ! Quand nous aurons déjeuné, l'on vous fera savoir quand il sera temps ! » Il paraît une des femmes de chambre. Je lui demande si il faisait jour chez madame la duchesse. Elle me répondit : « Pas encore ! Déjeunez tranquille avec monsieur ! » Elle a pris une goutte de vin pour boire à notre santé, elle, afin de remonter.

Elle est venue que nous étions au café. Elle en a pris avec nous. Ensuite nous montâmes ensemble. Je ne me suis pas fait annoncer par personne. J'entre avec elle tout de suite. Madame la duchesse me dit : « Bonjour ! Vous

m'avez apporté un petit pain ? — Oui, madame la duchesse ! — C'est bon ! Mesdames de France vont s'en régaler ! »

Ensuite, elle me met un petit rouleau dans la main, me dit : « Voilà pour vous, de la part de Mesdames, comme elles ont été contentes de vous et qu'elles avaient pris du bon café. C'est sans préjudice que vous partagiez avec les autres que l'on a remis au procureur. » Il y avait déjà plusieurs années que madame la duchesse me connaissait.

Enfin je retourne. En arrivant, mon maître me dit : « Est-ce que ces dames me voulaient pour me donner quelque chose ? — Elles ont témoigné qu'elles avaient été contentes de mon service. — Eh bien, combien avez-vous eu ? — Monsieur, un petit rouleau. Il y avait dix louis. Le voilà ! — J'en suis bien aise ! Ouvrez cette armoire, prenez six paires de bas neufs, choisissez à votre goût, cela ne gâtera rien à vos dix louis, et vous avez à partager dans la masse. Vous êtes cinq pour partager. Il vous appartient une part de plus ! — Monsieur, mes camarades, pour cette fois, doivent avoir comme moi, au moins. Ils ont eu de la peine aussi ! — En ce cas, vous direz à mon tailleur qu'il vous fasse un habit à votre goût, surtout d'un plus beau drap ! »

Monsieur, je ne peux vous dire tout ce que cet abbé faisait pour moi : cependant je le quittai pour venir à Paris. Il y avait près de quarante

domestiques. Il m'ont tous pleuré à mon départ. Je ne peux vous dire comme j'étais dans cette maison ; pour le peu que je sortais, toujours un bon cheval quand cela me faisait plaisir ! Vous voyez que j'ai bien déchanté à présent ; me voilà dernier laquais de femme ! — Cela ne déshonore pas. Par la suite, vous trouverez autre chose ! » — Un honnête homme ne périt jamais, non monsieur, mais il a quelquefois bien du mal ! Monsieur, je prends la liberté de vous quitter un moment. — Vous ne m'ennuyez pas ! — Oh ! Monsieur, je ne pourrai pas vous conter tout ! — Allons ! un petit verre de liqueur ! Eh bien, mon cher Legrain, voilà trois mois que vous servez ici, je ne me suis jamais aperçu que vous touchiez à la moindre des choses ! — Je le crois bien, monsieur ! Ni vous, ni d'autre serait bien fin pour le voir, comme ne touchant à rien. C'est contre mon caractère ! — Monsieur, vos camarades ne sont pas de même que vous ! — Eh bien ! je vous parle franc, chaque fois que je desservais, j'avais soin de vous donner le plat soit en petits pâtés ou petits gâteaux, et autres choses semblables, et dans tous les plats que je vous ai portés, jamais il n'y a rien manqué. — Je le crois bien, monsieur, cela ne m'appartient pas ! — Vos camarades, je vous répète, ne sont pas comme vous ! — Tant pire pour eux ! Allons, monsieur, je vous quitte et vous remercie. » Il me donne la main : « A revoir ! »

Revenons à M. de Mirabeau. Nous n'avons pas

parlé d'arrangement pour les gages et la nourriture : « Comme je vis chez mon père, et me facilite de nourrir mon domestique avec les siens qui sont nourris, je donne deux cents francs, et si le hasard voulait que je sois ailleurs, je vous donnerais trente sols. En outre, je vous habille et vous avez ma garde-robe. »

Elle n'était pas conséquente. Comme il sortait des prisons de Vincennes, il y avait seulement trois ans, dix mois et dix jours, il avait deux ou trois habits, autant de culottes, pas beaucoup de bas ni souliers, et treize chemises. Je me dis à moi-même : « Mes profits n'y seront pas grands ! » Il me dit : « Je vais déjeuner; descendez en bas à la cuisine ! » Je vois le cuisinier qui m'a l'air d'un bon enfant. Il dit : « Soyez bienvenu; asseyez-vous; nous vons bientôt déjeuner. Nos messieurs vont descendre. Vous avez l'air d'un bon enfant, mais votre maître n'est pas trop aisé ; celui que vous remplacez était un bon garçon; il a resté quinze jours. Si vous y restez trois semaines, vous êtes un bon garçon. — Monsieur, il serait possible que je reste un mois ! » Ensuite je remonte à sa chambre. Monté en même temps, il me dit : « Revenez dans une heure; je vais écrire et vous porterez la lettre. »

J'arrive à l'heure dite : « Je finis, vous allez partir. Vous savez lire ? — Un peu, monsieur ! — Commencez-vous à connaître un peu Paris ? — Oui, monsieur ! » Il n'est pas moins vrai que j'avais bien peine à lire son écriture, et bien du

monde; mais, par la suite, je la lisais très bien. Je reviens, je lui rends réponse de toutes ses lettres : « Vous avez fait tout? — Monsieur, par les réponses, vous le voyez! C'est affaire à vous! — Nous vons dîner, me dit-il, vous êtes assez fatigué, reposez-vous! — Je vais vous servir! — Non, non, les gens de mon père me serviront aujourd'hui. Là-dessus, vous pouvez vous en dispenser quand vous voudrez, excepté les jours de grand repas. Je vous prierai, si vous pouvez venir à sept heures, je pourrai vous envoyer dans un endroit, ou plus tard, si vous voulez. »

Après dîner, je retourne à l'heure dite : « Vous êtes un peu fatigué; si vous pouvez me porter cette lettre-là, cela me ferait plaisir. — Monsieur le comte se moque de moi! Vous pouvez m'en donner autant que ce matin. Elles seront portées de même! — En ce cas, je vais vous en donner encore une. »

Il y avait un peu loin. Avant neuf heures il avait la réponse : « Vous avez donc le diable, pour aller! — Je ne sue pas, monsieur, pour cela, malgré qu'il fasse bien chaud! » Le lendemain, après être habillé, il me dit : « Il faut aller chez ma blanchisseuse, à Vincennes: ce n'est pas tout près! Comme je ne suis pas encore bien monté en linge, portez le sale, et vous rapporterez le blanc. Vous prendrez un fiacre jusqu'à la barrière, qui vous coûtera trente sols, ou vous le garderez pour vous, si cela mieux vous arrange. »

Je reviens avec mon linge. Il ne faisait que de sortir de déjeuner : « Vous voilà déjà ? — Oui, monsieur. — Vous êtes toujours servi du fiacre ? — C'est-à-dire je n'en ai pas pris du tout; cela va trop doucement pour moi, monsieur, je n'aime que voyager en poste. — J'aurais cependant désiré que vous ne fatiguiez pas tant; j'ai beaucoup de lettres à porter. — Sont-elles prêtes ? — Non. Avez-vous déjeuné ? — J'ai pris un verre de vin en chemin. — Eh bien ! allez déjeuner, donnez-vous le tems, vous viendrez après. Vous n'avez pas pris de fiacre ? Marquez trente sols sur votre mémoire, et achetez-vous une bouteille de vin pour vous manger, comme mon père n'en donne pas à ses gens ! »

J'arrive à peu près à une heure. Toutes ses lettres étaient prêtes : « Monsieur le comte, je suis bien fâché de vous avoir fait attendre ! — Oh ! c'est bon ! Tenez, voilà mes lettres, n'allez pas si vite, vous avez l'après-midi à vous ! Je pars, faites toutes mes commissions ! » Je reviens que le maître ne faisait que sortir de table. Le cuisinier était après me tenir ma soupe chaude. Je vais vite dans le salon pour faire réponse. Mon maître m'aperçoit; il vient à moi. Je recule pour que personne n'entende : « C'est bon ! En voilà bien assez pour un jour. Trouvez-vous seulement dans ma chambre à dix heures et demie pour me coucher. C'est l'heure que mon père se retire, et amusez-vous ! »

Nous fons connaissance toute suite ensemble,

et surtout avec le cuisinier; il dit à son garçon : « Rangez ! Je vais sortir ! » et nous partons, nous vons prendre un verre de vin ensemble, attendu que les autres n'avaient pas fini leur devoir.

Nous revenons ensuite à l'hôtel; nous causâmes ensemble. Me dit : « Croyez-vous que cela fasse votre affaire ? — Si cela va à peu près comme cela, cela m'arrangera assez. — Nous sommes tous bien d'accord ensemble, et les gens de M. le marquis du Saillant sont de bons enfants. Aussi l'on va partir dans six semaines ou deux mois pour la campagne. L'on s'amuse assez bien ! »

Enfin, au bout de quelques jours que le plus fort de mes affaires s'arrangeait, je me mets à me rendre utile à mes camarades. Un jour, M. le marquis de Mirabeau me voit dans la salle à donner un coup de main à ses gens : « Diable ! mon ami, t'es bien bon de te donner tant de peine ! — Monsieur le marquis, je vis avec vos gens, je puis bien y travailler de même ! — Mon ami, ton maître m'a dit que tu faisais bien les commissions. — Le mieux qu'il m'est possible, monsieur le marquis ! Quand monsieur le marquis en aura, je suis à ses ordres ! — Volontiers, mon ami ! »

Le lendemain matin, il me fait demander par un de ses gens : « Monsieur le marquis, me voilà à vos ordres ! — Bonjour, mon ami, je suis bien aise que tu sois au comte, mon fils. Tu me

plais. C'est un homme qui a de l'esprit; il est bien coulant; il ne faut pas te laisser trop mener! — Monsieur le marquis, je ne sais pas manquer un maître! J'en ai servi de bien mauvais, qui battaient leurs domestiques et qui avaient bien du bon! Je ne suis pas Allemand, je suis picard, je n'ai pas été élevé avec des coups de bâtons! Monsieur votre fils serait-il le diable, qu'il ne me fera jamais peur! Monsieur le marquis, pour vous en revenir à celui qui battait ses gens, une fois me menace de la prison, une autre fois m'enferme dans sa chambre, prend son épée pour me plonger. Je saute par-dessus la table, j'attrape la pelle à feu, je lui fais sauter son épée, reçois un coup, en même temps tombe par terre. Je suis encore resté dix-huit mois après. Je suis parti encore bien malgré lui. Je ne suis pas poltron, comme vous voyez, monsieur le marquis! D'ailleurs, si je reste avec monsieur votre fils, vous le verrez sûrement par la suite. — Oh! mon ami, je vois que tu es brave! Ah ça, mon ami, ton maître est bourreau d'argent; il n'en a guère, je te prie de ne le pas toujours croire. Si tu as un peu d'argent, qu'il te demande quelque chose, dis lui que tu n'en a pas! Il y a de certaines choses que tu peux avancer, comme blanchissage, poudre ou quelques francs et autres choses nécessaires. Tu donneras ton mémoire à mon secrétaire, je lui donnerai des ordres qu'il te paye. — Cela suffit, monsieur le marquis! — Mon ami, ton maître n'a que cent louis par an à dépenser,

sa pension alimentaire. — Ce n'est pas trop, monsieur le marquis, il n'a pas besoin de bourreau d'argent avec cela ! »

Nous passâmes à peu près deux mois à Paris sans qu'il se passe de choses extraordinaires. Il s'est aperçu que je n'étais pas dupe de ses fredaines. Il commençait à me tutoyer, voyait bien que je connaissais une femme qu'il aimait, ne perdant rien dans mes commissions.

Nous étions sur le point de partir pour la campagne : « A propos, monsieur, cette dame que vous aimez, nous ne pourrons pas l'emporter avec nous ! — Malheureusement ! Nous vons à peu près pour six mois à la campagne, et de là faire un grand voyage qui nous tiendra peut-être un peu de temps, mais je ne l'oublierai jamais, ni son mari ! Elle est enceinte ; j'en dois être le parrain ! — Pour qu'il porte votre nom ? Monsieur, vous pourriez peut-être vous dispenser d'être parrain pour qu'il le porte assez trop (*sic*). Je n'en rabats rien, monsieur ! Le marchand de ciboule se connaissait en oignons ! A propos, monsieur le comte, vous parlez de voyage comme si nous étions pour passer notre vie ensemble ! — N'en doute pas ! — L'on m'a cependant dit que vous étiez un méchant maître ! N'importe ! où la bête mourra, l'on l'écorchera ! — Qui peut te dire cela ? — Tout se sait. Cela ne me fait pas peur ; ainsi, je pars avec vous, monsieur ! »

Nous voilà partis, avec monsieur son père et ses

gens, pour le Bignon en Gâtinais (1). Monsieur son père était assez attaché à moi, surtout pour toutes les commissions. J'étais toujours en l'air, et s'il se trouvait quelque chose à faire à la maison, j'étais toujours le premier là. Il ne donnait pas de vin à ses gens, et moi il m'en donnait deux bouteilles par jour. Je dis au cuisinier : « Vous aurez la bonté de dire à votre garçon qu'il se charge de mon vin et qu'il le mette sur notre table tous les jours à dîner, que je n'y sois pas ou non ! »

Enfin, nous voilà tous bien unis. Au bout de quelques jours, à deux lieues de l'endroit, fait connaissance avec une dame. Cela va le mieux du monde, excepté cela me rendait un peu plus de commissions. Je crois que cette dame était bien contente du maître, car le domestique était bien reçu. Elle dit à sa cuisinière : « Donnez-lui toujours, quand il viendra, une bonne bouteille de vin bouché. Il faut tout boire. Si vous n'en avez pas assez, il n'en manque pas à la cave ! — Madame, la moitié me suffit ! — Bien, non, non, quand l'on a fait deux lieues, l'on l'a bien gagné, et deux pour s'en retourner ! »

Mon maître me dit un jour : « Te reçoit-on bien là-bas ? — En devez-vous douter, monsieur le comte ? »

Il y avait beaucoup de maîtres au château, et

(1) Le Bignon en Gâtinais, propriété du marquis de Mirabeau, à 24 kilomètres de Montargis. Lieu de naissance du comte de Mirabeau.

l'on faisait assez souvent des parties de chasse. Il fallait toujours que j'aille avec ces messieurs. L'on m'avait donné un superbe fusil. J'étais assez adroit, mais je n'aimais pas la chasse. Je ne portais jamais de carnassière pour n'y pas porter de gibier. Entre autres, un jour, nous partons à trois heures du matin pour aller dans le bois de Cheroy, à deux lieues du château. C'était de petits bois. L'on chasse toute la matinée. Mon maître tire un perdreau, le jette bas, tire son second coup, en jette un autre. Comme c'était des broussailles, le chien court d'un côté et moi de l'autre, pour qu'il ne s'en perde pas.

En courant, il sort un gros lièvre d'une broussaille, me passe à travers les jambes, me jette à terre et mon fusil de l'autre. J'étais à côté de M. le marquis du Saillant. Il me dit : « Legrain ! » comme je me ramassais, que je n'avais pas encore eu le temps de prendre mon fusil.

Enfin, tout le monde avait faim et soif. L'on va déjeuner à Cheroy, chez des messieurs qui étaient de la partie de chasse. En déjeunant, mon histoire les a un peu amusés. Enfin l'on convient, en rabattant sur le château, que l'on irait dîner dans une ferme à une grande lieue de distance, sur les deux heures, et moi que j'allais retourner au château, que je prendrais tout ce qu'il faudrait. Mon maître me dit : « Ah ça ! monsieur le b....., ne vous faites pas attendre et apportez bien tout ce qu'il faut ! — Soyez tranquille, je pars. Ah j'oublie une chose ! —

Quoi donc ? — De boire un coup ! — Vous voyez qu'il n'oublie rien ! »

J'arrive au château : « Monsieur le chef, toutes mes affaires sont-elles prêtes ? — Oui, mais voilà un poulet qu'il faut que nous mangions ensemble, pendant que l'on chargera l'âne ! » Il y en a un qui partit avec le poisson pour faire la matelotte là-bas. « Ah ça ! en mangeant ces poulets, il nous faut commencer par boire une bonne bouteille du meilleur vin ! »

Nous buvâmes chacun la nôtre : « Ah ça ! comment vas-tu t'arranger ? L'on saura sûrement le compte de bouteilles ! — Ce n'est pas bien difficile, je vais prendre ces deux mêmes bouteilles, et je les casse. C'est un malheur ! Tu vois que c'est bientôt fait ! Il faut encore bien faire autre chose à présent ! Je devrais être arrivé ! Me voilà encore ici, il faut aller vite ! En arrivant, je ferai naître (*sic*) d'avoir bien chaud. Je dirai que mon âne s'est sauvé, et que je dois bien remercier le Seigneur que je n'ai que deux bouteilles de cassées ! »

En arrivant, ils regardaient tous si j'arrivais : « Enfin, le voilà le J. F... qui nous fait mourir de besoin ! — Messieurs, après avoir eu bien de la peine, j'étais sûr que j'aurais tort, pendant que vous vous reposiez ! Mon âne, avec le dîner, s'est sauvé, comme si le diable l'avait emporté, du côté de Greville, attendu qu'il est habitué d'aller par là. Sans le fricot et le vin, le diable si j'avais couru après ! »

Enfin, tout le monde me donne un coup de main. L'on se met à table. Le garde alla même dans un bout, et mon maître me dit : « Mets-toi à côté de moi ! Tu verseras à boire ! »

Il y avait de bon vin de Bordeaux et du bon vin de Bourgogne, et du bon vin ordinaire, du côté du garde. Je leur donnai à boire à tous, sans m'oublier : « Je crois, b....., que tu bois le même vin que tu nous sers ? — Messieurs, je ne suis pas plus délicat que vous ! Quand l'on boit, que l'on mange comme les maîtres, l'on ne peut se plaindre ! Cependant, messieurs, il faut servir ses maîtres les premiers. Quoique je n'aie pas beaucoup d'esprit, j'ai lu la *Civilité !* Voilà un bon poulet que je vais couper. Je sais les morceaux que vous aimez, la cuisse ! La voilà, messieurs, et cela m'est égal, je vais manger l'aile ! »

— « Tu n'es pas si bête que tu dis ! — Messieurs, je fais toujours ce que l'on veut, surtout quand la chose est faisable ! — Je t'entends, verse à boire de l'eau et du vin ! » Je me verse en même temps du vin pur. — « Tu ne mets pas d'eau dans ton vin ? — Jamais, messieurs, surtout quand il est bon, je n'en mets que quand il est mauvais ! »

Je dis à mes camarades : « Je viens de boire du bon vin ; buvez-en aussi ! En voilà deux bouteilles ! »

Enfin, le dîner fini, il restait trois à quatre heures de jour. L'on se met en chasse. En retour-

nant sur le château, étant dans la plaine, un lièvre reçoit deux ou trois coups de fusils, court encore comme un diable, passe entre monsieur le marquis du Saillant et mon maître. J'étais en face; je le mets en joue, M. du Saillant me crie : « Grain (*sic*), ne tirez pas, vous nous couperiez les jambes! » Je tire. En même temps, mon fusil rate. Mon maître avait bien vu que j'avais tiré. Enfin l'on a tué le pauvre lièvre avec le chien.

Enfin, le soir à souper, toute la conversation était sur la partie de chasse que l'on avait faite et les aventures, et surtout la mienne. Enfin M. le marquis de Mirabeau qui dit, surtout M. le marquis du Saillant : « Legrain a manqué de me couper les jambes ou à mon frère le comte! Il voulait achever un lièvre de tué dans nos jambes, si je ne lui avais pas dit de ne pas tirer! » Mon maître reprend la parole, dit : « Il a bien tiré! Heureusement que son fusil a manqué! — Comment! vous avez tiré, Legrain? — M. le marquis, mon coup partait en même temps que vous m'avez crié de ne pas tirer; d'ailleurs, M. le marquis, vous n'aviez rien à craindre, le lièvre aurait reçu tous les plombs qui étaient dans mon fusil! »

Enfin nous avons passé l'été en faisant de petites farces de plusieurs genres. Je ne savais pas que mon maître avait eu la tête tranchée en effigie à Pontarlier, en Franche-Comté. Le premier de février 1782, mon maître me dit : « Nous

vons partir après demain pour voyager pour un peu de temps. Faites mettre la chaise de poste! Ennetot, le cocher de mon père, viendra nous conduire jusqu'à Sens et, de là, nous prendrons la poste.. Et munissez-vous d'une bonne selle, cela vous regarde! »

Nous nous mettons en route avec un avocat (1) qui était porteur d'une sauvegarde du roi pour que mon maître puisse réinstruire son procès et purger sa contumace. Monsieur le marquis de Mirabeau, son père, me fait demander que je lui parle avant mon départ. Il me dit: « Mon ami, t'es un homme actif; je te recommande mon fils, ton maître. Et ménagez, car tu sais que c'est un bourreau d'argent! — M. le marquis, l'on ne peut être un bourreau quand l'on n'a rien à tuer, mais M. le marquis,—soyez tranquille, je ferai tout ce qu'il dépendra de moi sur tous les points! » Me donne la main: « A revoir, mon ami. Voilà pour boire à ma santé! » Je monte à cheval, je me mets en postillon. Le cocher monte dans la voiture, le maître et l'avocat.

Il y avait six grandes lieues de traverse pour arriver à Sens, et de chemin du diable. Le cocher leur disait, surtout à mon maître : « Il faut que votre domestique ait le diable dans son corps pour mener une voiture dans ces chemins là! » Enfin, arrivés à Sens à la brune, j'avais de la boue par-dessus la tête, et les chevaux faits

(1) Il se nommait Des Birons.

comme de diable, tous bien fatigués. L'on fait préparer les chevaux de poste et mon bidet; nous rafraîchissons, et, ensuite nous voilà en route. L'on ne voyait ni ciel ni terre; avec cela, il fallait que je coure en avant pour faire préparer les chevaux.

Nous sommes arrêtés à douze lieues de Sens, à un endroit que l'on appelle Brinon, dans la nuit, chez un frère de notre avocat qui était avec nous. Tout le monde était couché. L'on le fait lever, l'on donne des ordres au postillon de dire à son camarade de venir avec les chevaux, dans une heure. J'aperçois une petite gouvernante de dix-sept ans, bien jolie, une jolie gorge. Je me dis à moi-même: « C'est bien dommage que nous ne passions pas la nuit ici! » Elle me dit: « Monsieur le courrier, voilà une bouteille de vin; rafraîchissez-vous; vous l'avez bien gagnée! Je vais vite leur servir la collation et je suis à vous! » A la vérité, elle n'a pas été longtemps: « Me voilà! Je leur ai mis tout ce qu'il fallait sur la table. Ah ça! qu'est-ce que vous désirez de prendre? — Rien, mademoiselle! — Oh si, si! — Mademoiselle, vous si aimable, je ne vous refuserai pas, mais seulement une petite croûte de pain! — Cela ne suffit pas! L'on m'a bien recommandé que j'aie bien soin de ne vous laisser manquer de rien! — Mademoiselle, avec du vin comme celui-ci et une croûte de pain, cela me suffit! Et vous, Mademoiselle, vous ne prenez rien, que nous vous avons fait lever! — Oh! je

veux boire à votre santé. Repasserez-vous par ici? — Oh! oui, mademoiselle, sous peu, et j'espère avoir le plaisir de vous voir plus amplement. — Comme cela me fera plaisir! — Mademoiselle, cela m'en fera sûrement plus qu'à vous! — Cela n'est pas possible, je vous le jure! O mon Dieu! vous avez la main bien écorchée! — Ce n'est rien, mademoiselle! Comme vous voyez, il ne fait pas clair du tout. Mon bidet a attrapé un tas de pierres, a tombé d'un côté, et moi de l'autre, et j'ai attrapé une pierre avec ma main. Nous nous sommes relevés les deux, et nous voilà arrivés en bonne santé. — O mon Dieu! prenez bien garde que cela ne vous arrive davantage! — Cela ne m'a arrivé qu'une fois depuis Sens, ce n'est rien. Allons! buvez donc! Vous ne voulez rien prendre dans tout cela?» Je vois que le temps presse. Je me dis : « Il ne faut pas perdre de temps! »

Je l'embrasse; elle répond assez bien à la chose; je l'assis sur mes genoux.....

L'on appelle si les chevaux sont (prêts). Je réponds que oui. Je l'embrasse bien, elle m'embrasse de même. L'on monte en voiture. Je dis au postillon : « Partez! » Elle veut absolument que je prenne un peu de liqueur. Je me dépêche, nous embrassons, je monte à cheval, elle m'éclaire : « Faut-il que vous partiez par ce temps-là, si vite! » Je lui donne la main. Je pars ventre à terre.

J'avoue que cela m'a bien délassé. J'ai fait près de cent lieues sans me coucher tranquillement,

cependant par un bien mauvais temps. Cependant j'ai eu quelques bidets qui m'ont fait baiser la terre et les pierres. Tous cela ne compte pas. Il nous est arrivé un accident. La deuxième nuit, l'essieu de la voiture s'est cassé en deux dans le chemin. J'étais en avant. J'attendais à la poste, la voiture n'arrivait pas. Voilà le postillon qui arrive disant que l'essieu était cassé, qu'il venait chercher des ouvriers. Je (dis) au maître de poste qu'il me donne un charretier avec une charrette, que nous mettrions notre chaise de poste dessus, que cela serait bien plus commode pour la raccommoder ici. Il me dit : « Vous avez raison ! » Je pars, je prends du monde avec moi.

En arrivant, mon maître me dit : « Tu nous laisses là dans un joli embarras ! — Monsieur, vous voyez bien que ce n'est pas mon intention, attendu que me voilà sans perdre de temps ! Monsieur, j'aurais mieux aimé qu'elle se brise à Brinon, chez le frère de monsieur l'avocat, que de se faire une égratignure ici. — Oh ! J.-F....., je t'entends ! — Allons là toujours devant, je vous ai fait faire du feu et j'ai dit que l'on vous prépare des côtelettes de mouton ! Vous devez avoir besoin ! »

Nous sommes presque arrivés aussitôt que ces messieurs : « Vous voilà déjà ? — Vous voyez, j'ai bien fait ma part pour aider à charger ! Il faut que nous prenions un verre de vin, et je vais me mettre à faire aller cela grand train, et puis je viendrai manger un morceau. »

Quand mon monde était à travailler ferme, je reviens. Mon maître me dit : « Allons! mets-toi là, mange et bois! » Je commence par boire un coup : « Tu vas te faire mal de boire avant de manger! — Monsieur, j'use plus en huile qu'à coton! » Je mange un peu et je bois à peu près ma bouteille, et je repars sur le champ : « T'es bien pressé! — Il fait bon que je sois là! Je suis bien aise que ce soit bien soudé, que nous n'arrêtions que pour prendre notre nécessaire jusqu'à notre arrivée. »

Je reviens, un peu après, quand il était bien soudé : « Eh bien! ça avance-t-il? — Oui Monsieur, il n'y a plus que dénouer une façon! A propos, à Brinon, est-ce que vous avez oublié quelque chose? — Non, je ne passe là (*sic*). — Il paraît que le frère de monsieur a une bien gentille cuisinière. Hoïas (*sic*) monsieur, si elle avait été aussi bien ici, quoique votre compagnie soit honorable, j'aurais sûrement déjeuné à la cuisine! — Vous l'avez vue, donc? — Monsieur, sûrement pas aussi près que moi, car j'ai eu l'honneur de l'embrasser! — Tu n'as sûrement pas fait autre? — J'en avais diablement envie, mais, comme c'était la cuisinière de la dame du frère de monsieur l'avocat, il faut de la prudence, comme vous savez : je crois, que vous en auriez eu comme moi! Tout ce que je peux vous dire, c'est un morceau bien aussi délicat que vos grandes dames; vous m'entendez? Je dis que si vous aviez eu le bonheur d'être à ma place, que

vous n'auriez pas eu ma prudence! — Oh! J. F.....! — Allons, préparez-vous; cela doit être fini! Je vais faire mettre les chevaux à la voiture! »

L'avocat descend. Je lui dis, tout bas: « Monsieur le comte, il y a longtemps que vous n'avez pas eu un morceau de viande pour mettre à la broche, comme celui-là! — Crédieu! que tu as de bonheur! — Oh monsieur, c'est le tout d'y être. J'ai à présent plus d'espoir à me casser le cou qu'une pareille rencontre! »

Nous voilà en route derechef. Nous arrivâmes à Dijon tard, et de là à Dôle, ensuite à Salins. Je vois de hautes montagnes à côté de moi, que ce n'était que de la neige. La nuit allait paraître. J'arrive à la poste, je commande mon bidet et les chevaux de poste. Le maître de poste me dit: « Pour quelle route? — Pour aller à Pontarlier! — Vous ne partirez pas ce soir, parce que je ne peux pas vous donner de chevaux la nuit, sur ma responsabilité. — Oh! monsieur, mon maître n'entendra pas toutes vos raisons! — Il faudra bien qu'il les entende, serait-il le roi ou le diable! »

Je n'étais du tout pas fâché de cela. Il y avait trois nuits, trois jours que je courais à cheval. J'étais rempli de boue et sang. C'est égal, j'allais tout de même.

Le voilà qu'il arrive: « Où sont les chevaux? — A l'écurie, monsieur! — Pourquoi ne sont-ils pas prêts? — Nous couchons ici! — Monsieur, je n'entends pas cela! — Ni moi non plus!

Vous verrez si vous pouvez faire mieux que moi avec le maître de poste! — Il faut que j'arrive aujourd'hui dans la nuit, absolument! Cela ne sera pas, f...! je n'aime pas tant de raisons! — Ni moi non plus! Parlez au maître de poste; le voilà! »

Enfin, il a bien fallu qu'il passe par là : « Eh f...! si tu avais fait préparer du feu! Le maître de poste m'a dit qu'il logeait le courrier, qu'il avait un bon cuisinier et de bons lits, et bon vin dans tous le genres, surtout en Arbois, de bonne qualité et bien f... Tu n'avais pas besoin de chercher une autre auberge! — Je n'en ai pas cherché. Montez par ici, monsieur, voilà du bon feu et de bons lits, des draps bien blancs et le souper commandé. L'on va mettre votre table. Vous aurez déjà une bonne truite, une bonne volaille, des côtelettes de mouton et une bonne salade. Nous prendrons bien un demi verre de vin en attendant le souper! Je vais vous en faire monter! »

Je leur fais servir, en même temps, le souper. Je leur fais donner, de suite, trois bouteilles de vins différents : « Tu es fou de nous faire servir trois bouteilles? — Pas du tout, monsieur, vous boirez celui qui vous fera plaisir, et je boirai le reste! — Et si nous n'en buvons qu'une? — Vous en boirez davantage! » Je dis au cuisinier : « Ne fais rien pour mon souper, l'on me servira le reste de mon maître! » L'on met mon couvert et une bouteille de vin ordinaire

sur la table : « Otez-moi ce vin ! Je ne suis pas plus délicat que mes maîtres, je fais même nourriture ! »

La fille le servait. Je monte, un peu après, voir s'il soupait et s'il était content. Mon maître me dit : « Soupe ! Tu dois avoir besoin ! — J'ai le temps d'attendre que vous ayez soupé. — Prends toujours ce plat-là et cette bouteille, nous te ferons descendre le reste par la fille. Tu nous feras donner un peu de dessert. — Vous prendrez bien un peu de café ? — Comme tu voudras ! cela ne pourra pas nous faire de mal ! Legrain, me dit-il à l'oreille, ne prononce pas le nom Mirabeau jusqu'à que je te le dise ! — Cela suffit, monsieur ! »

Enfin, nous soupons bien tous, nous nous couchons et nous partons. A la pointe du jour, je vois que l'on met ses chevaux sur la chaise de poste et deux postillons. Ils me répondent : « Nous n'irons pas encore bien vite, car si nous faisons une lieue de poste à l'heure, nous devons être bien contents ! Vous verrez que vous aurez assez de peine, avec votre bidet, de vous en tirer ! L'on vous donne, cependant, le meilleur ! — Vous devez voir que je sais conduire un cheval ! Hoias ! en ce cas, si les chemins sont si mauvais, buvons une bonne bouteille de vin ! » Nous partons. Nous voilà après monter la montagne qui est fort longue, et la neige, de plus, abondante à mesure que l'on monta. Une fois en haut de la montagne, le postillon me dit : « Suivez

derrière la voiture! Vous voyez, tout est couvert! Ne sachant pas, vous tomberiez dans des endroits que l'on ne vous reverrait pas! »

Je trouvais que cela allait bien doucement. Il y avait au moins quatre pieds de neige en plaine!

Aux environs d'une lieue demie, ils m'ont dit : « Vous pouvez aller en avant, si vous voulez! » J'étais assez content de pouvoir un peu trotter. J'arrive à la poste. L'on ne voyait pas une personne dans la rue. Je fais préparer les chevaux. L'on me dit qu'il en fallait au moins six tout de même, attendu qu'il y avait encor plus de neige. Je fais faire de suite du café.

Je sentais bien que messieurs auraient besoin. Les voilà qui arrivent. Je leur dis alors : « Messieurs, les chevaux sont prêts! » Mon maître me dit : « Ah! f...! je n'en puis plus! — Si vous aviez été comme moi! — Ah! f...! Lafroi n'allait qu'au petit pas! — Descendez, votre café est prêt! — Tu me rachètes la vie! — Vous êtes toujours pressé! Cependant, comme vous voyez, je prévois toujours pour le nécessaire. Déjeunez comme il faut! L'on dit que nous ne sommes qu'à moitié chemin de Pontarlier! — Je le sais, je connais ce pays. — S'il n'est pas noir, l'on peut dire qu'il est bien blanc! Sûrement c'est un pays d'ours ou de loups, car l'on n'y voit personne! »

Je monte avec eux. Dit : « Apporte le café toute suite! — Cela ne vous remplira pas le ventre assez! Vous mangez quelque chose? — Je

le veux bien ! Et toi, as-tu pris quelque chose ? — Ne soyez pas inquiet ! Bien boire, bien manger, bien travailler ne fait pas de tort à son maître. Aussi, je fais tout cela ! — Comme les chemins sont un peu plus frayés d'ici à Pontarlier, tu iras le plus vite possible ! Tu passeras dans un village que l'on appelle Hoteau. Je vais écrire un mot pour le procureur du Roi. Tu lui porteras sans aller à la poste, et tu reviendras à Hoteau. Tu nous trouveras dans la meilleure auberge, ou, si nous n'étions pas arrivés, tu irais de même, nous t'y trouverons. — Tout cela va s'opérer, messieurs, cependant d'aller et revenir, ne connaissant pas où l'on va !... — Il faut la réponse ! — Vous avouerez, monsieur, que ce n'est pas comme de mettre une lettre à la petite poste à Paris ! — Tu en feras bien d'autres ! Allons, fais toujours celle-ci ! »

Je pars, j'arrive à Pontarlier chez le procureur du Roi, je lui donne ma lettre, en fait lecture : « Il faut vous rafraîchir et puis vous retournerez à Hoteau. Vous direz à monsieur le comte que je vais faire mettre mon cheval au traîneau et je pars de suite pour le rejoindre. » J'arrive, j'aperçois de loin la voiture de mon maître. Je demande la meilleure auberge : « Eh ! te voilà déjà ? — Monsieur, le procureur du Roi va arriver dans l'instant ! — C'est bon, dis aux postillons qu'ils fassent rafraîchir leurs chevaux. Nous pourrons peut-être aller plus loin que Pontarlier ! »

(*A suivre*).

Lettres du prince de Talleyrand et de la duchesse de Dino à Madame Adélaïde

(*Suite*).

Le ministère anglais désire que la question belge soit terminée avant le 3 février. Le Roi aura vu dans le protocole du 9, que malgré les obstacles, nous arrivons à quelques résultats, et que tout le monde y arrive ensemble.

Il n'y a point de conférence aujourd'huy, ce qui fait que je vais à Brighton faire ma cour au Roi et prendre de l'air. Mademoiselle recevra, avec sa bonté accoutumée, l'hommage respectueux de son vieux serviteur.

TALLEYRAND.

Londres, 19 février 1831.

Madame,

Votre Altesse Royale, avec sa bonté accoutumée, me pardonnera de profiter du départ de M. de Strada pour lui offrir l'hommage de mon respect. Je n'ai pas toujours assez de discrétion pour m'en refuser le bonheur, et d'ailleurs, la sincérité de mon dévouement me fait toujours espérer que son expression n'est pas importune!

Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, Madame, j'ai été à Brighton où j'ai vu la princesse Elisabeth qui n'a cessé, pendant toute une soirée, de me parler avec la plus grande affection de Votre Altesse Royale et de nos souverains bien aimés!

Cette disposition est fort générale dans toute la famille d'Angleterre, et la reine m'a dit qu'elle regardait comme un grand compliment celui qui lui était fait assez souvent de rappeler par ses manières notre reine des Français.

En effet, la reine d'Angleterre a beaucoup de dignité et de grâce, elle est aimée et respectée, et la bonté avec laquelle elle m'a traitée, m'a sensiblement rappelé celle avec laquelle on veut bien me recevoir au Palais Royal.

J'ai passé, en effet, quelques jours fort agréables à Brighton, d'où la cour doit revenir dans peu de jours.

Londres entre dans la saison brillante, fort compliquée cette fois de divers intérêts politiques qui, au dedans comme au dehors, occupent tous les esprits.

La grande question de la réforme provoquera peut-être une crise ministérielle; c'est vers le 3 de mars que se portent tous les yeux, ce qui n'empêche pas que David et Lablache, les mets, les bals, et les *éternelles joyeusetés* du prince d'Orange, ne fassent passer des soirées fort différentes des sérieuses matinées livrées aux conférences et au parlement.

On disait hier qu'un capitaine de frégate, arrivé de Lisbonne, annonçait avoir quitté cette ville au moment où on s'y battait et où les prisons venaient d'être forcées.

Cette nouvelle, cependant, n'a point encore de caractère officiel.

Mon intention était d'aller passer quelques semaines en France pour veiller à quelques affaires personnelles; j'aurais été bien heureuse d'une raison pour aller faire ma cour à Votre Altesse Royale, mais j'hésite à laisser M. de Talleyrand sans personne *à lui*, dans un moment où la compliquation des affaires le préoccupe sérieusement, et où il a été assailli de plusieurs apréhensions et pensées tristes, que le cœur si amical de Madame aura sans doute partagé !

Il a, depuis quelque temps, eu plus d'une fois besoin de consolations, et je suis heureuse qu'il veuille bien en trouver dans mes soins et dans mon affection.

Je supplie Madame de mettre mes hommages respectueux aux pieds du Roi et de la Reine, et de leur faire mon sincère et tendre compliment du rétablissement de la charmante princesse Clémentine.

Je supplie Votre Altesse Royale d'agréer, avec sa bonté ordinaire, l'expression de mon dévouement et de mon profond respect.

Duchesse de Dino.

Londres, 23 février 1831.

Le courrier que j'envoie ce soir à Paris y porte un protocole que je prie Mademoiselle de se faire montrer et de lire avec intérêt. Il serait parti il y a huit jours, si les bruits sinistres qui se sont répandus et le retard des courriers que j'atten-

dais, ne m'eussent engagé à suspendre ma correspondance.

J'ai enfin reçu des nouvelles de Paris, et je m'empresse de porter à la connaissance du Roi l'espèce de déclaration que la conférence a cru nécessaire de publier. Les principes qui y sont établis sont les seuls qui peuvent conserver la paix, maintenir le bon ordre et protéger la civilisation.

Mademoiselle ne trouvera, dans ce protocole, aucune résolution nouvelle. Il ne contient que le résumé de ce qui a été fait jusqu'ici, et que l'énoncé des principes fondamentaux et conservateurs d'après lesquels nous avons agi. Je me flatte que le Roi sera satisfait de l'esprit qui nous a dirigés. J'ose assurer que ce n'est qu'en restant étroitement unis aux principes qui ont guidé les membres de la conférence que nous pourrons, non seulement terminer l'affaire de la Belgique, qui touche à sa fin, mais encore empêcher la vieille Europe de crouler de toutes parts, et d'engloutir les trônes, les rois, les institutions et les libertés.

Je ne parlerai pas à Mademoiselle des tristes pensées qui m'ont préoccupé depuis quelques jours : je ne veux me livrer à aucun découragement, et, de quelque couleur qu'on peigne au dehors l'état de la France, je me repose sur la haute sagesse du Roi pour faire triompher la sainte cause de la liberté, pure de toutes les taches dont on cherche à la souiller.

Mademoiselle voudra bien rappeler au Roi que les Carlistes sont en grand mouvement ici, que les démarches que je fais n'ont que des résultats vagues et que la plus grande surveillance doit être exercée en France, entre les communications de l'Angleterre et celles de la Vendée. Je voudrais avoir ici un bon agent de police qui pût se mettre en rapport avec tous les faiseurs carlistes qui sont sur le pavé de Londres. Mademoiselle voudra bien recevoir, avec sa bonté ordinaire, l'hommage du tendre respect de son vieux serviteur.

TALLEYRAND.

Je crois que le Roi, restant comme il le vouloit, d'après ce qu'on m'a écrit, avec les cinq puissances, va être à l'aise avec toutes les affaires belges, dont il faut se mesler le moins possible. S'il y a de l'odieux il faut, par discours, le renvoyer à la conférence.

Londres, 3 mars 1831.

Mademoiselle doit trouver que nous sommes arrivés au point désirable vis à vis de toutes les puissances, car elles comprennent aujourd'hui que, pour leur propre repos, il est nécessaire que celui du Roi ne soit plus troublé. Bien loin, par conséquent, de désirer ce qui pourrait ébranler son gouvernement, ils en sont à s'inquiéter de tout ce qui, dans les mouvemens de Paris, des départemens et de la Chambre, indique des dispositions au désordre.

Aucune des puissances ne songe plus à troubler la paix, ils en désirent tous la conservation; et si elle n'est pas préservée, ce sera l'esprit inquiet et envahissant qui se montre en France, qui seul en sera cause. Cet esprit imprévoyant est toujours prêt à sacrifier les besoins réels du pays à des rêves de gloire et d'agrandissement. On oublie, ou l'on ne sait pas en France, que de mettre tout en question chez les autres, c'est finir par mettre tout en question chez soi.

Le trône du Roi Louis Philippe est vieux, aujourd'hui, comme celui de saint Louis; avec la guerre il naît d'hier. Cette guerre, vous m'avez ordonné de faire tout pour l'éviter. Vous avez désiré que je rendisse la disposition des différentes cours amicale pour la nôtre : j'y suis parvenu complettement, et j'espère que Mademoiselle, que j'ai toujours eue en vue dans tout ce que je fesais, est satisfaite.

Je ne puis m'empêcher de remarquer que je n'ai point encore de réponse au protocole du 19, qui renferme tous les principes que l'on aime à voir sur un nouveau trône; le corps diplomatique et Rothschild ont, depuis plus de 48 heures, connoissance de l'arrivée de cette pièce à Paris; nos journaux en parlent, ils en altèrent l'esprit, ils en changent les expressions. Sa publication exacte devient de plus en plus nécessaire. Il est utile au service du Roi que le pays sache à quel point, dans cette pièce, notre cour est placée en première ligne, et que quand je parle d'un traité,

c'est de celui de 1814. La France, par ce traité, restoit grande et forte; c'est donc faussement qu'on cite celui de 1815 comme point de départ. Je me suis retiré devant la tache qu'en 1815 on a imprimée au pays, et je crois avoir une aussi large part d'orgueil national que qui ce soit.

M. de Mesnard est ici, Londres est rempli d'hommes qui vont et viennent d'Angleterre dans le midi de la France ou dans la Vendée.

Je crois que vous devez surmonter toute délicatesse et demander que Charles X et sa famille quittent l'Angleterre. Je préférerois qu'ils fussent en Styrie. Mademoiselle voudra bien recevoir, avec bonté, l'hommage respectueux de son vieux serviteur.

TALLEYRAND.

Londres, 8 mars 1831.

J'ai reçu, avec une reconnaissance toute particulière, la lettre que Mademoiselle a eu la bonté de m'écrire le 3 de ce mois. J'y ai retrouvé cette probité de cœur qui distingue son noble caractère et qui donne à son amitié tout le prix de la plus parfaite sécurité.

Mademoiselle ne me cache pas la mauvaise impression qu'elle a reçue du séjour prolongé de lord Ponsomby à Bruxelles et du rappel de M. Bresson. Je suis entré, à cet égard, dans de fréquentes explications avec le général Sébastiani. Lord Ponsomby, je n'en doute pas, et je m'en suis plaint souvent, a eu une action assez

fâcheuse à Bruxelles; mais il est beau-frère de lord Grey; mais cette action a été sourde; et il ne s'est, par aucun acte public, mis en opposition flagrante avec la conférence dont il étoit l'agent. M. Bresson, agent aussi de la conférence et envoyé par elle en Belgique, a refusé, sans donner sa démission, de reconnoître les actes de cette conférence; il a refusé de la présenter; et à une dépêche adressée à *Messieurs* Ponsomby et Bresson, ce dernier s'est refusé à la présenter conjointement avec son collègue. J'avois obtenu avec peine que cette seconde lettre fût adressée en commun à ces deux Messieurs; on y avoit consenti, et ce n'est que sur son refus de la présenter que la conférence lui a retiré ses pouvoirs, et, depuis, il m'a toujours été répondu que, vis à vis de la conférence, on ne pouvoit pas assimiler ces deux Messieurs, et que le rappel de l'un ne motivoit pas le rappel de l'autre, puisqu'il y avoit eu obéissance d'un côté et de l'autre opposition formelle aux instructions qu'il avoit reçues.

Du reste, maintenant le séjour de l'un comme de l'autre à Bruxelles est devenu, par la suite des événemens, à peu près indifférent : ce n'est plus une véritable affaire ni pour la France, ni pour les quatre cours.

Mademoiselle me parle aussi de la partialité des protocoles pour la Hollande; je la supplie de lire les journaux de la Haye, elle verra comme la conférence, et moi en particulier, nous sommes

traités : le *Courrier Français* ne fait pas mieux. *On n'a rien décidé;* on a proposé, tout en déclarant qu'on n'avoit pas entendu une des parties, de prendre telle base pour arriver à une discussion. On n'a rien décidé; on ne l'a pas voulu : on a demandé des explications; on a rendu, dans le dernier protocole, compte de l'état des choses; on est disposé à voir les deux parties s'entendre, si elles le peuvent, mais on n'a rien voulu fixer : c'est là le vrai.

Mademoiselle a bien raison : pour conserver la paix, il faut que le gouvernement du Roi inspire confiance à la France, mais il faut aussi que la France n'entretienne pas, chaque jour, par des discours, par des journaux, les défiances du dehors : je passe ma vie à expliquer d'une façon rassurante pour le dehors et honorable pour nous, beaucoup de choses qui partent de notre tribune, la baisse de nos fonds, les petits mouvements populaires que l'on grossit dans les journaux, et l'incertitude que l'on remarque après chaque séance de l'Assemblée; il faut croire que toutes ces petites gênes là auront un terme.

Ce pays-ci est dans une crise : elle peut se prolonger, et il est impossible aujourd'hui de savoir à qui restera la victoire. Je pense toujours que le ministère, malgré tous les efforts de l'aristocratie, restera.

Mademoiselle voudra bien m'envoyer quelques mots dont j'ai besoin. TALLEYRAND.

Londres, 23 mars 1831.

Madame,

La bonté, avec laquelle votre Altesse Royale veut bien me faire assurer de son souvenir par M. de Talleyrand, me donne presque le droit d'exprimer ma vive reconnaissance !

J'ose vous supplier, Madame, de n'en pas douter et de me continuer une bienveillance aussi précieuse !

M. de Talleyrand, souffrant d'un rhume excessif depuis quelques jours, qui, cependant, n'est pas accompagné de fièvre, n'aura peut-être pas l'honneur d'écrire à Mademoiselle aujourd'hui, et il me charge de la supplier de ne pas perdre l'intrigue carliste de vue qui, ici, est très vive. Madame de Gontaut est arrivée. Elle va partout, et ne cesse de gémir, de se plaindre; son activité est très importune et peut être assez nuisible.

Je crois que la dureté dont elle se plaint hautement d'être tenue éloignée de sa fille qui va accoucher, était une mesure de prudence bien nécessaire. Depuis quelques jours, il y a des petits abbés venus de Holyrood qui demandent des passeports, et fort étranges figures de ce genre là, qui vont et viennent.

On assure que le duc de Blacas a été envoyé à Pétersbourg par Charles X. Hier, M. de Cossé, l'ancien premier maître d'hôtel, vint pour voir M. de Talleyrand, mais son rhume lui ayant fait fermer la porte, il ne l'a pas vu. M. de Cossé

n'a parlé qu'à un des Messieurs de l'ambassade auquel il a dit qu'il était ici en voyageur, qu'il avait quitté Paris pour être tranquille, que d'abord il s'était retiré en Belgique d'où les troubles l'avoient chassé, et qu'enfin il ne voyoit que l'Angleterre où on pût être bien ; que son intention n'étoit pas de rester à Londres, mais de parcourir l'Angleterre. Madame la duchesse de Berry a envoyé ici prévenir le ministère anglois que sa santé ne supportant pas le climat d'Écosse, elle allait aller à Bath, où elle doit être en ce moment.

Madame de Bouillé, celle qui est auprès d'elle, vient de perdre sa fille.

Il nous semble que la Styrie présenteroit un asyle fort convenable à la famille de Charles X, et qu'il y aurait beaucoup d'avantages, pour le repos de la France, à perdre leur voisinage ! La belle saison va le rendre encore plus importun !

J'ai eu, depuis quelque temps, fort souvent l'occasion de voir Madame la princesse Élisabeth ; elle m'a toujours demandé des nouvelles de notre famille royale avec un détail et un intérêt qui prouvent une amitié véritable ; elle m'a, à plusieurs reprises, chargée d'en faire arriver la plus tendre expression au Palais-Royal. Son intention est, après avoir pris des bains de mer ici, de retourner l'automne prochain à Strasbourg.

On me dit à l'instant que la seconde lecture du bill de réforme a été voté à 3 heures et demie du matin, par 302 voix contre 301.

Londres et toute l'Angleterre sont à cet égard dans la plus forte émotion, que les vacances de Pâques vont à peine suspendre; je compte les passer à Richmond pour être auprès de M. de Talleyrand, et changer d'air, car les bourrasques du printemps et la rudesse des vents d'Est, ainsi que la chaleur m'ont fatiguée. Ma fille aussi se trouverait bien de la campagne. Nous irons de là faire un pélérinage à Seventenhouse.

Veuillez, Madame, avec votre bonté accoutumée, offrir l'hommage de mon profond respect à LL. MM. et agréer vous-même celui de mon entier et bien sincère dévouement.

Duchesse de Dino.

Londres, 5 avril 1831.

J'ose supplier Mademoiselle d'avoir pitié de son vieux serviteur et d'exiger qu'on lui envoie, sans plus de délai, soit M. Bresson, soit quelqu'un pour le remplacer. Depuis le départ de M. Bresson pour Bruxelles, il y a cinq mois, je n'ai eu aucun premier secrétaire de légation, et je n'ai eu auprès de moi que M. de Bacourt dont, à la vérité, j'ai été parfaitement content, mais qui, depuis dix jours, est gravement malade, à la suite d'un travail forcé : la totalité du travail, conférence, rendez-vous, détails d'ambassade, roule sur moi maintenant, et malgré ma bonne volonté et le travail assidu auquel je me livre, je ne puis faire aller les choses comme je le voudrois.

J'ai besoin essentiellement d'un premier secrétaire, d'un homme que je connoisse, ou Bresson, ou Le Tellier, ou Latour Maubourg qui est à Vienne.

Je ne voudrois pas fatiguer Mademoiselle d'une longue argumentation politique, mais j'oserai lui dire que nous sommes arrivés au point où il nous faut la paix assurée dans peu de tems, ou bien que nous serons entraînés, par le mauvais esprit d'un petit nombre d'intrigans audacieux, à une guerre dont les chances me font trembler pour les objets de mon plus ancien et de mon plus tendre dévouement.

La paix nous sera acquise par une déclaration bien faite par la France aux Belges. On y reconnoîtrait ses anciennes limites, sauf à convenir de quelques échanges et de la démolition des places. Il est essentiel que cette déclaration soit faite officiellement et à Bruxelles et à la conférence, et elle est d'autant plus nécessaire que toutes les informations obtenues par le ministère anglois portent qu'on est tout près de céder, à Bruxelles, aux décisions de la conférence, lorsque l'on y saura que la France est d'accord avec les puissances, sur ce qui la regarde.

Je retarde par tout moyen une explosion du côté de la Confédération germanique, mais les jours sont comptés et les retards qui viendroient de Paris pourroient être d'un grand danger. Je supplie Mademoiselle de porter toute son attention sur l'importance dont il est que les affaires

de la Belgique se terminent. Je le lui demande avec une conviction prise dans une occupation continuelle et dans un dévouement complet.

TALLEYRAND.

Londres, 8 avril 1831.

Madame,

Les touchantes bontés dont votre Altesse Royale veut bien nous honorer, me font un devoir de lui donner des nouvelles de M. de Talleyrand. Son rhume, qui a été un cathare violent et fiévreux, est heureusement fini.

J'aurais voulu qu'il pût profiter des vacances de Pâques pour respirer l'air de la campagne, mais malheureusement il est tout seul, dans ce moment, à l'ambassade, et n'a pas pu s'éloigner. Il seroit digne de votre bonté, Madame, de faire sentir que M. de Talleyrand est le seul ambassaneur qui soit aussi isolé ici qu'il l'est. Ici, chaque ambassadeur a trois secrétaires d'ambassade. M. Bresson est absent depuis quatre mois, M. de Bacourt, épuisé de travail, dans son lit depuis dix jours, et M. de Laborde trop peu habitué au travail pour être compté : ce qui fait que la totalité de la besogne politique et autres, — et il y en a ici de toutes espèces, — roule uniquement sur M. de T. C'est plus qu'il ne peut.

Je lui trouve mauvais visage, et son zèle et son activité seuls ne sont pas altérés. Heureusement qu'il a une communication à faire à lord Grey,

qui passe les vacances à Stockes, chez lord Sefton, auprès de Windsor. Nous allons y aller, il y restera deux jours; j'espère que le changement d'air et quarante-huit heures de repos feront du bien à M. de T. Je ne demande pas pardon à Madame de lui parler si longtemps de l'intérêt, car il se lie à l'intérêt général, la vie de M. de T., tout entière, étant, sans distinction, employée à ce qu'il croit utile au service du Roi. Je n'ai pas les mêmes raisons pour entretenir votre Altesse de ma propre santé; cependant elle veut bien m'en parler avec tant de bonté que je crois devoir, en la remerciant, lui dire que l'air de Richmond et les promenades à Aweckenom, m'ont fait du bien; cependant, sir Henri Altfort, que la vieille bonté de la duchesse de Cumberland m'a envoyé, prétend qu'il faut, si je suis ici cet été, que j'aille à Chattenham, mon mal étant dans le foie.

Nous sommes heureux des bonnes nouvelles de Paris : il est bien temps que le noble dévouement du Roi aux intérêts du pays, trouve sa récompense dans la prospérité et la tranquillité publiques. La paix consolidera ces bienfaits, et ici rien n'est épargné pour la *continuer honorablement*.

Les vacances ayant éparpillé toute la société et suspendu le Parlement, il n'y a aucune nouvelle qui vaille la peine d'être mandée à votre Altesse Royale; chacun aiguise ses armes et le grand débat se rouvrira dans cinq ou six jours

avec une nouvelle vivacité et avec des chances qui, jusqu'à présent, sont fort incertaines.

Veuillez, Madame, ne pas dédaigner de me mettre aux pieds de LL. MM. et agréez, avec la bonté accoutumée qui vous distingue, l'hommage de mon plus respectueux dévouement.

Duchesse de Dino.

Londres, le 20 avril 1830.

J'ai reconnu, dans la prompte arrivée de M. Le Tellier, les soins tutélaires de Mademoiselle, et je lui en porte toute ma reconnaissance. J'espère que Mademoiselle aura été satisfaite des dernières dépêches qui ont dû être mises sous les yeux du Roi : il me semble qu'elles facilitent, simplifient nos affaires et qu'elles aident à terminer promptement cette longue question Belge. J'aurais voulu expédier, depuis quinze jours, ce qui m'a donné tant de peine et ce qui n'a été terminé que depuis trois jours; mais l'absence des ministres aux vacances de Pâques, a retardé la marche de toutes choses.

Madame de Gontaut est repartie pour Holyrood furieuse contre Charles X qui lui a refusé une prolongation de congé de quinze jours, qu'elle avait demandé pour attendre ici sa fille, qui devait y venir le vingtième jour de ses couches.

Charles X a loué une maison de campagne aux environs d'Inverness, pour chasser.

Le Roi sera bien aise d'apprendre que le résul-

tat de toutes les lettres qui ont été écrites d'ici pour arrêter la marche des troupes de la Confédération germanique a été de suspendre le mouvement déjà commencé : les troupes ont reçu l'ordre de se tenir prêtes, mais de ne pas passer la frontière. Les journaux anglais apprendront au Roi que l'incident parlementaire, qui a eu lieu hier, où les ministres ont été en minorité de huit voix, a donné lieu à un conseil qui est rassemblé, et dans lequel se traite la marche ultérieure que l'on suivra. Tous les esprits sont en suspens et la préoccupation est générale. Je crains de ne pouvoir faire connaître au gouvernement du Roi le résultat de ce conseil que demain. Mademoiselle voudra bien recevoir avec bonté l'hommage respectueux de son vieux serviteur.

T.

Je joins ici une lettre du prince Léopold.

Londres, 3 juin 1831.

Madame,

Les bontés dont votre Altesse Royale veut bien m'honorer me permettent de croire qu'elle ne sera pas importunée de cette lettre qui lui expliquera pourquoi M. de Talleyrand n'a point répondu aux paroles si bonnes et si détaillées que Madame a bien voulu lui écrire. J'ai trouvé mon oncle bien pour le fond de la santé, mais avec les yeux très rouges, très douloureux et très fatigués. Il était obligé de se borner à dicter, ce qu'il

n'aurait osé faire en s'adressant à votre Altesse Royale, et ce n'est guère qu'aujourd'hui ou demain qu'il pourra écrire lui-même. Ces trois jours que nous venons de passer à la campagne lui ayant fait du bien par le tapis de verdure qu'il a eu devant les yeux, je pense que cette affection des yeux ne se reproduira pas, et je l'engage beaucoup à ne plus passer plusieurs heures de suite à écrire, comme il l'a fait depuis plusieurs mois.

Nous avons été chez le Roi à Windsor, où LL. MM. avaient invité du monde pour les courses d'Arscot. Outre le ministère et le cousin du Roi, il y avait en étranger le prince Esterazy et nous. Le temps était très favorable, le palais superbe et la vie qu'y mène le Roi très agréable pour tout le monde. On m'a fort questionnée sur le compte de notre Roi, sur sa santé et sur celle de la Reine, et sur la vôtre, Madame, avec plus d'intérêt même que de curiosité, et certainement avec une amitié marquée.

La reine d'Angleterre m'a dit qu'elle n'avait pas dû refuser les petits ouvrages qui lui avaient été envoyés de Holyrood pour le bazar des Irlandais qui sont sous son patronage, qu'elle était sûre que la reine des Français ne lui en voudrait pas de les avoir accepté pour ce but de charité. Nous nous sommes trouvés à Windsor l'anniversaire du jour du combat d'Aussour, 1er juin 95. Le Roi a dit à lord Howe qui y était aussi et qui est le neveu de l'amiral Howe, qu'il songeait aux

glorieux fais de son oncle, mais qu'il n'en ferait pas mention publique à dîner, comme les autres années, à cause de l'ambassadeur de France auquel ce souvenir devait déplaire. Enfin, il est impossible d'avoir été plus gracieux et plus recherché dans leurs politesses et dans leurs attentions.

La duchesse Berthram de Saxe Weymar, sœur de la Reine, est actuellement ici pour la santé d'une de ses filles qui est entre les mains des chirurgiens anglais. On attend la duchesse de Cambridge dans dix jours.

J'ai eu l'honneur de remettre à Madame la lord-maire les paquets dont j'étais chargée, ils ont été reçues avec une grande joie, tout a été admiré, montré et porté avec empressement.

Le neveu de M. Perier a dû remettre au général Sébastiani, pour notre Reine, le *Gold sinleur* et la magnésie calcinée dont S. M. m'avait fait l'honneur de me parler, j'espère que le tout sera arrivé à bon port.

Veuillez, Madame, dans votre parfaite bonté, offrir l'hommage de mon respect à la Reine, la remercier de sa réponse pleine de grâce dont le contenu a fait grand plaisir à la duchesse de Cumberland, et dire à Sa Majesté que si je n'ai pas moi-même l'honneur de lui rendre compte de tout ce dont la duchesse de Cumberland m'a chargé de remerciement, c'est par respect et discrétion.

Agréez, Madame, avec cette gracieuse bonté

qui vous distingue, l'hommage de mon profond et respectueux attachement.

Duchesse de Dino,
née princesse de Courlande.

9 juin 1831.

Je n'ai point écrit à Mademoiselle depuis bien longtemps, parce que cela m'a été impossible; je suis sûr que, dans sa bonté, Mademoiselle elle-même me l'aurait défendu. Depuis un mois mes yeux se sont tellement affaiblis que je suis arrivé à deux numéros de lunettes plus fort que ceux dont je me suis servi depuis des années. Cependant j'espère qu'en ménageant mes yeux ils me conduiront jusqu'à la fin des affaires de la Belgique. Elles auraient été terminées dans les premiers jours de juin, je n'en fais nulle doute, si d'une part les Belges n'étaient pas encouragés dans leurs folles prétentions par le parti monarchique français qui s'est refugié en Belgique, si de l'autre, lord Ponsomby n'avait pas fait de fausses démarches, et si enfin le général Belliard avait suivi plus littéralement les instructions de son gouvernement; mais il faut toujours éviter les récriminations et prendre les choses comme elles sont. La députation belge arrive demain : sera-t-elle munie de pouvoirs suffisans pour adoucir la rigueur des conditions imposées au nouveau Roi et faciliter au prince Léopold l'acceptation de cette pesante couronne? La question

toute entière est là aujourd'hui ; aussitôt qu'elle sera éclaircie j'en rendrai compte à Mademoiselle : nous sommes arrivés à la semaine décisive.

On vient de me dire que la députation était arrivée et que le prince Léopold ne la recevrait que samedi ou dimanche. Hier nous avons eu ici la nouvelle de l'abdication de don Pedro. On croit qu'il vient en Angleterre pour, de là, former sa détermination ; ce qui paraît sûr, c'est qu'il est parti avec toute sa famille ; il ne laisse au Brésil que son fils en faveur de qui il a abdiqué. Le gouvernement anglais n'a encore que des nouvelles du commerce sur ce nouvel incident.

Le parlement va s'ouvrir, le ministre désirerait bien que les affaires de la Belgique fussent terminées, et puissent tenir une place dans le discours du Roi. L'irritation des partis est extrême, il y a de grands désordres dans le comté d'Yorck et celui de Northumberland ; et, de plus, la situation de l'Irlande devient de jour en jour plus critique. Dans la situation actuelle de l'Europe, nos élections deviennent une affaire générale, on ne se trouve pas ici dans une réunion que ce ne soit la première question que l'on fasse : « Vos élections seront bonnes, j'espère ! » phrase générale.

Les voyages du Roi me paraissent d'une grande utilité ; ils calment les esprits, et rallient les plus animés contre son gouvernement. Le beau portrait du Roi vient de m'arriver : je crois que c'est le premier qu'il donne. J'en suis bien fier

et bien reconnaissant. J'aime à en remercier Mademoiselle. Je suis ici dans tous les embarras d'un déménagement. Je ne pouvais plus tenir dans la maison où j'étais et qui, de plus, est en vente. Le portrait du Roi paraîtra dans ma nouvelle maison. J'ai l'honneur d'envoyer à Mademoiselle une lettre du prince Léopold.

Mademoiselle voudra bien agréer, avec sa bonté ordinaire, l'hommage respectueux de son plus vieux serviteur.

TALLEYRAND.

Madame,

Il y a longtemps que je n'ai profité de la permission que votre Altesse Royale m'a accordée de lui parler quelques fois de mon respectueux attachement, mais j'ai été si cruellement atteinte de la grippe, qui a fait ici autant de ravages qu'à Paris, que j'ai été plusieurs semaines dans l'impossibilité de m'occuper de quoi que ce fût; il m'a même fallu aller à la campagne pour chasser, par du changement d'air, une toux opiniâtre qui me fatiguait infiniment.

Enfin, Madame, je viens aujourd'hui vous exprimer à quel point nous sommes charmés du bon espoir qui s'est montré à Paris le 14, et qui nous semble de bien bon augure.

Nous avions bon besoin de cette consolation car, en vérité, on ne nous épargne pas les plus grandes ingratitudes, et il y a des personnes qui

prennent à tâche de vous faire le plus de chagrin possible, en vous effrayant sur le compte de notre chère France ; aussi avons nous une grande consolation quand une lettre arrive de Madame, qui nous rend la joie et le calme en nous disant la vérité. Ici, on devient fort peureux à cause du choléra morbus qui, bien décidément, pourrait enmener le tier de l'Europe : quel terrible dérivatif des passions aveugles qui travaillent le monde ! Les Russes nous ont fait par là un cadeau bien inhumain ; si encore eux-mêmes en étaient arrêtés dans leur marche ! M. de Talleyrand fait ici, avec grande vivacité, tout ce qu'il peut pour émouvoir la fibre anglaise en faveur des Polonais.

Mais les Torys leur sont ouvertement opposés et le ministère, travaillé entre le prince de Lieven et M. de T., se replie sur le manque de prétextes suffisants. L'amour de l'humanité n'en est pas toujours un pour de certaines natures. Cependant, quelqu'un qui voit intimement lord Grey m'a assuré hier qu'il était moins livré à l'influence Lieven qu'il y a quelque temps.

Le prince Léopold aspire à l'honneur de devenir le neveu de votre Altesse Royale ; il en parlait avec une ardeur extrême ; en effet, ce mariage qu'il désire si justement et la renonciation à son domaine lui ôteraient beaucoup de la couleur anglaise qu'on lui reproche.

Votre Altesse Royale connaît-elle les pièces à l'effigie d'Henri V qu'on a frappées ici ? J'en pos-

sède une; elles sont très vilaines et me paraissent fort légères. On assure qu'il y en a beaucoup de répandues en France.

Agréez, Madame, avec bonté, l'hommage de mon plus respectueux attachement.

Duchesse de Dino.

18 juin 1831.

Tout ce qui nous revient ici sur le voyage du Roi est excellent. Il conquiert la tranquillité par la confiance qu'il inspire, je ne crois pas que jamais souverain se soit autant et mieux servi de lui-même. Mademoiselle doit en être bien heureuse, et elle permettra à son vieux serviteur de l'être avec elle. Dans un moment où les carlistes s'agitent autant qu'ils le font, je crois qu'il est bon que Mademoiselle sache que le ministre de Naples, ici, a donné avant hier des passeports demandés par M. de Mesnard à la comtesse de *Sagana a Toscana per Germania* avec suite; je me serts des termes et de l'orthographe du passeport qui a été visé à la légation de Prusse et d'Autriche.

Le même jour, un passeport a été demandé à la légation de Naples pour Mme de Blains : personne ne doute, dans le corps diplomatique, que la comtesse de Sagana ne soit Mme la duchesse de Berry; on n'a sur cela que des conjectures, mais c'est l'opinion établie.

(*A suivre*).

Douze ans de campagnes (1794-1806).

Lettres du vicomte Louis de Villiers à M. Aubron

(*fin*).

On nous fait changer d'uniforme : ce que nous avons en or doit être dorénavant en argent, et on dit que nous serons en vert. Nouvelles dépenses, mais nous avons du tems.

27 *Brumaire*. Montmédy. — Je pars, mon cher ami, le 1er frimaire, pour Hattersheim; j'ai obtenu la permission du général de division. Je serai de retour le 27 ou le 28. Je ne sais si je ramènerai ma femme, cela dépendra de sa volonté, du tems et des circonstances. J'ai reçu de ses nouvelles, il y a peu de tems, elle se portait bien, ainsi que le petit bambin, qui devient fort et méchant, ce qui est bon signe. Je pars sur mon cheval, accompagné de mon chien. On ne trouve, ici, de voitures publiques que dans les environs, et je serai aussi vite sur mon cheval que par ces voitures. Le tems s'est mis au froid et à la neige, ma promenade ne sera pas agréable.

Nous sommes toujours ensevelis et presque comme des moines, et retirés du monde; cependant, nous avons eu grand bal, dimanche.

18 *frimaire*. Hattersheim. — Je suis arrivé ici, mon cher ami, il y a treize jours, et je pars dans quatre. J'ai trouvé mon épouse en bonne santé, et le petit Fritz gros et gras. J'ai été reçu dans la famille de ma femme avec l'amitié et la joie

des bonnes gens, ce qui vaut bien les politesses étudiées de Messieurs des villes.

Je laisse encore ma femme ici, on m'a persuadé que la saison était trop mauvaise pour faire un voyage de six à sept jours avec un jeune enfant. J'ai, cependant, acheté une voiture qui me coûte trente-et-un louis. Elle est bonne et jolie ; c'est, j'espère, un meuble pour longtems. Le papa me donne un beau cheval. Me voilà monté et sans inquiétude pour mes voyages.

J'ai vu, en passant à Luxembourg, Quénivet ; il est toujours sergent major et n'a pas l'espoir d'avancement. Je lui ai dit que, lorsqu'il aurait son congé, il ferait bien de quitter sa demi brigade, et de s'engager dans la nôtre, où il pouvait compter sur la place de sergent major, à la première occasion. Lorsqu'il sera sergent major chez nous, je le ferai mettre des quatre sous-officiers proposés, et, avec du tems, il pourra devenir sous-lieutenant.

29 frimaire. Montmédy. — Je suis arrivé ici à bon port, mon cher ami, malgré beaucoup de pluie, de vent, de neige, de gelée, et surtout de chemins affreux. Je me suis applaudi d'avoir laissé ma femme à Hattersheim, elle aurait beaucoup souffert en route, ainsi que son enfant.

Nous sommes ici fort tranquilles.

25 Pluviôse. — Tout est tranquille, ici. Il n'en est pas de même à Paris ; on parle d'une maladie épidémique qui fait des ravages dans la capitale, cela m'inquiète. Je reçois assez régulièrement

des nouvelles de mon épouse. Je passe ici mon tems à m'ennuyer, à me chauffer et à danser. Je fais aussi un reversi tous les soirs.

29 Ventose. — L'hiver s'est prolongé fort désagréablement, et je crains que la maladie n'en ait été augmentée. Elle s'est fait sentir, ici, à la ville basse et dans les environs. Il n'y a pas eu de malades, à la ville haute.

Le carnaval, à quelques bals périodiques près, a été fort triste ici. Cependant une société fort agréable où j'ai été admis cet hiver, m'a sauvé de l'ennui inévitable dans cette ville, qui n'est vraiment qu'un colombier. Maintenant, nos exercices, le retour de ma femme et la belle saison vont rendre à mon existence l'activité et l'agrément qui lui sont nécessaires. On parle de guerre avec l'Anglois. Faudrait-il encore reprendre le harnais? Pour moi, personnellement, cela m'est assez indifférent, mais ma femme, mon fils, et les calamités publiques rembrunissent beaucoup la perspective.

Je ne me réabonne plus au *Publiciste*, il est trop vide de choses.

26 Floréal. Montmédy. — Ma petite famille est réunie : je suis allé chercher ma femme à Trèves, où son frère l'a amenée. En passant à Luxembourg, j'ai vu Quénivet; il se porte bien, son régiment est très beau en hommes, mais mal habillé. Chez nous, c'est le contraire : nous avons beaucoup d'habits, mais peu d'hommes, et de vilains. Il est toujours vaguemestre, ce qui

lui rapporte quelqu'argent. Nous sommes toujours fort tranquilles ici; on parle fort de guerre, je crains bien que cela ne nous fasse recommencer nos courses, et cela me contrarie fort.

Il fait, ici, un froid de chien, il faut du feu comme en hiver.

8 Messidor. — Le jour de la Saint-Jean, nous avons encore fait du feu, et, jusque là, il a fait un tems affreux à ne pouvoir pas sortir. Je crains bien que la guerre ne nous fasse voyager. On parle de camps dans la Flandre, la Picardie et la Normandie. Il y a à parier que nous en serons. Il faudra encore une fois me séparer de ma femme et rentrer dans le grand théâtre du monde errant. Cette guerre-ci me déplaît, nous avons trop de désavantages, et je doute fort du succès. Notre marine est trop faible, trop peu savante, et il est dur de s'embarquer avec la presque certitude d'être pris ou noyé. Au reste, *d'autres tems, d'autres soins, il ne faut pas prévoir les malheurs de si loin*, et vogue la galère!

Nous devions recevoir les bonnets à poils d'ours, pour nos carabiniers, le 20 du mois dernier, et rien n'est encore arrivé. Il en est de même des buffleteries, gibernes et bretelles de fusils. L'inspecteur général arrive aujourd'hui, et il est bien désagréable pour le conseil d'administration de lui présenter un corps manquant de ces effets, qu'il a fallu déjà lui porter en compte.

12 Thermidor. — Au froid a succédé une cha-

leur épouvantable. Je crois notre rocher échauffé jusqu'aux entrailles.

Fritz a été vacciné le 23 du mois dernier. Le problème de la vaccine paraît résolu, c'est un bienfait que l'on doit au coup d'œil observateur des Anglais. Il serait à désirer que l'usage en fût plus répandu, surtout dans les campagnes, où la petite vérole détruit un cinquième de la population.

Quénivet est, en ce moment, en Zélande, à l'île de Walcheren. Il y a vu le Premier Consul.

On attend, dans quelques jours, Bonaparte à Sedan. Il est possible que notre régiment fasse un mouvement. Cependant, nous n'avons pas d'ordres.

Nous passons notre tems ici, moi à crier l'exercice quatre heures par jour, et ma femme à tenir Fritz.

8 *Fructidor*. — Nous avons été à Sedan, pour la revue du Premier Consul. Les fêtes qu'on lui a données étaient belles, la ville était tapissée de draps de différentes couleurs, surtout bleu, blanc et rouge ; à l'entrée de la ville, il y avait un arc de triomphe, aussi en drap, assez ingénieusement imaginé : il y eut bal et illumination. Nous avons manœuvré six bataillons à feu, dans une belle prairie ; il a paru content, il commandait lui-même, et s'est tenu les deux tiers de la manœuvre près de moi, me donnant les ordres, que je répétais à haute voix, pour être exécutés par la ligne.

Il est d'un abord très aisé, doux, il m'a fait beaucoup de questions sur mon bataillon, les recrues, etc. Il a donné l'ordre de nous donner un mois de gratification, que l'on nous promet. Nous sommes restés à Sedan quatre jours, puis nous sommes revenus à notre colombier. Je ne suis pas fâché de l'avoir vu de près ; il gagne à être connu.

Les demi-brigades étaient la nôtre, la 26e légère, commandée par son beau-frère Bacciocchi, et la 111e, composée de Piémontais. Nous n'avons pas plus mal fait que les autres, quoique, pour mon compte, je trouve que l'on n'ait rien fait de bien. Les troupes françaises ne manœuvreront pas régulièrement, comme vous avez vu manœuvrer les gardes françaises et suisses, avant dix ans de paix, de soins, et sans une réforme des officiers, qui sont trop mêlés d'hommes sans moyens.

J'ai reçu une lettre du citoyen Dubled, que vous connaissez ; il m'annonce que le ministre de la Guerre m'a accordé 529 francs d'indemnité pour ce que j'ai perdu en effets au passage du Mincio, lorsque j'ai été fait prisonnier. J'ai tiré sur lui une lettre de change de 470 fr. 42 c. Je prie ma bonne tante d'accepter celle-ci de 48 fr. et je laisse à Dubled la somme de 10 fr. 58, qui, probablement, sera retenue par le gouvernement pour les Invalides. Dans le cas où cette somme ne serait pas retenue, j'ai écrit à Dubled de l'ajouter aux deux louis que vous irez toucher

chez lui. Je crois que vous pouvez y aller aussitôt cette lettre reçue, et qu'il aura touché la somme chez le payeur. Je voudrais être dans le cas de faire mieux pour ma bonne tante, mais on parle de changement de garnison, de voyages, de guerre, et tout cela me ruine. Il viendra peut-être un tems meilleur.

On dit que nous allons en garnison à Verdun, à Mézières ou Sedan, et que nous ne serons pas du camp de Saint-Omer ; on dit que, vers Nivôse, il faudra en découdre. A la volonté de Dieu ! Il est possible que le remue-ménage prochain me procure le plaisir de vous embrasser bientôt.

18 Fructidor. — Nous sommes toujours à Montmédy, en attendant un mouvement et une nouvelle organisation ; on parle de nous mettre à trois, à quatre bataillons. On parle d'un major qui sera plus que les chefs de bataillon. Quelques individus gagneront à cela, d'autres y perdront. J'espère n'être ni des uns ni des autres.

30 Fructidor. Montmédy. — Je vous adresse une lettre pour le général Lefebvre. Je vous prie de faire en sorte de la lui remettre vous même le plus tôt possible ; il est question, comme je vous l'ai dit, d'une nouvelle organisation. Je lui demande une place de major. Cela servira ce que le bon Dieu voudra. Si vous ne pouviez pas absolument le voir, vous laisseriez la lettre chez lui. Je suis pressé, et vous embrasse.

11 Vendémiaire an XII. Montmédy. — Il est sûr que nous allons être organisés soit en trois,

soit en quatre bataillons, que nous recevrons une demi brigade entière, qui sera incorporée chez nous, qu'il y aura des majors, supérieurs en grade aux chefs de bataillon. C'est une place de major que je demande au général Lefebvre, qui ne me répond pas, ni vous non plus. Il vous aura peut-être été difficile de le voir, et j'ai oublié de vous dire que, peut-être, en me nommant, vous lui auriez parlé plus tôt.

Le chef de brigade Godinot me charge de vous prier de passer chez Bayard, savoir pourquoi il n'envoie pas au régiment les bretelles de fusil qu'il devait nous envoyer, il y a plus de quatre mois. C'est la seule chose qui ne nous soit pas parvenue.

Il y a apparence que nous ne serons pas longtems dans cette ville. Nous attendons les ordres de départ, soit pour aller à l'un des camps tracés, soit pour nous rendre dans une grande ville pour notre organisation. Si j'étais nommé major, je serais obligé de changer de corps.

10 Brumaire. Verdun. — Je joins ici, mon cher ami, un paquet pour le général Lefebvre ; je vous prie de le lui faire tenir, si vous pouvez, en mains propres, sinon de le laisser chez son portier. Je le remercie de s'être rappelé de moi et de s'en occuper ; j'ai reçu une lettre de lui, il y a quelques jours, où il me dit d'espérer, et j'espère ! Si vous aviez le tems de passer chez Dubled, vous le prieriez de s'informer, dans les bureaux de la guerre, où en est l'affaire des ma-

jors, et s'il n'est pas question de moi. Peut-être pourra-t-il en savoir quelque chose.

Nous avons été organisés, ou bien embrigadés hier, avec la 30e légère, et je commande le quatrième bataillon. Nous sommes, maintenant, 25e régiment d'Infanterie légère, et nous avons quatre bataillons. J'ai perdu mes deux camarades moins anciens que moi, et qui se trouvent réformés. Nous avons pleuré tous trois en nous embrassant. Je retourne demain à Montmédy, où j'ai laissé ma femme et Fritz en bonne santé. Deux de nos bataillons y retournent en garnison.

6 Frimaire. Verdun. — Dans très peu de jours, mon cher ami, j'aurai le plaisir de vous embrasser. J'ai reçu une lettre du général Soult, commandant en chef le camp de Saint-Omer, qui me prévient que le Premier Consul m'a nommé, le 20 brumaire, major au 17e régiment d'infanterie légère qui se trouve en ce moment sous ses ordres.

Pour aller rejoindre ce régiment, je passerai par Paris, où je ne pourrai pas séjourner plus de deux jours. J'attends pour cela l'ordre du ministre de la Guerre, qui ne peut pas tarder. Je vous prie de passer le plus tôt possible chez Bayard, rue du Roule-Saint-Honoré, et de lui commander, pour moi, des épaulettes de major, bien faites et unies quant au corps de l'épaulette, c'est-à-dire que je ne veux pas d'écailles de poisson, ou autre façon, mais un galon simple.

Bayard sait comment sont faites les épaulettes

de major ; cependant, en voici la description : les épaulettes doivent être comme celles de colonel, excepté qu'elles sont en or et argent. Celles que je demande doivent donc être le corps en or et les franges en argent. Je vous prie de les recommander pour la solidité, et je les prendrai en passant, et, comme je ne puis rester longtems à Paris, dites lui qu'il faut que je les trouve prêtes.

Ma femme retourne à Hattersheim y attendre la paix, ou tout autre événement qui me rapproche d'elle.

Je quitte sans beaucoup de regrets le 25e régiment; il n'est plus reconnaissable, étant noyé dans la 30e demi brigade. J'y suis le dernier chef, et mon bataillon consiste en estropiés et ouvriers, ce qui n'est ni flatteur, ni encourageant. Les deux premiers bataillons sont partis pour l'armée de Saint-Omer, avec ce qu'il y avait de beau et de bon. Le major a été pris dans les chefs de la 30e, de manière que le colonel se trouve le seul de chef de son ancien régiment.

Demandez aussi à Bayard si je trouverai chez lui, de suite, des boutons de chasseurs n°17, en argent.

14 Frimaire. Verdun. — Je partais cette nuit, mon cher ami, pour me rendre à Paris et, de là, à Calais où se trouvent les deux bataillons de guerre du régiment, lorsque, la nuit dernière, l'ordre du ministre est arrivé pour que les majors restent aux bataillons de garnison, de manière

qu'au lieu d'aller à Calais, il faut que j'aille à Huningue, où se trouve le 3e bataillon du 17e régiment. Cele me prive du plaisir de vous embrasser.

Ma malle est partie la nuit dernière pour Paris, sans adresse, et je suis ici sans linge et sans habit. Je vous prie de la retirer de la diligence, de payer le port et de me la renvoyer à Huningue.

18 Nivôse. Strasbourg. — Je croyais, comme tout l'annonçait, aller à Huningue en garnison, et j'ai été agréablement surpris, en passant ici, d'y trouver mon régiment. Nous sommes assez bien logés et en pension chez nous.

Tout est fort cher, mais il faut vivre où l'on se trouve.

Je suis bien fâché que mon étourdi de Jamain ne vous ait pas remis les bonbons de Verdun que j'avais choisis dans les meilleurs, et que je devais vous remettre moi-même. Il a cru, sans doute, qu'à Paris c'était comme à Montmédy, où il suffit de savoir le nom de la personne qu'on cherche pour la trouver, et où, de dessus la place, on peut tuer d'un coup de pistolet, la personne la plus éloignée.

3 Ventôse. Strasbourg. — Je suis toujours ici fort occupé, tranquille au demeurant. J'écris beaucoup, je surveille l'exercice et n'ai pas le tems de m'ennuyer. Je n'ai pas encore payé Bayard, par la raison fort simple que je suis sans le sol. Si, cependant, vous aviez l'occasion de le voir, dites-lui, je vous prie, que je ne lui ferai pas banqueroute, et que je ne serai pas longtemps

encore à le payer. J'attends, pour cela, le mois de germinal, où je dois recevoir le décompte de mes fourrages et logement, ce qui me mettra à même de payer mes dettes. Si vous le voyez, dites-lui qu'il peut tirer sur moi une lettre de change de 187 francs que je lui dois : cela m'éviterait les frais de port de l'argent, ce qui est une différence de 10 francs. Il m'obligera et j'acquitterai sa lettre de change à vue.

J'ai reçu des lettres de mon ancien régiment; elles sont flatteuses. On a la bonté de m'y regretter. Dans mon nouveau, je n'ai qu'à me louer de la manière dont on me traite. Le colonel, surtout, que je ne connais que par ses lettres, paraît avoir beaucoup d'égards pour moi.

18 Floréal. Strasbourg. — Nous avons ici le général Lefebvre, qui m'a fait accueil et qui m'a dit, soit vérité, soit eau bénite, que j'étais né malheureux, et qu'il n'avait pas tenu à lui que je ne sois colonel. Je suis de la Légion d'honneur. J'ai prêté mon serment en grande pompe entre les mains du tribunal criminel du Département. C'est un petit avantage pécuniaire (250 francs par an) mais cela donne du relief, et on n'est pas sitôt oublié, lorsqu'on a son nom inscrit à différents endroits.

Je vis ici assez tranquille, écrivant beaucoup, allant à l'exercice assez. Il n'y a que la dépense qu'une grande ville nécessite qui me contrarie. Il y a, ici, un luxe épouvantable, et je suis forcé de le suivre, du plus loin que je le puis. Il me

d'existence que vous auriez sacrifiées, car comme l'a dit, je crois Voltaire, *si la vie*, suivant les stoïciens, *est une guenille*, chacun, généralement, tient à sa guenille.

24 Germinal. Strasbourg. — Nous sommes toujours tranquilles, et les événemens politiques ne changent rien à notre situation. Il y a apparence que nous resterons à Strasbourg encore longtems. Le maréchal Soult, a qui j'avais envoyé quelques idées qui me sont venues sur l'organisation de l'infanterie, a eu la bonté de me répondre lui-même de sa propre main. Si cela ne produit rien d'avantageux pour moi, cela m'empêchera d'être oublié.

Donnez-moi de vos nouvelles le dimanche, puisque les autres jours sont pris. Le beau tems va me faire crier l'exercice, c'est une occupation que j'aime.

9 Prairial. Strasbourg. — Nous avons été, ici, dans les fêtes et les parades sans fin, à l'occasion de l'arrivée du maréchal Kellermann, qui est venu prendre possession de sa sénatorerie de Molsheim. Maintenant, le prince Joseph est ici, mais il ne fait point de bruit et garde l'incognito. Il voyage, dit-on, pour son instruction, et visite tous les établissements. Il paraît bon et d'un abord facile, et tous ceux qui ont eu affaire à lui s'en applaudissent. Je passe toujours mon tems à griffonner et à crier l'exercice; je lis quand j'ai le tems : ainsi se traîne mon existence.

19 Thermidor. — Notre revue d'inspecteur

à Paris au couronnement de l'Empereur. Il est possible que j'en sois. Cela me procurera le plaisir de vous embrasser.

5 *Nivôse an XIII.* Strasbourg. — Je suis arrivé, mon cher ami, à bon port, à un peu de fatigue et de froid près. Fritz ne m'a pas reconnu d'abord. Il n'y a que mon habit bleu et ma voix qui m'aient rappelé à son souvenir. Je l'ai entouré des joujoux que je lui ai apportés, ce qui fait son bonheur.

Le froid est assez rude ici, mais n'ayant pas de thermomètre, je ne puis vous dire au juste où nous en sommes; seulement, ma boussole me dit que mon cabinet est en plein nord et la chambre de ma femme au midi. Nous avons beaucoup de neige.

15 *Ventôse.* Strasbourg. — Le Carnaval n'a empêché personne de dormir, je n'ai pas vu un masque; il y en avait pourtant dans la ville, mais ils se sont tenus dans deux ou trois bals où je ne suis pas allé.

J'ai reçu votre lettre du 23 Nivôse. Vous avez bien fait de garder les paperasses de M. Dubray, auquel je souhaite un bon débit pour ses sublimes relations. Vous paraissez bien occupé, il ne faut pourtant pas vous tuer, personne ne vous en aurait d'obligation, et, quand vous devriez avoir un mausolée à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle (1), cela ne vous dédommagerait pas des années

(1). M. Aubron demeurait rue Beauregard, 187, quartier Bonne-Nouvelle.

d'existence que vous auriez sacrifiées, car comme l'a dit, je crois Voltaire, *si la vie*, suivant les stoïciens, *est une guenille*, chacun, généralement, tient à sa guenille.

24 Germinal. Strasbourg. — Nous sommes toujours tranquilles, et les événemens politiques ne changent rien à notre situation. Il y a apparence que nous resterons à Strasbourg encore longtems. Le maréchal Soult, a qui j'avais envoyé quelques idées qui me sont venues sur l'organisation de l'infanterie, a eu la bonté de me répondre lui-même de sa propre main. Si cela ne produit rien d'avantageux pour moi, cela m'empêchera d'être oublié.

Donnez-moi de vos nouvelles le dimanche, puisque les autres jours sont pris. Le beau tems va me faire crier l'exercice, c'est une occupation que j'aime.

9 Prairial. Strasbourg. — Nous avons été, ici, dans les fêtes et les parades sans fin, à l'occasion de l'arrivée du maréchal Kellermann, qui est venu prendre possession de sa sénatorerie de Molsheim. Maintenant, le prince Joseph est ici, mais il ne fait point de bruit et garde l'incognito. Il voyage, dit-on, pour son instruction, et visite tous les établissements. Il paraît bon et d'un abord facile, et tous ceux qui ont eu affaire à lui s'en applaudissent. Je passe toujours mon tems à griffonner et à crier l'exercice; je lis quand j'ai le tems : ainsi se traîne mon existence.

19 Thermidor. — Notre revue d'inspecteur

m'a pris tout mon tems. S'embarque-t-on? Ne s'embarque-t-on pas? Puissions-nous, au total, donner sur le bec et sur les doigts à Messieurs les Anglais! Je dis *sur les doigts*, car c'est par les mouvemens du pouce qu'ils sont le plus dangereux.

21 Fructidor. Strasbourg. — Il n'y a pas encore eu un coup de canon de tiré, et il s'en tirera beaucoup avant que quelques-uns passent dans mon voisinage. Jusqu'ici, les majors ne sont pas destinés à faire la guerre. Je suis arrivé, hier, d'Hattersheim, d'où j'ai ramené ma femme. J'ai fait, là, une partie de la moisson, et ce passe-tems où, débarrassé de tout soin, je n'avais qu'à manger et dormir, m'a fait grand bien. En arrivant ici, j'ai trouvé un remue-ménage d'enfer. Une grande armée arrive sur le Rhin, tout est en l'air, notre régiment est de ceux qui viennent ici. L'Empereur aussi arrive, dit-on, dans peu. Il y a apparence que le canon tirera de nouveau dans l'Allemagne. Nous attendons princes, généraux, etc. Le harnais ne nous quittera plus de dessus le dos.

10 Brumaire an XIV. Aurillac. — J'ai tant couru, depuis six semaines, que je ne me rappelle plus si je vous ai prévenu de mon départ de Strasbourg. Après avoir vu défiler une grande partie de l'armée, je suis parti, le 10 vendémiaire, de Strasbourg, pour me rendre ici, où le ministre de la Guerre m'envoie surveiller, activer, régulariser l'arrivée des conscrits de l'an XIV. Je suis

arrivé le 22, moitié en diligence et le reste du tems en patache, charrette et sur mes jambes. En passant les montagnes du Puy-de-Dôme et le Mont-d'Or, j'ai eu un tems affreux, de la neige et un froid très vif.

Enfin, je suis arrivé, non sans maudire mon étoile qui m'envoie ici, tandis que toute l'armée court à la gloire.

Depuis mon arrivée, je parcours le département avec le préfet, pour hâter le départ des conscrits ; le pays n'est que montagnes et messieurs les Auvergnats ne sont pas zélés. Il faut les arracher de leurs chaumières, et l'armée française ferait la conquête de la terre qu'ils n'en seraient pas moins sourds à la voix de l'honneur et de la gloire. Je passe donc mon temps à cheval, sur des rosses de louage, courant les montagnes du Cantal et faisant de mauvaise besogne. J'espère en être quitte dans six semaines et retourner à Strasbourg.

Vous avez appris nos victoires qui tiennent du prodige. Il est bien cruel de n'avoir pas été d'une si belle fête !

Du reste si, du côté de la besogne, je n'ai que désagrément et ennui, du côté de mon existence physique, je suis parfaitement bien. Le préfet, nommé Riou, homme honnête et très instruit, ancien avocat breton ; de plus, homme de lettres et ayant une bibliothèque, m'a reçu et me traite on ne peut pas mieux.

Les habitants aisés, d'un autre côté, m'acca-

blent de politesses et ce sont des dîners et soupers sans fin. Je suis obligé vraiment de me tenir en garde contre les indigestions ; on ne connaît ici, pour tout plaisir, que faire quatre repas bien substantiels.

Adieu, mon cher ami, l'heure du conseil de recrutement approche.

7 *Février 1806*. Aurillac. — Bloqué par les neiges dans les montagnes du Cantal, mon retour a été retardé, et à grand peine j'ai pu m'échapper et, après seize jours de voyage, je suis arrivé ici à l'aide de mes jambes, de chevaux et de carrioles suspendues sur les essieux et de la diligence embourbée de Lyon.

Je me porte bien, malgré quelques indigestions que j'ai eues à Aurillac, et pour lesquelles j'ai bu force thé ; mais j'avais beaucoup de peine à me résoudre à la tempérance. Il fallait sans cesse résister à des batteries hérissées de dindes truffées et flanquées de bouteilles d'excellent vin de Bordeaux, le tout offert par d'aimables gens que je ne voulais pas désobliger.

Que faire ? Nouveau Décius, je me dévouais bravement !...

Les officiers de marine royalistes jugés par un républicain (1793) (1).

Port de la Montagne (Toulon), 26 ventôse an II.

Roubaud, sous-chef du contrôle de la Marine, chargé par le conseil de la partie scientifique de la navigation.

Citoyen ministre,

Je m'empresse de t'envoyer la délibération prise par le conseil de marine, le 21 du présent mois. Chargé de la partie scientifique de la navigation, je m'en acquitterai avec le zèle le plus prononcé, et, si je suis secondé dans mon entreprise par les sociétés nationales, je créerai un superbe établissement d'instruction maritime...

J'écris par le même courrier au comité d'Instruction publique de la Convention nationale, pour en obtenir toute la latitude possible et pour avoir la faculté de puiser dans les cabinets des émigrés de tous les départements méridionaux, et particulièrement des côtes maritimes. Ils offrent des ressources précieuses qu'il ne faut point négliger ; ne nous le dissimu-

(1) Arch. de la Marine, BB³57, 102. — Il est bon de constater qu'en pleine Terreur, un fonctionnaire osait, dans une lettre officielle à ses chefs, déclarer que, seuls, les officiers royalistes possédaient l'expérience nécessaire à la direction des flottes.

Il n'est pas moins curieux de voir lesdits chefs prendre une décision conforme à ses vues.

lons pas, les hommes les plus expérimentés dans l'art de la navigation, les hommes les plus exercés dans les détails immenses des arsenaux maritimes ont épousé la cause du royalisme. Ils sont presque tous émigrés, guillotinés ou en état d'arrestation. Quelques-uns dirigent encore nos arsenaux, mais ils sont en trop petit nombre les hommes qui, dans les circonstances présentes, se dévouant aux sciences abstraites, ou qui s'efforçant de multiplier les moyens d'instruction, surtout dans la partie essentiellement importante de la navigation, rendent des services réels à la République.

Le sous-chef, etc.

ROUBAUD.

Suit l' « extrait du procès-verbal des résultats du conseil d'administration de la Marine, assemblé dans une des salles du contrôle, le 24 ventôse an II, sous la présidence du citoyen Pomme ».

Le conseil d'administration de la marine,

Désireux de multiplier les moyens d'instruction...

Considérant que les bibliothèques et cabinets des rebelles toulonnais offrent des ressources précieuses pour former un établissement propre à remplir le but qu'il se propose.

Considérant que le décret du 2 pluviôse, qui vient de lui parvenir, porte que, tous les ouvrage relatifs à la théorie, à la pratique et à l'histoire de la navigation etc., rassemblés dans l'objet de favoriser l'instruction des marins,

sont exceptés de la loi du 14 pluviôse qui ordonne le rassemblement, dans les chefs-lieux des districts, de tous les ouvrages appartenants aux arts et aux sciences.

(Charge le citoyen Roubaud etc. de se procurer tous les livres, instruments etc. « pour en former un dépôt particulier où tous les citoyens attachés à la marine pourront venir puiser une partie des connaissances et des lumières qui leur sont nécessaires. »)

Au Port la Montagne, 21 Ventôse an II.

Signé : Pomme, Thivend, Abauzis, Sardou, Vetour, Bleschamp, Rey, Perrat, Gallois, Geoffroy, L. Auban, Bisconty, Mongin.

Une lettre de Louvet (1796).

Au citoyen La Revellière, membre du Directoire exécutif, au Luxembourg (1).

1er Germinal, an IV.

J'ai été chez toi, mon cher ancien collègue ; j'allais te rappeler que toi, Reubell et Barras, vous m'aviez promis que, si l'on déportait Maréchaux, ce ne serait pas pour l'Espagne, ni pour la Suisse, où il périrait dans les cachots, mais

(1) Communication de M. Fr. Poënsin. Arch. nationales, A. F. III, 357.

pour l'Amérique, où, du moins, il pourrait vivre sans danger.

Il est maintenant à Provins, jeté dans les cachots, n'ayant rien pour subsister, accablé de mauvais traitements. Soyez humains ; repoussez la cruauté, surtout lorsqu'elle est inutile. Donnez l'ordre de le conduire à Rochefort pour la plus prochaine embarcation pour l'Amérique, et donnez-lui quelques assignats pour subsister. Remy, qui te remettra cette lettre, se charge de porter votre ordre. Au nom de l'humanité souffrante, parle tout à l'heure pour arracher cet homme à la mort qui l'attend dans les cachots de l'Autriche, s'il met le pied sur le territoire suisse. Je sais qu'il a de grands torts et, certes, j'ai moi-même beaucoup à me plaindre de lui. Tu sais comme, en Vendémiaire, il nous a déchirés. Mais ne sait-on pas pardonner? Puisqu'il est nuisible à la République, qu'on le chasse! Mais, s'il n'a pas mérité la mort, qu'on ne le tue pas !

Je compte, à cet égard, je compte pleinement sur ta justice et ton humanité.

J.-B. Louvet (*Haute-Vienne*).

Du 1er Germinal, an IV de la République française, une et indivisible.

Le Directoire exécutif arrête que le nommé Maréchaux, espagnol, sera transporté au port de Rochefort pour, de là, être déporté dans les États-Unis d'Amérique; charge le ministre de la police générale de l'exécution du présent arrêté, qui ne sera pas imprimé.

Reubell, P. Barras,
L. M. Revellière-Lepeaux.

Vers inédits du R. P. Didon (1898).

Sur la mort d'un enfant (1).

O mère ! je voudrais, de ma sainte demeure,
Essuyer ta paupière et calmer ta douleur ;
En ton âme qui souffre, en ton âme qui pleure,
Je voudrais déverser l'esprit consolateur.
Hélas ! qu'il fut méchant le vent de la tempête !
Contre un écueil fatal s'est brisé ton trésor !
Mais un peu de courage ! Oh ! relève la tête,
Mère ! Je viens t'aider ! il faut marcher encor !
Pour braver d'ici-bas la route meurtrière,
Tu comptais sur mon bras, tu comptais sur mon cœur,
Et bien souvent au ciel, dans ta douce prière,
Tu demandais pour moi force, vie et bonheur.
Sous chacun de mes pas tu répandais des roses
Et tu savais garder mon horizon serein,
Et mes sentiers joyeux : que de riantes choses !
Après chaque beau jour, quel heureux lendemain !
A peine ai-je effleuré cette rive mortelle,
A peine ai-je cueilli les fleurs de mon printemps,
Pour regagner les cieux j'ai déployé mon aile,
Sans connaître l'hiver et les sombres autans.
Non, je n'ai point connu les heures de détresse !
Mère, qu'il faisait bon, ici-bas, près de toi !
Tes genoux maternels, tes baisers, ta tendresse,
Ah ! voilà quel était mon plus doux bien, à moi !

---

(1) Communication de M. Emile Baussy. — Cet enfant était Jules Gerfroit, de Solliès-Pont (Var), âgé de 13 ans, fils de M. Gerfroit, notaire.

Si l'ange de la mort, dans une froide étreinte,
A fait pâlir ma lèvre et glacé tout mon sang,
S'il a flétri mon front sous sa terrible empreinte,
Il n'a point emporté le cœur de ton enfant!
Dis, ne l'entends-tu pas, ô mère bien-aimée?
Je suis là... toujours là, moi, ton Jules chéri!
Je compte les soupirs en ton âme abimée,
Et c'est moi qui soutiens ton être endolori!..
Oh! dis, ne sens-tu pas mes brûlantes caresses?
N'entends-tu pas mon cœur battre près de ton cœur?
Oui, mère, c'est bien moi! Car je te suis sans cesse,
Te versant mon amour qu'a grandi le Seigneur.
Je serai toujours là pour essuyer tes larmes,
Alléger ta souffrance et murmurer : « Espoir! »
Je serai toujours là... Mets fin à tes alarmes,
En songeant aux douceurs de l'éternel revoir!
Mère, je suis heureux dans la maison divine,
Une place choisie est réservée aux lys,
Une blanche auréole, à cette heure, illumine
Et couvre de rayons l'âme de ton cher fils.
Je ne regrette point les plaisirs de la terre,
Ils n'auraient pu combler tous les vœux de mon cœur.
Dans le sein de Dieu seul je pouvais satisfaire
Ma soif vive d'amour, d'infini, de bonheur.
Mère, ne pleure plus, puisque ton fils demeure
Pour te chérir encor jusqu'au dernier matin!
L'exil n'est que d'un jour, bientôt sonnera l'heure
Du rendez-vous divin....!

DIDON.

7 février 1898.